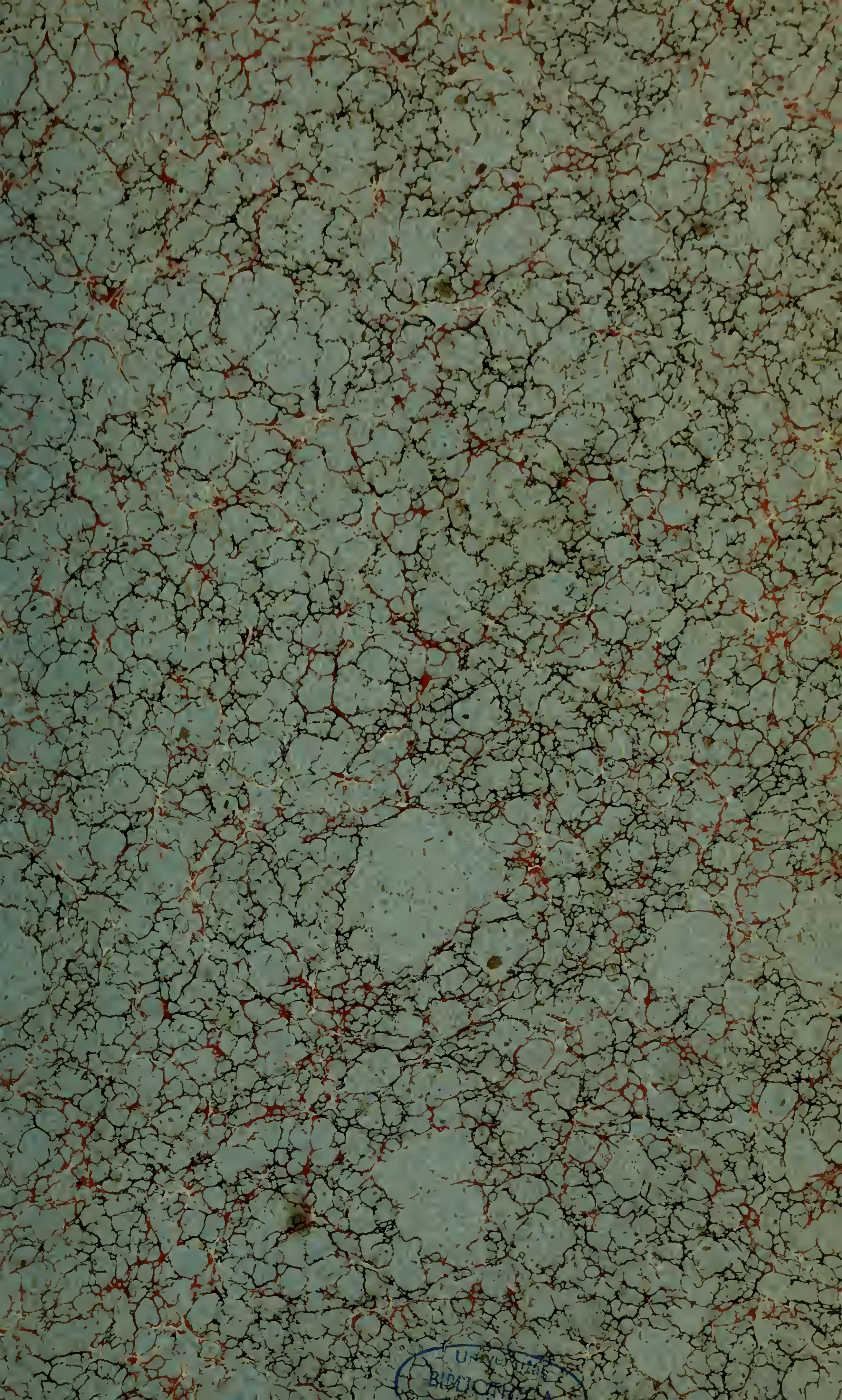


U d'/of OTTAWA
39003002384153



MÉMOIRES

DE

NINON DE LENCLOS

II



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.


LIBRARIES



Le vieux duc de la Rochefoucauld, conduit par son fils, revenait de la bataille. frappé d'un coup de feu.

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD

IMPRIMÉ PAR SIMON RACON

MÉMOIRES

DE

NINON DE LENCLOS

DEUXIÈME PARTIE

IX

(Suite.)

Je vis le moment où la populace allait nous faire un mauvais parti. Nous avions donné des preuves de pitié, ces cœurs féroces ne nous le pardonnaient pas.

Gersay nous sauva par sa contenance énergique.

Nous pûmes regagner sains et saufs le logement que nous occupions près de Westminster.

Un roi jugé et condamné par son peuple!

Nous croyions être le jouet d'un songe affreux. Rien n'était plus vrai pourtant. Si la France, si ma patrie, engagée elle-même dans cette voie fatale de la révolte, allait aussi dresser l'échafaud et se mettre au front une tache ineffaçable!

Cette pensée me glaçait de saisissement.

J'écrivis à Condé une longue lettre, où je lui exprimais toutes mes craintes.

« Prenez garde, mon ami, lui disais-je, oh! prenez garde! Que l'exemple de ce qui vient de se passer à Londres ne soit perdu ni pour vous ni pour les vôtres. Ou je me trompe fort, ou vous courez à l'abîme. Arrêtez-vous! »

Le séjour de l'Angleterre me semblait odieux.

Plus j'en étudiais la population, plus je la trouvais ignoble.

Les grands n'avaient ni cœur ni énergie, et, toutes les fois que je parlais du boucher Cromwell, c'était avec un accent de dégoût et d'aversion qui nous mettait véritablement en péril.

Nous apprîmes qu'une trêve avait été signée entre la cour et la Fronde.

Gersay résolut d'en profiter pour repasser le détroit. Il s'ennuyait lui-même beaucoup à Londres.

Moi, je commençais à m'ennuyer un peu de lui.

Je passais pour sa femme, et il se montrait sur le décorum d'une rigidité fatigante. Dès que l'esprit d'ordre s'empare d'une affaire de cœur, la passion disparaît, l'indifférence arrive et termine tout.

Nous partîmes.

La traversée fut heureuse; en moins de six jours nous arrivâmes à Paris.

Effectivement, Gersay ne fut point inquiété. D'ailleurs, la cour n'était pas revenue de Saint-Germain, et les Frondeurs restaient toujours maîtres de la ville.

Mon premier soin fut d'aller au Louvre porter à la malheureuse reine Henriette le dernier souvenir de son époux.

Depuis six mois personne ne s'était occupé d'elle.

Ni le parlement ni Mazarin, tout entiers à la lutte et à leurs propres intérêts, n'avaient pourvu à ses besoins.

En rassurant Charles Ier sur le sort de sa femme et de ses enfants, j'avais menti sans le savoir.

Je trouvai une fille et une veuve de roi dans un appartement sans feu, au milieu de l'hiver, et manquant des choses les plus essentielles à la vie. Ses deux fils et la jeune princesse Henriette grelottaient auprès d'elle. Point de domestiques, l'abandon était absolu.

Ce spectacle me navra le cœur.

Je m'inclinai devant la reine, et je lui donnai, en sanglotant, la relique sacrée dont j'étais dépositaire.

Elle reconnut les cheveux de son mari, poussa une clameur déchirante et s'évanouit dans mes bras.

Revenue à elle, grâce à mes soins et à ceux du prince de Galles, son fils aîné, la triste veuve trouva la force de m'adresser quelques questions, et apprit les détails de la mort du martyr.

Elle embrassa la boucle de cheveux, fit mettre ses enfants à genoux et la leur tendit avec des sanglots.

Comme leur mère, chacun d'eux la porta pieusement à ses lèvres.

Jamais scène plus attendrissante ne frappa mes regards.

Longtemps je pleurai avec cette noble et sainte famille, tombée de si haut et frappée d'une manière si cruelle; puis je demandai à la reine la cause de l'étrange dénûment dans lequel je la voyais.

— Hélas! me dit-elle, on oublie toujours les malheureux!

— Votre Majesté devait se plaindre. La France entière aurait entendu sa voix, car c'est la France qui lui donne asile.

— Sans doute; mais la douleur de mes enfants et la mienne étaient trop profondes pour songer à des réclamations au sujet de notre bien-être. Et puis à qui m'adresser? La cour n'est pas à Paris. Je demande à la mort de venir me débarrasser des maux qui m'accablent.

— Oh! madame! dis-je en lui montrant sa jeune famille, toujours agenouillée devant elle.

La reine comprit, me serra la main, et ajouta en étouffant un soupir :

— Vous avez raison.... Pauvres orphelins!.... je dois vivre pour eux!

Une idée subite venait de me traverser l'esprit. Sans communiquer mon dessein aux nobles habitants du Louvre, je pris respectueusement congé d'eux et je courus à l'archevêché.

Les domestiques du coadjuteur m'annoncèrent.

Je fus introduite sur-le-champ.

— Quoi! c'est vous, charmante! s'écria Retz, se précipitant vers moi, les bras étendus. Dieux! qu'il y a longtemps que je n'ai eu le bonheur de vous voir.... et de vous embrasser!

Il me sauta au cou sans plus de façon.

— Vous êtes toujours le même, lui dis-je en riant.

— Toujours!.... Que voulez-vous? ils m'ont enfroqué, mais ils le payent bien!

— Oui, la politique vous absorbe.

— C'est-à-dire que j'absorbe la politique.

— A votre profit?

— Sans doute; je veux le chapeau, preuve évidente que je ne perds pas la tête.

— Ni l'esprit.

— Vous êtes trop bonne. Le compliment me flatte dans votre bouche. Savez-vous, ma chère, que vous êtes encore embellie?

— Parlons raison, monseigneur.

— Volontiers; cela m'arrive quelquefois.

— Je suis venue pour une affaire très-sérieuse.

— Expliquez-vous, ma divine.... J'écoute.

— Ce n'est pas le tout de chasser la cour de Paris, monsieur le coadjuteur; ce n'est pas le tout d'accaparer le pouvoir, il faut en user dignement.

— Auriez-vous quelque reproche à nous adresser?

— Un reproche très-grave, celui de laisser mourir de froid et de faim au Louvre la fille de Henri IV.

— Que dites-vous? s'écria-t-il.

Je lui racontai ce que j'avais vu de mes propres yeux. Malgré sa légèreté de caractère, il fut touché jusqu'aux larmes. Demandant aussitôt son carrosse, il me pria d'attendre.

— Où allez-vous, monseigneur?

— Au parlement, me répondit-il. Vous avez raison; nous sommes coupables en ce que nous devions présumer que ce

fesse-Mathieu de Mazarin n'avait pas fait une cassette à la veuve du roi d'Angleterre. Quel ignoble ladre! quel filou!.... Soyez tranquille, je vais le draper de la belle façon!

Il disparut.

Moins d'une heure après, je le vis revenir avec l'ordre parfaitement en règle de verser quinze mille écus à la reine Henriette. Mais, en même temps, il avait eu soin de se faire donner dix mille livres pour payer les pamphlets de Gui Patin et la *Mazarinade* de Scarron.

La cour, à l'entendre, n'était pas sincère dans les démarches qu'elle avait faites pour obtenir une trêve.

Il voulait recommencer les hostilités.

Gui Patin, mon joyeux docteur, passait alors sa vie à fabriquer des libelles. Après avoir décrié les jésuites, attaqué l'antimoine et vilipendé les apothicaires, il prenait à partie Mazarin.

J'ai retenu quelques passages de ses pamphlets. Voici la définition latine qu'il donnait du cardinal :

« *Est animal rubrum, callidum, rapax et vorax omnium beneficiorum;* c'est un animal rouge, rusé, voleur, et qui avale gloutonnement tous les bénéfices. »

« Le Mazarin, dit-il autre part, est le malheur de la reine, son démon, et, par conséquent, le nôtre. Je ne l'aime pas plus que le diable et le tiens pour ce qu'il est : *merus nebulo,* un pur faquin, un Pantalon à rouge bonnet et un bateleur à longue robe. »

Tout le reste était du même style.

Scarron, dans la *Mazarinade*, surpassait encore Gui Patin et accusait le ministre des choses les plus atroces, comme :

D'avoir fait prendre un faux bouillon
Au feu président Barillon.

A propos du poëte cul de-jatte, il est bon de dire ce qu'était devenue Françoise d'Aubigné depuis l'affaire avec Villarceaux.

On se rappelle qu'à mon départ pour Naples je lui avais laissé la garde de ma maison. Elle y demeura jusqu'à mon retour, et, comme Scarron venait alors d'obtenir une pension de la reine, elle consentit à aller demeurer avec lui.

Il s'agissait même entre eux d'un mariage, ce qui me semblait assez burlesque.

Mais, le succès de la *Mazarinade* ayant déplu à la cour, et, par suite, fait supprimer la pension du poëte, ce projet d'union fut reculé et ils retombèrent dans la gêne, ce que j'appris malheureusement beaucoup trop tard.

Je pardonnais moins à Françoise de m'avoir caché sa misère que de m'avoir soufflé Villarceaux.

Nous étions trop amies pour qu'elle ne vînt pas sans façon puiser dans ma bourse comme dans la sienne. Elle resta sottement près d'une année à vivre de travaux de couture et à se crotter par les rues en portant aux imprimeries les épreuves des livres de Scarron.

Enfin, comme on le verra plus tard, ils daignèrent recourir à moi, mais seulement lorsqu'ils furent dans la dernière détresse.

La cour, lasse de bouder, et après avoir habité successivement Rueil, Saint-Germain, Amiens et Compiègne, rentra solennellement à Paris le 8 août 1649.

La paix semblait être décidément faite. Condé se trouvait

dans le même carrosse avec Marazin, ce qui mit les Frondeurs en rage.

Deux jours après, cette chanson du baron de Brot était dans toutes les bouches :

La reine a dit en sortant de la ville :
« Ah ! je m'en souviendrai !
Sachez, Français, que je suis de Castille,
Et je me vengerai,
Ou bien j'aurai la mémoire perdue. »
Elle est revenue,
Dame Anne,
Elle est revenue !

La reine a dit : « J'ai souffert en chrétienne
Un si sensible affront;
Je gagerais qu'avant que je revienne
Ils s'en repentiront. »
Elle a, ma foi, sa gageure perdue.
Elle est revenue,
Dame Anne,
Elle est revenue !

Mais la bonne intelligence entre Condé et Mazarin ne devait pas durer longtemps.

Le cardinal ayant voulu marier une de ses nièces au duc de Mercœur, allié à la famille de M. le Prince, celui-ci s'écria tout furieux « que les nièces de Mazarin étaient tout au plus bonnes à épouser ses valets. »

— Allez lui dire cela de ma part, ajouta-t-il, et, s'il se fâche, j'ordonnerai à Champfleury, son capitaine des gardes, de me l'amener par la barbe à l'hôtel de Condé !

Mazarin dévora l'outrage.

Il poussa même la flagornerie jusqu'à offrir au prince le bâton de connétable; mais Condé refusa tout.

Madame de Longueville l'excitait fortement à une nouvelle rupture, et Marsillac se joignait à elle.

Notre héros, autrefois si susceptible, permettait alors à l'amant de sa sœur de rester à Paris, mais à condition qu'il se marierait.

François en passa donc par un mariage sans amour; puis, obéissant aux instigations de la duchesse, il s'avisa de réclamer le tabouret pour sa femme.

A cette prétention, voilà de nouveau la cour bouleversée.

On s'écrie que les honneurs du Louvre ne sont dus qu'aux pairs et aux princes des maisons souveraines : Marsillac ne peut donc prétendre à ces honneurs que le jour où il héritera du titre de duc de la Rochefoucauld.

Le réclamant persiste.

Huit cents gentilshommes s'élèvent contre sa demande et signent un pacte d'union.

Marsillac et Condé, battus, mettent le feu aux poudres.

D'une question d'étiquette on passe à des discussions violentes sur le pouvoir des rois, l'indépendance de la noblesse, l'ancienne constitution de la monarchie, et la Fronde recommence, plus acharnée, plus terrible.

On tire un coup de pistolet sur le syndic des rentiers pour faire croire que la cour veut assassiner les défenseurs du peuple, et, le même soir, le carrosse de Condé, qui passait à vide sur le pont Neuf, est percé d'une balle.

Le prince croit sérieusement qu'on en veut à ses jours.

Il rompt avec le Palais-Royal de la façon la plus ouverte.

Mazarin, toutefois, ne se déconcerte pas. Le passé lui ayant appris que la révolte finissait par des chansons, il fait chan-

sonner son ennemi, prend tout en plaisantant, donne des fêtes, encourage la passion du jeu, pousse aux intrigues d'amour et s'imagine triompher par ce beau système.

Jamais, à aucune époque, ministre ne fit pareille litière des honneurs.

On avait tellement l'habitude de le voir prostituer les dignités, qu'une dame, sollicitant le brevet de duc pour son mari, osa dire en plein cercle de la reine que ce n'était point pour avoir l'honneur d'être duc, mais pour éviter la honte de ne l'être pas.

Avare à l'excès, Mazarin eût donné le bâton de maréchal de France plutôt qu'une gratification de six cents livres.

Il refusait quelquefois à la reine le nécessaire, et l'on trouva cinquante millions chez sa nièce Olympe Mancini, comtesse de Soissons, qui jouait trois ou quatre mille pistoles par jour au lansquenet ou à la bête.

Le cardinal de Sainte-Cécile, frère du ministre, disait de lui souvent :

« *Il mio fratello è un coïone; fati rumore, egli avra poura.* »

Mazarin prit l'intrigue, le manége, les artifices du courtisan pour la grandeur et l'élévation de vues du véritable ministre. Son caractère ignoble fut l'origine de tous les maux de la Fronde.

On sait que jadis il était venu à mon cercle.

Depuis son élévation, je n'avais pas eu la moindre marque de son souvenir. Je fus donc très-surprise de voir Champfleury arriver un matin chez moi avec une invitation de me rendre auprès de son maître.

A tout hasard, je fis toilette et je pris le chemin du Palais-Royal.

Me voyant entrer dans son cabinet, Mazarin se leva et vint à ma rencontre avec un air galant et empressé qui me donna beaucoup à réfléchir.

Je me tins sur mes gardes.

— Eh ! chère enfant, s'écria-t-il avec son affreux jargon italien, il me semble que vous oubliez vos amis?

— Il est pardonnable d'oublier des amis aussi puissants que vous, monseigneur.

— Oui, je crois que ce n'est pas de l'indifférence ; mais alors c'est de l'orgueil.

— Que voulez-vous, monsieur le cardinal? Vous êtes premier ministre ; mais je suis femme, et ce n'était pas à moi de faire la première démarche.

— Allons, soit, j'ai tort.

Il se mit à se promener d'un bout de la pièce à l'autre, sans me faire asseoir, ce qui me parut fort ridicule.

— Mais que devenez-vous? reprit-il, à quoi passez-vous le temps? Il y a un siècle que personne ne m'a rien dit de la rue des Tournelles.

— On s'occupe trop de conspirations et de révoltes, monseigneur; la galanterie s'en va.

— *Per Baccho!* voilà précisément de quoi je me plains! Si vous aviez voulu, vous autres femmes, la Fronde serait enterrée.

— Comment cela? lui demandai-je.

— Il fallait imposer une loi rigoureuse à vos maris, à vos

amants, et leur défendre de s'occuper de politique, sous peine de les sevrer d'amour.

— Vous n'avez pas tort, lui dis-je, souriant de l'originalité de l'observation.

— Parbleu ! vous perdez beaucoup plus que nous à ces troubles. Je ne comprends pas votre calme, à vous surtout, qui, de nos beautés parisiennes, êtes la plus capable de donner le branle.

— Croyez-vous, monseigneur?

— Sans doute; voilà pourquoi je vous ai fait venir. Je regarde ceci comme une chose capitale. Il faut reconstituer votre cercle, y appeler la cour et la ville. Si vous pensez que ma présence puisse y donner de l'éclat, j'irai, je vous le promets.

— C'est un honneur que je sais apprécier, dis-je au milieu d'une inclination profonde.

Il daigna s'apercevoir qu'il me laissait debout, m'offrit un fauteuil et prit place à côté de moi.

— Voyons, me demanda-t-il, avez-vous un amant en titre, charmante?

La question me parut bizarre.

— Non, monseigneur, balbutiai-je.

— Quoi! votre cœur est dans l'oisiveté?

— Dans une oisiveté complète.

— Me voulez-vous? fit-il en me prenant les deux mains et en me regardant en face.

Cette fois, je crus avoir mal entendu et je restai stupéfaite.

— Vous ne parlez pas sérieusement, monsieur le cardinal? dis-je après un silence.

— Je parle très-sérieusement.

— Par exemple!

— C'est à vous de répondre oui ou non.

— Je suis vraiment fort embarrassée.

— Pourquoi donc? Le premier ministre n'est pas un homme à dédaigner, songez-y, ma chère!

Cet excès de cynisme me révoltait. Mais, comme il eût été dangereux de froisser son amour-propre, je répondis en baissant les yeux devant ses regards effrontés :

— Il vous plaira, j'espère, monsieur le cardinal, de m'accorder quelques jours de réflexion.

— Deux jours, pas davantage.

— C'est bien peu.

— Pour vous.... mais pour moi! répliqua-t-il en souriant d'un air vainqueur. Du reste, l'affaire doit se conclure lestement. Si vous acceptez, comme j'en ai d'avance la certitude, vous puiserez à la source des grâces, je ne vous refuserai rien.

— Et la reine? murmurai-je à demi-voix.

— Chut! fit-il en portant l'index à ses lèvres; la reine me fatigue, et puis elle vieillit : j'ai besoin de me ragaillardir ailleurs.

Décidément cet homme eût mérité vingt soufflets. Je me levai pour sortir. Il s'empara de mes mains, qu'il porta galamment à ses lèvres.

— J'espère, ajouta-t-il, que vous me saurez gré de vous avoir choisie entre toutes!

— En effet, je suis confuse de tant de bonté! dis-je, me hâtant de lui tirer ma révérence, car je sentais que j'allais faire un éclat.

— Ainsi donc, ma divine, dans deux jours?

— Dans deux jours, monseigneur.

— J'enverrai Champfleury chercher la réponse.

— Comme il vous plaira.

— Vous la lui donnerez par écrit?

— Par écrit, c'est convenu.

Je quittai le Palais-Royal, étourdie de l'incroyable aplomb du ministre et du sans-façon scandaleux qu'il venait de déployer à mon égard.

En traversant les galeries, je songeais au moyen de me tirer de là avec honneur, c'est-à-dire en donnant une leçon à ce maroufle en barrette sans trop m'exposer à sa vengeance, lorsque tout à coup je crus m'apercevoir que j'étais suivie par des espions.

Je pressai le pas.

Mais je ne leur échappai un instant que pour les retrouver près de mon carrosse, où ils étaient arrivés les premiers par des passages à eux connus, afin d'interroger mes laquais.

Cela me donna des craintes assez vives, qui ne tardèrent pas à se réaliser.

Le soir même, je vis entrer chez moi Comminges et Guitaut, les deux capitaines des gardes d'Anne d'Autriche.

Guitaut avait remplacé Gersay.

— Nous venons, mademoiselle, me dit Comminges, accomplir auprès de vous une mission pénible.

— Quelle mission, messieurs?

— La reine vous ordonne de vous retirer dans un couvent.

— Ah! fis-je, assez émue de la nouvelle. Et en quoi ai-je mérité ce châtiment, je vous prie?

— Voilà ce que nous ne sommes point chargés de vous apprendre.

— Mais je ne me sens en aucune sorte appelée au cloître, messieurs, je vous assure!

— Nous le croyons, mademoiselle. Par malheur, Sa Majesté ne juge pas à propos de tenir compte du plus ou moins de vocation que vous pouvez avoir.

Comminges parlait fort durement.

Je me tournai vers Guitaut, que je connaissais un peu.

— De grâce, lui dis-je, ne me laissez pas dans l'incertitude! Est-ce que cela tient à ma visite au cardinal?

— Oui, me répondit-il. Les espions de la reine, vous ayant vue entrer chez le ministre, se sont postés de manière à écouter l'entretien. Ils vous ont suivie au retour, afin d'apprendre votre nom, qu'ils avaient besoin d'inscrire dans leur rapport.

— Êtes vous sûr de cela?

— Parfaitement sûr. Il y a eu entre le cardinal et Anne d'Autriche une explication terrible, à la fin de laquelle Son Éminence vous a sacrifiée.

— Le lâche!

— Finissons, interrompit Comminges. La reine vous laisse le choix du couvent et vous donne vingt-quatre heures pour vous y rendre.

— Vingt-quatre heures!... Quelle grâce!... En vérité l'anecdote est curieuse et bonne à crier sur les toits. Je vous préviens, messieurs, que je ne m'en ferai pas faute.

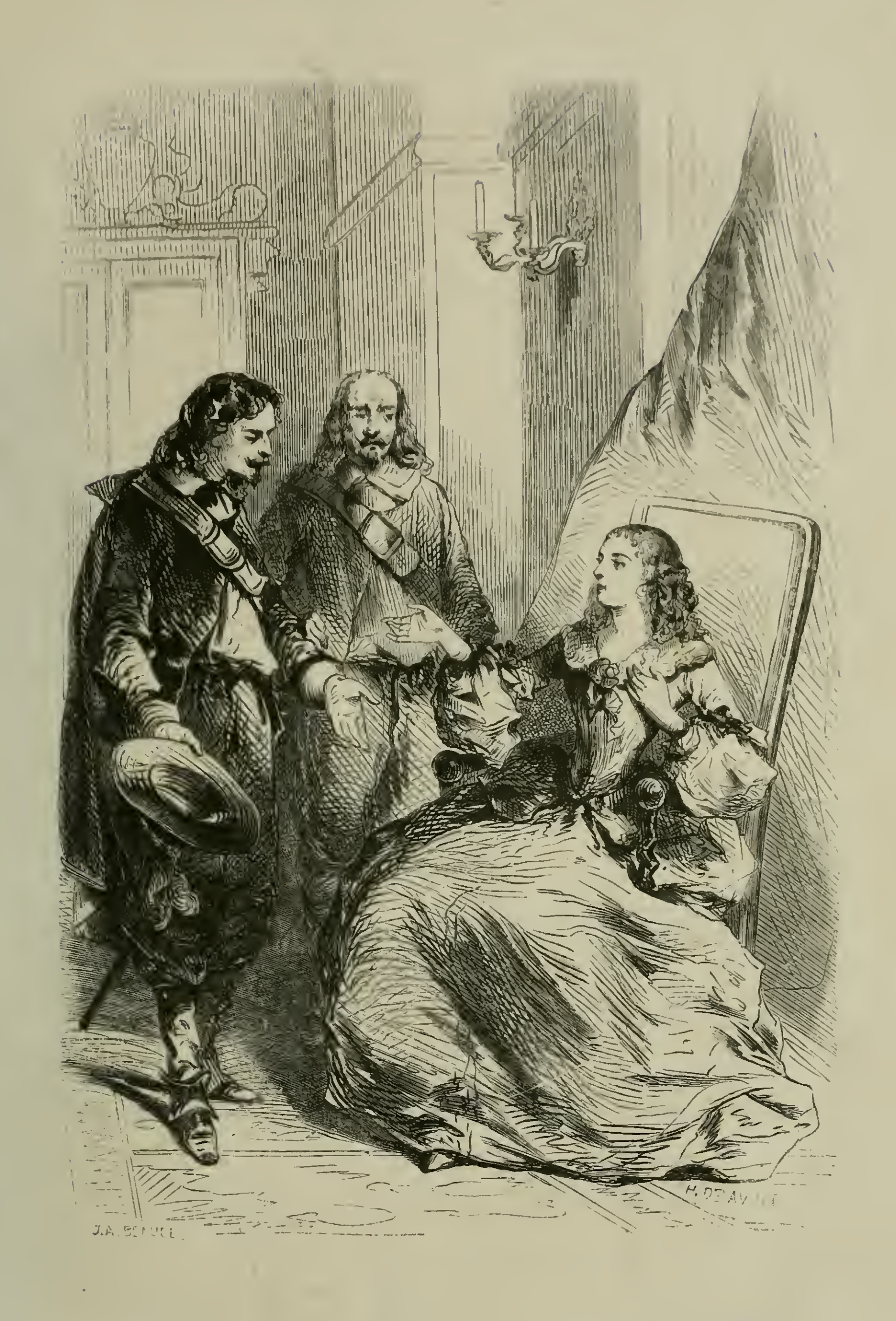
— Vous êtes libre, mademoiselle; mais, pour le moment, il nous faut accomplir notre mission. Quel couvent choisissez-vous?

— Allez annoncer à la reine, repartis je en éclatant de rire, que je me décide pour le couvent des Grands-Cordeliers!

Ils s'en retournèrent porter cette belle réponse au Palais-Royal.

— Fi, la vilaine! dit Anne d'Autriche.

Mais elle ne put s'empêcher de sourire.



Allez annoncer à la reine que je me décide pour le couvent des Grands-Cordeliers.

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD. IMPRIMÉ PAR SIMON RA

X

En attendant, je n'étais pas tranquille.

Si j'avais tourné la chose en plaisanterie devant messieurs les capitaines des gardes, c'est qu'il m'était venu à l'idée un moyen de salut, dont je m'empressai de faire usage.

Perrote fut chargé de porter à l'instant même trois lettres pressantes à Condé, au coadjuteur, et à Beaufort.

Ils arrivèrent tous trois ensemble, et je leur racontai ma mésaventure.

— Vous comprenez, leur dis-je, que je ne suis nullement d'humeur à pratiquer la vertu d'obéissance. Je me place sous votre protection immédiate.

— Bravo! s'écrièrent-ils.

— Je me fais frondeuse!

— A merveille!

— Ma chère, dit le prince, je vous offre un appartement à l'hôtel de Condé.

— Mais comment pourrai-je m'y rendre? je vais être arrêtée en chemin : on m'a dit que la maison était gardée à vue.

— Bel obstacle! s'écria Beaufort. Soyez tranquille, je me charge de vous composer un cortége que tous les limiers de la police n'entameront pas. J'ai là mon carrosse : attendez-moi seulement une heure, et je reviens!

Il sortit.

Au bout de l'intervalle qu'il avait fixé, nous entendîmes dans le voisinage une épouvantable rumeur. Des milliers de harangères et d'hommes du peuple encombraient la rue des Tournelles.

— Voilà votre escorte! me dit Beaufort, qui rentra, ouvrit la fenêtre et nous fit voir toute sa canaille attroupée sous mon balcon.

Elle le salua de clameurs frénétiques.

— Maintenant, ajouta-t-il, vous pouvez impunément braver la reine de France : le *Roi des Halles* vous protége!

Nous partîmes.

La populace déguenillée entoura mon carrosse jusqu'à la maison de M. le Prince, où je fus dès lors inattaquable. J'y trouvai madame de Longueville, dont je reçus mille caresses, et qui n'eut pas assez de félicitations lorsqu'elle apprit que j'étais en guerre avec le Palais-Royal.

Ainsi me voilà mêlée aux désordres de la Fronde, moi qui, six semaines auparavant, écrivais d'Angleterre à Condé pour le supplier d'y mettre un terme!

C'est une des nombreuses contradictions de ma vie.

Toutefois il faut convenir que la reine et le ministre pouvaient s'attribuer une légère part dans ce changement de couleur.

Jamais la situation n'avait été plus grave. Les princes ne sortaient qu'en armes. Retz lui-même cachait un poignard sous sa soutane violette. On vit un jour passer le manche, et quelqu'un s'écria :

— Eh! regardez un peu le bréviaire de M. le coadjuteur!

Condé déployait une audace incroyable. Il s'arrangeait pour que Mazarin reçût à chaque instant de nouveaux affronts et la reine de nouvelles insultes.

S'imaginant que rien désormais ne pouvait abattre sa puissance, le prince ne ménageait personne, pas même ses amis les frondeurs. Je l'entendis exprimer plus d'une fois le peu de cas qu'il faisait de Retz et de ses intrigues.

Les propos revinrent aux oreilles du coadjuteur.

Il se rapprocha de la cour.

Anne d'Autriche l'accueillit avec joie. Retz lui donna des conseils qu'elle ne tarda pas à mettre à exécution.

Un soir que j'étais avec madame de Longueville, la porte s'ouvrit brusquement, et nous vîmes entrer un tourbillon de plumes, de velours et de dentelles, qui vint s'abattre auprès de la duchesse et lui fit jeter un cri de stupeur.

Elle balbutia tout émue, en joignant les mains :

— Mademoiselle!... chez moi!... C'est un rêve!

— Non, vous êtes bien éveillée, répondit la fille de Gaston, que je reconnus à mon tour. Mais point de paroles inutiles, continua-t-elle. Où est le prince?

— Au Palais-Royal. La reine l'a fait mander.

— Bonté divine!... Y est-il seul?

— Mon frère Conti et M. de Longueville l'accompagnent.

— Ah! les malheureux! s'écria Mademoiselle, ils sont perdus!

— Comment? expliquez-vous! murmura madame de Longueville très-pâle.

— Il y a trahison. J'ai tout su par Monsieur, qui est du complot. Les princes doivent être arrêtés, à l'heure où je vous parle, et conduits à Vincennes.

— Je n'en crois rien! s'écria la duchesse. On n'oserait pas.

— Puisque je vous affirme que c'est un coup monté! Faites prendre des informations.

La sœur de Condé sonna.

Trois domestiques furent envoyés au Palais-Royal, et revinrent, au bout d'un quart d'heure, nous confirmer la triste nouvelle.

— Ainsi, dit madame de Longueville, frémissante, à la fille de Gaston, vous êtes venue jouir de ma douleur et triompher de mes larmes!... car vous êtes contre nous, vous détestez mon frère!

— Je déteste avant tout l'injustice et le parjure, répondit Mademoiselle avec dignité. Retz et Monsieur, deux amis du prince, l'abandonnent lâchement et le livrent à ses ennemis: dès ce jour je suis pour Condé!

Il est impossible de rendre l'accent noble et ferme avec lequel elle prononça ces paroles.

Huit ans bientôt s'étaient écoulés depuis la querelle du Luxembourg.

La princesse, entièrement devenue femme, avait le plus grand air et déployait dans tout son extérieur la majesté d'une

reine, sans rien perdre de la grâce de son exquise nature.

Elle était d'une taille fort bien prise. Son visage, un peu long, mais régulier dans ses contours, son nez aquilin, sa bouche légèrement dédaigneuse, ses yeux doux et fiers comme sa mine, formaient un ensemble qui, s'il ne constituait pas une beauté parfaite, n'en offrait pas moins un modèle accompli de noblesse et de grandeur.

Mademoiselle de Montpensier avait les plus jolis bras du monde, la main fine, le pied mignon, la jambe droite, avec une gorge très-belle, une peau blanche et les cheveux d'un cendré magnifique.

Une vive rougeur colorait son front : elle était très-émue.

La sœur de M. le Prince continuait de la regarder avec défiance, malgré le franc et loyal discours qu'elle venait d'entendre.

— Vous n'êtes pas en sûreté vous-même, lui dit Mademoiselle : il faut fuir! mon carrosse est en bas. Où désirez-vous qu'il vous conduise?

Madame de Longueville ne répondit pas.

A son air de douloureuse hésitation, la jeune princesse devina quelle crainte secrète l'agitait encore.

— Ne croyez-vous pas à mon honneur, demanda-t-elle, et pensez-vous qu'une fille de France puisse s'abaisser à une tromperie indigne?

La duchesse, vaincue, se précipita dans ses bras.

— Oh! oui, vous êtes bonne et généreuse! Pardonnez-moi, s'écria-t-elle en fondant en larmes.

— Songez que le temps est précieux : fuyez vite!

— Mais où irai-je, hélas?

— En province. Paris ne vous offre plus que des périls.

— Je vais me réfugier en Normandie : c'est le gouvernement de mon époux. Il y a beaucoup d'amis ; on ne refusera pas de me donner asile et de me soutenir.

— Partez donc, et n'attendez pas l'arrivée des gens de la reine.

Madame de Longueville prit à la hâte quelque argent et des pierreries. Nous descendîmes. Elle se jeta en carrosse, et je la suppliai de me permettre de partager sa fuite. Mais elle ne voulut pas y consentir, disant qu'il fallait qu'une personne dévouée restât pour lui envoyer des nouvelles des princes.

— Hélas ! je ne suis pas en sûreté non plus ! m'écriai-je.

— Pardonnez-moi ; car, au besoin, Mademoiselle vous protégera.

— Oui, répondit la fille de Gaston, je m'y engage

La pauvre duchesse partit.

Elle n'était pas au bout de ses peines, et devait éprouver bien des vicissitudes. On la reçut mal à Rouen. Quelques-uns de ses ennemis proposaient de la livrer à la cour; elle s'enfuit à Dieppe, où on la reçut plus mal encore, et où elle faillit se noyer en s'embarquant pour la Hollande. Enfin elle arriva dans ce pays saine et sauve, et put gagner Stenay, qui est une place à M. le Prince.

Là, madame de Longueville résolut de tirer vengeance des maux qu'on lui avait suscités; elle vendit ses pierreries, leva des troupes et décida Turenne à en prendre le commandement.

J'étais restée seule avec Mademoiselle, qui me témoignait beaucoup de bienveillance.

Elle m'assurait qu'elle me reconnaissait.

— Je vous ai vue en compagnie du prince et de sa sœur, me dit-elle, le soir où il a cassé le bâton sur la tête de l'exempt.

— Oui, Votre Altesse Royale ne se trompe pas.

— Mais quel danger courez-vous donc?

Je lui expliquai mon histoire avec le ministre et la colère de la reine.

Son avis fut qu'Anne d'Autriche, occupée des troubles, devait avoir oublié cette affaire, et que je pouvais rentrer chez moi, en ayant soin pourtant d'y apporter de la prudence et de ne pas trop me montrer au dehors.

Du reste, elle daigna me promettre de m'envoyer bientôt chercher ou de venir elle-même me rendre visite.

Comme son carrosse avait été pris par la duchesse, elle donna l'ordre d'aller louer une voiture, qui la reconduisit aux Tuileries, où elle demeurait.

Le cocher me ramena ensuite rue des Tournelles.

Perrote me croyait perdue.

Il témoigna la plus grande joie de me revoir, et m'annonça que, sept à huit jours de suite, mademoiselle d'Aubigné était venue demander après moi. J'envoyai chez elle à l'instant même.

Elle arriva, se jeta à mon cou toute en pleurs, et me fit enfin l'aveu de la triste situation où elle se trouvait avec son poëte.

Sans perdre une minute, j'envoyai prendre le pauvre cul-de-jatte, et je les installai chez moi.

En toute autre circonstance, j'eusse agi de même. Néanmoins je dois dire que, dans le cas présent, il y avait de ma part un peu d'égoïsme. Condamnée à rester en chambre, je n'étais pas fâchée d'avoir une agréable société.

Scarron me fit le plus pompeux éloge de sa compagne.

— Les libraires, depuis les troubles, ne m'achètent plus de livres, me dit-il; et sans elle, sans son courage au travail, je serais mort de faim!

Malgré la vieille intrigue avec Villarceaux, je ne pus m'empêcher de reconnaître le mérite de Françoise.

Bien peu de femmes eussent été capables de suivre son exemple. Jeune, jolie, ayant tout pour plaire, et se vouer si généreusement au soin d'un pauvre malade, c'était, il faut l'avouer, une belle et digne action. Mademoiselle d'Aubigné n'oubliait pas que Scarron l'avait jadis secourue lui-même; elle savait payer noblement la dette de la reconnaissance.

Le poëte appréciait Françoise mieux que personne, et l'affection qu'il lui avait vouée ressemblait plutôt à la tendresse d'un père qu'à celle d'un amant.

Aussi, lorsqu'il m'expliqua pourquoi il voulait lui donner son nom, ce projet de mariage, que d'abord je trouvais bizarre, me sembla très-louable au point de vue où il l'envisageait.

Il fut arrêté que, le lendemain, je ferais venir mon notaire pour dresser le contrat.

— Mais à propos, mon ami, dis-je à Scarron, je n'ai jamais su ni pourquoi ni comment vous aviez été pensionné de la reine?

— J'ai obtenu cela, me répondit-il, en la faisant rire.

— Allons donc!

— C'est comme je vous l'affirme. Vous savez que j'ai la réputation d'être très-comique.

— Et vous la méritez.

— Merci.

— Voyons l'histoire de la reine, lui dis-je.

— Oh! rien de plus simple. A force de sollicitations et de requêtes, je réussis à me faire accorder une audience, et je demandai à Anne d'Autriche la faveur d'être son *malade en titre d'office*. Elle s'amusa beaucoup de ma supplique, m'accorda cinq cents écus sur sa cassette, et je m'appelai dès lors *Scarron, par la grâce de Dieu, malade indigne de la reine.*

— C'était là, monsieur, une fort belle position.

— Parbleu! fit-il, et très-rare! Il est certain que j'avais peu de collègues.

— Je ne comprends pas que vous ayez fait la *Mazarinade.*

— Ni moi non plus.

— Quoi! voilà votre excuse?

— Eh! oui. Ce brigand de Retz ne m'a jamais poussé qu'à des sottises! Il m'apporta d'un seul coup cinq mille livres pour exterminer le cardinal à coups de rimes. J'avais à mes trousses des créanciers qui hurlaient. La somme m'éblouit, je tentai l'aventure.

— Mais alors, quand vous êtes retombé dans la gène, Retz aurait dû vous secourir.

— Lui!... Ne savez-vous pas qu'il est aux abois lui-même? Quarante millions, voilà le chiffre de ses dettes. Enfin les jours de misère sont passés, ne parlons que de mon bonheur.

On signa, le lendemain, le contrat de mariage de Paul Scarron et de Françoise d'Aubigné.

Ils pleurèrent de joie en voyant une clause par laquelle je leur rendais les cinq cents écus que leur avait ôtés la reine. Seulement le notaire déclara que le capital de cette rente était inaliénable.

— Et vous, demanda-t-il au poëte, que reconnaissez-vous en dot à l'accordée?

— Deux grands yeux noirs magnifiques, répondit Scarron, un très-beau corsage, une belle paire de mains et beaucoup d'esprit.

Le fait est que Françoise avait tout cela.

Je leur louai une petite maison, et je la garnis de meubles et de linge. Dès ce moment, ils vécurent sans soucis, recevant une société fort honnête, où le mérite de mademoiselle d'Aubigné finit par se faire jour.

Elle me dut, je puis le dire, la fortune qui lui arriva par la suite; mais je ne savais guère alors travailler pour le plus grand roi du monde.

J'attendais avec impatience la visite que m'avait promise la duchesse de Montpensier.

Un soir, elle m'arriva toute radieuse.

— Nous allons passer deux jours ensemble! s'écria-t-elle. Monsieur vient de partir pour Dombes; Madame est allée à Chantilly voir la douairière de Condé. Je suis libre!... Et d'abord nous assisterons aujourd'hui même au grand coucher du roi.

— Mais les dames n'y sont point admises?

— Ne vous inquiétez de rien, nous aurons des costumes d'hommes. Venez!

Elle m'entraîna.

Sa parure était de la dernière magnificence, et je fus très-orgueilleuse de voir qu'elle m'honorait assez pour se montrer avec moi sans recourir à l'incognito.

Mademoiselle portait une robe de taffetas aurore, bordée

d'un cordonnet d'argent, des pendants d'oreilles en rubis, un riche collier de perles orientales et de gros diamants en bagues et en bracelets.

Son carrosse nous conduisit au Luxembourg, où elle résidait alors, ayant quitté les Tuileries, sa demeure ordinaire, pour être plus à portée de surveiller Monsieur, dont les tergiversations politiques la mettaient au désespoir.

— Avez-vous des nouvelles des princes? lui demandai-je.

— Oui, d'excellentes.

— J'en suis ravie pour cette chère duchesse.

— Vous pouvez lui écrire que, de Vincennes, on les a transférés à Marcoussis, et de Marcoussis au Havre; mais partout, et malgré la surveillance de Debar, leur geôlier, nous communiquons avec eux.

— Ah! de quelle manière?

— D'une manière aussi simple que commode. Parmi les pièces d'argent qui leur sont envoyées pour leurs menus plaisirs, on glisse des écus creux, fabriqués avec un talent admirable. Debar les palpe et les compte sans se douter de la ruse. Par ce moyen, la correspondance entre les prisonniers et nous devient on ne peut plus facile.

— C'est très-ingénieux.

— Quand je songe, reprit Mademoiselle en éclatant de rire, que ce farouche Debar voulait qu'on dît la messe en français à Condé et à ses frères!

— Bon! Et pourquoi cela?

— Parce que, ne sachant pas le latin, lui Debar, le prêtre pouvait parler aux princes sans qu'il y comprît un mot. Il n'était pas très-sûr, disait-il, que *Dominus vobiscum* ne signifiât

point : *On vous sauvera cette nuit;* quant à ces autres mots : *Cum spiritu tuo*, que les princes répétaient à haute et intelligible voix, cela voulait évidemment dire : *Nous aurons l'esprit de le tuer*.

— Ah! l'imbécile! m'écriai-je.

— Oui, c'est une providence. S'il était moins bête, nous serions fort à la gêne.

J'admirais la vivacité d'entretien de Mademoiselle et la singularité de son caractère.

Ainsi venir me prendre, moi, qu'elle connaissait à peine, pour me conduire au coucher du roi, c'était vraiment un projet fort bizarre. Néanmoins elle avait l'air si digne et si grave, que la plus grande folie du monde eût passé avec elle.

Voulant étudier dans tous ses détails cette nature extraordinaire, je me hasardai à dire, après un instant d'hésitation :

— Mais, princesse, je suis, en vérité, surprise du vif intérêt que vous portez à M. le Prince; car autrefois, si je ne me trompe, vous le détestiez cordialement.

— C'est vrai, me répondit-elle. Je le haïssais parce qu'il ne m'avait pas demandée pour femme au lieu de mademoiselle de Brézé.

— La nièce de Richelieu, je crois?

— Précisément. Une petite sotte prétentieuse. Le jour de son mariage, elle avait mis, pour rehausser sa taille, des souliers si hauts, qu'elle tomba droit sur le nez en dansant une couronne. Je ne pardonnais pas au prince ce choix ridicule;

et ceci vous explique les esclandres du *Te Deum* et du Luxembourg.

— Mais, à présent, pourquoi lui pardonnez-vous?

— Un ennemi malheureux a droit à des égards.

— Vous avez raison.

— Et puis j'ai su que son père lui avait forcé la main pour complaire au cardinal. N'importe, ajouta-t-elle en soupirant, il devait résister : je ne serais pas aujourd'hui vieille fille!

— A vingt-trois ans, princesse, y songez-vous?

Elle poussa un nouveau soupir.

— Hélas! fit-elle, je ne vois plus d'époux à ma convenance, et j'ai grand'peur de ne me marier jamais. Il y a bien le prince de Galles. Sa mère, Dieu merci! me le jette assez à la tête. Mais figurez-vous que l'autre jour, à Saint-Germain, il ne mangea point d'ortolans, et s'empara d'une pièce de bœuf qu'il dévora presque tout entière.

— Comme c'est bien d'un Anglais! dis-je, riant du singulier motif qu'elle avait de ne pas épouser le fils de la reine Henriette.

— N'est-ce pas?.... J'aimerais mieux l'empereur, qui a cinquante ans; mais Anne d'Autriche et Mazarin s'y opposent; voilà pourquoi je me tourne contre eux. Du reste, ma rancune envers Condé ne m'a jamais empêchée de rendre justice à ses qualités héroïques. Si jamais il devient veuf, il faudra qu'il m'épouse ou qu'il me fasse épouser le roi.... Je n'en démordrai pas!

Mademoiselle me débita cette tirade de l'air le plus sérieux du monde.

J'étais dans l'ébahissement.

Nous arrivâmes au Luxembourg.

Une collation magnifique était servie dans les appartements de la princesse.

Elle me fit mettre à table.

— Ah! dit-elle en me passant des confitures et en poursuivant l'entretien du carrosse, le Mazarin aura fort à faire avec moi! Je me suis souvent moquée de Richelieu : si le lion ne m'a pas fait peur, que sera-ce du renard?

— Vous vous êtes moquée de Richelieu, et à quelle occasion? demandai-je.

— C'était encore à propos d'un mariage : toutes mes rancunes viennent de là.

— Mais vous étiez si jeune, alors!

— Aussi n'est-ce pas moi qu'on avait la prétention de marier, c'était mon père. Et avec qui? Devinez. Avec la Combalet. Tous ces cardinaux ont des nièces qu'ils essayent de glisser dans la couche des princes du sang. Irritée de me voir une semblable belle-mère en perspective, je me postais partout sur le passage de Richelieu pour lui chanter les couplets qu'on avait composés contre lui et contre la dame. Dieu sait qu'il y en avait de piquants!

Mademoiselle m'offrit des oranges et frappa sur un timbre.

Deux valets parurent.

— Appelez la Rivière, dit-elle.

Un instant après, entra un personnage au regard faux et louche.

C'était le fameux conseiller de Gaston, l'inventeur des perruques.

Il en portait une énorme, qui avait du moins l'avantage de cacher en partie sa laide figure.

— Nos costumes sont-ils prêts, l'abbé? demanda la princesse.

— Oui, Mademoiselle, répondit-il en s'inclinant jusqu'à terre.

— Faites-les-nous donner, et soyez à mes ordres.

Il se retira.

— Vous venez de voir, me dit Mademoiselle, le plus fourbe et le plus méchant des hommes.

— Cela se lit sur sa mine, princesse. Je l'avais deviné, je vous le jure.

— Toute notre famille le méprise et l'abhorre, excepté mon père, qui, pour notre malheur, s'est dirigé jusqu'ici par ses conseils. La Rivière lui a fait abandonner jadis le malheureux Cinq-Mars et son ami de Thou. Il ne faut pas chercher la cause de leur mort ailleurs que dans les dépositions de Monsieur au chancelier. C'est une honte! Les larmes m'en viennent aux yeux quand j'y songe.

— Et pourquoi vous servez-vous de cet homme?

— Parce que je n'ai personne autre sous la main. La curiosité fait passer sur bien des choses. Je meurs d'envie d'assister au grand coucher, et la Rivière nous servira d'introducteur. Monsieur lui bat froid depuis deux jours. Ce qu'il fait est pour me décider à intervenir dans un raccommodement.... Qu'il y compte! Cette vilaine tête veut se coiffer du chapeau de cardinal. Il n'y a pas de bassesse qu'il ne fasse pour se procurer la pourpre.

Comme elle achevait ces mots, la Rivière apporta lui-même deux costumes complets de gentilshommes, et se retira de nouveau sur un geste de la princesse.

— Commandez le carrosse ! lui cria-t-elle.

Après son départ, elle reprit :

— Nous allons nous servir mutuellement de valet de chambre, car il faut un grand secret ; je ne veux pas employer mes femmes.

Me donnant aussitôt l'exemple, elle quitta sa robe et me pria de l'habiller en homme. Elle fut enchantée de voir que le costume m'était familier.

En un instant nous fûmes prêtes.

Nous descendîmes par un escalier dérobé et nous rejoignîmes la Rivière dans un carrosse sans armoiries qui prit sa course vers le Palais-Royal.

— Mais n'est-il pas un peu trop tôt ? demandai-je à Mademoiselle ; le roi se couche-t-il de si bonne heure ?

— Oui, me répondit-elle. Ce n'est encore qu'un enfant, on le traite en enfant. Oh ! si je voyais en lui un homme, je n'aurais pas imaginé cette folie !

La réflexion me fit sourire.

Il était près de neuf heures lorsque nous entrâmes au Palais-Royal. La Rivière nous conduisit directement au jeu du roi. Il nous donna pour deux cadets de Picardie qui venaient faire leur cour.

Mademoiselle avait une charmante paire de moustaches et une royale postiches qui la rendaient méconnaissable.

Quant à moi, j'étais mieux déguisée encore.

Je rencontrai dans les antichambres beaucoup de seigneurs de mes amis. Pas un ne me salua, c'était bon signe.

Le Mazarin faisait ce soir-là le tric-trac du jeune roi, qui semblait priser fort peu la condescendance du ministre, et bâillait à se démonter la mâchoire.

Tout à coup neuf heures sonnèrent à la grande horloge.

XI

Le roi jeta brusquement le cornet qu'il tenait à la main.

Il se leva; chacun imita son exemple.

Se dirigeant ensuite vers un coin de la salle où la reine causait avec deux duchesses, il l'embrassa, ne daigna pas au retour saluer Mazarin, et disparut par la galerie de droite.

Les courtisans le suivirent; nous nous joignîmes à la foule.

On arriva près de la chambre à coucher, dont les huissiers ouvrirent la porte à deux battants. Le roi, dès qu'il eut franchi le seuil, donna son chapeau, ses gants et son épée au grand maître de la garde-robe.

Nous nous avançâmes pêle-mêle au milieu de la chambre.

J'avoue que je partageais la curiosité de Mademoiselle : je n'étais pas fâchée de voir comment se couchait un roi.

Quand Louis Dieudonné se fut débarrassé de tout ce qui le gênait pour se mettre à genoux, l'aumônier récita des oraisons à voix basse. Le roi, les yeux baissés et les mains jointes, parut s'unir très-dévotement à cette prière, qui, du reste, ne fut pas longue.

Il se releva, prit le bougeoir de vermeil et le tendit au prince de Guéménée. Celui-ci le reçut avec une inclination profonde.

La plus grande marque d'honneur que le roi puisse faire à l'un des gentilshommes présents est de lui permettre de l'éclairer pendant qu'il se déshabille.

Précédé de l'huissier, qui invitait les assistants à faire place, et du prince, qui tenait le bougeoir, Louis gagna un fauteuil, ôta son cordon bleu, son justaucorps, et s'assit.

Deux valets de chambre s'agenouillèrent, l'un à droite, l'autre à gauche.

Ils lui enlevèrent chacun un bas.

Puis, se retirant, ils furent remplacés par deux pages de la chambre. Ceux-ci, tenant à la main une pantoufle, s'agenouillèrent à leur tour et la glissèrent respectueusement aux pieds de Sa Majesté.

Louis XIV ôta lui-même son haut-de-chausses, qu'un troisième valet de chambre enveloppa dans une toilette de taffetas rouge.

— Ah ! bonté divine ! murmura Mademoiselle, est-ce qu'il va se mettre tout nu ?

— Pourquoi non? répondis-je. Ce n'est qu'un enfant... Que risquons-nous?

— En effet, nous ne risquons rien.

Là-dessus, elle se mit à regarder intrépidement le roi, auquel le grand chambellan présentait la chemise de nuit.

— Voyez un peu, reprit-elle, comme il est chétif et malingre! Il ne sera pas bon à marier avant six ou sept ans : j'en aurai trente, et ce projet manquera comme les autres.

Son éternelle préoccupation de mariage m'amusait beaucoup. Mais je n'osai point rire.

Après la cérémonie de la chemise, le roi passa une magnifique robe de chambre, salua la foule, et un huissier cria :

— Allons, messieurs, passez!

Tout était fini. Nous dûmes sortir.

Si Dieu descend jamais sur terre, je ne sais vraiment quel honneur on pourra lui rendre après toutes les solennités dont on environne les moindres actions des rois.

Je ne fis pas cette remarque tout haut devant Mademoiselle, qui trouvait ces choses fort simples et qui me semblait émerveillée d'avoir vu se coucher monsieur son cousin.

Elle ne me permit pas de rentrer rue des Tournelles.

Nous retournâmes au Luxembourg, où, pendant quarante-huit heures, nous ne fîmes que manger, rire, danser et nous promener à pied ou à cheval.

Le surlendemain seulement je revins chez moi.

Parmi les rares courtisans que la politique me laissait alors, j'ai oublié de parler de M. de Gourville, dont j'avais fait la connaissance chez la sœur de Condé.

C'était un des plus chauds partisans de la cause des princes,

homme d'infiniment d'esprit et de cœur, et, par cela même, d'un caractère aventureux qui devait le jeter plus tard dans une foule d'embarras.

Il voulut me présenter un original sans copie, appelé le marquis de Sourdis, lequel raffolait d'une certaine madame Cornuel, plus originale encore.

Un jour que Sourdis était allé la voir, il ne la trouva pas, attendit plus de deux heures, et, ne sachant que devenir, il embrassa la servante en manière de distraction.

Celle-ci garda mémoire de l'absence de sa maîtresse, et bientôt un témoignage irrécusable força la pauvre fille à une révélation complète.

— Eh bien, ma bonne, pourquoi vous désoler? lui dit tranquillement la dame. Cela ne vous est-il pas venu à mon service? Je n'ai donc aucun reproche à vous faire; ne pleurez plus!

Jamais M. le marquis de Sourdis n'allait à sa maison de campagne de Jouy sans emmener tous ses mulets, son chariot, son fourgon, et je ne sais combien d'hommes à cheval.

Madame Cornuel, l'accompagnant un jour, s'écria :

— Jésus! quel beau cortége! Il me semble voir Jacob et ses chameaux!

A la même époque, je reçus chez moi le poëte Sarrasin, fils d'un trésorier de Normandie. Son père lui avait laissé une fortune raisonnable. En pindarisant, il eut bientôt mangé la succession, et se vit dans la triste nécessité d'épouser la vieille madame du Pile, dévote acariâtre, auprès de laquelle la Xantippe de Socrate était une femme angélique.

Sarrasin fit au sujet de son mariage une pièce de vers inti-

tulée : *Sans croix ni pile*. Mais il eut le tort de la montrer à sa femme, qui lui donna, dit-on, l'une et l'autre.

Par lui, j'étais au courant de toutes les menées du coadjuteur.

Dix-huit mois auparavant, Retz l'avait fait nommer secrétaire de Conti. Brouillé avec les princes, le protecteur ne pardonnait pas au protégé de leur rester fidèle, et l'appelait *poëtereau*.

Ce brouillon de Retz continuait à nouer intrigue sur intrigue.

Trouvant que la cour ne le récompensait pas dignement de ses services, il se remit à fronder de plus belle.

Mazarin perdit complétement la tête.

La Guyenne, gouvernement de M. le Prince, était en feu ; Turenne marchait sur Paris avec son armée. La paix de Bordeaux et la victoire de Réthel ne semblèrent donner au ministre un instant de triomphe que pour rendre ensuite sa chute plus honteuse.

Entouré d'ennemis implacables, et craignant d'être victime d'un meurtre, il se retira à Saint-Germain.

Ce fut sa perte.

Aussitôt le parlement décréta que « sous quinze jours, le cardinal, ses parents et ses domestiques, eussent à vider le royaume, ou que sinon, ledit temps écoulé, il serait permis à chacun de leur courre sus. »

Voyant qu'il n'y avait plus d'espérance du côté de Paris, Mazarin porta ses regards vers le Havre. En fin politique, il se décidait à aller mettre lui-même M. le Prince en liberté, dans l'espoir que son ennemi se montrerait généreux. On dit qu'il

pleura aux genoux de Condé, et s'humilia jusqu'à lui baiser la botte.

Mais celui-ci fut inflexible.

Il revint à Paris avec Conti et Longueville, pendant que le piteux cardinal prenait la route des Ardennes, et de là celle de Cologne.

J'admirai ce bon peuple de Paris, qui avait fait des feux de joie en apprenant l'arrestation des princes, et qui en fit également pour leur délivrance.

Mademoiselle m'appela au Luxembourg.

Je la trouvai dans une véritable allégresse. Elle me raconta qu'elle avait vu le prince et qu'ils s'étaient embrassés de grand cœur, tout en se faisant l'aveu réciproque de leurs pensées secrètes pendant les jours de leur haine.

— Quand vous avez eu la petite vérole, disait Condé, j'étais aux anges, persuadé que vous en deviendriez laide.

— Et moi, répondait Mademoiselle, quand j'ai su que la reine avait l'intention de vous arrêter, j'ai fait dire vingt messes pour que vous ne sortiez plus de Vincennes.

— Mais heureusement je vous retrouve plus jolie, ma cousine !

— Je dois vous avouer, mon cousin, que j'en ai commandé quarante ensuite pour demander au ciel de vous rendre libre.

Là-dessus, de nouveaux et plus tendres embrassements.

— Condé m'adore, je le vois bien, me dit la princesse ; et jugez de mon bonheur ! sa femme a un érésipèle qui vient de rentrer : sûrement elle en mourra !

Mais la petite Brézé se rétablit, et Mademoiselle en fut pour ses espérances.

Du reste, Condé revenu, le royaume ne s'en trouva pas mieux.

Que dis-je? Il s'en trouva beaucoup plus mal. Les affaires ressemblaient à un écheveau de fil brouillé par la griffe de Satan. Il y avait deux Frondes, la grande et la petite, celle des nobles et celle du peuple.

Le cardinal, du fond de son exil, réussit à les exciter l'une contre l'autre.

Cela lui fut d'autant plus facile, que le prince, chef de la première, n'aimait pas le coadjuteur, chef de la seconde.

Voyant l'orage prêt à éclater sur sa tête, et flairant la Bastille, Retz a recours à la ruse, se confine au fond de son archevêché, semble renoncer à tout, et ne sort plus que pour prêcher, confirmer et dire la messe. Rien n'était plus édifiant.

Nous disions que le diable se faisait ermite.

Condé, débarrassé de son rival, parle en maître à la cour et s'abandonne à tous les funestes conseils de l'ambition.

Il ne se gêne pas pour dire à haute voix que les enfants d'Anne d'Autriche ne sont pas de Louis XIII, et déclare qu'il ne cessera la lutte que le jour où on lui accordera pour son gouvernement de Guyenne les droits régaliens. C'est un royaume qu'il se propose de fonder, un royaume limitrophe de l'Espagne, avec le secours de laquelle il pourra plus tard conquérir la France.

Màzarin écrit de Cologne que si la reine accepte ces conditions il n'y a plus qu'à mener M. le Prince à Reims. Anne d'Autriche, effrayée, refuse tout, et fait appeler le coadjuteur.

C'était là précisément ce que Retz attendait de sa ruse.

Il renonce à la retraite, et le voilà machinant et intriguant à coup sûr contre Condé, qui eut alors la première pensée de recourir aux armes, pensée coupable et bien funeste à la gloire de son nom.

Je voyais clairement qu'il allait à l'abîme ; je l'avais averti, j'avais averti la duchesse sa sœur.

Autant en emportait le vent.

Par prudence, je cessai de les voir, et je n'eus plus de leurs nouvelles qu'à de rares intervalles.

Gourville, malgré la certitude d'être un jour accusé de haute trahison, continuait à suivre leur fortune. Il me fit ses adieux, m'annonçant qu'il allait accompagner le prince en Guyenne, d'où ils se proposaient de revenir, au printemps, accompagnés de troupes nombreuses, pour forcer la reine à composition.

En effet, ils partirent dès le lendemain.

Je fus donc très-surprise de voir Gourville entrer chez moi, cinq jours après, avec une mine défaite et toute l'apparence d'un homme qui vient de courir un péril sérieux.

Sous le bras, il avait un gros sac plein d'or qu'il déposa sur ma table.

— Eh ! bon Dieu ! mon ami, qu'y a-t-il ? m'écriai-je à l'aspect de sa physionomie bouleversée.

— On me traque dans tout Paris, me répondit-il. Je vous apporte soixante mille livres, c'est la moitié de ce que je possède en argent comptant. J'ai remis pareille somme au grand pénitencier en le priant de me la garder jusqu'à mon retour, si jamais je revois la France. Je vous fais la même prière.

— Mais où allez-vous?

— A Londres.

— Et qui vous y force?

— La crainte de la Bastille, où je serais sûrement enfermé demain si je ne m'échappais cette nuit.

— Et pourquoi, mon Dieu? Qu'avez-vous donc fait?

— J'ai voulu enlever le coadjuteur.

— Bel enlèvement!

— Madame de Longueville et Condé le désiraient. Vous savez que M. le Prince est décidément en révolte ouverte. Il lève une armée.

— Oui, c'est un grand malheur.

— Ne discutons pas là-dessus. Je l'accompagnais en Guyenne et nous traversions l'Angoumois, lorsque soudain lui passe par l'esprit cette idée de se venger de Retz et de l'empêcher de conseiller Anne d'Autriche. Aussitôt je m'offre pour exécuter le coup.

— Je vous reconnais bien là!

— Mais il fallait de l'argent, et Condé n'en avait que fort peu pour le reste du voyage. Alors... devinez ce que j'ai fait!

— Mauvaise tête! Que sais-je? Vous êtes capable de tout.

— L'instant d'auparavant, nous avions rencontré sur la route un collecteur des tailles. Je galope après lui, je lui enlève sa caisse, et je lui donne une quittance au nom du prince.

— Ah! malheureux! vous risquez les galères!

— Je ne dis pas non. Mais j'ai la conscience nette, attendu que le collecteur n'avait que dix mille livres et que j'en ai

dépensé trente. Si le roi y est pour quelque chose, j'y suis pour le double : partant, quittes! L'essentiel était de pouvoir regagner Paris. J'y arrive, j'enrôle cinquante vauriens, tous gens de sac et de corde, et je les place en embuscade aux environs de l'hôtel de Chevreuse.

— Où le coadjuteur va tous les soirs.

— Justement. Nous étions certains du succès; mais Dieu ou le diable s'en sont mêlés.

— C'est plutôt le diable.

— Vous n'avez pas tort : Dieu n'aurait pas ainsi protégé Retz. A peine étions-nous à notre poste, qu'une averse abominable, un déluge, tomba des nues, et les trois quarts de mes chenapans prirent la fuite.

— Vous les aviez donc payés d'avance?

— Oui, ce fut là ma sottise. Il me restait néanmoins encore assez de monde pour réussir. Le coadjuteur sort en carrosse; je m'élance à sa poursuite; mais un embarras de voitures survient; dix équipages se croisent, se confondent. Retz, qui a l'œil fin, se doute du tour, descend sournoisement de carrosse, et, une fois à la porte du Roule, nous nous apercevons que nous n'avons enlevé qu'une voiture vide.

— Bon! je reconnais le coadjuteur!

— Ne m'en parlez pas!... Un furet, une couleuvre!... Par où s'est-il glissé? Je l'ignore. Désappointé, furieux, je mène mes hommes droit à l'archevêché. Par malheur, l'ennemi était en défense. Six de mes vauriens sont restés sur la place. Je n'ai eu que le temps de rentrer, de faire mon paquet, de courir chez le grand pénitencier et de venir prendre congé de vous. Adieu, je pars.

Sans me permettre de lui répondre, il m'embrassa et disparut, laissant sur ma table son sac de louis.

La révolte de Condé me plongeait dans la plus grande affliction.

A mon sens, il allait commettre un crime, et pourtant je me jetai bientôt moi-même dans cette révolte, avec Mademoiselle, qui m'y entraîna : nouvelle preuve que, dans ce monde, nos sentiments et nos actes sont rarement d'accord.

Tout à fait réconciliée avec son cousin, la fille de Gaston parut fixer enfin les irrésolutions du noble auteur de ses jours, qui, depuis les troubles, suivait tantôt le parti du Palais-Royal, tantôt celui de la Fronde.

Elle avait l'esprit extrêmement romanesque et ne démordait pas de ses idées de mariage.

Comme la femme de Condé persistait à ne pas mourir, Mademoiselle se décidait à appuyer le prince, persuadée qu'il mettrait pour première condition à la paix son hymen avec le roi.

Mazarin, très-ennuyé de l'exil, craignant qu'on ne l'oubliât, et redoutant, d'autre part, les terribles arrêts lancés contre lui, trouva tout à coup un moyen de concilier les choses : ce fut de rentrer en France à la tête d'une armée, sous prétexte de secourir la reine, sa bienfaitrice, attaquée par des rebelles.

Il enrôla huit mille hommes, dont il confia le commandement au maréchal d'Hoquincourt et sous la protection desquels il passa la frontière.

Anne d'Autriche et le jeune roi allèrent au-devant du ministre jusqu'à Poitiers.

Le maréchal s'appliqua dès lors à rejoindre l'armée de la cour. Turenne, qui avait fait sa soumission, venait de se mettre à la tête de cette armée et menaçait Orléans d'un siége.

Mademoiselle me proposa de partir avec elle pour ranimer la fidélité des vassaux de son père et veiller à la défense du chef-lieu de l'apanage de Gaston.

J'eus la faiblesse d'y consentir.

Seulement, avant de quitter Paris, elle voulut aller à la pointe Saint-Eustache consulter une sorcière très en renom, appelée la du Perchoir, qui, pour deux louis que nous lui donnâmes, tira l'horoscope le plus merveilleux à la princesse et lui prédit qu'elle serait reine de France.

Il en fallait beaucoup moins pour stimuler son ardeur.

Nous partîmes, et nous allâmes coucher à Maintenon.

Le lendemain, nous courûmes vers Étampes et nous rencontrâmes, le long de la route, différents corps de l'armée que M. le Prince ramenait de Guyenne.

Ces troupes nous rendirent toutes sortes d'honneurs.

Enfin, deux jours après notre départ, nous arrivâmes, à onze heures du matin, sous les murs d'Orléans.

Les portes étaient fermées.

Mademoiselle se nomme : on refuse d'ouvrir, et l'on donne pour raison que les notables de la ville délibèrent s'ils doivent recevoir le garde des sceaux Molé et plusieurs membres du conseil du roi qui apportent des propositions de la cour.

La hautaine princesse leur crie qu'elle les fera tous pendre. Ils n'en persistent pas moins dans leur refus d'ouvrir.

Nous étions descendues de carrosse dans un endroit voisin de la Loire.

Mademoiselle aperçoit des mariniers et leur fait signe de venir.

Ils accourent.

— Vingt louis pour vous, leur crie-t-elle, si, par votre aide, je trouve moyen de pénétrer dans la ville à l'instant même !

Éblouis à la vue de l'or, ces hommes acceptent la proposition et se préparent à satisfaire le désir de la princesse.

Nous étions trente personnes en tout de la suite de Mademoiselle, savoir : les comtesses de Frontenac et de Fiesque, moi, deux écuyers de la maison de Monsieur, un lieutenant nommé Pradine, deux exempts, six gardes, un égal nombre de Suisses, six pages et quatre valets de pied.

Les hommes qui nous servaient de guides nous menèrent par un chemin fangeux et semé de précipices à une vieille porte mal terrassée, disant qu'il était facile de nous ouvrir par là une issue.

Pour leur donner du courage, Mademoiselle leur jette l'or qu'elle a promis.

Aussitôt les manants de briser la barricade et de déblayer les terres à grand renfort de pioches.

En moins de cinq minutes, ils pratiquent une trouée, où nous passons tous l'un après l'autre, non sans déchirer nos habits et sans nous faire des égratignures.

Nous voilà dans la ville !

A la première maison, les bateliers se font donner un vieux fauteuil de bois et y installent Mademoiselle. En vain la princesse proteste en riant qu'elle sait marcher : ils n'écoutent

rien et la portent triomphante à l'hôtel de ville, où l'assemblée délibérait.

Il me semble encore voir la figure de ces bons bourgeois d'Orléans à cette apparition inattendue de la fille de leur maître.

La populace nous avait suivis et hurlait dans les couloirs.

— Vous êtes bien osés, cria Mademoiselle, de me défendre les portes de la ville! Est-ce ainsi que vous vous montrez fidèles, et ne devez-vous pas obéissance à Monsieur avant de la devoir au roi?

Tout le monde garda le silence.

Les bourgeois penauds baissaient la tête devant le regard irrité de la princesse.

— Allez dire au garde des sceaux, ajouta-t-elle avec énergie, que je lui ordonne de se retirer!

On s'empressa d'obéir.

Mademoiselle fit envoyer du rempart une volée de canons, qui contribua légèrement à hâter la retraite de Molé et des autres membres du conseil royal.

Nous nous installâmes dans les appartements de l'hôtel de ville; notre séjour à Orléans fut signalé par des fêtes nombreuses.

Il y eut ballet chez la princesse tous les soirs.

Pendant le jour, elle envoyait hors de la ville et par les chemins des escadrons de mousquetaires qui arrêtaient les courriers et lui apportaient les lettres.

Nous les décachetions ensemble.

Sous prétexte de chercher le secret des Mazarins, nous apprenions les affaires de famille, les intrigues domestiques, les

mystères d'amour, toutes choses que nous tournions ensuite en ridicule, au grand scandale des intéressés.

J'avoue que ces fantaisies de Mademoiselle manquaient un peu de délicatesse, mais cela nous aidait à tuer le temps.

Néanmoins, l'ennui ne tarda pas à nous prendre, et l'on parla de s'en retourner.

D'abord nous regagnâmes Étampes qui servait toujours de cantonnement à l'armée de M. le Prince.

Condé avait eu la hardiesse d'aller à Paris et de se montrer en plein parlement, où, du reste, on ne lui épargna pas les plus vives apostrophes.

A notre arrivée à Étampes, il n'avait point encore rejoint ses troupes. Mademoiselle se trouva dans un grand embarras.

Turenne, à la tête de l'armée royale, campait juste entre Paris et l'armée des rebelles.

Il interceptait les communications.

La princesse, qui ne reculait devant aucune chose impossible, s'avisa de lui écrire pour lui demander un sauf-conduit, et Turenne le lui envoya, contre toute espérance, ajoutant que, pour lui faire honneur, il mettrait son armée en bataille quand elle passerait.

On trouva le procédé de fort bon goût.

Mademoiselle montra la lettre de Turenne aux officiers de Condé, qui se piquèrent d'émulation et mirent eux-mêmes leurs troupes en bataille pour nous dire adieu.

Ce fut un magnifique spectacle.

Nous avions passé une robe d'amazone, afin de pouvoir monter à cheval. Mademoiselle galopait devant les rangs, et

nous à sa suite; puis, la revue terminée, on lui apporta une épée de généralissime, et l'on proclama *maréchales de camp* mesdames de Fiesque, de Fontenac et moi.

La plaisanterie fut bien reçue.

Nous montâmes en carrosse, espérant faire assez grande diligence pour arriver le soir à Paris. Mais, à peine étions-nous à un quart de lieue, que, sur la route, en face de nous, accoururent au galop de pesants escadrons.

En un clin d'œil, l'armée entière de Turenne déboucha par mille issues.

Mademoiselle se crut trahie. Nous étions à demi mortes de peur.

Toutefois, l'armée passa sans nous rien dire; mais nous la vîmes presque aussitôt attaquer à l'improviste les troupes d'Étampes, encore dans le désordre de la fête militaire qu'elles venaient de nous donner.

La princesse, furieuse, ne voulut pas continuer sa route.

Nous eûmes toutes les peines imaginables à l'empêcher de monter à cheval, pour se jeter dans le tumulte du combat avec l'épée qu'elle venait de recevoir.

Heureusement il y avait au front de l'armée d'Étampes de vieilles troupes de Rocroy et de Nordlingen qui soutinrent le choc, permirent au gros des bataillons de rentrer dans la ville, et arrêtèrent le vainqueur à l'entrée des faubourgs.

Quelque temps après, nous vîmes accourir à nous un cavalier monté sur un cheval magnifique et tenant à la main une épée nue. C'était Turenne.

Il était tout couvert encore de la poussière du combat. Je vis du sang sur ses manchettes brodées.

S'inclinant avec respect devant la fille de Gaston :

— J'avais promis, dit-il, à Votre Altesse Royale, de lui montrer mon armée en bataille : j'ai tenu parole. Usez maintenant de votre sauf-conduit, et annoncez à M. le prince que pour revenir commander ses troupes, il faudra qu'il me passe sur le ventre !

Puis il s'en alla, avant que Mademoiselle, suffoquée de colère, eût trouvé un seul mot à répondre.

XII

Lorsque nous fûmes à Paris, la princesse exigea que je restasse au Luxembourg.

On vint de toutes parts la complimenter sur l'énergie dont elle avait fait preuve dans la souveraineté de Gaston, et la reine Henriette lui rendit visite une des premières.

— Je ne suis pas surprise, dit la noble veuve, que vous ayez, à l'exemple de Jeanne d'Arc, sauvé la ville d'Orléans : n'aviez-vous pas déjà, comme la Pucelle, repoussé les Anglais?

Notre héroïne devint très-rouge.

La reine mêlait un reproche à son compliment : elle faisait allusion à son fils, le prince de Galles, que Mademoiselle n'avait pas voulu épouser.

Paris était alors entièrement au pouvoir des factieux.

Anne d'Autriche et Mazarin couraient les champs et montraient le jeune roi aux provinces, afin de reconquérir les dévouements ébranlés.

Pour ce qui est du Luxembourg, il se transformait en un véritable conseil de guerre.

Outre les nouvelles peu rassurantes que Condé venait d'apprendre de Mademoiselle, il en reçut une beaucoup plus fâcheuse le surlendemain : Turenne formait le blocus d'Étampes.

La révolte était donc aux abois. Je voyais les chefs dans la plus grande perplexité.

Il y avait là, discutant avec M. le Prince, Gaston, mesdames de Longueville, de Montbazon, de Chevreuse, le prince de Conti, l'ancien garde des sceaux Châteauneuf, et ce damné coadjuteur, qui faisait pour la huitième ou dixième fois sa paix avec Condé, sauf, le lendemain, à recommencer la guerre. On parlait beaucoup, on mettait en avant mille et un systèmes, et l'on ne s'arrêtait à rien.

Tout à coup nous entendîmes le galop d'un cheval dans la cour.

Deux minutes après, une estafette bottée et crottée vint remettre à Gaston un pli qu'il décacheta en poussant un cri joyeux.

— Nous sommes sauvés! dit-il sur le ton de l'enthousiasme; nous sommes sauvés!

— Comment cela?

— Pourquoi?

— Par quel moyen?

Tout le monde l'entourait et le questionnait.

— J'ai écrit à Charles de Lorraine, mesdames, et voici sa réponse. Il arrive à notre secours, son armée est à deux lieues de Paris !

Nous nous regardions avec surprise.

Pour la première fois, on croyait Gaston capable d'avoir une idée politique et un soupçon d'énergie.

Malheureusement, comme on va le voir, il était joué par le Lorrain.

Transportée de joie, Mademoiselle dit à M. le Prince qu'il fallait aller au-devant de cet allié imprévu.

Aussitôt nous montons en carrosse; les cochers nous mènent ventre à terre jusqu'au Mesnil, et nous tombons au beau milieu de l'armée lorraine.

Mais quelle armée, juste ciel !

A l'aspect des soldats, j'eus une triste idée du général.

Cela ressemblait à s'y méprendre à une horde de bandits. Nous ne vîmes autour de nous que des bataillons déguenillés d'Allemands mercenaires. Le chef de ces troupes bizarres ne les payait pas et leur permettait, en revanche, de piller partout sur leur passage.

Condé fit la grimace.

Mais l'air affable et courtois de Charles de Lorraine parut bientôt le rassurer.

Je n'ai jamais vu de familiarité plus complète que celle de ce personnage. Il vous mangeait tout de suite dans la main. On eût dit qu'il connaissait depuis un siècle les deux princes et Mademoiselle.

— Mes chers cousins et ma gracieuse cousine, leur dit-il, je ne vous quitte plus; emmenez-moi à Paris.

Donnant aussitôt des ordres pour que son armée campât aux environs de Villeneuve-Saint-Georges, il s'élança dans le carrosse où nous étions avec la princesse et se mit à nous débiter mille propos galants.

Je fus la seule, peut-être, à deviner son caractère et ses intentions.

Mademoiselle en était coiffée; Gaston l'embrassait et le proclamait leur sauveur; Condé lui-même était séduit par ses protestations de dévouement et ses magnifiques promesses.

Dès le lendemain, on mit sur le tapis la question d'Étampes.

— Oui, oui, répondit Charles, ne vous inquiétez de rien! je suis tout disposé à vous suivre. Nous allons faire lever le siége!

Mais, lorsque Condé voulut partir, ce fut une autre histoire.

— Je manque de poudre, disait le Lorrain.

Et, quand on lui apportait des munitions, il s'écriait :

— Morbleu! je joue de malheur : mon artillerie n'est pas prête!

Chaque jour c'était un nouvel obstacle. Il pestait, jurait, se désespérait, et faisait mine de s'arracher les cheveux. On était encore obligé de le consoler et de lui donner des fêtes.

Je dis un soir à Gondi :

— Que pensez-vous de cet homme-là ?

— Il se moque de nous, répondit le coadjuteur.

— C'est mon avis. Il faut être aveugle pour ne pas le voir.

— Soyez tranquille, dit Retz, je vais bien le forcer de s'expliquer.

Sans plus de retard, il aborde Charles; mais, au premier mot qu'il prononce, le duc s'écrie :

— Qu'entends-je?... Suis-je bien éveillé?... Miséricorde! est-ce à vous, monsieur, de parler de guerre? Avec les prêtres, il faut prier Dieu : qu'on me donne un chapelet!

Cette plaisante saillie nous fit éclater de rire.

Le coadjuteur devint bleu de colère.

Toutefois il réussit à se maintenir, laissa les rieurs se pâmer; puis, attirant à l'écart Mademoiselle avec mesdames de Montbazon et de Chevreuse, il leur fit entendre qu'il soupçonnait Charles de faire par-dessous main quelque négociation avec la cour.

Elles se récrièrent.

— Alors, dit Retz, puisqu'il m'échappe, forcez-le donc vous-mêmes à une décision franche!

Madame de Montbazon alla s'attacher au bras droit du Lorrain et madame de Chevreuse le saisit par le bras gauche.

Mais elles ne réussirent pas mieux que Retz.

— Chut! fit le duc, qui se dégagea tout aussitôt et courut décrocher une guitare. Dansons, mesdames, dansons! Cela vous convient mieux que de parler d'affaires.

Restait Mademoiselle, qui commençait à être très-fort de l'avis du coadjuteur et du mien.

Quand elle essaya de parler à Charles, celui-ci se hâta de l'interrompre en lui débitant force compliments et en faisant l'éloge de son esprit et de ses grâces.

Il lui baisait les mains et s'agenouillait devant elle : impossible d'aborder la question d'Étampes.

Tout à coup, et sans nous prévenir, il retourna à Villeneuve-Saint-Georges. Nous ne le revîmes plus.

— Ah ! c'est ainsi! dit Mademoiselle : eh bien, allons le trouver !

Chacun partagea son opinion. Elle me fit monter à cheval avec les *maréchales de camp*, la duchesse de Sully et madame d'Olonne. Nous accompagnâmes Condé, laissant dans les carrosses les autres personnes de la suite, et bientôt nous fûmes au camp des Lorrains.

Là, nous jetâmes un cri de scandale au spectacle qui frappa nos yeux.

Ce camp était une véritable foire, où les brocanteurs des faubourgs affluaient et venaient acheter à vil prix la multitude d'objets que cette armée de bandits avait dérobés à nos provinces.

On voyait étalés çà et là des meubles, des vêtements, des bijoux, dépouilles des malheureux habitants des campagnes. Charles ayant tout ravagé sur son passage, brûlé les chaumières et foulé les moissons aux pieds des chevaux, ceux dont il avait causé la ruine suivaient son armée, espérant, mais en vain, fléchir les pillards, et ne réussissant qu'à montrer leur épouvantable misère.

Les villes et les hameaux d'alentour se remplissaient d'infortunés laboureurs sans asile et sans ressource. Nous apprîmes que, la veille, on avait trouvé aux portes de Melun trois enfants sur leur mère morte; le plus jeune était encore attaché au sein du cadavre.

On eut une peine infinie à nous empêcher de témoigner notre indignation à cette troupe de brigands.

Mademoiselle, suivie de Condé, se fit conduire à la tente de leur digne capitaine.

Charles n'y était pas. Averti de notre approche, il se cachait pour ne point avoir d'explication.

Je vis l'heure où nous allions être obligés de nous en retourner comme nous étions venus, lorsqu'un hideux lansquenet, couvert de guenilles et noir comme un bohémien, vint nous dire qu'il savait où était le duc.

Mademoiselle fit jeter quelques écus à ce misérable.

Il nous indiqua un bouquet de bois, voisin des tentes, affirmant que nous y rencontrerions Charles de Lorraine.

Nous l'y trouvâmes, en effet, couché sur la mousse.

Au bruit de notre cavalcade, il se leva vivement et sembla d'abord assez confus; mais, se remettant presque aussitôt :

— Bonjour, mon cousin!... Charmante cousine, je dépose mes hommages à vos pieds! s'écria-t-il, accourant à la rencontre de Condé et de la fille de Gaston. Soyez les bienvenus sous mes tentes! Je suis malade, et je dois me faire saigner tantôt, sans quoi j'aurais été vous apprendre moi-même une excellente nouvelle : le siége est levé!

— Est-ce possible? dit M. le Prince, et ne nous abusez-vous pas?

Charles tira de son pourpoint un passe-port signé *Turenne*, qu'il déploya sous les yeux de Condé.

— J'avais besoin d'argent, reprit-il. La cour m'a fait des offres, je les ai acceptées; mais à condition que vos troupes seraient maîtresses de sortir d'Étampes.

Mademoiselle devint très-rouge. Elle laissa échapper un geste de violent dépit.

— Combien les Mazarins vous ont-ils donné, monseigneur? demanda-t-elle avec une ironie sanglante.

Le duc ne répondit pas.

— Dès que ceci devient une affaire d'argent, poursuivit-elle, nous vous proposons le double, si vous consentez à vous joindre à nous pour marcher sur l'armée du roi.

Je m'attendais à un éclat de la part du Lorrain.

Mais, à ma grande surprise, il vint à Mademoiselle avec une mine souriante, l'invita gracieusement à descendre de cheval, lui offrit un bras, passa l'autre sous celui de Condé, et tous trois, se séparant de la compagnie, allèrent causer sous une avenue prochaine.

Au bout d'un quart d'heure, nous apprîmes qu'un pont de bateaux allait être jeté sur la rivière, pour opérer la jonction des troupes de Condé à celles de Charles.

La princesse avait engagé ses biens pour une somme de douze cent mille livres, ce qui nous donna une haute idée de la délicatesse de M. de Lorraine.

On se sert de n'importe quel moyen en pareille circonstance; mais, avec des hommes de l'espèce de Charles, on doit s'attendre à tous les désappointements. Celui de Condé fut cruel.

Une fois les communications établies d'une rive à l'autre, il s'empressa de rejoindre son armée, qui revenait d'Étampes.

Le lendemain, quand il arriva au bord de la Seine, en tête de sa cavalerie, le pont de bateaux avait disparu.

Charles venait de le livrer à Turenne.

De l'autre bord, Condé put voir ses perfides alliés décamper

honteusement. Il paraît que les Mazarins avaient encore enchéri sur les offres de Mademoiselle, et donné à M. de Lorraine un peu plus de douze cent mille livres. Trouvant marché meilleur, il se moqua de ses engagements avec nous, et s'en retourna du côté de Nancy, pillant et ravageant de nouveau les provinces qu'il traversait.

Tout Paris fut dans une colère affreuse contre les Lorrains. Personne n'osait plus s'avouer de ce pays, dans la crainte d'être jeté à la Seine, une pierre au cou. De cette époque date le dicton populaire :

« Lorrain, vilain, traître à Dieu et à son prochain. »

Pourtant la nation n'était pas coupable des actes de son prince. L'armée de Charles se composait d'aventuriers de toutes sortes : il y avait des hordes de Grisons, d'Allemands, d'Italiens et même d'Irlandais, mais très-peu ou point de Lorrains.

Ce duc ruiné profitait des malheurs de la France pour les augmenter encore et en tirer profit. Il accourait comme les vautours, afin de prendre sa curée.

A Nancy même et dans tous ses États, on jeta le blâme sur sa conduite.

Dix années plus tard, il termina dignement une carrière pleine d'indélicatesse, de rapines et de désordres, par la vente qu'il fit de la Lorraine et de la couronne ducale à Louis XIV.

En attendant, rien ne s'arrangeait. Tous les honnêtes gens croyaient la France à la veille de sa perte.

On demanda que la châsse de Sainte-Geneviève fût promenée solennellement dans les rues de Paris. Le parlement s'empressa d'accéder à cette demande, et, le même jour, il publia un édit

qui promettait cinquante mille écus à celui qui apporterait la tête de Mazarin.

Il me parut curieux de voir ces gens-là ordonner, d'une part, une procession, et, de l'autre, l'assassinat d'un cardinal.

J'aurais bien voulu quitter le Luxembourg et rentrer chez moi; mais Mademoiselle me supplia de n'en rien faire.

Comme tous les autres sentiments, son amitié pour moi dégénérait en passion.

M. le Prince suivit la châsse de la sainte patronne de la ville avec une piété qui lui gagna le peuple. Se croyant sûr de l'affection des Parisiens, il alla loger son armée à Saint-Cloud, pendant que Turenne occupait la plaine Saint-Denis.

Le lendemain de son départ, on vint dire à Mademoiselle que le maréchal de la Ferté opérait sa jonction avec les troupes du roi. Selon toute évidence, on attendait ce renfort pour livrer bataille.

Nous dépêchâmes aussitôt une estafette à Condé.

Pour ne pas être écrasé par des forces supérieures, il résolut de gagner le camp que les Lorrains avaient abandonné et dont les retranchements pouvaient le couvrir.

Sachant combien il allait avoir de difficultés à opérer cette retraite, Mademoiselle était dans une grande inquiétude. Elle ne dormit pas de la nuit et me fit coucher dans sa chambre.

A six heures du matin, au moment où nous commencions à nous assoupir, on frappa rudement à la porte.

Nous nous habillâmes en toute hâte.

C'était le comte de Fiesque, le mari de l'une de nos maréchales de camp.

— Bon Dieu ! qu'y a-t-il ? demanda Mademoiselle, voyant sa pâleur.

— M. le Prince vient d'être attaqué entre Montmartre et la Chapelle, répondit le comte. Il m'a donné l'ordre de venir au Luxembourg avertir Monsieur et le prier de monter à cheval.

— Eh bien, n'avez-vous pas vu mon père?

— Pardonnez-moi, balbutia Fiesque d'un air embarrassé.

— Qu'est-ce à dire? il refuse donc?

— Il prétend qu'il est malade.

Mademoiselle tressaillit. Je vis un éclair jaillir de ses yeux.

— C'est bien, dit-elle. Retournez à M. le Prince, et assurez-le que, moi, je ne l'abandonnerai pas!

Fiesque repartit.

Nous achevâmes au plus vite notre toilette et nous courûmes à l'appartement de Gaston.

Sa fille le rencontra qui descendait l'escalier.

— Quoi ! c'est vous, mon père? s'écria-t-elle avec surprise. Voilà qui est singulier! le comte de Fiesque m'affirmait à l'instant que vous étiez mal à votre aise.

— Il a dit vrai, répondit Gaston.

— Cependant vous sortez... Vous allez au secours de M. le Prince, sans doute?

— Non. Je souffre trop pour monter à cheval.

— En vérité, cette maladie arrive bien mal à propos! répondit amèrement Mademoiselle. Prenez garde, mon père ! Souvenez-vous de M. de Chalais, souvenez-vous de M. de Cinq-Mars!... Ne faites pas une victime de plus, ajouta-t-elle en baissant la voix.

Gaston devint pâle comme un mort.

— Vous ne remarquez pas, ma fille, que vos paroles sont une offense! dit-il en prenant un air de dignité outragée.

— Oh! ne discutons pas! répliqua Mademoiselle. Seulement, pour vous-même, sauvons les apparences. Rentrez et couchez-vous, mon père. Si vous n'êtes pas malade, faites du moins semblant de l'être!

Elle m'entraîna.

Par ses ordres, on avait préparé le carrosse; elle dit à son cocher de brûler le pavé jusqu'à l'Hôtel de Ville. Chemin faisant, j'aperçus, en me penchant à la portière, le marquis de Gersay, mon ancien compagnon de voyage à Londres, courant, bride abattue, du côté du Luxembourg. J'agitai mon mouchoir, il vint à nous.

— Ah! Jésus! vous êtes blessé, marquis! m'écriai-je.

Il y avait du sang à la manche de son pourpoint.

— Oui, répondit-il, j'ai reçu un coup de mousquet au bras; mais je ne m'en occupe guère!

Il allait poursuivre sa route, quand la princesse se montra.

— Au nom du ciel, venez à notre aide! s'écria-t-il en la reconnaissant. Condé court le danger le plus sérieux. Il m'envoie prier votre père de laisser passer par dedans la ville le corps de troupes de Poissy. Nos soldats attendent à la porte Saint-Honoré. A toute minute, ils peuvent être taillés en pièces.

— Bonté divine! s'écria Mademoiselle, dont les joues se mouillèrent de larmes, qu'allons-nous devenir?

Puis tout à coup, s'essuyant les yeux, elle s'écria:

— Retournons au Luxembourg!

Son père avait suivi son conseil et venait de se coucher. Gersay, le bras en écharpe, nous attendit dans l'antichambre.

— Savez-vous, dit Mademoiselle en écartant avec violence les rideaux du lit de Gaston, que M. le Prince est peut-être tué à l'heure qu'il est?

— Je n'y puis rien, répondit le digne homme : chacun pour soi, sauve qui peut!

— Mais c'est abominable! A moins d'avoir en poche un traité avec la cour, je ne comprends pas comment vous pouvez être aussi tranquille!

Gaston ne répondit pas.

— Je vous en conjure, parlez! dit Mademoiselle : avez-vous sacrifié le prince? êtes-vous d'accord avec Mazarin?

Monsieur s'obstina dans son silence.

— Je vais bien le voir! cria-t-elle, se dirigeant vers la porte, qu'elle ouvrit brusquement. Entrez! dit-elle à Gersay.

Le marquis s'avança.

— Vous allez, poursuivit la princesse, rendre compte à Monsieur de la mission que vous avez reçue.

Gersay répéta ce qu'il nous avait dit au sujet du corps de troupes qui attendait à la porte Saint-Honoré.

— Vous voyez que mon père est souffrant, dit Mademoiselle; il ne peut agir; mais il me donne pleine faculté de faire, en son lieu et place, toutes les diligences afin de sauver le prince, et il va m'écrire devant vous une lettre pour messieurs de l'Hôtel de Ville.

Pris dans un piége, Gaston ne pouvait plus reculer.

Mademoiselle me chargea de tenir l'écritoire; puis elle mit elle-même la plume entre les mains de son père, qui écrivit la

lettre. Cela fait, elle nous entraîna, et nous reprîmes le chemin de l'Hôtel de Ville.

Les bourgeois, assemblés par groupes dans les rues et dans les carrefours, reconnurent la princesse. Ils crièrent avec enthousiasme :

— Vive l'héroïne d'Orléans!

— Mes amis, mes bons amis, leur dit-elle, il faut sauver Condé!

— Oui! oui!

— Commandez-nous, ajoutèrent les plus ardents, nous sommes à vos ordres!

Et une foule immense nous accompagna jusqu'à la Grève.

Comme nous montions le grand escalier de l'Hôtel de Ville, nous aperçûmes en haut des degrés le maréchal de l'Hôpital, gouverneur de Paris et chaud partisan de la cour, avec M. le Fèvre, prévôt des marchands. Ils saluèrent la princesse, qui entra tout de suite en matière.

— Monsieur est malade, dit-elle. Voici une lettre qui vous enjoint de m'obéir.

Sur un signe du prévôt, le greffier de la ville s'approcha et fit à haute voix lecture du message de Gaston.

— Ainsi, vous le voyez, dit Mademoiselle, j'ai plein pouvoir. Qu'on fasse prendre au plus vite les armes dans tous les quartiers de la ville!

— C'est le premier ordre que nous avons donné, répondit l'Hôpital avec un léger embarras.

— Fort bien. Maintenant il s'agit d'envoyer à M. le Prince des forces détachées de toutes les colonnes bourgeoises.

— Mademoiselle doit savoir, dit le maréchal, que l'on

ne détache point les bourgeois comme les gens de guerre.

— Pas d'observation, je vous prie! Mon père commande à deux mille hommes : ces troupes vont partir sur-le-champ, et l'on fera garder la place Royale par trois escadrons de mousquetaires.

Le gouverneur n'osa pas résister. Il donna des ordres en conséquence.

— Attendez, ce n'est pas tout! cria Mademoiselle, voyant que ses interlocuteurs se disposaient à la quitter : il faut absolument permettre à notre armée de passer dans la ville.

M. de l'Hôpital pâlit et regarda le prévôt.

— Eh quoi! reprit la princesse, montrerez-vous de l'indécision lorsqu'il s'agit du salut de Condé? La ville de Paris lui doit, ce me semble, assez de reconnaissance.

— Oui, je l'avoue, balbutia le prévôt; mais...

— Mais, interrompit Mademoiselle avec fougue, croyez-vous que l'ennemi vous ménage, hommes et monuments? Apprenez qu'il est de votre devoir, avant tout, de conserver au roi la ville la plus grande et la plus belle de son royaume!

L'Hôpital s'inclina profondément devant la princesse.

— J'ai l'honneur de faire observer à Mademoiselle, dit-il, que, si les troupes de la Fronde ne s'étaient point approchées de la ville, celles du roi n'y fussent point venues à leur tour.

— Assez de paroles, monsieur! Le Prince est en péril sous vos murs, on l'attaque dans vos faubourgs... Quelle honte pour vous si Condé meurt! quel remords n'aurez-vous pas de lui avoir refusé assistance!

Quelques-uns des bourgeois qui nous avaient suivis venaient

de pénétrer dans l'intérieur de la salle. Ils applaudirent aux discours de Mademoiselle.

— Vraiment, dit le gouverneur, il est impossible que nous prenions, sans délibérer, une résolution de cette importance.

— Délibérez donc vite, et délibérez bien ! cria la princesse ; car, sur mon âme, je fais monter le peuple et je lui ordonne de vous jeter par les fenêtres !

Elle était sublime.

Les veines de son front se gonflaient ; son œil avait un éclat plein de majesté : la petite-fille de Henri IV se révélait tout entière.

Appuyée contre le rebord d'une espèce de tribune qui regarde dans le Saint-Esprit, elle s'aperçut qu'on y disait une messe, et s'agenouilla un instant pour prier.

Bientôt M. de l'Hôpital et le prévôt revinrent avec tous les ordres qu'elle demandait.

Gersay partit au galop pour la porte Saint-Honoré. M. de Rohan, qui se trouvait là, courut lui-même avertir le prince que ses troupes pourraient entrer quand bon lui semblerait.

Ces messieurs de l'Hôtel de Ville nous reconduisirent avec force salutations.

Sous la grande porte, une foule de bourgeois et d'artisans rassemblés aperçurent l'Hôpital, et se mirent à pousser des clameurs furibondes.

— A bas le Mazarin ! cria-t-on.

— C'est un traître !

— Ne vous fiez pas à lui !

— Dites un mot, nous le jetons à la Seine !

Mademoiselle apaisa le tumulte d'un geste.

— Vous vous trompez, mes amis : monsieur le maréchal est l'honneur même, et je viens d'en avoir la preuve, dit-elle au peuple. Nous sommes tous de fidèles serviteurs du roi. Vive le roi !

La foule répéta ce cri. Mademoiselle voulut que le gouverneur rentrât avant que le carrosse partît. Elle craignait que quelque mutin ne lui cherchât une méchante querelle.

Un courrier, tout ruisselant, vint nous dire, sur les entrefaites, que Condé ralliait ses troupes derrière le faubourg Saint-Antoine. L'intrépide Mademoiselle donna l'ordre à son cocher de se diriger de ce côté pour apprendre des nouvelles plus certaines du combat.

Dans la rue de la Tixeranderie nous eûmes un spectacle affreux.

Le vieux duc de la Rochefoucauld, conduit par son fils, revenait de la bataille, frappé d'un coup de feu qui l'avait atteint au-dessus de l'œil droit. Le sang coulait à flots de sa blessure ; le pourpoint blanc de Marsillac en était inondé.

Nous nous approchâmes, saisies d'émotion, et l'on ouvrit une portière.

Mademoiselle serra la main du blessé, lui adressant quelques paroles de compassion, qu'il ne parut pas entendre.

— Hélas ! nous sommes tous perdus ! me dit Marsillac avec désespoir.

— Non ! non ! cria Mademoiselle, courage !

Et le carrosse avança.

A l'entrée de la rue Saint-Antoine, nous aperçûmes Guitaut

à cheval, soutenu par deux hommes. Son visage était livide. Il avait une balle dans le corps [1].

— Mourras-tu? lui cria Mademoiselle.

Il fit signe de la tête que non.

Nous passâmes. Rohan, qui avait fait diligence, accourut nous dire qu'il venait de parler à M. le Prince.

Condé n'était pas blessé: il espérait repousser Turenne.

Dès ce moment, il nous fut impossible d'avancer. La foule des hommes hors de combat ne faisait que s'accroître autour de nous; on les rapportait sur des chevaux, des échelles, des planches ou des civières. La rue était encombrée de morts.

— Vous voyez? nous dit Rohan. De part et d'autre la bataille est meurtrière. Ne restez pas ici; cherchez refuge quelque part et faites choix d'une maison où je puisse vous retrouver, car je retourne près du prince.

— Nous serons chez moi, lui criai-je, rue des Tournelles; on entre par le boulevard!

Mademoiselle approuva d'un signe. Elle ordonna de mettre dans le carrosse Guitaut, qui, douze ou quinze pas plus loin, venait de perdre connaissance.

On arriva chez moi.

Je donnai l'ordre à mes gens de laisser les portes ouvertes, surtout celle du boulevard, et de recueillir les blessés qui passeraient.

Mademoiselle n'avait rien pris encore. Elle se sentait faible. Je lui fis servir une collation.

[1] Guitaut, ayant été à son tour dépossédé de la charge de capitaine des gardes d'Anne d'Autriche, s'était jeté dans le parti de la Fronde.

(Note de l'Éditeur.)

Vingt minutes après, Condé nous arriva dans un état affreux, le visage couvert de poussière, les vêtements en désordre, le collet et la chemise tachés de sang. Il tenait à la main son épée nue, ayant perdu le fourreau au milieu de la mêlée.

Sa cousine se jeta dans ses bras. Ils fondirent en larmes.

— Quelle journée! quelle journée! s'écria le prince. J'ai perdu tous mes amis : Nemours, la Rochefoucauld, Clinchamp, Soubise, Noailles, sont blessés à mort!

Je l'assurai que le vieux duc en reviendrait.

Quant à M. de Nemours, on venait de nous dire qu'il n'avait qu'une légère blessure à la main.

Condé pria la fille de Gaston de ne pas quitter jusqu'à nouvel ordre mon domicile, afin qu'il pût s'adresser à elle au besoin.

— Je vous en conjure, lui dit la princesse, faites entrer votre armée, si l'ennemi est trop supérieur en nombre.

— Non! non! cria-t-il. Voulez-vous que je flétrisse ma gloire? Il ne sera pas dit que j'aurai fait retraite en plein midi devant les Mazarins!

Il s'en retourna du côté de la bataille.

A peine fut-il sorti, qu'on nous apporta le marquis de la Rochegaillard, atteint d'un coup d'arquebuse à la tête. Je fis appeler trois chirurgiens du voisinage, et je dis à Perrote de leur donner tout mon linge pour panser nos pauvres blessés.

Des courriers nous arrivaient à chaque minute.

M. le Prince avait réussi à faire entrer les bagages de l'armée, et priait Mademoiselle de veiller à ce qu'ils fussent placés en bon lieu. Elle les mit sous la garde de l'un des trois

escadrons de mousquetaires qu'elle avait envoyés sur la place Royale. Elle ordonna que le second se rangeât en bataille le long du boulevard Saint-Antoine, et le troisième vis-à-vis de l'Arsenal.

Arrivèrent le comte de Béthune et le président Viole. Béthune apportait une lettre de Louviers, gouverneur de la Bastille, qui se mettait aux ordres de la princesse.

— Bien, dit-elle, j'y vais !

Son désir était que je restasse. J'insistai pour la suivre, craignant qu'elle n'allât se jeter au milieu du péril.

Je commandai à Perrote de prendre tout le vin que j'avais dans ma cave et de le porter de la part de Mademoiselle aux soldats de Condé, qui se barricadaient alors dans le faubourg Saint-Antoine.

Ils étaient cinq mille en tout. L'armée de Turenne comptait plus de douze mille hommes.

Sur la prière de Mademoiselle, le président Viole courut au Luxembourg, afin de décider Gaston à se montrer. Béthune se chargea de nous avertir si le prince envoyait quelque message, et notre carrosse, escorté de trente mousquetaires, se présenta devant la Bastille.

On baissa le pont-levis.

Le gouverneur accourut à notre rencontre, porta respectueusement la main de Mademoiselle à ses lèvres, et nous conduisit au sommet des tours, d'où nous pûmes apercevoir la bataille.

C'était horrible. De tous côtés le canon grondait ainsi que la mousquetade. Le nombre des blessés et des morts devenait immense. Quand le vent emportait la fumée de la poudre, nous

apercevions M. le Prince qui se battait comme un lion et repoussait héroïquement les efforts des soldats de Turenne. La grande barricade tenait tout le carrefour de Picpus à Vincennes.

Je fis la réflexion que ma pauvre maison de campagne devait être criblée de boulets; mais c'était un bien petit malheur à côté de tous ceux qui frappaient la ville.

Mademoiselle demanda une lunette d'approche, afin d'examiner les mouvements de l'armée ennemie, qui occupait le fond de Bagnolet. Elle s'aperçut que les généraux faisaient le partage de leur cavalerie pour venir couper l'armée de M. le Prince entre le faubourg et le fossé.

Aussitôt elle envoya un mousquetaire à toute bride donner avis de ce mouvement à Condé. Puis, se retournant vers le gouverneur :

— Monsieur de Louviers, dit-elle, vous avez mis à ma disposition la Bastille avec tous ses moyens de défense ?

— Oui, princesse ; je vous assure de nouveau de la sincérité de mon dévouement.

— C'est bien. Ordonnez, je vous prie, aux canonniers d'être à leur poste et d'allumer la mèche.

Louviers transmit l'ordre sur-le-champ.

Mademoiselle continua de regarder au travers de sa lunette d'approche. Quoique le prince eût été averti de la manœuvre de Turenne, il ne put y remédier assez tôt. La grande barricade céda.

Voyant la défaite imminente et le désordre qui commençait à se mettre parmi les soldats de Condé, la fille de Gaston se redressa pâle, mais résolue.

Ses longs cheveux flottaient au vent. Une auréole d'héroïsme parut entourer son front, et son œil lança des flammes.

— Ils n'entreront pas, dit-elle, je ne veux pas qu'ils entrent !

Se retournant ensuite vers les canonniers, elle leur cria :

— Pointez vos pièces !

Tous obéirent au plus vite.

— Feu ! dit Mademoiselle.

Une effroyable volée de canons partit de la Bastille et foudroya l'armée du roi.



Feu! dit Mademoiselle

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD. IMPRIMÉ PAR SIMON RAÇO

XIII

A ce secours inattendu, M. le Prince, qui désespérait de rallier les fuyards, revint à la charge avec cent mousquetaires. Il balaya la barricade.

L'armée de Turenne fit retraite, à partir de ce moment. On vit les carrosses de la cour quitter les hauteurs de Charonne, d'où Anne d'Autriche, le jeune roi et Mazarin regardaient le combat. Moins d'une demi-heure après, tout avait disparu. Condé se trouva maître du champ de bataille.

Nous descendîmes.

La fille de Gaston s'arrêta sur la porte de la Bastille pour voir défiler les troupes. Chaque régiment la saluait au passage, et les officiers agitaient leurs chapeaux à plumes, en criant :

— Vive Mademoiselle !

— Vive notre libératrice !

— Vive l'héroïne d'Orléans et de la Bastille !

C'était un enthousiasme admirable. Elle pleurait de joie. Quand le Prince arriva, elle s'évanouit d'émotion.

Lorsqu'elle fut rendue à l'usage de ses sens, elle vit Monsieur, qui s'était enfin hâté d'accourir, juste au moment où la bataille finissait.

— Je vous en prie, murmura-t-elle tout bas à l'oreille de Condé, ne lui faites point de reproches !

— Dieu m'en garde, répondit le prince : il a droit à ma reconnaissance.

— Oh ! ne raillez pas, mon cousin !

— Je parle dans toute la sincérité de mon cœur. Vous êtes sa fille : c'est le plus grand mérite qu'il puisse avoir à mes yeux.

Après ce compliment, d'une délicatesse charmante, Condé offrit le bras à Mademoiselle pour la reconduire au Luxembourg, car elle avait grand besoin de repos.

Je regagnai ma maison. De malheureux blessés y demandaient des secours ; ma présence était nécessaire au milieu de cette affluence de monde.

Outre ceux qui s'y trouvaient lorsque j'avais suivi la princesse à la Bastille, je vis à mon retour le comte de Fiesque et l'abbé d'Effiat.

L'épée d'un Mazarin avait transpercé le premier de part en part, en attaquant le poumon gauche.

Quant à l'abbé, il venait de se conduire aux côtés de M. le Prince en vrai mousquetaire plutôt qu'en homme d'Église.

Il me dit qu'étant d'abord accouru pour porter aux blessés les secours de la religion, la fumée de la poudre lui avait fait monter le délire au cerveau, et qu'il s'était battu au lieu de confesser les mourants. Cette distraction héroïque lui valait un coup de feu à la jambe, qui le mettait en piteux état.

Je commençais à me fatiguer de la politique et des batailles.

Bien que je sois douée d'une nature assez courageuse, j'avoue que Mademoiselle m'avait entraînée beaucoup plus loin que je ne fusse allée de moi-même. Elle prenait à toutes ces choses un intérêt très-vif, au lieu que je ne me voyais guère personnellement que celui de conserver son amitié.

Mais l'âme des grands est sujette à de singulières variations. L'engouement de la princesse pour moi passa plus vite encore qu'il n'était venu.

Elle accompagna, le lendemain, celle de nos *maréchales de camp* dont le mari se trouvait mon hôte.

L'état de de Fiesque ne permettait pas le transport, et sa femme fut obligée de le laisser chez moi, bien qu'elle parût en éprouver une vive contrariété.

Ce n'était pourtant guère le cas de se montrer jalouse.

Madame la comtesse de Fiesque, personne acariâtre, grondeuse, toujours mécontente d'elle-même et des autres, avait perdu depuis longtemps l'affection de son mari. Mademoiselle elle-même la détestait.

Sans nul doute cette absurde femme possédait un secret quelconque de la princesse : il le fallait pour que celle-ci passât sur le nombre prodigieux de ses défauts et ne la renvoyât pas du Luxembourg.

Cette visite fut la dernière que je reçus de la fille de Gaston. L'orage politique l'emporta loin de moi.

Paris, fatigué de la guerre, se refusait à supporter de nouveaux malheurs. On fit de côté et d'autre quelques sacrifices. Mazarin s'en alla dans les Ardennes, d'où il continua secrètement à administrer le royaume, et Anne d'Autriche put rentrer à Paris avec le roi qui venait d'atteindre sa majorité.

La chose la plus amusante fut de voir ce démon de Retz se donner tout le mérite de la paix et se coiffer du chapeau de cardinal.

Condé se réfugia en Espagne.

Mademoiselle, exilée de Paris, courut pendant cinq ou six ans la province, habitant tantôt Saint-Fargeau, tantôt Blois, tantôt sa souveraineté de Dombes et tantôt Chambord. En apprenant que c'était elle qui avait fait tirer sur l'armée du roi le canon de la Bastille, Mazarin s'écria :

— Bon ! la voilà qui vient de tuer son mari !

Le fait est que, depuis lors, il ne fut plus question du mariage de la princesse avec Louis XIV.

Gaston, comme toujours, acheta sa grâce par des lâchetés.

Décidément la Fronde expirait. Mazarin ne tarda pas à revenir en triomphe. Son pouvoir fut plus étendu que jamais, et la première victime de son retour fut ce pauvre coadjuteur, qu'on envoya réfléchir à Vincennes aux dangers de l'intrigue. Il réussit à s'évader et vagabonda dix-huit mois en Espagne, à Rome et à Bruxelles.

Pour rentrer en France, il se vit obligé de donner sa démission d'archevêque.

On lui accorda comme dédommagement l'abbaye de Saint-

Denis, où il s'occupa sérieusement à se convertir, payant ses dettes et se livrant à l'exercice de toutes les vertus.

A l'heure où j'écris, Retz est en train de finir ses jours à Saint-Mihiel, en Lorraine. Il y rédige, assure-t-on, ses *Mémoires*, qui devront être curieux, s'il a le courage d'une confession franche.

Fiesque et l'abbé d'Effiat passèrent chez moi tout le temps nécessaire à la guérison de leurs blessures. La comtesse avait suivi Mademoiselle, ce qui mettait son époux fort à l'aise.

L'abbé lui-même s'éprit d'une belle passion pour moi.

J'avais, en vérité, fort à affaire entre ces deux malades. Ils ne voulurent me quitter que radicalement guéris et me laissèrent un singulier souvenir de leur convalescence.

Comme je me trouvais, au bout de neuf mois, dans mon lit, encore souffrante de mes couches, ils eurent sous mes yeux la querelle la plus bizarre du monde, prétendant l'un et l'autre aux honneurs de la paternité. Mon embarras était grand pour les mettre d'accord.

Près de moi, dans son berceau, dormait une charmante petite fille, que j'espérais bien élever moi-même.

Ils assurèrent que cela était impossible.

A les entendre, une telle éducation me mettrait à la gêne et me donnerait une sorte de vieillesse anticipée dont je ne tarderais pas à avoir du regret. Bref, ils réussirent à me convaincre que je devais leur laisser à l'un ou à l'autre le soin de cet enfant.

Mais qui sera le père?

Afin de s'accorder, ils allèrent prendre un cornet, remettant au hasard le soin de résoudre la question, et déclarant que

celui qui perdrait céderait en même temps la place à son rival, car, au bout du compte, cette passion en partie double n'était plus supportable.

Ils tirèrent au sort sur le pied de mon lit.

Fiesque gagna.

Le jour même, il fit emporter la pauvre petite, me jurant de l'élever et de la doter d'une façon convenable. Je préférais la voir entre ses mains qu'entre celles de d'Effiat. L'abbé n'était point riche et n'aurait pu faire de ma fille qu'une religieuse, assez triste destinée que je n'ambitionnais ni pour moi ni pour les autres.

Quant au comte, sa joie d'avoir été favorisé par le hasard me parut si vive, que cela me donna pour lui un attachement sérieux.

J'avais eu déjà ce tort plusieurs fois dans le cours de mon existence, et je devais m'en repentir de nouveau.

Fiesque se refroidit de plus en plus chaque jour. Mon orgueil en était profondément humilié. Je voyais l'instant où il allait rompre.

Aussitôt j'eus recours à la ruse.

Feignant un désespoir extrême, je coupai mes cheveux, qui étaient repoussés fort longs et fort beaux, mais qui menaçaient de tomber une seconde fois, et je les lui envoyai par mon domestique. Le sacrifice le toucha. Il revint à mes genoux plus tendre et plus empressé que jamais.

Alors j'eus hâte d'accomplir moi-même la rupture, et je lui déclarai qu'il devait se résigner à ne plus être que mon ami.

C'était la formule d'usage.

De cette façon, la chose me parut infiniment plus convenable.

Le comte eut beau prier, supplier, verser des larmes; je fus inflexible, et je me tirai de ce pas difficile pour mon amour-propre avec tous les honneurs de la guerre.

Quelque temps après, mes cheveux grandissant, au lieu de recommencer à porter perruque, il me prit fantaisie de les arranger en boucles autour de ma tête, et l'on me trouva si bien avec cette coiffure, que la plupart de mes amies se firent tondre tout exprès pour se coiffer à la Ninon.

Je reçus à cette époque une lettre terrible de madame de Fiesque.

« Malheur à vous ! m'écrivait-elle; je suis instruite de vos intrigues, et je me vengerai ! »

Cette menace ne m'inquiéta guère. Somme toute, je ne lui avais pas enlevé l'affection de son mari.

Craignant néanmoins, après cela, de laisser ma fille entre les mains du comte, je l'envoyai prier de me la rendre; mais il venait de partir pour rejoindre Condé en Espagne.

Dans l'impossibilité de savoir à qui réclamer mon enfant, je fus obligée de laisser là cette affaire, et les étourdissements de ma folle existence contribuèrent ensuite à l'effacer de mon souvenir.

J'en ai été plus tard cruellement punie.

La paix me ramenait un grand nombre d'adorateurs. Tous mes *Oiseaux des Tournelles* se remirent à voltiger autour de moi. Quelques intrus essayèrent de se glisser dans cette troupe brillante, entre autres un certain Renaud, ami de Boisrobert, et aussi mal élevé que lui.

Je le congédiai.

— Voilà qui est bizarre! me dit-on; Renaud s'annonçait dans tous les cercles comme votre meilleur ami, et prétendait qu'il avait été formé par vous.

— Est-ce possible? m'écriai-je avec un grand éclat de rire; en ce cas, je suis comme Dieu, je me repens d'avoir fait l'homme!

Le comte d'Estrées, Bannier, Clérambault, Miossens, furent inscrits tour à tour sur la liste de mes favoris; et le dernier, dont la *Gazette de Hollande* avait raconté les beaux faits d'armes dans les guerres que Maurice d'Orange eut à soutenir, réussit, grâce à sa belle renommée, à obtenir sur mon cœur un règne plus long que celui de ses rivaux.

Il m'apprit, un soir, que Gourville était revenu de Londres.

On n'a pas oublié que ce chaud partisan de M. le Prince et de la duchesse de Longueville m'avait apporté, au moment de son départ, un sac d'or de soixante mille livres, qui restait enfoui, depuis quinze mois, au fond de mon armoire la plus secrète.

Naturellement, je m'attendais à la visite de Gourville. Je fus donc très-surprise de ne pas le voir paraître.

Une semaine, quinze jours, un mois, s'écoulèrent: personne! La patience m'échappa; je lui écrivis une petite lettre assez piquante.

Enfin il arriva.

— Convenez, lui dis-je, que vous êtes un singulier homme! Était-ce donc à moi de faire la première démarche, et ne vous souvenez-vous plus du dépôt que vous m'avez confié?

— Pardonnez-moi, me répondit-il avec embarras.

— Et pourquoi n'êtes-vous pas venu me le réclamer?

— Mon Dieu, fit-il, à quoi bon?

Je restai stupéfaite. Il avait une mine étrange, et ses dernières paroles étaient accompagnées d'un mouvement d'épaules qui me déplut fort.

— Parlez, monsieur, lui dis-je, expliquez-vous.

— Oh! répliqua-t-il, je ne vous en veux pas, ma chère, si vous avez dépensé mon argent! Vous avez des goûts de toilette, un train de maison... c'est tout simple... Tandis que le grand pénitencier...

Il s'interrompit, et serra les poings d'un air furieux.

— Achevez, de grâce! Tandis que le grand pénitencier...

— M'a nié le dépôt!

— Ah! ah!

— N'est-ce point abominable?

— Oui, certes.

— Poussé à bout par mes reproches, continua Gourville, et semblant retrouver la mémoire, il me dit qu'en effet il avait bien souvenir de quelque chose d'approchant, mais qu'il s'était imaginé que je lui donnais cette somme pour la distribuer en bonnes œuvres, ce qu'il avait fait.

— Voyez-vous, le saint homme!

— Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne l'avoir pas étranglé net!

— Il le méritait bien, mon ami.

— Vous trouvez? me demanda-t-il avec surprise.

— Oui, sans doute. Nier un dépôt! un homme de ce caractère!... Alors vous avez pensé, n'est-ce pas? qu'il était inutile de vous présenter rue des Tournelles. Selon vous, je dois

avoir aussi dépensé vos soixante mille livres en bonnes œuvres?

— Non, mais en robes, en fanfreluches. Au moins vous l'avouez, j'aime mieux cela.

— Mais je n'avoue rien, monsieur, je n'avoue rien, entendez-vous! Apprenez à connaître les gens! Vous voyez en moi une femme... un peu légère, j'en conviens, mais qui se pique d'honnêteté.

Ce disant, j'ouvris mon armoire pour lui montrer le sac d'or dans le même état où il me l'avait remis.

Gourville n'en croyait pas ses yeux.

Il courut raconter cette histoire par la ville, et l'on vint me complimenter de droite et de gauche, comme si j'avais fait un acte de vertu.

Le monde est vraiment absurde. On ne mérite jamais d'éloges pour accomplir son devoir. Il est vrai qu'il y a tant de fripons, que c'est presque une qualité de ne l'être pas.

Je l'ai déjà dit plusieurs fois, ma conduite en amour était le résultat de tout un système philosophique : j'ambitionnais exclusivement le titre d'*honnête homme*.

Si je fais ici des aveux, si je me confesse en quelque sorte à mes lecteurs, il ne faut pas en conclure qu'à l'exemple de beaucoup de grandes dames de mon siècle j'avais jeté mon bonnet par-dessus les moulins.

Ma maison fut toujours décente, mon extérieur convenable. Je savais laisser sous le voile ce qui devait y rester.

Chez moi, les femmes les plus vertueuses n'étaient jamais embarrassées de leur contenance.

Je recevais alors la comtesse de Choisy, aimable et spirituelle

dame d'honneur d'Anne d'Autriche, fort bien en cour, et qui me promettait de parler en ma faveur à la reine, car je craignais toujours que la menace du couvent ne s'exécutât.

Vers ce temps, une certaine baronne de Champré, qui s'était glissée dans mon cercle, eut au bois de Boulogne une aventure publique avec les princes. Je refusai d'accepter, en accueillant de nouveau madame de Champré, la complicité de ce scandale, et je la priai poliment de m'épargner ses visites.

Si l'on trouve que je n'avais pas le droit d'être aussi rigoureuse, j'en suis désolée. Mon système n'admettait pas le cynisme.

Outre l'intimité de madame de Choisy, je rentrais alors pleinement dans celle de la duchesse de Longueville, qui m'arrivait accompagnée de son jeune frère, l'ex-généralissime de la Fronde, et je ne voulais pas que la dévergondée du bois de Boulogne parût à leurs yeux.

La sœur de Condé tâchait de se rapatrier avec la cour.

Elle consacrait à la littérature le génie d'intrigue qu'elle avait apporté dans la politique.

Tout Paris prit fait et cause dans la célèbre querelle soulevée par la duchesse contre le sonnet de *Job*, de Benserade. Elle s'était déclarée pour le sonnet d'*Uranie*, de Voiture, ce qui fit plaindre beaucoup le malheur de *Job*, persécuté pendant sa vie par un démon, et après sa mort par un ange.

Madame de Longueville ne réussit malheureusement pas à vaincre la rancune persévérante de la reine.

J'eus le chagrin de la voir se dégoûter du monde. Elle nous quitta pour aller s'enfermer aux Visitandines de Moulins, dont sa tante, la veuve du duc de Montmorency, décapité à Toulouse, était supérieure.

Il est vrai que le mari de la duchesse l'y alla chercher dix mois après.

M. de Longueville emmena sa femme à Rouen, ce qui acheva de mettre un terme à mes relations avec la sœur de Condé.

Comme je me plaisais quelquefois à faire des études sur le caractère masculin, il me prit envie d'éprouver un de mes adorateurs, et je choisis Bannier pour le sujet de mon expérience.

J'eus tout à coup l'air d'avoir un grand désir du mariage.

Pensant arriver plus vite à ses fins en caressant cette manie, Bannier me jura ciel et terre qu'il aurait la joie la plus vive à me prendre pour femme.

— Est-ce bien vrai? lui dis-je avec le plus assassin de mes sourires.

— Quelle preuve en voulez-vous? s'écria-t-il.

— Mon Dieu, celle qui vous plaira. Tenez, signez-moi une promesse de mariage.

— Volontiers.

— Mais avec un dédit.

— Fixez-le vous-même.

— Quatre mille louis... Est-ce trop?

Il fit une légère grimace. C'était environ toute sa fortune; mais il n'osa pas reculer, et me donna sa signature.

Peu à peu, comme c'est l'usage, sa grande ardeur fit place au calme. Il n'osait rien me dire; je voyais le pauvre garçon très-inquiet de sa promesse écrite. Quant au mariage, il n'y tenait plus guère, et vraiment il n'avait pas tort.

Un matin qu'il rôdait autour de moi à l'heure de ma toilette,

je le priai de détacher quelques papillotes sur ma tempe gauche.

Il obéit, et jeta un cri de surprise en voyant que mes cheveux étaient enveloppés avec les morceaux de son billet de quatre-vingt-seize mille livres.

— Cela vous apprend, lui dis-je, quel cas je fais des serments d'un jeune étourneau de votre espèce, et combien vous vous compromettriez avec une femme capable de profiter de vos folies !

Jamais, je crois, il ne m'embrassa de plus grand cœur.

Souvent, le mercredi, j'assistais aux petites assemblées que donnait l'auteur de la *Mazarinade*, et dont sa femme faisait les honneurs avec une grâce exquise. J'y rencontrai un certain M. de Vassé, qu'on appelait *Son Impertinence*, et qui était digne en tout d'un pareil titre.

Ce galant homme tomba subitement amoureux de moi.

La passion le prit même si fort, que du premier coup il voulut m'embrasser. J'y mis lestement obstacle, comme on peut le croire. Il s'approcha toutefois assez près de mon visage, pour me laisser sentir que sa bouche exhalait une odeur insupportable.

— Eh ! qu'avez-vous donc, ma divine ? demanda-t-il en me voyant faire un geste de dégoût.

— Mais, répondis-je avec assez d'embarras, je viens de m'apercevoir... que vous n'aviez pas l'haleine douce.

— Oh ! fit-il, n'y prenez point garde, je ne m'en tourmente pas.

— En effet, dit madame Scarron, monsieur laisse ce soin à ses amis !

Toute la compagnie éclata de rire. Vassé sortit furieux, et l'on félicita Françoise de sa fine et spirituelle réponse.

J'avais décidément du malheur chez Scarron. Le mercredi d'ensuite, je fus persécutée par un autre amoureux ; mais celui-là était un homme du monde, et portait un très-beau nom. Il s'appelait le duc de Navailles.

D'abord il m'adressa mille galanteries pleines de délicatesse et de savoir-vivre ; puis, à la fin de l'assemblée, il me pria de si bonne grâce de me laisser reconduire rue des Tournelles, que j'y consentis sans trop de peine. Une fois là, je ne pouvais décemment lui refuser à souper.

Depuis la bataille de la porte Saint-Antoine, Miossens et Clérambault s'étaient chargés de remonter ma cave. Elle se trouvait remplie de nouveau d'excellents vins.

Je ne sais si M. de Navailles en but un peu trop, ou s'il était las de ses courses du soir : toujours est-il que, l'ayant un instant quitté pour passer dans mon cabinet de toilette, je le trouvai, à mon retour, étendu dans un fauteuil et ronflant.

Piquée du procédé, je le fis déshabiller par Perrote et porter sur un lit.

M'emparant ensuite de la défroque du dormeur, j'allai me reposer moi-même fort tranquillement jusqu'au jour.

A sept heures du matin, je me lève, j'endosse le pourpoint de Navailles, je me coiffe de son feutre et j'entre dans sa chambre, l'épée à la main, en jurant comme un lansquenet ivre.

Il se réveille, se dresse sur son séant et me considère d'un œil hagard.

— Ah ! monsieur, dit-il, je suis homme d'honneur, et je

vous donnerai satisfaction : point de supercherie, je vous en conjure !

Sérieusement, il craignait que je n'allasse l'embrocher dans ses draps. Je me fis reconnaître en éclatant de rire, et je lui rendis sur place les armes et les habits.

Comme Fiesque, Navailles détestait sa moitié, prude incorrigible à qui la reine venait de confier la garde de ses filles d'honneur.

Le duc profita de l'occasion pour avancer plus rapidement sa fortune.

Ayant su que le jeune roi mourait d'envie de pénétrer dans l'appartement des filles d'honneur, il parut tout à coup éprouver un retour de passion pour la duchesse, réussit à percer une porte à son insu, et introduisit Louis XIV dans le sanctuaire. Navailles amusait la chouette pendant que le jeune vautour était avec les colombes.

Cela dura quelque temps, puis on éventa la mèche. Le passage fut muré.

Louis XIV, furieux, exila madame de Navailles et donna le bâton de maréchal à son mari, qui lui eut, de la sorte, une double reconnaissance.

J'étais, en vérité, dans la semaine aux aventures.

Françoise vint me prendre, le surlendemain de ma rencontre avec Navailles, pour apaiser la querelle la plus étrange dont je me souvienne.

Une de nos amies communes, veuve de M. de Coislin, avec qui elle avait été mariée six mois à peine, était éprise de Bois-Dauphin, marquis de Laval, agréable seigneur s'il en fut. Bois-Dauphin se passionna pour elle à son tour et la courtisa de la

façon la plus empressée. Mais la jolie veuve ne cédait pas un pouce de terrain. Elle le réduisait tout pauvrement à l'amour platonique, sans boire ni manger.

Le marquis, aux abois, propose le mariage. On accepte.

Tout à coup, au moment de signer le contrat, madame de Coislin veut y insérer une clause qui fait jeter les hauts cris au futur, et que vous ne devinerez pas, même si je vous le donne en mille.

Pour tout dire, elle consentait au mariage sans le mariage; elle voulait être la femme de Bois-Dauphin sans qu'il fût son mari; elle prétendait, en un mot, continuer l'amour platonique après comme devant.

C'était au moins singulier pour une veuve.

Bois-Dauphin se fâcha. L'accordée pleura, mais tint bon. Bref, nous fûmes chargées, Françoise et moi, d'arranger l'affaire. Nous prîmes la jeune femme par tous les bouts.

L'ayant prêchée, questionnée, nous sûmes enfin le mot de l'énigme. Il paraît que M. de Coislin, pour des raisons à lui particulières, n'usait pas de son plus précieux privilége et avait persuadé à l'innocente que les époux devaient toujours vivre ainsi, sous peine de péché mortel.

Qui fut transporté de joie quand nous vînmes raconter cette curieuse histoire? Ce fut Bois-Dauphin, qui trouva la pie au nid quand il la croyait envolée.

Madame de Choisy n'avait pas encore parlé de moi à Anne d'Autriche, et mon inquiétude continuait d'être fort vive. Outre la réponse hardie portée jadis en mon nom à la régente, on n'ignorait pas la part que j'avais prise aux derniers événements.

Tous mes amis connaissaient mes craintes.

La chose devint assez publique pour m'amener la visite que je vais dire.

C'était un jour, à une heure de relevée. J'avais dîné seule, et la table n'était pas encore desservie, lorsque Perrote m'annonça un militaire.

— Son nom?

— Il ne veut le dire qu'à vous.

— Mais quel homme est-ce?

— Un très-bel homme.

— Qu'il entre!

Je vis, en effet, paraître un personnage magnifique, carré des épaules, avec un collet de buffle, un baudrier de même, et un pourpoint de drap d'Écosse. Il portait l'épée avec assez de noblesse.

— Qui êtes-vous, monsieur, lui dis-je, pour oser vous présenter ainsi chez moi sans introducteur?

— Je me nomme Desmousseaux.

— D'où êtes-vous?

— De Beauvais.

— Où avez-vous été élevé?

— En Candie.

— Et d'où venez-vous?

— De Suède.

— Que faisiez-vous dans ces régions du Nord?

— La reine Christine, qui aime les hommes de robuste encolure, m'avait nommé capitaine de ses gardes.

— Ah! ah!

— Elle commençait à me témoigner beaucoup de bien-

veillance, lorsque Sentinelli, un maraud d'Italien, m'a supplanté.

— C'est fâcheux. Mais pourquoi venez-vous me voir?

— Je viens vous offrir mon épée.

— A quel propos, monsieur?

— Vous avez des ennemis, mademoiselle. Il n'est pas prudent à une femme de rester sans protecteur. Je vous apporte une bonne lame, un bras solide, et j'ai du cœur au ventre. Me voulez-vous?

— Jésus! quel homme! Ne seriez-vous point un chevalier d'industrie? Vous auriez besoin d'un répondant.

— Je vous donne Boisrobert.

— Mauvaise recommandation.

— Voulez-vous Roquelaure?

— Il est de Gascogne, je ne m'y fie pas.

— Et quand je vous donnerais vingt répondants, qu'en serait-il?

— Nous verrions. Vous passeriez quelque temps ici..... quelque temps seulement, je vous en préviens. Je suis changeante.

— Mais je n'ai ni sou ni maille : il me faut entretenir.

— Combien voulez-vous?

— Une pistole par jour.

— Va pour une pistole!

Ce fut marché conclu. L'ancien capitaine des gardes de la reine de Suède s'installa au logis. Il ne manquait pas de qualités solides, j'en conviens, et il devait plaire à Christine; mais il me fallait quelque chose de plus. Ses grands airs n'impo-



Je vous apporte une bonne lame, un bras solide, et j'ai du cœur au ventre.
Me voulez-vous?

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD.

IMPRIMÉ PAR SIMON RAÇON

saient, du reste, à personne. L'abbé d'Effiat, qui revenait me voir en ami, lui dit un jour :

— Eh ! monsieur, votre terrible moustache ne me fait pas peur, et je me ris de votre flamberge !

Là-dessus, Desmousseaux de passer à une provocation directe.

— Merci bien ! dit l'abbé. Mon état me défend le duel. Je ne brave que mes créanciers, je ne combats que l'ennui, et je ne tue que le temps !

Huit jours après, M. de Navailles, à ma prière, attacha Desmousseaux à son service, et je fus délivrée de ce matamore.

On parlait beaucoup du sacre du roi, qui devait avoir lieu très-prochainement. Madame de Choisy, dont je me croyais oubliée, vint tout à coup me dire que la reine, ne trouvant pas sa suite ordinaire assez imposante pour le voyage de Reims, avait autorisé chacune de ses dames d'honneur à s'adjoindre une amie, pourvu qu'elle fût de qualité. La comtesse avait aussitôt pensé à moi.

A l'entendre, le meilleur moyen de m'obtenir le pardon que je désirais était de me faire connaître à Sa Majesté.

Le compliment me flatta.

J'embrassai madame de Choisy, et je la remerciai de sa généreuse et sincère affection.

Nous partîmes, le surlendemain, par une journée splendide. Le ciel favorisait la fête, et jamais soleil plus radieux n'éclaira plus imposant cortége.

XIV

Il y a eu tant de descriptions du sacre en prose et en vers, que je me garderai bien d'en faire une nouvelle. D'ailleurs, tant que Reims et la sainte ampoule seront là, tous les sacres possibles se ressembleront.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis que j'avais assisté avec Mademoiselle au grand coucher du roi.

Louis XIV n'était plus cet enfant chétif et malingre que la fille de Gaston craignait de n'épouser jamais assez tôt. Bien qu'il n'eût pas beaucoup grandi, il avait pris du corps. Son visage était plein, fleuri, radieux de santé. Il devenait homme : on le remarquait à son empressement auprès de la plus jeune des nièces du cardinal.

Madame de Choisy me dit tout bas, et j'en eus une surprise

extrême, que l'éducation du jeune monarque était presque nulle.

Il paraît que Mazarin, espérant mieux le dominer, n'avait pas voulu qu'on l'instruisît.

Un jour, il menaça de chasser Laporte[1], qui lisait au roi, pour l'endormir, l'*Histoire de France* de Mézerai.

On ne laissa se développer chez Louis XIV que les instincts de l'orgueil et de la grandeur; on ne lui apprit que le cérémonial; on ne l'initia à d'autre science qu'à celle de ses droits, c'est-à-dire au despotisme le plus absolu. Toutes les fautes que ce prince a commises viennent de son ignorance, qu'il ne réussissait pas toujours à cacher sous le manteau de la dignité.

Dans les fêtes qui eurent lieu à propos du sacre, et pour lesquelles on avait emmené les vingt-quatre violons de Versailles, ainsi que les comédiens français et italiens, il ne laissa échapper aucune occasion de se rapprocher de Marie Mancini.

Il l'entretenait quelquefois pendant des heures entières.

Cette nièce du cardinal avait quatorze ans à peine; mais elle était Italienne, et, par conséquent, déjà complétement femme. Anne d'Autriche ne semblait prendre aucune inquiétude de cette passion naissante, en sorte que Mazarin favorisait tout à l'aise les entrevues des amoureux.

Le rusé cardinal méditait un plan d'une ambition folle; il se perdait dans des rêves trop magnifiques pour qu'ils dussent se réaliser jamais.

[1] Valet de chambre de la reine mère, puis de Louis XIV.

(NOTE DE L'ÉDITEUR.)

Autant que possible, j'évitais sa rencontre, non qu'il fût très-dangereux alors : de fréquentes attaques de goutte ne lui permettaient plus de courir dans les sentiers défendus de l'amour; mais il aurait pu gêner mon incognito, et mettre obstacle à nos tentatives pour m'attirer les bonnes grâces de la reine.

Toutes les fois que madame de Choisy était de service auprès de Sa Majesté, je l'aidais à remplir les devoirs de sa charge, et je m'efforçais de me faire remarquer par mes assiduités et mes prévenances.

La reine était fort belle encore.

Son charme le plus puissant consistait dans ses cheveux châtain clair d'une richesse et d'une profusion admirables.

Rien n'était beau comme de la voir se peigner : les boucles de sa chevelure lui descendaient jusqu'aux talons. Anne d'Autriche avait, en outre, de petites mains d'une finesse et d'une blancheur extrêmes, la gorge bien faite, le nez un peu gros; mais il allait avec ses grands yeux.

Elle fut longtemps avant de m'adresser la parole.

Comme chaque dame d'honneur avait sa doublure, on faisait généralement assez peu d'attention aux nouvelles venues, destinées seulement à grossir le cortége, et qui n'étaient pas appelées à rendre à la reine des soins bien intimes.

Pourtant, un jour que madame de Choisy arrangeait des perles et des diamants dans les cheveux de Sa Majesté, on me chargea de tenir l'écrin.

Je m'agenouillai devant Anne d'Autriche, élevant la boîte à la hauteur de ses yeux, afin qu'elle pût choisir les pierres de son goût.

— Vous allez vous fatiguer, me dit la reine avec bienveillance : posez cela par terre.

— Oh ! madame, lui répondis-je, au service de Votre Majesté le plaisir fait oublier la fatigue!

Le compliment était assez banal. N'importe, elle en parut flattée et ajouta :

— Vous êtes la camarade de Choisy?

— Oui, madame.

— De quelle famille êtes-vous?

— D'une ancienne famille de Touraine.

— Son nom?

— Mon père s'appelait M. de Lenclos.

— Ah ! fit-elle. Seriez-vous parente d'une certaine Ninon qui faisait jaser d'elle de par le monde?

— Oui, madame, répondis-je en baissant les yeux.

— Je voulais autrefois l'envoyer aux *Repenties*. Les événements m'ont fait perdre cela de vue. Est-ce qu'elle est vraiment aussi dévergondée qu'on l'affirme?

— Votre Majesté, murmurai-je, peut interroger madame de Choisy : elle daigne montrer quelque estime pour Ninon et lui accorde son amitié.

— Allons donc!... est-ce possible? fit Anne d'Autriche.

Elle se retourna vers sa dame d'honneur.

— Parle; est-ce vrai? tu connais cette drôlesse, Choisy?

Je devins écarlate.

— Ninon n'est point une drôlesse, et je supplie Votre Majesté de revenir de son erreur, s'empressa de répondre ma compagne.

— Qu'est-ce à dire? tu prends sa défense?

— Oui, madame, je regarde cela comme un devoir. L'unique reproche qu'on puisse faire à mademoiselle de Lenclos est de haïr un peu trop le mariage.

— Oh! dit la reine, si elle n'avait que ce tort-là, je sais beaucoup de gens qui le partagent avec elle!

— Et puis Ninon vit seule, madame; elle a des attraits qui la mettent en relief : rien de surprenant que les mauvaises langues s'exercent sur son compte.

— C'est juste.

— Je puis vous jurer qu'elle est remplie de mérite et de cœur.

— De cœur, je le crois, fit la reine en souriant.

— J'ajouterai de décence dans sa conduite, si Votre Majesté veut bien me le permettre.

— Ah! pour le coup, c'est trop fort! s'écria la mère de Louis XIV en éclatant de rire.

— Je vous certifie, madame, que je ne m'écarte en rien de la plus exacte vérité.

— Quoi! tu persistes...

— Mademoiselle de Lenclos m'a dit bien des fois qu'elle ne se consolait pas du tort qu'on lui avait fait dans votre esprit; elle donnerait tout au monde pour vous dépersuader.

— En ce cas, il faut qu'elle soit bien au-dessus de sa réputation! C'est égal, je serais curieuse de la voir.

— Je l'avais pensé, répondit la comtesse; voilà pourquoi je l'ai priée de m'accompagner à Reims.

Anne d'Autriche bondit sur son fauteuil.

Elle regarda sa dame d'honneur, me regarda, comprit tout, et me prit vivement les mains.

— Pardonnez-moi !... oh ! pardonnez-moi ! s'écria-t-elle avec émotion; j'ai dû vous faire cruellement souffrir !

Ses yeux étaient humides de larmes.

— Ah ! madame, tant de bonté !... à ce prix, j'aurais souffert la mort !

Elle m'embrassa.

Mon cœur battait avec force. Je pleurais moi-même d'attendrissement.

— Eh ! c'est ta faute aussi ! dit la reine à la comtesse : ne pouvais-tu m'avertir et m'empêcher de débiter toutes ces sottises ?

— Je l'avais suppliée de n'en rien faire, madame, balbutiai-je ; car j'avais peur que Votre Majesté...

— Ne vous envoyât aux Grands-Cordeliers, mademoiselle ? interrompit la reine avec un nouvel éclat de rire. Ah ! vous avez de l'esprit ! tout le monde vous rend cette justice, même vos calomniateurs.

J'étais fière de l'entendre.

Malheureusement la conversation en resta là. On vint prévenir Anne d'Autriche que son fils et le cardinal l'attendaient pour monter en carrosse. Il y avait dîner à l'archevêché.

La reine se leva, me donna une petite tape sur la joue et dit :

— Nous nous reverrons !

Quand elle fut dehors, je me précipitai au cou de madame de Choisy et je la mangeai de baisers. Je regardais ce moment comme un des plus doux de ma vie. C'est singulier comme on est faible devant les caresses des rois !

Dès ce jour, je ne me cachai plus du ministre. Le lende-

main, comme il allait à la messe à la cathédrale, je me trouvai sur son passage.

Il me fit un petit signe d'intelligence et ne manifesta aucune surprise de me voir.

Je compris que la reine lui avait parlé de moi.

Quelque temps après, toujours au moment de sa toilette, Anne d'Autriche me demanda comment j'osais en tant de choses braver le préjugé.

— Je me suis aperçue, madame, lui répondis-je, qu'on laisse ici-bas aux femmes ce qu'il y a de plus frivole, tandis que les hommes se réservent le droit aux qualités les plus essentielles. Dès lors je me suis faite homme.

— Et vous avez eu raison, me dit-elle en riant. Mais, entre nous, vous auriez pu avoir quelques amants de moins.

— On m'a toujours laissé croire, madame, que j'étais aimable, et les gens aimables sont des effets qui appartiennent à la société : leur destination est d'y circuler et de faire le bonheur du plus grand nombre.

— Voilà, certes, un raisonnement très-spécieux !

— Les personnes constantes, hommes ou femmes, sont aussi coupables que l'avare qui arrête la circulation dans le commerce, gardant un trésor souvent inutile pour lui, tandis que d'autres en feraient un si bon usage.

— A merveille !... Mais les avez-vous aimés tous ?

— Oui, madame, ne fût-ce qu'un jour. Une femme sensée ne doit pas plus prendre un amant sans l'aveu de son cœur qu'un mari sans le consentement de sa raison.

— Vous parlez d'or, me dit la reine. J'aurais été bien injuste de vous condamner sans vous entendre.

Elle termina le dialogue par une seconde tape qu'elle me donna sur la joue. C'était sa caresse la plus familière.

On revint à Paris.

Anne d'Autriche autorisa sa dame d'honneur à m'amener aux soirées intimes du Palais-Royal, où l'on s'amusait à ravir.

Tantôt ces réunions avaient lieu dans le petit salon de la reine et tantôt chez Mazarin. On jouait aux *demandes et réponses*, aux *phrases coupées*, et j'eus, un soir, au premier de ces jeux, un assez grand succès.

Le règle était d'adresser une question à son voisin ; le voisin répondait, et la personne au tour de laquelle c'était à parler ensuite devait bien ou mal contrôler la réponse. Anne d'Autriche avait demandé :

« — Qu'est-ce que les vers luisants? »

« — Ce sont des bêtes qui rampent et qui brillent, » répondit une duchesse.

Mon tour arrivait.

— Ah ! madame, répliquai-je, pardon !... ce sont les courtisans que vous venez de définir !

On m'applaudit de toutes parts, ce qui prouve la force de la vérité, car je faisais acte de grande hardiesse en parlant ainsi au lieu où je me trouvais.

Les quatre nièces de Mazarin ne manquaient jamais à ces récréations.

Quelquefois on appelait des musiciens ; on dansait la *guenippe*, la *diablesse*, puis on reprenait les petits jeux, qui, mieux que la danse, divertissaient tout le monde. On jouait au *gage touché*, à *votre place me plaît* ou au *roi Arthus*. Les bons bour-

geois de la rue aux Ours et du Marais n'en eussent point fait d'autre.

Olympe, Hortense et Laure Mancini étaient d'une beauté plus régulière que leur jeune sœur; mais, à coup sûr, elles n'étaient pas aussi aimables. Sans rien perdre de la naïveté de son âge, Marie montrait une haute raison et donnait au roi d'excellents conseils.

Madame de Choisy m'avait emmenée à une chasse à Vincennes.

Sa Majesté courait le cerf.

Nous étions dans la grande avenue à voir passer les meutes et les piqueurs, lorsqu'un carrosse arriva près du nôtre et une petite voix cria :

— C'est vous, mesdames ! avez-vous vu le roi?

— Eh ! ma belle Marie, dit ma compagne, je ne vous croyais pas de la chasse !

— Il est vrai que j'avais refusé d'en être, car ce matin la fièvre me retenait au lit; mais je me suis levée tout exprès pour parler au roi, répondit avec émotion la nièce du cardinal.

Louis XIV à cheval passait, en ce moment, près de nous. Marie Mancini agita un voile à la portière et le roi accourut.

— Vous ! s'écria-t-il en lui prenant les mains avec empressement, vous que nous avions laissée malade !

— Sire, dit-elle, vous avez fait enregistrer, il y a trois jours, plusieurs édits dans un lit de justice.

— Oui, murmura Louis XIV ; mais à quel propos me dites-vous cela? qu'y a-t-il?

— Tout à l'heure, comme je recevais la visite de mon oncle, on est venu lui apprendre que les conseillers de la grand'-

chambre voulaient réviser ces mêmes édits, et je suis accourue vous en prévenir. Il y va de votre dignité royale, vous ne pouvez tolérer une pareille chose.

— En effet! cria le roi. Ah! ces messieurs du Parlement s'avisent de recommencer la Fronde! Nous allons voir!

Aussitôt il se précipite dans le carrosse de la nièce du cardinal et retourne à Paris avec elle.

Une heure après, il entre au Parlement en habit de chasse, botté, éperonné, le fouet à la main, et dit aux conseillers d'une voix ferme et résolue :

— Il ne me plaît pas, messieurs, que vous continuiez votre délibération sur les édits que j'ai fait enregistrer. Chacun sait les malheurs qu'ont produits vos révoltes. Monsieur le président, je vous ordonne de dissoudre cette réunion, et à tous tant que vous êtes, je vous défends de la redemander!

Le ton du prince, son air majestueux, firent trembler le Parlement. On leva la séance.

Toute l'Europe parla de ce trait hardi. Ce fut un roi de seize ans et une jeune fille de quatorze qui l'exécutèrent.

Je sentis accroître la haute opinion que j'avais de Marie Mancini, et j'essayai de me lier avec elle.

Ma conversation lui plut.

Bientôt elle me prit assez en amitié pour me raconter ses secrets d'amour. Dès sa première confidence, je vis clairement que l'intention de son oncle était de la marier au roi. Elle-même croyait la chose très-possible.

Jalouse et passionnée comme toutes les Italiennes, elle ne souffrait pas que Louis XIV fît attention à une autre femme. Ils avaient de petites querelles fort amusantes. Un soir, à un

ballet chez la reine, j'entendis Marie, qui dansait avec son royal amant, lui dire assez haut :

— Je vous défends de regarder la Motte!

La Motte était une des filles d'honneur d'Anne d'Autriche.

Oser employer une telle phrase, « Je vous défends, » en parlant à un roi, et à un roi du caractère que manifestait déjà Louis XIV, était une jolie hardiesse.

Aussi, tout amoureuse que fût Sa Majesté, crut-elle, en cette occasion, devoir faire preuve d'indépendance.

Le ballet fini, bravant la rancune de sa maîtresse, Louis alla causer plus d'une demi-heure avec mademoiselle de la Motte.

Marie était pourpre d'indignation.

Elle courut trouver son oncle. Le soir même, il y eut un entretien fort long, chez Anne d'Autriche, entre le ministre, le jeune roi et sa mère. J'ignore absolument quel genre de questions l'on y traita.

Toujours est-il qu'à partir de cette conférence le roi ne regarda plus la Motte.

Pour mieux arriver à son but, le cardinal feignait de considérer ces amours comme un pur enfantillage, comme un moyen de distraire et d'amuser le jeune roi.

Il avait l'espérance que cela finirait tôt ou tard par dégénérer en une passion violente, et que Louis XIV épouserait sa nièce d'autorité.

Les calculs eussent été justes avec une autre nature que celle de ce prince. Il eut constamment un trop vif amour de lui-même pour que n'importe quelle femme lui inspirât une passion violente. Le nombre incalculable de ses tendresses prouve

mieux que tous les raisonnements possibles combien elles avaient peu de durée.

M. Fouquet, qui, depuis trois ans, succédait à Émery dans la charge de surintendant des finances, assistait presque toujours aux réunions du Palais-Royal. Il nous proposa une partie à sa magnifique terre de Vaux, dans laquelle il venait de dépenser dix-huit millions.

Nous y allâmes. Il me sembla qu'on nous transportait dans le pays des fées.

A la nuit tout le parc parut en feu.

Des milliers de guirlandes éblouissantes couraient dans les branches des arbres et nous donnaient une lumière plus vive que celle du jour. Longtemps après être revenues de cette fête, nous eûmes devant les yeux l'éclat des illuminations et dans les oreilles le murmure des cascades.

Le maître de ces lieux enchantés me distingua dans la foule.

Je reçus de lui toutes sortes de politesses gracieuses, et il daigna me demander ses petites entrées rue de Tournelles.

— Ah! monseigneur, répondis-je, vous venez de rendre l'hospitalité impossible! Comment oserai-je à présent vous recevoir chez moi?

Il insista, je cédai.

Le seul défaut de ce galant homme était d'avoir un vaurien de frère, que chacun détestait à la cour. Autant le surintendant se montrait aimable, empressé, rempli de délicatesse et de savoir-vivre, autant l'abbé Fouquet nous parut impertinent, grossier, taquin, querelleur.

Comme il s'avisait de papillonner autour de moi, je le renvoyai bien vite à son bréviaire.

J'ai oublié de dire qu'à mon retour de Reims j'avais embrassé une de mes plus anciennes connaissances, dont le lecteur doit être surpris de ne pas rencontrer plus souvent le nom sur ces pages.

Il s'agit de Marguerite de Saint-Évremond.

Depuis sept à huit ans, il avait presque répudié l'amour et la poésie pour la guerre, et s'était si bien escrimé d'estoc et de taille, qu'il venait de gagner le bâton de maréchal de camp.

Lorsque de vieux amis se retrouvent après une longue absence, ils aiment à se rappeler leurs souvenirs. Marguerite en éveilla de bien reculés [1].

Pour la première fois, je fis un retour sérieux sur mon âge. Ma trente-huitième année touchait à son terme.

Il est vrai que Saint-Évremond, tenant d'une main une petite glace de Venise et de l'autre mon portrait, peint autrefois par Rubens, à l'époque où nous nous étions rencontrés, le célèbre artiste et moi, chez madame de Rambouillet, me prouva

[1] A l'égard de Saint-Évremond, mademoiselle de Lenclos ne fait aucun aveu précis, et beaucoup de chroniques de l'époque soutiennent qu'ils n'ont jamais été amants. Nous sommes d'un avis contraire. Le passage suivant d'une lettre de Saint-Évremond, où il parle de lui-même sous le nom d'*Épicure*, et de madame de la Sablière et de Ninon sous celui de deux célèbres épicuriennes grecques, nous semble très-explicite.

« On croira difficilement, écrivit-il, qu'*Épicure* ait passé de si longues heures avec *Léontium* et avec *Thémista* à ne faire que philosopher. Mais, s'il a aimé la jouissance en voluptueux, il s'est ménagé en homme sage. Indulgent aux mouvements de la nature, ne prenant pas toujours la chasteté pour une vertu, comptant la luxure pour un vice, il voulait que la sobriété fût une économie de l'appétit, et que le repas qu'on faisait ne pût jamais nuire à celui qu'on devait faire. Il dégageait les voluptés de l'incertitude qui les précède et du dégoût qui les suit. »

Évidemment ces lignes renferment un aveu. (NOTE DE L'ÉDITEUR.)

victorieusement que je n'avais ni moins de charmes ni moins de fraîcheur.

Je lui racontai la terrible visite de l'homme noir, que je ne me rappelais jamais sans épouvante.

Marguerite tourna la chose en plaisanterie, calma mes craintes et m'assura que le diable n'existait pas, ce dont je voudrais avoir une complète certitude.

Afin de chasser d'un seul coup le reste de mes idées tristes, il me proposa de me conduire à la foire de Saint-Germain [1].

C'est un lieu fort curieux. Je ne sais pourquoi je n'en ai point parlé jusqu'ici, car j'y allais tous les ans plutôt vingt fois qu'une.

Elle s'ouvre le 3 février et dure jusqu'au dimanche des Rameaux. Tout Paris se donne là rendez-vous, beaucoup moins pour acheter ce qu'on y vend que pour prendre du plaisir. Si la foire est profitable aux moines de Saint-Germain-des-Prés, en revanche elle est très-funeste à la morale publique.

Les marchands y étalent de riches étoffes, des meubles précieux.

Nulle part on ne rencontre une foule plus bigarrée, plus tumultueuse, plus compacte. Les gens de cour y viennent en équipage, le roi lui-même s'y montre assez souvent.

Joignez à cela les désœuvrés de toute sorte, les bourgeois, les pages, les laquais, les écoliers, les soldats, les amants, les ivrognes et les filous, vous aurez une idée du coup d'œil que cela peut être.

[1] Cette foire se tenait non loin de Saint-Sulpice, à peu près sur l'emplacement du nouveau marché Saint-Germain. (NOTE DE L'ÉDITEUR.)

On y joue aux cartes, aux dés, aux quilles, à la paume, au tourniquet.

Bien des gens viennent perdre là ce qu'ils ont et souvent ce qu'ils n'ont pas.

On s'y glisse des billets doux, on y trompe les maris, on s'y bat à coups d'épée et à coups de poing ; on y absorbe une effrayante quantité de vins et de liqueurs, du chocolat, du thé bou, et principalement du café, devenu fort à la mode, et qui passe aujourd'hui pour un remède souverain contre la tristesse.

Mais ceux qui boivent sans mesure et qui font le plus de vacarme sont, sans contredit, les écoliers, les pages et les laquais.

En mil six cent cinquante-deux, un page de M. de Bouillon coupa les deux oreilles à un basochien et les lui mit dans sa pochette.

Alors ce fut une véritable guerre.

Les écoliers tuaient tous les pages qu'ils rencontraient, lorsque toutefois ceux-ci ne tuaient pas leurs agresseurs. Il y eut des jours où l'on releva plus de trente cadavres dans les fossés de l'Abbaye.

Que dirai-je des charlatans? Il en sort là de dessous terre. A droite et à gauche, on se heurte à leurs tréteaux. L'un remet les dents tombées; l'autre fait des yeux de cristal; celui-ci vend de l'eau de Jouvence, efface les rides et rajeunit les vieillards ; celui-là fabrique des jambes de bois et des bras de cire pour réparer le tort des batailles et la brutalité des bombes. Tous enfin guérissent des maux incurables.

Ils en viendront quelque jour à vendre un remède pour empêcher de mourir.

Ce serait une criante injustice d'oublier les abbés, car la foire de Saint-Germain en foisonne. Impossible de voir ailleurs une multitude plus grande d'habits courts, de petits collets, de perruques blondes. Ces messieurs arrivent là frisés, poudrés, fardés, musqués; ils ont des mains fines et blanches, des pieds chaussés coquettement. On ne peut, en vérité, se dispenser de convenir qu'ils sont la coqueluche de Paris et le refuge des dames dans l'affliction.

A les voir si vifs, si détroussés, si fringants, on dirait qu'ils sont au mieux avec la religion et leur conscience.

Mais je n'en crois rien.

Beaucoup d'entre eux viennent dépenser là ce qu'ils ont pillé dans leurs provinces, où ils exercent la puissance féodale et se conduisent en petits tyrans. Je n'en veux pas d'autre exemple que M. l'abbé de Vateville, qui s'est rendu la terreur de la Franche-Comté.

Saint-Évremond me le montra dans le nombre et me raconta sa curieuse histoire.

M. l'abbé de Vateville avait d'abord été chartreux profès. Dégoûté du cloître, il s'enfuit de la Grande-Chartreuse de Grenoble après avoir tué son prieur, quitta la France, s'embarqua pour Constantinople, se fit circoncire, devint pacha, et conduisit en Morée l'armée turque contre les Vénitiens.

Bientôt il trahit les Musulmans, passe à Rome, demande et obtient l'absolution du pape, gagne la Franche-Comté, où il possède quelques domaines, y arrondit sa fortune, acquiert une grande puissance, et vient proposer à Mazarin de livrer cette province à la France.

Sa proposition est accueillie. Le cardinal-ministre trouve le

marché très-avantageux. On caresse M. l'abbé de Vateville, on le flatte, et le roi le nomme à l'archevêché de Besançon.

Mais le pape seul y met de la pudeur; il refuse les bulles.

Toutefois Mazarin ne désespère pas d'obtenir l'approbation du saint-siége. En attendant, notre archevêque en perspective mène à Paris le train d'un prince. Il a grande meute, belle écurie, grosse table et force maîtresses... de tout sexe.

Voilà l'histoire de M. l'abbé de Vateville : qu'en pensez-vous?

Comme nous revenions de la foire de Saint-Germain, je vis, à l'approche du pont Neuf, une dame qui faisait arrêter son carrosse et agitait de notre côté son mouchoir.

Nous avançâmes.

Je reconnus madame de Chevreuse, dont le visage était couvert de pâleur. Elle nous accueillit par des exclamations auxquelles je ne compris rien d'abord.

Marguerite était de la connaissance intime de la duchesse; il monta dans son carrosse avec moi.

— Ah! mes pauvres amis, dit-elle, à quel spectacle affreux je viens d'assister! J'en suis glacée d'épouvante.

— Qu'est-ce donc? demandai-je : vous nous effrayez, madame.

— Il y a de quoi! Ce sera bien pis lorsque vous allez apprendre... O mon Dieu! mon Dieu! quelle terrible chose!

— Parlez, duchesse, parlez! dit Saint-Évremond.

— Ce matin, reprit-elle, je vois entrer chez moi M. de Rancé, qui accourt dans ma ruelle et s'écrie avec égarement :

« — Ne me cachez rien, oh! ne me cachez rien, je vous en

conjure ! J'arrive de la campagne, et l'on m'annonce une nouvelle qui m'accable. Est-ce vrai que madame de Montbazon soit dangereusement malade?

« — Ma belle-mère! c'est impossible; j'en serais instruite.

« — Ah ! vous me rendez la vie.

« — Je l'ai quittée il y a deux jours fort bien portante, ajoutai-je. Du reste, allons-y ensemble. » Vous savez qu'il l'aimait à l'adoration?

Nous répondîmes, Saint-Évremond et moi, par un signe de tête.

— Je m'habille en toute hâte, reprit la duchesse. Rancé commande les chevaux, et nous courons à l'hôtel Montbazon. Nous le trouvons désert. Point de domestiques sous le péristyle, personne dans les antichambres. J'avance, le pauvre abbé m'accompagne; il ouvre l'appartement de celle qui cause son inquiétude et dont il est si violemment épris.... Devinez quel fut le premier objet qui frappa ses regards et les miens!

— Quoi donc?.... murmurai-je, épouvantée moi-même de l'accent de terreur avec lequel nous parlait la duchesse.

— Nous vîmes la tête de madame de Montbazon fraîchement coupée et posée sur une table.

— Ah ! miséricorde!

— Ma belle-mère était morte subitement la veille, et tout le monde avait été si frappé de cet événement, qu'on ne songeait pas à me prévenir. Les chirurgiens, pour embaumer le cadavre, venaient de séparer la tête du tronc.

Je regardai Marguerite.

Il semblait aussi effrayé que moi de ce récit lugubre.

— Ce fut ainsi, dit madame de Chevreuse, que M. de Rancé apprit la mort de celle qu'il aimait. A la vue de cette tête sanglante, il poussa un cri terrible et tomba comme foudroyé. Le malheureux en mourra de douleur, c'est certain.

L'abbé de Rancé n'en mourut pas.

Mais, à partir de ce jour, il se démit de tous ses bénéfices, excepté de l'abbaye de la Trappe, où il alla se confiner et où il termina sa vie dans l'exercice des plus rudes austérités.

XV

L'année mil six cent cinquante-huit fut assez féconde en événements.

On apprit le décès de M. Cromwell, ce qui fut une grande joie pour la reine Henriette, dont le fils eut dès lors une chance presque certaine de reconquérir la couronne de ses pères.

Mademoiselle conclut enfin son traité de paix avec la cour.

Anne d'Autriche avait quitté le Palais-Royal pour retourner au Louvre; ce fut là que je revis l'héroïne de la Bastille. On remarquait sur son visage la trace des ennuis et du chagrin. Ses femmes de chambre ne lui avaient pas mis de poudre[1] ce

[1] Au moment de la publication de ce livre dans un journal, le fils d'une femme célèbre, M. Maurice Sand, écrivit au rédacteur en chef une lettre peu spirituelle, à propos de la poudre, qu'il prétend n'avoir été inventée que sous

jour-là, et je m'aperçus avec surprise que ses cheveux devenaient gris.

La princesse m'accueillit assez froidement.

Son caractère me parut aussi changé que sa figure. Madame de Fiesque, sans doute, s'était appliquée à me perdre dans son esprit.

Quelque temps après, Mademoiselle la chassa, mais pour la reprendre plus tard.

On n'y comprenait rien.

Gaston cherchait alors à sa fille toutes sortes de chicanes et voulait la dépouiller d'une partie de sa fortune.

Le jour où l'on apprit que Charles II venait de rentrer à Londres, la reine Henriette alla chez Mademoiselle et lui proposa de nouveau la main de son fils. Celle-ci lui répondit par un refus très-dur, déclarant qu'elle ne se sentait aucune vocation pour le mariage.

Entre nous, elle manquait un peu de franchise, car jamais femme au monde n'eut, au contraire, plus envie de se marier.

Malheureusement elle avait toujours en perspective deux époux à la fois, refusant l'un, refusée par l'autre, et voilà comment elle resta fille jusqu'à près de quarante-trois ans, ce dont je la plains fort.

La vérité est que, voyant l'accueil gracieux qu'elle recevait de son cousin, de la reine mère et du cardinal, elle espérait encore épouser Louis XIV.

Louis XV. Nous le renvoyons aux *Mémoires* mêmes de la grande Mademoiselle, pour le tirer de son erreur et compléter son éducation.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Un beau jour, Paris entier fut en rumeur : la reine Christine de Suède venait d'y tomber comme une tuile.

Je puis parler savamment de cette amazone du Nord, car j'eus l'honneur d'être une des personnes qu'elle assomma le plus de ses témoignages d'affection.

Dans l'histoire des réceptions à la cour, la sienne restera comme la plus curieuse et la plus burlesque.

Les salons du Louvre étaient pleins; on s'y portait.

Assis entre sa mère et le cardinal au fond de la salle du trône, Louis XIV attendait la royale visiteuse, qui, pour première inconvenance, n'arrivait pas exactement à l'heure assignée.

Tout à coup on cria : « Gare! »

Christine parut et vint saluer le roi avec les allures et la démarche d'un mousquetaire.

— Eh! eh! mon cousin, s'écria-t-elle en lui donnant un gros baiser sur chaque joue, on m'avait dit que vous n'étiez pas bel homme.... *Sacrebleu!* si je tenais celui qui m'a fait ce mensonge, je lui couperais les oreilles en votre présence!

Il est bon de dire que *sacrebleu* ne fut pas le juron dont elle se servit : elle en employa un autre plus énergique et très-connu.

Le roi, qui a de grandes prétentions à la dignité, se mordit les lèvres.

Mais Anne d'Autriche et Mazarin partirent d'un bruyant éclat de rire. Chacun les imita, et Sa Majesté Suédoise de crier :

— Morbleu! qu'avez-vous donc? Suis-je bossue? me trouvez-vous la jambe mal faite?

On devine qu'alors ce fut bien pis.

Il fallut un regard sévère du roi pour mettre un terme aux rires et aux chuchotements.

— Ah ! ma foi, mon cousin, dit l'étrangère d'un ton furieux, on est bien mal élevé à votre cour !

— Ma cousine, répondit Louis XIV avec gravité, vos habitudes sont un peu différentes des nôtres; mais je ne reconnais à personne le droit de s'en moquer. Je prétends que la fille de Gustave-Adolphe soit honorée au Louvre comme je le suis moi-même.

— Bravo, *sacrebleu !* voilà parler en roi ! fit Christine.

Puis, se tournant vers les rieurs :

— Tenez-le-vous pour dit, vous autres, ajouta-t-elle, et n'y revenez plus !

Le maître ne plaisantait pas.

On s'efforça de regarder sans rire la reine de Suède.

Son costume était le plus incroyable qui se puisse imaginer. Elle se coiffait d'une perruque relevée sur le front, avec des mèches en désordre de chaque côté des tempes. Son habit, qui tenait le milieu entre un pourpoint d'homme et une hongreline de femme, s'ajustait d'une façon si pitoyable, qu'il laissait échapper une épaule tout entière.

Au lieu de porter la robe traînante, comme c'était la mode alors, Christine n'avait qu'une simple jupe, si courte, qu'on lui voyait tout le bas des jambes. Ajoutez à cela une chemise d'homme, des souliers d'homme, et vous aurez l'idée de la tenue pleine de goût et de décence dans laquelle la fille de Gustave-Adolphe s'offrit aux regards de Leurs Majestés.

Le malheur voulut que je fusse prise de la fièvre le même

soir, ce qui m'empêcha d'aller, le lendemain et les jours suivants, admirer cette merveille du Nord.

Enfin la fièvre me quitta.

Je me préparais à retourner chez madame de Choisy, sous le patronage de laquelle j'entrais au Louvre comme chez moi, lorsque tout à coup je vis paraître la comtesse, devinez avec qui ?

Avec la reine Christine.

Sérieusement, je crus faire un rêve et je me frottai les yeux.

— J'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté l'*illustre Ninon,* que vous m'avez dit être plus ambitieuse de connaître que toute autre personne en France, déclama très-haut madame de Choisy, qui vint me prendre par la main et me mena gravement à Christine.

Celle-ci, me plaçant aussitôt une main sur chaque épaule, se mit à me regarder plus d'une minute dans le blanc des yeux, et s'écria :

— Ma foi, ma chère, je comprends toutes les folies que les hommes ont faites et feront pour vous... Embrassez-moi !

Sans me dire gare, elle me donna, comme à Louis XIV, deux énormes et retentissants baisers.

J'étais saisie et je restai muette.

Au seuil de la porte se tenaient immobiles deux hommes à longue barbe, qu'elle renvoya d'un geste, en disant :

— Qu'on m'attende !

J'ai su depuis que c'était le comte de Monaldeschi, son grand écuyer, avec le chevalier Sentinelli, successeur de Desmousseaux dans la charge de capitaine des gardes.

Christine avait reçu déjà quelques conseils pour réformer le ridicule de sa toilette. Elle portait, ce jour-là, une jupe grise un peu plus longue, avec de la dentelle d'or et d'argent, un justaucorps de camelot couleur de feu, un mouchoir de point de Gênes et une perruque blonde. A la main elle tenait un chapeau de feutre garni de plumes noires.

Décidément elle n'était pas laide.

Sa peau ne manquait pas de blancheur. Elle avait de belles dents, un nez aquilin : somme toute, elle eût pu faire un assez beau garçon.

Raconter l'entretien que j'eus avec elle serait vraiment très-difficile. Elle me prodiguait des caresses très-embarrassantes et me complimentait à tout rompre.

Je n'ai jamais vu de langue aussi exercée et plus intempérante que la sienne.

A l'entendre, j'étais bien au-dessus des éloges qu'on lui avait faits de moi. Forcément je ne répondais que par monosyllabes, et elle se récriait sur mon esprit et mes façons aimables.

Quand elle eut épuisé mon chapitre, elle en entama vingt autres.

Il fallut l'écouter sur le roi, la reine, le cardinal, Versailles, la comédie italienne; sur la Suède, sur son abdication en faveur de son cousin Charles-Gustave, sur le philosophe Descartes mort à sa cour, sur Monaldeschi et leurs relations intimes, dont elle ne jugea pas à propos de me faire mystère. Bref, elle me parla de tout et de bien d'autres choses encore.

Madame de Choisy riait à l'aise derrière son éventail.

La royale cousine de Charles-Gustave aurait couché sûre-

ment chez moi, si ma porte ne se fût ouverte tout à coup pour donner passage à quelqu'un dont je n'attendais guère la visite.

Du seuil à la place où j'étais assise, un homme se précipita d'un bond, se mit à mes genoux et me prit les mains en poussant un cri d'ivresse.

Je regardais cet homme avec un sentiment d'intérêt et un battement de cœur dont je ne me rendais pas compte.

Son noble et beau visage ne m'était point inconnu.

Il me considérait lui-même avec des yeux humides de larmes, et fut quelque temps sans pouvoir proférer un mot. Enfin il murmura d'une voix attendrie :

— Vous ne me reconnaissez donc pas, ma belle protectrice?

— Poquelin !... c'est toi !... mon cher Poquelin !...

Je lui ouvris les bras et je l'embrassai dans le plus affectueux élan de mon cœur.

— Comme tu es changé !... Te voilà tout à fait un homme à présent... Viens, viens ! embrassons-nous encore !

Je fis asseoir Molière à côté de moi.

La reine Christine était complétement oubliée.

— Te revoici donc, mon bon Jean-Baptiste ! Dois-tu rester longtemps avec nous?

— Toujours, ma belle protectrice.

— En vérité?

— Oui, je ne partirai plus.

— Tant mieux! oh! tant mieux!

— J'ai la permission du roi, nous allons jouer à Paris.

— Ah ! cette nouvelle me rend bien heureuse !... Pauvre

ami !... Si je ne te reconnaissais pas avec les yeux, j'aurais dû te reconnaître avec mon cœur !... Tu t'es bien ennuyé en province ?

— Pas trop. Nous y avons obtenu des succès. Dernièrement, à Montpellier, j'ai eu la chance de donner une représentation où assistait M. Colbert. C'est lui qui me rappelle à Paris.

— A la bonne heure, enfin ! voilà de la justice !... Et tu jouais sans doute là-bas une pièce de ta composition ?

— Je n'en joue jamais d'autres.

— Quel est le nom de cette pièce ?

— Le *Dépit amoureux*.

Molière avait ses deux mains dans les miennes. Je ne me lassais pas de le regarder ; c'était à mon tour de pleurer de joie. Tout à coup la reine Christine passa derrière mon fauteuil, et me dit assez haut :

— C'est un de vos amants, sans doute ?... Un fort bel homme !

Il me fallait cette grosse sottise pour me rappeler qu'elle était là.

— Non, madame, dis-je avec dignité, je suis sa mère.

— Oh ! oui, ma seconde mère, ma bienfaitrice, celle à qui je dois tout ! s'écria Jean-Baptiste, me dévorant les mains de caresses.

Je le fis lever.

— Mon ami, lui dis-je, vous êtes en présence de la reine de Suède !

Il ouvrit de grands yeux et crut que je me moquais de lui. Le menant alors à Christine, j'ajoutai :

— Permettez-moi, madame, de présenter à Votre Majesté

un auteur qui, je l'affirme, portera l'art du théâtre aussi haut que possible. On dira bientôt Molière comme on dit Corneille.

— Bravo! fit Christine. J'adore les auteurs! Vous vous êtes assez baisés... À mon tour!

Jetant aussitôt les bras au cou de Jean-Baptiste ébahi, elle lui donna la plus vive et la plus robuste des accolades.

Il se pencha pour me dire à l'oreille :

— C'est une folle?

— Non, vrai, c'est une reine.

Molière n'en revenait pas. Une fois envahi par Christine, l'entretien devint général. Jean Baptiste nous annonça qu'on l'autorisait à ouvrir une salle au Petit-Bourbon, et qu'il devait y jouer, le soir même, avec l'élite de sa troupe.

— Ah! ma bonne amie, nous irons! s'écria la reine.

— Madame, répondis-je en m'inclinant, vous me faites infiniment d'honneur, j'accepte. Quel sera le spectacle, Jean-Baptiste?

— Le *Cocu imaginaire*, d'abord.

— Un titre assez leste! fis-je en souriant.

— Mais non, dit Christine, je le trouve superbe!

— Et l'on terminera par les *Précieuses*, ajouta Molière, par la pièce même qui a causé mon exil.

— A merveille!... Oh! la bonne vengeance!

— Les *Précieuses*, qu'est-ce que cela? demanda la reine.

— Votre Majesté, dis-je, n'a pas été sans entendre parler de cet évêque d'Ypres dont les propositions viennent d'être condamnées par la cour de Rome, chose assez fâcheuse pour les solitaires de Port-Royal, qui soutenaient sa doctrine?

— Oui, vous parlez de Jansénius.

— Précisément. Lui et ses disciples dénaturent le dogme religieux, exagèrent tout et sont à juste titre accusés d'intolérance. Eh bien, madame, les *Précieuses* étaient les jansénistes de l'amour.

— Voilà qui est admirable de justesse et de vérité ! s'écria Molière.

Il promit de nous envoyer une loge pour le Petit-Bourbon, m'embrassa tendrement et sortit.

— Je trouve cela bien singulier, dit Christine ; se faire de telles caresses et n'être qu'amis !

— Voilà justement, madame, le plus doux privilége de l'amitié, c'est de pouvoir se montrer expansive en dehors du tête-à-tête. Après tout, l'amour n'est pas à mes yeux un sentiment bien respectable ; mais j'ai pour l'amitié la vénération la plus grande, et mes amants n'ont pas de rivaux plus à craindre que mes amis.

Elle me donna sa huitième ou dixième accolade, et me supplia de la mettre au nombre de ces derniers.

Décidément, j'avais fait la conquête de Sa Majesté Suédoise, qui voulut rester avec moi jusqu'à l'heure du spectacle. Elle m'accabla de plus en plus de ses témoignages d'affection, me dit que son projet, en quittant la France, était d'aller habiter Rome, et que, si je voulais, elle m'emmènerait avec el .

Je la remerciai de ses offres, affirmant que j'avais beaucoup trop d'amis pour aller vivre loin d'eux.

Puis je sonnai Perrote, et j'ordonnai qu'on servît à la reine une collation de viandes froides et de confitures. Après avoir mangé comme une ogresse, Christine se rappela son grand écuyer et son capitaine des gardes. Elle me demanda permis-

sion de leur envoyer une dinde, qu'ils dévorèrent à l'office.

La loge de Molière arriva.

Nous étions à cinq heures au Petit-Bourbon.

Rappelée par les devoirs de sa charge auprès d'Anne d'Autriche, madame de Choisy ne put nous accompagner.

Si j'avais été surprise jusque-là des discours et des manières de Christine, je le fus bien davantage de sa tenue au théâtre. Jamais, je ne dis pas une reine, mais une femme de la halle, ne se conduisit de la sorte. Pendant toute la pièce du *Cocu imaginaire*, elle poussa des éclats de rire convulsifs, tantôt se tordant et jurant Dieu, tantôt se renversant sur moi, tantôt jetant les jambes par-dessus les bras de sa chaise, deçà, delà, montrant ce que les autres cachent.

Trivelin et Jodelet, les deux bouffons de la Comédie-Française et de la Comédie-Italienne, ne prenaient pas, dans leurs farces, de postures plus grotesques et plus ridicules. En vain je lui adressai de respectueuses observations, lui faisant voir qu'elle attirait sur nous les regards du public.

Sa Majesté m'envoya paître le plus cavalièrement du monde et me pria de la laisser rire.

Pendant six mois environ qu'elle fut à Paris, elle m'honora de sa visite presque toutes les semaines, et, franchement, j'en avais de cette reine des Goths par-dessus la tête.

Apprenant qu'elle venait de partir pour Fontainebleau, je m'en croyais débarrassée, lorsqu'un jour, de fort grand matin, le chevalier Sentinelli vint me dire qu'elle me demandait au Palais-Royal.

Elle était revenue depuis deux jours sans que j'en fusse instruite.

J'avais bien envie de décliner ce nouvel honneur; mais, pensant que, si je refusais d'aller la trouver, elle viendrait sans doute elle-même chez moi, je me rendis au Palais-Royal, dont on avait mis une partie des appartements à sa disposition.

On m'introduisit chez Christine.

A ma grande surprise, je la trouvai tout en larmes et couchée sur un méchant lit, avec une chandelle éteinte à côté d'elle.

Pour bonnet de nuit, elle avait une serviette autour de la tête, et pas un cheveu, vu qu'elle s'était fait raser le soir précédent.

Lorsque je la vis dans cet accoutrement bizarre, j'eus une peine infinie à tenir mon sérieux, malgré la douleur dont elle semblait accablée.

Me saisissant les deux mains et m'attirant auprès de son grabat :

— Je vous crois mon amie, dit-elle, mon amie sincère ?

— Oui, madame, je serais au désespoir que vous le missiez en dout

— J'ai un chagrin, ma bonne Ninon, un chagrin horrible.

— Que vous est-il donc arrivé?

— Vous le saurez plus tard. Il faut que je sois encouragée, soutenue. Restez avec moi, je vous en conjure !

Sentinelli entrait.

Il s'approcha sans façon du lit de Christine et parla quelques instants à voix basse.

— M'empêcher ! s'écria-t-elle, on oserait m'empêcher ! Ne suis-je pas reine ? n'ai-je pas le droit de haute justice ?

Le capitaine des gardes se pencha de nouveau à son oreille.

Christine lui répondit :

— Eh bien, soit, dissimulons! Dans une heure je retournerai à Fontainebleau. Là, du moins, nous serons libres.

Sentinelli fit un signe d'approbation et quitta la chambre.

« Droit de haute justice... Là, du moins, nous serons libres!... »

Je ne sais pourquoi ces paroles me donnèrent le frisson. J'allais interroger la reine à cet égard, lorsque tout à coup je la vis faire un signe de croix et se frapper la poitrine. Elle sonna ses femmes, qui entrèrent.

— Allez me chercher un confesseur, dit Christine, et amenez-le-moi promptement.

— Qui Votre Majesté veut-elle prendre? lui demanda-t-on.

— N'importe... le premier venu, pourvu que ce soit un évêque.

Les femmes s'éloignèrent.

Sa Majesté me pria de l'aider dans sa toilette, qui ne fut pas longue. Elle passa un justaucorps pelé, une petite vilaine jupe de couleur jaune et une coiffe. Sous ce costume, avec ses yeux rouges de larmes, elle était affreuse, d'autant plus qu'au travers de son chagrin on lisait sur sa physionomie je ne sais quoi de féroce qui faisait trembler. J'essayai de lui adresser quelques questions, elle ne me répondit que ces mots :

— Plus tard! plus tard!

Deux secondes après, elle ajouta d'une voix suppliante:

— Je vous emmène à Fontainebleau, ma chère Ninon : pour Dieu, ne me quittez pas!

Le confesseur fut introduit. C'était M. d'Amiens, qu'on avait été querir aux Feuillants, d'où il sortait de retraite.

Il entra avec son bonnet carré et son rochet.

Je voulus m'éloigner. Un geste de Christine me signifia de reculer seulement jusqu'au fond de la pièce. Puis elle se mit à genoux devant l'évêque, qui venait de s'asseoir.

La confession dura cinq minutes.

Christine la fit assez bas pour que je ne pusse rien entendre. Tout en parlant à l'évêque, elle ne cessait de le regarder entre les deux yeux, ce qui me parut le déconcerter beaucoup.

Si M. d'Amiens fut édifié, ce dut être des sentiments de la pénitente plutôt que de sa mine.

Il se hâta de lui donner l'absolution et partit.

La reine commanda son carrosse. Nous allâmes aux Feuillants, où elle communia.

Je songeai tout naturellement qu'une femme qui se comportait d'une manière aussi religieuse ne pouvait avoir de dessein sinistre. Un sentiment de curiosité prit le dessus; je consentis à la suivre à Fontainebleau, où je devais apprendre enfin la cause de ses larmes.

On alla grand train.

Monaldeschi et Sentinelli étaient avec nous dans le carrosse. La reine n'adressa pas un mot au premier pendant tout le voyage. Nous arrivâmes à cinq heures du soir.

La nuit commençait à descendre.

On soupa. Christine dit ensuite au grand écuyer d'une voix sombre :

— Monsieur le comte, vous allez vous rendre dans la galerie des Cerfs, où je vous rejoindrai bientôt.

Puis, se tournant vers Sentinelli, je l'entendis murmurer :

— Qu'on exécute impitoyablement mes ordres. Suis-le!

Toutes mes craintes revinrent. J'attendais qu'elle me donnât enfin l'explication de ce mystère ; mais elle s'occupa de changer de toilette et s'habilla tout de noir. Cela fait, elle me prit le bras sans mot dire.

A la porte attendaient vingt suisses, également vêtus de noir, avec des hallebardes garnies de crêpes.

Dix nous précédèrent; les dix autres nous suivirent, et l'on se dirigea vers la galerie où Christine avait envoyé le comte l'attendre.

— Au nom du ciel, madame, balbutiai-je, que va-t-il se passer? Pardonnez à ma terreur... On dirait les apprêts d'un supplice!

Elle ne me répondit que par un sourire ; mais ce sourire, je ne l'oublierai de ma vie.

La galerie des Cerfs était éclairée par huit pages qui portaient des torches. Au fond, j'aperçus Monaldeschi, agenouillé devant un moine et les mains liées derrière le dos. Debout à sa droite, Sentinelli, recouvert d'une jaque de mailles, tenait son épée nue.

— Miséricorde! criai-je en joignant les mains avec épouvante, est-ce que vous allez le faire mourir?

Les lèvres de Christine se contractèrent de nouveau par son rire sinistre.

Elle avait la figure pâle, mais son œil étincelait de colère et de haine.

Cependant Monaldeschi venait de l'apercevoir. Il se redressa, bondit jusqu'à elle et se roula suppliant à ses genoux.

— Grâce! grâce! cria-t-il d'une voix désespérée.

— Est-il vrai, lui demanda la reine, que, pendant le dernier voyage de Sentinelli à Rome, tu as ouvert les lettres qu'il m'adressait et celles que je lui envoyais en réponse ?

— C'est vrai... Je suis coupable... mais grâce!... grâce de la vie !

— Lâche! dit Christine. Montre du moins quelque force d'âme et sois homme en face de la mort !

Tirant de la poche de sa robe une espèce de brochure et la lui mettant sous les yeux :

— Est-ce toi, dit-elle, qui as payé l'auteur de ce libelle infâme, où l'on m'accuse d'avoir eu trente amants et d'en avoir empoisonné vingt ?

— Pitié ! pitié ! s'écria le malheureux, dont le visage livide et chargé d'angoisse était horrible à voir.

— Est-ce toi? Réponds.

— Que Votre Majesté me pardonne... La jalousie me dévorait le cœur. Au nom de mon dévouement passé, madame, au nom de vos aïeux, laissez-moi vivre !

— T'es-tu confessé ? demanda-t-elle avec un calme effrayant.

Monaldeschi s'affaissa sur lui-même en poussant un cri sourd. Il comprenait qu'il n'y avait plus d'espérance.

Christine fit signe aux gardes ; ceux-ci relevèrent le comte et le reconduisirent à la place qu'il avait quittée.

— Oh ! madame, pardonnez-lui ! m'écriai-je. C'est affreux ! M'avoir amenée pour assister à cet épouvantable spectacle... Non, non, vous ne le tuerez pas !... Une femme ne peut donner ainsi un ordre de mort !

— Je ne suis pas femme, répondit-elle; je suis reine, et j'ai le droit de punir un traître.

Elle étendit le bras.

Je vis, à la lueur des torches, briller l'épée de Sentinelli. Une lutte effroyable eut lieu entre le bourreau qui frappait et la victime qui se débattait.

Le sang ruissela jusqu'à moi ; je m'évanouis d'horreur.

TROISIÈME PARTIE

I

En reprenant mes sens, je me trouvai dans la pièce où nous avions dîné.

Christine était à côté de moi. Elle me dit de l'air du monde le plus paisible :

— Vous avez eu tort de vous émouvoir de la sorte. Faire couper le cou à ce misérable en Suède ou ici, n'est-ce pas la même chose ?

Je la regardais en frissonnant, et je fus sur le point de m'évanouir une seconde fois.

— Madame, je vous en conjure, balbutiai-je, faites-moi donner un carrosse, que je m'en retourne à Paris.

— Voyager à une telle heure ! y songez-vous ? Pourquoi ne pas coucher? demain nous partirons ensemble.

— Non! non!... Dans ce château, après ce meurtre... Je veux partir à l'instant même!

Christine fit quelques tours dans la chambre avec agitation; puis elle haussa les épaules et murmura :

— Bégueule!

Sur ce mot charmant, Sa Majesté Suédoise disparut. Je ne devais plus la revoir.

On vint bientôt me dire qu'une voiture était à mes ordres. Je m'empressai de descendre, peu curieuse de faire des adieux plus réguliers à la reine, et je montai en carrosse par une nuit noire, exposée sur la route aux attaques des voleurs, mais enchantée de fuir ce lieu maudit.

Je me fis conduire, en arrivant, chez la comtesse, à qui je racontai les épouvantables détails de mon voyage. Elle envoya prévenir Mazarin, qui voulut m'interroger lui-même.

Le ministre tomba de son haut lorsqu'il apprit de ma bouche toutes les circonstances de l'exécution du grand écuyer.

Un courrier fut expédié sur l'heure à Christine, pour lui défendre de reparaître à Paris.

Rentrée chez moi, j'y tombai malade, et je restai dans mon lit environ trois semaines, ne pouvant goûter un instant de sommeil sans faire des rêves de meurtre, et voyant toujours ce ruisseau de sang qui avait coulé jusqu'à moi.

Plus je réfléchissais, moins je comprenais le motif pour lequel cette abominable femme avait voulu me rendre témoin de l'exécution de son amant. Depuis, on m'assura qu'elle croyait, par ce spectacle, me donner une haute idée de sa puissance de caractère et de sa justice.

Quand j'allai mieux, on vint me chercher de la part de la

reine, qui voulait, elle aussi, m'entendre raconter ce drame lugubre.

Mon récit la fit pâlir, ainsi que toutes les dames d'honneur.

Les amours de Marie de Mancini et de Louis XIV devenaient de plus en plus sérieuses. Anne d'Autriche commençait à manifester quelque inquiétude.

Sans rien dire au ministre, elle écrivit à Madrid pour nouer elle-même les premières négociations d'un mariage entre son fils et l'infante d'Espagne.

Mazarin ne tarda pas à être instruit de ces menées secrètes.

Un soir, comme j'allais quitter le Louvre, je trouvai Marie, qui sortait tout en pleurs de l'appartement de son oncle.

— Hélas! me dit-elle, j'ai le cœur dans l'affliction ! Le cardinal refuse de parler à la reine et ne me laisse aucune espérance.

— Il refuse de parler à la reine . en êtes-vous sûre, Marie?

— Sans doute.

— Je ne puis le croire, chère enfant.

— Mais puisqu'il vient de me le dire!

— Ce n'est pas une raison.

— Pourquoi me rendre un espoir qui n'est plus?

— Votre oncle caresse depuis trop longtemps le projet de vous donner moitié de la couronne de France, pour abandonner ce projet si vite. Il n'est pas homme à céder le terrain sans livrer au moins bataille.

— Croyez-vous? fit-elle en essuyant ses larmes.

— J'en mettrais les deux poings au feu, Marie !

A peine achevais-je ces mots, que nous entendîmes la porte de Mazarin s'ouvrir. L'amoureuse du roi m'attira dans l'embrasure d'une fenêtre.

Le cardinal regarda soigneusement autour de lui.

Nous étions cachées sous d'épais rideaux de damas de Gênes à crépines d'or. Il ne nous aperçut pas. Croyant la galerie déserte, il se dirigea vers un petit couloir sombre que j'avais remarqué plus d'une fois, mais qui me semblait uniquement destiné au passage des laquais de service.

— Vous aviez raison, dit Marie d'un air joyeux, il va chez la reine !

— Par ce couloir?

— Oui, venez ! Il n'y a jamais de gardes. Nous pourrons entendre leur entretien.

La curieuse enfant m'entraîna.

J'étais médiocrement rassurée sur les suites d'une pareille indiscrétion. Mais la nièce de Mazarin m'assura qu'il n'y avait pas le moindre danger d'être surprises, et j'avoue que je n'étais pas fâchée moi-même d'entendre ce qu'allaient se dire Anne d'Autriche et le ministre.

S'il n'y avait point de gardes dans le couloir, il y avait encore moins de lumière.

Nous marchions à tâtons, sur la pointe du pied, retenant notre souffle, et nous arrêtant lorsque nos pas avaient trop d'écho sur les dalles. Il m'arrivait parfois, en ouvrant une porte, de la faire crier : alors je m'arrêtais et j'avais le frisson.

Un instant après, ma compagne se heurtait à quelque boiserie. Nos transes n'en finissaient plus.

Enfin nous nous trouvâmes dans une espèce d'antichambre, éclairée faiblement par la lueur d'une veilleuse placée sous un globe de cristal.

— Nous sommes arrivées! dit la jeune fille.

J'écoutai, palpitante.

La voix de la reine et celle du cardinal frappèrent mon oreille.

— Mais quel obstacle voyez-vous à ce mariage? demandait Anne d'Autriche avec impatience.

Déjà son accent approchait de l'irritation.

— Aucun, répondait le ministre, si ce n'est toutefois ceux que votre fils peut faire naître.

— Mon fils?

— Oui, madame.

— Le roi trouvera-t-il dans les autres cours de l'Europe une alliance plus digne de nous que celle de l'infante?

— Non, sans doute.

— Cette union n'aura-t-elle pas, en outre, l'avantage de terminer nos trop longues querelles avec l'Espagne?

— Je l'avoue.

— Alors quel obstacle mon fils peut-il soulever?

— Le roi est jeune, madame, et les passions de la jeunesse....

— Quelles passions? Mais parlez donc! interrompit Anne d'Autriche, frappant du pied.

— Un roi cède plus facilement à ses caprices que les autres hommes.

— Nous savons cela; finissez avec vos préambules! S'agit-il

de l'affection plus ou moins bizarre que Louis semble témoigner à l'une de vos nièces?

— Justement, répondit le cardinal, il s'agit de cela. Pourquoi ne point en convenir? Toutes les questions s'abordent.

— Et où avez-vous vu, monsieur, que les caprices des rois ou des reines, lorsqu'ils ont le sentiment de leur dignité, entravent jamais en quoi que ce soit la marche des affaires sérieuses? Vous devez mieux que personne savoir qu'il n'en est rien!

— Madame....

— Je vous ai sacrifié deux fois vous-même quand les intérêts du trône et ceux de la France m'en ont fait un devoir.

— Je n'en disconviens pas, dit le cardinal avec un léger ton d'aigreur; mais il est peu généreux à Votre Majesté de me rappeler ces mauvais jours.

— Pourquoi donc? Vous ai-je mis un seul instant à mon niveau?

Il est impossible de rendre le ton majestueux et méprisant tout à la fois avec lequel Anne d'Autriche prononça ces dernières paroles.

— Enfin, madame, le roi est majeur, il est le maître! dit Mazarin, de plus en plus piqué.

— Sans doute, il est le maître. Après?

Marie me serrait le bras avec force.

La malheureuse enfant ressentait une angoisse inexprimable et ne devinait que trop, aux réponses d'Anne d'Autriche, le dénoûment de cette scène.

— Après, après.... balbutia le ministre; je n'y suis pour rien, au bout du compte !

— Dans quoi n'êtes-vous pour rien ?

— Sa Majesté vous dira que je ne lui ai jamais fait à cet égard la moindre insinuation.

— A l'égard de votre nièce?... Pour Dieu, monsieur le cardinal, une fois dans votre vie, ayez de la franchise... Achevez, mais achevez donc!

— Soit ! répliqua Mazarin d'un ton résolu. Je suppose que, chez le roi, le cœur emporte la tête, et qu'il veuille à toute force épouser Marie?...

Mazarin n'acheva pas.

Une exclamation de colère s'échappa du sein d'Anne d'Autriche. Nous entendîmes reculer violemment un fauteuil.

Il me fallut soutenir ma compagne, dont les genoux chancelaient et dont les membres étaient agités d'un tremblement d'effroi.

— Ah ! voilà donc le grand mot lâché ! s'écria la reine avec une violence extrême. Je n'aurais pas cru vraiment que vous auriez cette audace. Vous avez franchi le fossé, j'aime mieux cela ! Du moins la situation devient nette, et nous pouvons nous comprendre.

— Permettez... je n'ai fait qu'une supposition, dit Mazarin, dont l'accent devenait plus timide à mesure que celui de la mère de Louis XIV prenait plus d'énergie.

— Une supposition ! Dis plutôt, misérable, que tu viens de me révéler ta pensée tout entière et de trahir tes projets ambitieux! cria la reine avec un éclat de voix terrible.

Marie sanglotait; des soupirs étouffés soulevaient sa poitrine.

— Du calme, au nom du ciel! murmurai-je, ou nous sommes perdues!

— Madame, dit le cardinal, daignez parler moins haut: près d'ici, dans les antichambres ou dans les galeries voisines, on vous entend peut-être....

— Eh! que m'importe? ai-je des ménagements à garder? reprit Anne d'Autriche avec une ironie sanglante. Est-ce que jamais vous avez été dans mes mains autre chose qu'un instrument? J'ai conservé la popularité pour moi, monsieur, et je vous ai laissé la haine. Qui de nous est le plus habile, je vous prie?

— Assez, dit Mazarin; de grâce, apaisez-vous et laissons ces discours.

— Vous allez écrire à don Louis de Haro, monsieur! vous allez lui demander une entrevue à l'île des Faisans pour traiter des conclusions du mariage!

— Mais il me semble, objecta le ministre, que le consentement de Sa Majesté...

— Est inutile pour une première conférence, interrompit Anne d'Autriche.

— Cependant...

— Écrivez, vous dis-je, sur-le-champ, sans retard... je vous l'ordonne, moi, la reine!

— J'obéis, murmura Mazarin.

— A la bonne heure.

— Toutefois je vous prie de vouloir bien dire au roi...

— Je lui dirai, monsieur le cardinal, que si jamais il com-

mettait l'indignité dont, il n'y a qu'un instant, vous le supposiez capable, je me mettrais avec mon second fils à la tête de toute la nation contre le roi et contre vous !

A ces foudroyantes paroles, qui achevaient d'écraser ses espérances, Marie Mancini posa la main sur son cœur.

Puis, jetant un cri, elle tomba à deux genoux sur le parquet [1].

Je perdis alors complétement la tête et je m'empressai de fuir, laissant la nièce du ministre à son triste sort, et préoccupée d'une pensée, d'une seule : c'est que je n'éviterais pas, cette fois, les *Repenties* pour le reste de mes jours, si j'étais aperçue du ministre et de la régente.

Comment, au milieu de l'obscurité, pus-je réussir à traverser de nouveau les appartements que nous avions parcourus? Le hasard me vint en aide, ou plutôt ce fut la Providence, qui savait, en fin de compte, que le cloître n'était nullement dans mes goûts.

Je passai une nuit cruelle.

Qu'est-il arrivé au Louvre après ma fuite? Il est impossible qu'Anne d'Autriche et Mazarin n'aient pas entendu le cri de désespoir de la jeune fille. On l'aura surprise en flagrant délit d'espionnage.

Alors qu'a-t-elle pu répondre, la pauvre enfant?

M'a-t-elle nommée? Je ne la croyais pas capable de cette

[1] Certains auteurs du temps prétendent que le roi survint au milieu de cette conversation, et que le cardinal, se précipitant aux genoux de Leurs Majestés, supplia Louis XIV d'épouser sa nièce, et la reine de le souffrir. Nous ne croyons pas que Mazarin, malgré son caractère sans dignité, ait pu descendre à une telle bassesse. (Note de l'Éditeur.)

indélicatesse ; mais, dans un trouble pareil, on s'oublie, on divague, on se perd et on perd les autres.

Je m'excitai si bien l'imagination avec ces pressentiments, que, le jour venu, le moindre bruit me donnait des battements de cœur. Il me semblait, à chaque minute, entendre le pas des exempts dans mon antichambre. Vers onze heures, j'eus l'idée d'envoyer chez madame de Choisy.

Je n'osais moi-même aller au Louvre.

Comme je terminais une lettre, où je suppliais la comtesse de prendre adroitement des informations et de savoir si j'étais compromise, un carrosse entra dans la cour. Le battement de cœur me reprit aussitôt.

Je m'approchai de la fenêtre.

Deux femmes descendirent de voiture ; c'était la dame d'honneur elle-même avec mademoiselle de Mancini.

Une exclamation s'échappa de mon sein. Je courus précipitamment à leur rencontre.

— Oh ! parlez vite ! qu'y a-t-il ? m'écriai-je.

— Il y a, me répondit la comtesse, que notre pauvre Marie entre, ce matin, aux *Filles du Calvaire*, un couvent fort triste, où Anne d'Autriche lui ordonne une retraite d'un mois.

La nièce du cardinal accourut se jeter dans mes bras et se mit à éclater en sanglots.

— Chère petite ! lui dis-je... ah ! je vous ai bien cruellement abandonnée hier au soir ! Mais je me serais perdue sans vous tirer d'affaire.

— Hélas ! s'écria-t-elle au milieu de ses pleurs, si vous saviez comme elle m'a traitée !

— C'est un tort; car, chez vous, Marie, l'ambition se taisait

et le cœur parlait seul. Vous n'avez pas prononcé mon nom? ajoutai-je, presque honteuse de m'occuper de moi en présence de son chagrin.

Elle me répondit par un signe de tête négatif. Je la fis asseoir sur un fauteuil et je dis à voix basse à la comtesse :

— Le roi ne sait donc pas qu'on l'enferme au couvent?

— Pardonnez-moi, ma chère. Sa Majesté vient, il y a une heure, de lui faire ses adieux.

— Il a dû lui témoigner de vifs regrets?

— Oui, pour la forme. — « Croyez bien, Marie, a murmuré Louis XIV à l'oreille de sa maîtresse éplorée, que, si le roi vous quitte, l'homme ne cessera jamais de penser à vous. »

— Touchante et flatteuse consolation !

— Puis il est parti tranquillement ensuite, avec ses courtisans et ses valets de chiens, pour aller chasser dans les bois de Chambord.

— Et vous croyez qu'il a du cœur?

— Je n'ai jamais dit cela, répliqua vivement la comtesse; je suis bien sûre, au contraire, qu'il n'aimera jamais personne que lui.

La triste reine manquée me fit ses adieux avec un redoublement de larmes et de sanglots. Mazarin lui-même avait prié madame de Choisy de la conduire au couvent, qui se trouvait dans mon voisinage. Ces dames, en passant, étaient entrées chez moi.

La nièce du cardinal ne quitta sa retraite qu'au bout de six semaines, pour aller épouser le connétable de Naples, avec lequel il lui fut impossible de vivre.

Elle revint à Paris en fugitive, l'année suivante, espérant

être bien reçue de Louis XIV ; mais le roi, malgré sa belle promesse d'éternel souvenir, avait entièrement oublié la pauvre fille, ou plutôt il ne se souciait plus de cette naïve intrigue de son adolescence. Il donna lui-même l'ordre d'enfermer pour la seconde fois au cloître Marie Mancini.

O l'histoire des amours !

Cette suite de pénibles circonstances me fit renoncer à mes visites au Louvre.

Je compris que les puissants de ce monde ont rarement une affection durable ; ils regardent tout ce qui les entoure comme autant de jouets, qu'ils brisent au premier signe d'ennui ou de fatigue. Leur voisinage ressemble à celui des arbres élevés : on y est plus menacé de la foudre.

Mazarin lui-même en était une preuve frappante.

Je le plaignais presque, en songeant au nombre incalculable d'humiliations qu'il avait dû subir pour acheter sa faveur.

A partir de ce moment, le mariage de Louis XIV avec l'infante marcha grand train. Comme l'avait ordonné Anne d'Autriche, une première conférence eut lieu à l'*Ile des Faisans*. Puis toute la cour prit le chemin de la frontière d'Espagne, et je ne sais plus quel seigneur fut chargé d'épouser par procuration Marie-Thérèse à Fontarabie.

Cependant Louis XIV se trouvait à deux pas du lieu où l'on célébrait l'hyménée ; mais les rois se marient d'après les règles du cérémonial, qui n'ont pas avec celles du bon sens le moindre rapport.

Ceci avait lieu au mois de juin de l'année 1660.

La guerre finit en même temps avec l'Espagne. On se disait

tout bas qu'une des clauses secrètes du traité des Pyrénées était le pardon de M. le Prince.

Tout le monde fut ravi de cet arrangement, moi la première.

Condé, je l'ai dit plus haut, avait emmené avec lui chez les Espagnols M. de Fiesque, l'un de mes deux blessés de la Bastille, et j'appris avec douleur la mort du comte, tué en Catalogne par un éclat d'obus. Je ne pouvais moi-même aller interroger sa veuve pour savoir ce qu'était devenue ma fille ; mais j'envoyai deux personnes adroites la sonder à cet égard.

Elle déclara qu'elle n'avait de ce fait aucune connaissance.

Insister devenait impossible.

J'eus besoin, dans l'inquiétude où cette réponse me plongea, de me rappeler la promesse sacrée de Fiesque ; puis j'éloignai de mon esprit un souvenir qui ressemblait beaucoup à un remords.

Le 26 août, la jeune reine fit son entrée à Paris.

J'allai en grande société jusqu'à Grosbois au-devant du cortége, et je pus voir Marie-Thérèse au moment où elle passait devant l'abbaye des Camaldules.

On ne pouvait dire qu'elle était jolie ; mais, pour une Espagnole, elle avait une blancheur de peau surprenante.

Parée du manteau royal de velours violet, semé de fleurs de lis d'or, et vêtue par-dessous d'une robe blanche de brocart, au devant de laquelle tombait une magnifique rivière d'émeraudes, elle produisit sur la multitude un grand effet de prestige.

On trouvait surtout qu'elle portait merveilleusement bien la couronne.

Dieu me préserve de décrire ici le cortége, qui fut trois

heures entières à défiler; cela m'obligerait à faire mention d'une quantité de personnages, tous mieux en cour à cette époque les uns que les autres, mais dont la plupart sont oubliés aujourd'hui.

Seulement je profiterai de l'occasion pour dépeindre, en quelques mots, les costumes qui étaient de mode, et donner un aperçu des mœurs de Paris au commencement de ce règne.

Les hommes avaient la perruque longue, descendant jusqu'aux épaules en boucles désordonnées.

Ils se coiffaient d'un petit chapeau rond, à basse forme et à bords très-amples, toujours garni d'une grande plume qui retombait indifféremment à droite ou à gauche. Leur justaucorps ne dépassait pas la ceinture; ils y rattachaient le haut-de-chausses avec des rubans.

Chez les uns, ce haut-de-chausses, en étoffe de soie bouffante, n'allait que jusqu'à mi-cuisse; chez les autres, il était tout d'une venue et ne s'arrêtait qu'aux genoux. Ils avaient avec cela des demi-bottes très-évasées. Un large baudrier en sautoir soutenait leur épée, qui touchait à terre, et un manteau appelé *balandran* couvrait le justaucorps et le baudrier.

Les femmes tressaient leurs cheveux et les fixaient derrière la tête. Quelques touffes bouclées bavolaient de chaque côté des tempes et accompagnaient avantageusement le visage.

Elles jetaient par-dessus un escoffion, dont les pointes flottaient sur leurs épaules ou se nouaient sous le cou.

Leur robe à larges manches et à long corsage se retroussait des deux côtés, et laissait voir un jupon garni de broderies ou de dentelles.

Presque toutes portaient le masque en velours noir, doublé de satin blanc.

Ce masque se ployait au besoin comme un portefeuille et n'avait point de ligature. On le maintenait au moyen d'une petite verge en fil d'archal, terminée par un bouton de verre, qui se plaçait dans la bouche et servait à déguiser le son de la voix.

Mais toutes les femmes ne se mettaient pas d'une manière aussi décente.

La tenue de beaucoup de bourgeoises était vraiment scandaleuse.

Elles allaient dans les promenades, dans les cercles, au bal, à la messe, au confessionnal et même à la communion, avec les bras, les épaules et la gorge entièrement nus, de sorte que les hommes dévots se plaignaient amèrement de ne pas trouver, même à l'église, un abri contre la tentation.

Cette rage de se décolleter alla si loin, que le sieur Gardeau, curé de Saint-Étienne, se mit à crier un dimanche au prône :

— « Eh ! mesdames, pourquoi ne pas mieux vous couvrir en notre présence ? Ne sommes-nous pas de chair et d'os comme les autres hommes ? C'est un grand péché, savez-vous, que d'exposer ainsi vos pasteurs à tomber dans le crime par la vue de vos *tymbales !* »

Il va sans dire que le mot fut recueilli. Les *tymbales* du curé Gardeau passèrent en proverbe.

Encore si ces dames eussent borné là leur dévergondage ; mais on les voyait sortir à toute heure, et le plus souvent sans leurs époux. Du reste, la présence de ces derniers ne gênait en rien les intrigues amoureuses. Le baiser passait pour une

simple civilité; l'adultère se considérait comme une galanterie. Un mari jaloux, une épouse fidèle, une fille chaste, étaient trois choses qu'on pouvait rencontrer isolément peut-être, en cherchant bien; mais à coup sûr elles ne se trouvaient jamais réunies dans une même famille.

Disons, en outre, que les petits chiens étaient fort à la mode.

On les caressait avec une tendresse extrême, surtout ceux qui avaient le museau pointu et les oreilles coupées.

A la passion des carlins et des levrettes ces gentilles personnes joignaient l'habitude de priser et de fumer, ce qui accrut tellement la consommation du tabac, que M. Colbert, en bon administrateur, se hâta de lui imposer une surtaxe de trente sous par livre.

Quant à l'obéissance aux maris, point n'en était question.

La plupart de ces dames écrivaient et faisaient des livres; les plus pieuses consolaient les chagrins du cœur, et les plus sobres mangeaient par jour autant de fois que les Musulmans prient.

Déjà l'aspect de la ville, grâce à l'accroissement de la population, offrait ce tohu-bohu curieux qui, depuis, s'est accru encore.

On eût dit que les maisons avaient fait la gageure de grimper les unes par-dessus les autres, tant elles se pressaient et s'entassaient dans tous les quartiers. On les voyait envahir jusqu'aux ponts de la rivière, et avec cela beaucoup d'habitants logeaient encore sur les toits.

Dans les rues, les voitures de place faisaient un vacarme épouvantable.

Ces voitures étaient délabrées et couvertes de boue ; les chevaux qui les tiraient n'avaient que les os et mangeaient en marchant.

Pour les cochers, tous gens brutaux, enroués, querelleurs, ils faisaient un claquement continuel de leur fouet, qui, s'unissant au bruit des roues, au son des cloches, aux cris des marchands d'herbe, de laitage et de marée, augmentait tellement le tintamarre, qu'on eût cru toutes les furies déchaînées et qu'on y regardait à deux fois avant de se convaincre qu'on n'était pas en enfer[1].

Ajoutez à cela qu'on jetait toutes les immondices par la chaussée.

Soleil ou pluie, c'était une boue perpétuelle, ce qui n'empêchait pas les femmes d'aller en mules de velours, ni les laquais ni les pages de se vêtir d'écarlate. L'or et l'argent brillaient sur tous les habits.

La ville ressemblait à une immense auberge.

A droite, à gauche, par devant et par derrière, on ne voyait que tables d'hôte, cabarets, tavernes et taverniers. Les cuisines fumaient à toute heure, parce qu'on mangeait à toute heure.

Il eût déjà suffi de détruire Paris pour peupler et nourrir trois cents villes désertes.

Si les mœurs de la bourgeoisie étaient corrompues, il va sans dire qu'il fallait chercher de bas en haut la source de cette corruption. La noblesse et le clergé donnaient l'exemple de tous les vices, de toutes les bassesses, de toutes les débauches.

[1] Si mademoiselle de Lenclos vivait de nos jours, que dirait-elle?

(Note de l'Éditeur.)

Meurtres de sang-froid, vols effrontés sans besoin, envies étranges sans sujet, trahisons sans ressentiment, avarices insatiables, lâchetés décorées du nom de grandeur d'âme et désespoirs stupides au milieu du bonheur, voilà ce qu'on rencontrait à chaque pas à la cour.

Pour gouverner plus sûrement, le cardinal-ministre lâchait la bride aux passions les plus effrénées, surtout à la passion du jeu. On jouait nuit et jour, sans cesse, en tous lieux, et l'on ne se gênait en aucune sorte pour *piper*, même au tapis vert du roi.

Les femmes ne se montraient pas là-dessus plus scrupuleuses que les hommes, voire celles qui faisaient parade de dévotion. Seulement, à la fin du jeu, ces pieuses harpies prononçaient une formule, par laquelle on se faisait un don réciproque de ce qui, dans le cours de la partie, aurait pu ne pas être légitimement gagné : petite manière de frauder Dieu aussi subtile que remarquable.

On pouvait voler de cette façon plusieurs milliers de louis en toute conscience, et sans même avoir besoin de demander à son confesseur l'absolution du fait.

Ce fut par ce moyen plein de délicatesse et d'habileté que la baronne de Savoie et la marquise de Créqui s'amassèrent chacune vingt-cinq mille écus de rente.

La tolérance allait plus loin encore.

Des bandits que nous ferions chasser de nos antichambres jouissaient de l'impunité la plus complète.

Ainsi les Pomenars, les Falari, les Charnacé, convaincus de crimes ignominieux, tels que le vol à main armée sur les grandes routes et la fausse monnaie, n'en étaient pas moins admis dans

les sociétés les plus hautes et dans les cercles les plus en vogue, grâce à un nom connu et à un cynisme plaisant.

Qu'on me pardonne d'être entrée dans tous ces détails.

Mais j'ai voulu faire un peu connaître les gens qui ont osé parfois me jeter le blâme, et au-dessus desquels je me place de moi-même dans ma propre estime et dans l'estime publique.

II

Vers le commencement de l'année 1661, Monsieur, frère du roi, épousa Henriette d'Angleterre[1], aimable et gracieuse personne qui, après avoir fait dix ans les délices de la cour, devait avoir une fin si tragique et si imprévue.

Ayant une fois renoncé à mes visites au Louvre, je repris mes anciennes habitudes, ma vie paisible, ma chère philosophie épicurienne.

Saint-Évremond s'occupa de réunir nos amis dispersés.

Il me ramena Marsillac, éternellement amoureux de sa belle duchesse et comptant la voir bientôt rentrer en faveur, ainsi que le grand Condé.

[1] Fille de Charles Ier et de la reine Henriette.

(Note de mademoiselle de Lenclos.)

Gui-Patin nous égaya par son esprit toujours vif et ses piquantes anecdotes.

Vassé, Briolle, d'Elbène, Duras, me jurèrent que les années me prêtaient de nouveaux charmes.

La Châtre m'eût fait signer de bon cœur un second billet.

Villarceaux me rappela nos douces folies, et Corneille, qui vint m'apporter *OEdipe*, reçut sa récompense ordinaire, bien que cette pièce fût loin de valoir le *Cid*.

J'envoyai chercher Molière, et je fis embrasser mes deux grands hommes.

— Ah ! je vous ai devinés l'un et l'autre, leur dis-je ; c'est mon plus beau titre de gloire !

Corneille voulut aller applaudir son jeune émule de Picpus. La foule courait alors au théâtre de Molière, et la salle du Petit-Bourbon se trouva bientôt trop étroite. On permit à Jean-Baptiste d'en ouvrir une plus grande au Palais-Royal même, où nous allâmes voir l'*École des maris*.

Mon poëte de Rouen ne se lassait pas d'admirer cet homme prodigieux, qui écrivait en beaux vers des pièces admirables, et les jouait lui-même avec un talent supérieur.

Molière et Corneille étaient les principaux diamants de mon écrin littéraire. A côté d'eux, toutefois, brillaient encore de quelque éclat d'autres célébrités de la plume.

Voiture était mort.

Mais j'avais M. Despréaux, qui excellait dans la satire ;

Segrais, le poëte favori de Mademoiselle :

L'abbé Godeau, devenu, comme on le sait, évêque de *Grasse*, pour avoir fait une paraphrase du *Benedicite ;*

Jean-Louis Faucon de Ris, seigneur de Charleval, qui tra-

duisit en vers français les odes d'Horace et chanta mes *Oiseaux des Tournelles*. Il fut un des plus aimés.

Enfin je recevais le père Lemoyne, qui avait beaucoup plus d'amour-propre que de talent.

Il essaya de nous lire, un soir, son poëme épique de *Saint Louis*, en dix-huit chants ; nous étions tous endormis au premier.

Je ne parle pas de M. Racine, fort jeune alors. Boileau nous l'amenait quelquefois et le proclamait son élève en poésie.

N'oublions pas maître Adam, le fameux menuisier de Nevers, alors à Paris pour l'impression de ses œuvres. Jean-Baptiste l'appelait en riant le *Virgile au rabot*.

Chapelle, esprit aisé, correct, mais ivrogne au delà de tout ce qu'on peut dire, me présenta son ami Bachaumont.

Ils nous lurent leur *Voyage*, qui nous tint parfaitement éveillés jusqu'au bout.

A cette lecture assistait par hasard notre bon la Fontaine, que madame de la Sablière, l'égoïste, avait accaparé pour elle seule et ne nous permettait de voir qu'à de très-rares intervalles. Il vécut dix-neuf ans chez elle, à écrire ses fables, multitude inouïe de petits chefs-d'œuvre, pleins de finesse et de naïveté, que nos descendants, à notre exemple, apprendront par cœur.

J'eus l'avantage, à cette même époque, de me lier avec madame de la Fayette, célèbre par ses romans de *Zaïde* et de la *Princesse de Clèves*.

Bientôt madame des Houlières, qui n'avait pas encore composé sa charmante idylle des *Moutons*, mais que des œuvres de mérite faisaient déjà surnommer la *Calliope française*, aug-

menta les illustrations de mon cercle, et, chose bizarre, ce fut l'auteur des *Précieuses* lui-même qui me réconcilia avec la duchesse de Montausier, notre ancienne et gracieuse Julie de Rambouillet, dont nous avions traîtreusement désorganisé la cour.

Il manquait à ma réunion Magdeleine de Scudéri.

Moins indulgente que la duchesse, elle ne me pardonnait pas d'avoir jeté le trouble et le désordre dans son doux *pays de Tendre*.

Je ne recevais pas non plus madame de Sévigné. Celle-ci m'en voulait pour un motif dont j'aurai plus tard à donner l'explication.

Enfin j'eus la douleur de voir disparaître de mes assemblées le grand poëte Chapelain, sous le nez duquel Boileau se mit à déclamer un jour :

> Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
> Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve.

On sait le reste.

Je crois que le malin auteur satirique aurait débité tout le morceau, si le père de la *Pucelle* n'eût pris son feutre crasseux pour décamper au plus vite. Il ne reparut plus.

Malgré ces trois absences, on peut voir que j'étais assez noblement entourée.

Du reste, n'était pas admis qui voulait parmi tous ces gens illustres, que je regardais à juste titre comme l'honneur de ma maison.

J'ouvrais régulièrement mon cercle le lundi et le vendredi de chaque semaine.

Le mercredi, je continuais d'aller chez Scarron. J'y attirais une partie de ma société, qui ne s'y ennuyait pas trop, grâce aux beaux yeux de Françoise, aux saillies du poëte cul-de-jatte, et même aux plaisanteries de ce vaurien de d'Aubigné.

On le recevait là forcément.

Il s'invitait à dîner presque tous les jours et soutirait à sa sœur, écu par écu, d'assez fortes sommes.

C'était un fou à lier, un panier percé du premier ordre; mais il me parut bon homme au fond. La ruine de sa famille l'avait déplacé, comme Françoise. S'il prenait, faute d'éducation, des manières détestables, on devait du moins lui rendre cette justice qu'il conservait l'honnêteté dans sa dégradation même.

Quant au maître du logis, il ne bougeait pas de son fauteuil.

Ainsi qu'il me l'avait autrefois déclaré, le pauvre homme ne conservait plus guère que la langue de libre; mais il usait largement de cette liberté.

Je n'ai jamais vu de malade plus comique et plus amusant.

Scarron se plaignit à moi de ce que sa femme le soignait trop bien et l'empêchait de manger à sa fantaisie.

— N'a-t-elle pas raison? lui dis-je. Retenu comme vous l'êtes et dans l'impossibilité de prendre aucun exercice, vous seriez capable de vous faire mourir d'indigestion, mon pauvre ami.

— Ah ! me répondit-il, une bien belle mort!

— Sans doute ; mais nous aimons mieux vous laisser jeûner un peu, afin de vous conserver plus longtemps.

— Ce n'est pas tout, continua Scarron, Françoise ne sort

jamais; elle ne prend aucun plaisir. Je viens de lui dicter le *Roman Comique*. Voici tantôt deux mois qu'elle passe à le recopier de sa belle main, sans compter les huit premiers chants de l'*Énéide travestie*, qu'elle veut à toute force également remettre au net. Elle se tue, voyez comme elle est pâle ! Je vous en prie, ma chère Ninon, venez la chercher de temps à autre, et qu'elle se divertisse avec vous.

— Ah ! gourmand ! m'écriai-je ; et, pendant notre absence, vous êtes capable de manger comme quatre?

— Non... là, sur l'honneur, je vous jure d'en rabattre de moitié !

Je me mis à rire, et j'eus la faiblesse de lui promettre d'emmener sa femme ; mais en recommandant toutefois à Nanon, leur servante, de prendre garde à la voracité du poëte.

On entrait dans le carnaval.

M. le surintendant, qui m'avait demandé permission de me rendre visite, était déjà venu plusieurs fois, aux heures où il pensait me rencontrer seule. D'abord je lui crus l'intention de me faire la cour ; mais je m'aperçus bientôt qu'il n'en était rien.

Franchement j'en fus bien aise.

Les hommes qui recherchaient mon amitié recevaient toujours un meilleur accueil que ceux qui ambitionnaient mon amour.

Bientôt je m'aperçus qu'il désirait me prendre pour confidente.

Il avait une passion sérieuse au cœur.

L'objet de cette passion était la fille du maître d'hôtel de monseigneur le duc d'Orléans, jeune personne remplie de mérite et de grâces.

— Depuis deux mois, me dit-il, je ne néglige aucune occasion de gagner sa tendresse. Est-elle touchée de mes soins? je l'ignore. Avant de faire un pas décisif et de demander sa main, je voudrais que votre expérience en amour décidât si elle m'aime ou si elle ne m'aime pas.

— Oh! oh! monseigneur, vous me croyez donc beaucoup d'habileté dans ces sortes de choses?

— Excessivement, me dit-il avec un sourire où perçait un brin de malice, et je ne veux m'en rapporter qu'à vous.

Il me parla d'une nouvelle fête à sa terre de Vaux, où presque toute la cour et toute la ville devaient assister en déguisements de carnaval.

Mademoiselle de la Baume le Blanc de la Vallière était inscrite en tête de la liste des invités.

Je promis au surintendant d'étudier à cette fête, autant qu'il serait en mon pouvoir, les véritables sentiments de sa maîtresse; et je lui demandai l'autorisation d'emmener avec moi une amie, ce qu'il m'accorda de grand cœur.

Le soir même, j'envoyai chercher madame Scarron, l'invitant à faire ses adieux pour trois jours à son mari; car, la fête ayant lieu le surlendemain, nous n'avions pas une heure à perdre pour préparer nos costumes.

Françoise, dans les choses de toilette, avait un goût exquis; je n'en manquais pas non plus, et ces costumes furent délicieux.

Je passai une robe de satin gris-de-perle, chamarrée de dentelles d'argent, avec des passe-poils roses. Un tablier de velours noir, garni de dentelles d'or et un joli chaperon, tout orné de plumes couleur de flamme, complétaient mon déguisement.

Mon amie s'habilla en pastourelle normande.

Sous sa robe de toile jaune, elle avait des manchettes de passement de Venise; sa collerette était en point de Flandre. Il fallut à toute force lui prêter mes diamants pour attacher à sa houlette.

Je la trouvais adorable, elle me dit que j'étais ravissante. Nous partîmes en carrosse de louage, et nous arrivâmes à Vaux, juste pour le dîner.

On ne devait commencer le ballet qu'à sept heures.

Le fameux jardinier le Nôtre, qui venait d'achever alors les magnifiques jardins des Tuileries et de Versailles, avait été chargé par le surintendant d'organiser dans le parc une salle de bal, au milieu de l'hiver.

C'était un tour de force très-difficile à accomplir; mais le Nôtre ne connaissait pas d'obstacle.

Il fit dresser une tente immense, sous laquelle il dessina des bosquets d'orangers, et qu'il orna d'une myriade d'arbustes fleuris.

Toutes les serres de Vaux furent dépeuplées pour décorer la salle de danse. Quand les invités arrivèrent et remplirent ce paradis terrestre, ce fut un coup d'œil merveilleux.

L'éclat des costumes rivalisait avec l'éclat des fleurs.

M. le duc de Roquelaure était en arlequin ; il avait une batte d'or flexible, des souliers garnis d'escarboucles et un bonnet tout couvert d'émeraudes. M. le comte de Guiche s'était déguisé en moissonneur, M. de Villeroy en Turc et M. de la Meilleraie en Helvétien.

Pour les dames, elles formaient un éblouissant tourbillon de velours, de plumes et de pierreries.

Je cherchais au milieu de cette foule de masques quelques visages de connaissance, lorsqu'un : « Comment vous portez-vous, ma divine ? » prononcé avec un ignoble accent gascon, me fit tourner la tête.

Dans celui qui m'interpellait de la sorte, je reconnus M. le marquis de Montespan, stupide individu que j'avais eu l'honneur de rencontrer pour la première fois chez madame de Choisy.

Il affichait, d'une manière assez ouverte, la prétention d'arriver à mes bonnes grâces.

Mais il gasconnait beaucoup trop pour que j'eusse le moindre désir de l'enlever à sa fiancée, mademoiselle Athénaïs de Mortemart, jeune coquette de la plus belle espérance.

Rempli de présomption et de fatuité, Montespan joignait à ces deux défauts une sottise poussée à l'extrême. Je n'étais donc pas très-flattée de la rencontre, et j'allais aviser à un moyen de me débarrasser du personnage, lorsque M. Fouquet me le fournit presque aussitôt en venant interrompre l'entretien.

Il nous entraîna sans façon, laissant le marquis au milieu d'une phrase.

J'aurais dû commencer par dire que, dès notre arrivée, le maître du château, me désignant du regard une charmante bergère du Lignon, avait murmuré tout bas :

— C'est elle ! Observez !

Mademoiselle Louise de la Baume était venue avec sa mère.

Sa contenance timide et modeste me plut tout d'abord. Elle avait de grands yeux rêveurs, une coupe de figure très-fine et une bouche dont le sourire trahissait les plus belles dents.

Quand elle se leva de table pour gagner la salle de danse avec tout le reste des convives, je m'aperçus qu'elle était boiteuse ; mais, chose singulière, cela devenait chez elle une grâce de plus et ne l'empêchait pas de danser comme un ange.

Pendant le dîner, M. le surintendant s'était beaucoup occupé de Louise. Elle m'avait paru très-indifférente et même un peu ennuyée de ses politesses.

Toutefois son grand œil noir ne pouvait appartenir à une personne naturellement froide.

Au moment où l'amphitryon venait de nous rejoindre et me demandait si j'avais déjà fait quelques remarques, j'aperçus mademoiselle de la Vallière qui dansait vis-à-vis d'un masque, vêtu tout simplement en vieillard, avec une robe de chambre.

Ce masque lui parlait bas dans les intervalles de repos du ballet.

En l'écoutant, Louise n'avait plus son air glacial du dîner.

Sa poitrine palpitait, ses yeux étaient humides de joie ; en un mot, je voyais chez elle une transformation complète.

Dès lors, j'eus la certitude que, si elle aimait quelqu'un, c'était moins le surintendant que le masque vieillard. Mais je n'eus garde, comme on le pense, d'exprimer à notre hôte cette opinion fatale à ses espérances.

— A une première vue, monseigneur, lui dis-je, il est vraiment impossible d'asseoir aucun jugement.

— Enfin, demanda-t-il, croyez-vous que je doive me déclarer et faire une tentative sur son cœur ?

— Gardez-vous-en bien ! lui dit tout à coup une voix à son oreille : Louise de la Vallière est aimée du roi !

Fouquet tressaillit et devint très-pâle.

Le masque qui avait jeté ces paroles à la volée s'éclipsait dans la foule, lorsque le surintendant courut après et le ramena.

— Tu nous affirmes que le roi l'aime, dit-il : eh bien, il faut m'en donner la preuve sur-le-champ !

— La meilleure preuve que je puisse vous donner, répondit l'inconnu, est de vous montrer qui je suis.

Aussitôt il se découvrit la figure.

C'était le Nôtre, l'organisateur de la fête.

— Mais alors le roi est au bal peut-être ? demanda Fouquet, dont la pâleur augmentait d'une manière effrayante.

— Oui, monseigneur. C'est un véritable service que de vous prévenir de sa présence.

— Il est ici ! murmura le surintendant avec rage. Où est-il ? montre-le-moi !

Le Nôtre indiqua du coin de l'œil le masque en robe de chambre qui dansait avec mademoiselle de la Vallière.

— Et crois-tu qu'elle réponde à son amour ?

— C'est une chose à peu près certaine, dit le jardinier.

Le malheureux surintendant avait les yeux hagards ; tous ses membres frémissaient de colère. Il nous quitta brusquement et se perdit dans le tourbillon des danseurs.

— Grand Dieu ! pourvu qu'il ne fasse point d'esclandre ! dis-je en me penchant à l'oreille de le Nôtre.

— Soyez sans crainte. Je me suis empressé de l'avertir, persuadé qu'il se compromettait davantage en restant dans l'ignorance. On ne se heurte pas impunément à l'orgueil du roi. Monseigneur le sait. Voudra-t-il exposer sa fortune pour un caprice ?

Je me nommai au célèbre jardinier.

Il m'offrit le bras le plus galamment du monde, ainsi qu'à ma compagne, et nous raconta où avait commencé l'intrigue de Louis XIV avec mademoiselle de la Vallière.

C'était au dernier bal du Louvre.

Les salons, comme la tente de Vaux, se trouvaient ornés d'arbustes en fleurs, et le roi, voyant Louise arrêtée devant un superbe rosier de Hollande, avait profité de sa contemplation pour lui glisser les premières paroles de tendresse.

Il chargea son jardinier de porter, le lendemain, chez mademoiselle de la Vallière le rosier qu'elle avait tant admiré la veille.

Louise habitait le Palais-Royal comme fille d'honneur de madame Henriette.

— J'étais furieux, nous dit le Nôtre, car je me séparais de mon enfant le plus cher, de celui que je cultivais avec le plus d'amour, et qui pouvait vivre cinquante ans, en ne lui laissant produire qu'une rose par saison. La peste soit des maîtresses auxquelles le roi donne mes fleurs !

— Mais il n'aime donc plus sa femme, le roi ?

— Non, vraiment ; il l'a aimée six semaines : c'est énorme pour lui !

Le Nôtre n'était pas le seul qui fût informé de la présence du maître chez Fouquet.

Au bout d'un quart d'heure, le masque en robe de chambre, voyant la foule se rassembler et chuchoter dans son voisinage, quitta tout à coup la tente.

On ne le revit plus.

Quelques minutes après, la demoiselle d'honneur de la du-

chesse d'Orléans disparaissait à son tour avec madame de la Baume, dont la complaisance ne me parut pas d'une entière édification.

M. le surintendant vint nous rejoindre.

— C'était bien lui! nous dit-il avec un accent de fureur : je me suis approché, j'ai reconnu sa voix... Oh! je saurai mettre un terme à ses indignes tentatives! Il n'aura pas Louise, il ne l'aura pas!

Je lui donnai, ainsi que le Nôtre, tous les conseils possibles de circonspection et de prudence.

Mais je vis bien qu'il ne les suivrait pas.

Je me suis étendue sur cette fête de Vaux, et je dois plus tard entrer dans quelques autres détails, capables, selon moi, de donner enfin l'explication d'une énigme dont peu de personnes ont su trouver le mot : je parle de la disgrâce imprévue, terrible, de M. le surintendant, coup de foudre qui a retenti par toute la terre. L'orage s'est formé sous mes yeux.

On ne cessa de danser qu'avec le jour.

Notre carrosse nous avait attendues; à dix heures du matin, nous étions rentrées à Paris.

Je voulus reconduire Françoise chez elle. Nous rencontrâmes dans l'escalier sa servante, qui s'arrachait les cheveux et jetait les hauts cris.

— Eh! bon Dieu! qu'as-tu donc, ma pauvre fille? dis-je en l'arrêtant.

Nanon passait près de nous sans nous reconnaître, à cause de nos costumes.

Saisie d'un pressentiment funeste, déjà madame Scarron

s'était élancée vers le petit logement qu'ils occupaient au quatrième étage.

— Ah ! me dit la domestique en joignant les mains, il se meurt, mademoiselle, il se meurt !

— Qui donc? parle.

— Mon pauvre maître.

— Bonté divine ! et comment cela ?

— Figurez-vous qu'il a mangé deux pâtés tout entiers, avec une oie de Strasbourg.

— Malheureuse ! tu n'as donc pas tenu compte de mes recommandations ?

— Pardonnez-moi.

— Je t'avais défendu de lui laisser faire aucun excès.

— Sans doute, mais c'est un homme terrible ! Aussitôt après votre départ, il m'a dit avec un petit air câlin : « — Va, Nanon, va voir ton cousin, ma fille ! » Vous savez, mademoiselle, mon cousin Jean-Claude, marmiton en chef dans les cuisines de M. le grand prieur? Il me donne en même temps une lettre à porter à son chenapan de beau-frère. J'y cours, et je vais ensuite avec Jean-Claude passer ma soirée chez Tabarin. Mais, en rentrant le soir, que vois-je? la table mise, sept bouteilles vides, des os de volaille, le frère de madame sous la table, et M. Scarron dans son fauteuil à roulettes, blanc comme un linge, et avec un hoquet, mademoiselle... ah ! quel hoquet !... Cela fait frémir. Toute la nuit, sans trêve ni cesse... Et l'autre ivrogne qui ronflait ! J'ai cru que je deviendrais folle !

En me débitant ce fatras, Nanon me retenait par la manche de ma robe, et m'empêchait de monter l'escalier aussi vite que je l'aurais voulu.

Nous arrivâmes dans la chambre du malheureux poëte. Il était alors couché sur son lit, sans connaissance. Françoise éperdue cherchait en vain à le ranimer.

Dans un coin de la chambre, d'Aubigné, ivre mort, ronflait toujours.

— Un médecin! cria Françoise; au nom du ciel, courez chercher un médecin!

— J'y allais, dit Nanon; mais sans espoir d'en ramener un, car ils ne se dérangent pas à moins d'un écu, et monsieur a mangé les trente livres qui restaient, en achetant sept bouteilles de vin de Beaune, deux pâtés de Chartres et une oie de Strasbourg, qu'ils ont fait monter par le traiteur du coin.

— Mais va donc! va donc! criai-je, lui jetant ma bourse, que j'avais eu de la peine à trouver dans les poches de mon costume.

Vingt minutes après, elle nous ramena un grand escogriffe en robe noire, coiffé d'un chapeau pointu. Il tâta gravement le pouls de Scarron, secoua la tête et murmura :

— C'est un homme mort!

Françoise poussait des cris déchirants.

— Mais, monsieur, dis-je au médecin, vous vous trompez sans doute. Il y a des secours à donner, votre science doit les connaître.

— Non, me répondit-il en palpant de sa main sèche l'estomac du malade: obstruction complète des voies digestives, embarras du cerveau... L'antimoine même ne le sauverait pas.

— Vite! vite! criai-je à Nanon, prends le carrosse qui est en bas, et cours rue de l'Arbre-Sec chercher le docteur Gui-Patin!

— Gui-Patin! l'ennemi déclaré de l'antimoine, notre fléau,

celui des apothicaires?... j'aimerais autant voir le diable, et je me sauve! dit l'homme noir, se précipitant dans l'escalier sur les traces de Nanon.

J'étais moi-même tout en larmes et désespérée de notre impuissance.

Il me vint à l'esprit de prendre de l'eau dans un vase; j'en aspergeai le visage et les mains de Scarron.

Un instant après, il ouvrit les yeux.

Sa femme jeta un cri de joie.

— Françoise!... Ninon!... c'est vous, murmura-t-il... Ah! quel délicieux souper!... Par malheur, il est probable... que je n'en recommencerai jamais... un pareil... si ce n'est dans l'autre monde.

— Oh! mon ami, tais-toi! dit sa femme en l'embrassant : le docteur Gui-Patin va venir, il te sauvera!

— Gui-Patin?... oui, je le connais... un joyeux luron, qui a bec et ongles... Mais j'ai grand'peur... Allons, ce maudit hoquet recommence!... On ne meurt pourtant pas du hoquet?... ce serait à crever de rire... Ah! chienne d'oie! traître de pâté!... C'est égal, ils étaient excellents.

— Mon ami, je t'en conjure, ne parle pas! s'écria Françoise, dont les sanglots recommencèrent.

La poitrine du pauvre poëte se soulevait au milieu de convulsions violentes.

— Non... je ne parlerai plus... en prose s'entend... Ouf!... Diable soit du hoquet!... Voyons, ma femme, prends la plume. Ce n'est pas une indigestion de pâté qui m'étouffe, c'est une indigestion... de rimes... Y es-tu?

— Mais, mon ami...

— Mais je veux rimer, morbleu !

Je fis signe à madame Scarron de céder à ce caprice, afin de ne pas empirer son état en lui donnant de l'humeur.

Elle s'essuya les yeux et se mit en devoir d'écrire.

— Pauvre petite femme ! chère mignonne ! dit Scarron : je te souhaite, après ma mort, un mari plus... alerte. Oh ! ce docteur !... le temps me semble bien long !

— Voyez-vous, il souffre ! il souffre ! s'écria Françoise.

— Il est certain que je ne suis pas... sur un lit de roses. Quand pour l'homme il s'agit de plaisir, le char des heures est emporté par des coursiers rapides... Aïe ! la gorge me brûle !... et, quand il s'agit de souffrance, il est traîné par... des chevaux de fiacre.

— O mon Dieu ! Gui-Patin qui n'arrive pas ! dit madame Scarron en se tordant les bras avec angoisse.

— Laisse donc, mignonne, il va venir... l'essentiel est de tuer le temps. J'ai dit que je rimerais, et je rimerai !... Voyons, sur quoi ?... Sur vous, ma gentille Ninon, fit-il en me tendant sa main décharnée. Essuie tes larmes, petite femme, et... pour la dernière fois... donne-nous ta plus belle écriture.

Françoise sanglotante prit la plume.

Chose extraordinaire, au milieu de ce hoquet qui lui disloquait la poitrine et le faisait bondir sur son matelas, Scarron eut le courage de la plaisanterie, et dicta les vers suivants :

Adieu, bien que ne soyez blonde,
Fille dont parle tout le monde,
Charmant objet, belle Ninon !
La maîtresse d'Agamemnon

N'eut jamais rien de comparable
A tout ce qui vous rend aimable;
Elle était sans voix et sans luth,
Et mit pourtant les Grecs en rut
De si furieuse manière,
Que, ma foi, ne s'en fallut guère
Que tout leur camp n'en fût gâté
Par messire Hector irrité.
Tant est vrai que fille trop belle
N'engendre jamais que querelle.
De peur qu'il n'en arrive autant,
Tâchez de n'en blesser pas tant,
Et commandez à vos œillades
De faire un peu moins de malades.

— Hein?... qu'en dites-vous? Ils sont... détestables. N'importe, j'ai rimé, morbleu! j'ai rimé sur mon lit de mort... car..... j'essayerais en vain de me le dissimuler... je... je meurs!

Un dernier hoquet imprima à tous ses membres un soubresaut terrible; puis il retomba sans mouvement.

Nous nous approchâmes terrifiées.

Scarron n'était plus.

J'essayais d'entraîner Françoise, dont les clameurs perçantes me fendaient l'âme, quand tout à coup une espèce de fantôme se dressa du fond de la chambre et s'approcha du lit en trébuchant.

C'était d'Aubigné.

— Mort! balbutia-t-il en se penchant sur le cadavre. Il a tout mangé, moi j'ai tout bu: lequel était le plus sage?... *De profundis!*

Il gagna la porte et disparut.

L'instant d'après, Gui-Patin entra; mais son art devenait inutile. Pauvre Scarron! il était écrit là-haut que sa mort serait burlesque comme sa vie.

Il y a d'étranges destinées.

III

Gui-Patin me prit à l'écart et me dit :

— Vous savez qu'on vient de lancer une lettre de cachet contre Saint-Évremond ?

Je le regardai fixement.

Il avait l'air très-sérieux. D'ailleurs, s'il eût voulu rire, le moment et le lieu n'auraient pas été bien choisis.

— Sainte Vierge ! pourquoi ? m'écriai-je.

— Parce qu'il a fait des couplets satiriques sur la paix des Pyrénées et sur le mariage. Le roi est furieux. Il est temps que les amis de l'auteur l'expédient en Angleterre ou en Hollande, s'ils veulent lui épargner la Bastille pour le reste de ses jours.

J'étais atterrée de ce nouveau malheur. Mais comment aban-

donner madame Scarron? Elle-même me pria d'aller m'occuper du salut de Marguerite.

— Hélas! me dit-elle au milieu de ses sanglots, en me montrant le corps du malheureux poëte, nous ne pouvons plus rien pour lui!

Je pensais que Saint-Évremond, traqué par les gens du roi, m'aurait envoyé quelque message rue des Tournelles pour m'apprendre le lieu où il se tenait caché : je ne me trompais pas. Deux mots écrits à la hâte me faisaient savoir qu'il avait cherché provisoirement un refuge chez le prieur des capucins du Roule.

Sachant qu'une ordonnance mettait ses biens en séquestre, j'allai prendre vingt mille livres chez mon notaire; puis je courus aux Capucins, et je forçai Marguerite de partir sans plus de retard pour le Havre avec cette somme.

Quinze jours après, il m'écrivit qu'il était en sûreté à Douvres. Grâce à moi, Sa Majesté n'eut pas la satisfaction de l'envoyer à la Bastille.

Il y eut bientôt un grand événement à la cour.

Le cardinal ne s'était jamais consolé de son humiliation chez Anne d'Autriche. Il tomba sérieusement malade. Se voyant sur le point de mourir, il fit appeler Louis XIV, et lui conseilla de porter dorénavant son sceptre. Ce fut là sa vengeance contre la reine mère. Anne d'Autriche y fut très-sensible, car elle adorait le pouvoir.

Mazarin mourut à Vincennes, où il s'était fait transporter, pour fuir un incendie qui éclata au Louvre, un soir de ballet.

Cet Italien ne fut regretté de personne.

On le tolérait depuis la Fronde, mais sans lui accorder la

moindre affection. Chacun méprisait ce caractère ignoble, sans dignité, sans grandeur, tout pétri de bassesse et de ruse. On lui fit cette épitaphe:

Ci-gît l'ennemi de la Fronde,
Celui qui fourba tout le monde.
Il fourba jusques au tombeau;
Il fourba même le bourreau,
Évitant une mort infâme.
Il fourba le diable en ce point
Qu'il pensait emporter son âme;
Mais le fourbe n'en avait point.

J'aurais voulu recueillir chez moi madame Scarron. Elle préféra demeurer dans son petit logement, où tous nos amis continuèrent de la voir, et lui obtinrent, comme veuve du poëte, une pension de deux mille livres.

Du reste, elle se consola très-vite, ce dont je ne lui fais pas un reproche.

Si elle devait au pauvre cul-de-jatte beaucoup de reconnaissance, elle n'avait jamais eu en sa compagnie qu'une dose très-médiocre de plaisir.

Françoise s'acoquina bientôt à une certaine madame Arnoul, dont j'aurai souvent à parler dans la suite, et qui lui enseigna l'intrigue plutôt que la sagesse.

Mais n'anticipons pas sur les événements.

Après le bal donné par M. Fouquet dans sa terre de Vaux, le jardinier le Nôtre vint me rendre quelques visites, et je l'invitai plusieurs fois à ma table. C'était un fort aimable convive, tout franchise et tout cœur. Il espérait que le surintendant, eu égard à la rivalité du roi, renoncerait à sa passion pour Louise de la Vallière. Mais, ou je me connaissais fort mal

en hommes, ou j'étais sûre que cette rivalité même serait aux yeux de M. Fouquet une raison de plus d'entamer la lutte.

Effectivement le Nôtre, à quelques jours de là, vint m'apprendre des nouvelles terribles.

— Ah ! mademoiselle, s'écria-t-il, vous aviez raison : le malheureux persiste dans son amour! Il a fait demander en cérémonie aux parents de Louise la main de leur fille. Nécessairement ils ont été flattés de cette proposition d'alliance, le père surtout, auquel on s'est bien gardé d'apprendre les poursuites de Sa Majesté. M. de la Baume a donc répondu au surintendant qu'il regardait ce mariage comme un grand honneur pour sa famille et pour lui.

— Jésus ! Et qu'a dit le roi ?

— Vous devinez sa colère ; mais comment en expliquer le véritable motif ? Fouquet, décidé à chercher une retraite en Hollande avec sa femme, bravait le courroux royal. Encore ce matin, je l'ai vu pour le prier de mettre plus de circonspection et de ménagement, non dans l'intérêt du roi, mais dans son intérêt propre. Je le trouvai inflexible. Tout à coup, là, devant moi, on lui apporte une lettre. Il la décachette, en fait rapidement lecture, et tombe, comme foudroyé, sur un fauteuil.

— De qui donc était le message?

— De Louise elle-même.

— Ah ! bon Dieu !

— Elle n'écrivait que ces deux lignes : « Renoncez à moi, je ne suis plus digne d'être la femme d'un honnête homme. »

— C'est fort clair : elle a cédé au roi.

— Je le pense comme vous. Sur ces entrefaites, vingt personnes arrivent chez le surintendant. Il leur montre le fatal

billet, donne un libre cours à sa rancune et se répand contre Louis XIV en invectives, bien méritées sans doute, mais d'une imprudence...

— Vous avez raison, d'une imprudence folle.

— Et à laquelle il n'y avait point de remède, car, une heure plus tard, le roi savait tout. Comminges, accompagné de trente soldats aux gardes, alla frapper à l'hôtel de la surintendance. Heureusement, averti par moi, Fouquet venait de prendre la fuite.

— Ainsi Louis XIV ose afficher sa rage jalouse?

— Non, certes! il est mieux conseillé que cela. Tous les ennemis du surintendant l'entourent. On accuse celui-ci de dilapidation des finances. Voilà, convenez-en, le moyen le plus sûr de le perdre et d'avoir gain de cause. Avec une accusation semblable, on fourre un homme à la Bastille et on l'enterre vivant, sans que personne ose se plaindre. C'est la bouteille à l'encre. Le peuple est toujours contre ceux qui le font payer.

— Oh! c'est infâme!

— Je ne dis pas le contraire; mais à la cour toutes les infamies se commettent inpunément. Les biens de Fouquet ont été frappés de confiscation; sa ruine est certaine. Trop heureux encore si, dans ce naufrage, il sauve sa liberté!

Hélas! nous sûmes, deux jours après, que le surintendant, saisi par les gens du roi avant d'avoir pu gagner la frontière, venait d'être envoyé à Pignerol, d'où il ne devait plus sortir!

Il y mourut, après dix-neuf ans de captivité.

Cette disgrâce occupa la France et l'Europe pendant six mois. Fouquet ne manquait pas d'ennemis, mais il avait des amis chaleureux qui prirent hardiment sa défense.

Une injustice de plus ne coûte guère. L'avocat Pellisson, qui devait au surintendant d'avoir été élevé à la charge de conseiller d'État, soutint son protecteur contre des attaques déloyales et fut sacrifié avec lui.

Du fond de la Bastille, Pellisson écrivit des Mémoires où il démontre l'innocence de Fouquet de la manière la plus victorieuse. Quatre ans après, on le laissa libre, et le pauvre surintendant resta dans les fers.

Sa Majesté Louis XIV ne pardonna jamais une rivalité d'amour.

C'était la preuve d'un magnifique orgueil, mais d'un bien petit esprit. Déjà ce prince commençait à croire qu'entre Dieu et lui il n'existait qu'une médiocre différence.

Tout cela désorganisa quelque peu mon cercle; mes poëtes pleuraient le surintendant et chantaient ses malheurs. On parlait même d'une conspiration pour aller attaquer le château de Pignerol et délivrer le captif; mais rien ne réussit.

Voici l'occasion de dire quelques mots au sujet du fameux *Masque de fer*, sur lequel j'ai entendu raconter, pendant trente ans, des histoires si dénuées de vraisemblance.

Le *Masque de fer* a fait trois apparitions, à des époques assez reculées l'une de l'autre.

On l'a vu d'abord à Pignerol, puis vingt ans plus tard à l'île Sainte-Marguerite, et enfin à la Bastille vers les dernières années du siècle.

A l'époque où l'on s'entretint pour la première fois de ce fabuleux prisonnier, beaucoup de personnes affirmaient que c'était le surintendant. Lors de la seconde apparition, M. Fouquet venait de mourir; par conséquent, ce ne pouvait être lui.

On crut généralement alors que le mystère cachait le duc de Vermandois, bâtard de Louis XIV et de la Vallière, enfermé pour avoir donné un soufflet au grand Dauphin ; mais, en 1698, quand on retrouva le *Masque de fer* à la Bastille, M. de Vermandois était depuis longtemps rentré en grâce.

Il fallut imaginer alors d'autres histoires, et Dieu sait qu'on ne s'en fit pas faute.

Tour à tour ce fut :

Le duc de Monmouth, frère de Jacques II, soustrait par la France au supplice, et qu'on n'avait aucun motif de retenir en prison ni de masquer, surtout lorsque son frère eut perdu le trône ;

Le comte Girolamo Magni, enlevé de Turin pour avoir empêché de vendre cette ville à Louis XIV, et que M. de Lauzun vit mourir à Pignerol en 1685, preuve évidente que, treize ans plus tard, il ne pouvait être à la Bastille ;

Puis un fils de la reine Anne d'Autriche et de Buckingham, comme si Louis XIII, aidé de Richelieu, n'eût pas trouvé d'autre moyen de faire disparaître ce fruit de l'adultère.

Enfin la version qui trouva le plus de créance, tout simplement parce qu'elle était la plus absurde, fut celle-ci :

Lors de la naissance de Louis XIV, la reine, délivrée depuis un quart d'heure, aurait, disait-on, ressenti de nouveau les douleurs de l'enfantement et serait accouchée d'un second fils.

Grand embarras. Que va-t-on faire? lequel de ces enfants sera l'aîné? Les uns disent que ce doit être le premier venu au monde ; les autres soutiennent que ce doit être le second, comme ayant été conçu en premier lieu. Bref, pour trancher la difficulté et prévenir les malheurs dont une rivalité entre les

deux frères pourrait un jour accabler le royaume, on fait disparaître un des rejetons royaux et l'on garde l'autre.

Mais l'enfant, élevé loin du Louvre, grandissait en même temps que Louis XIV et lui ressemblait d'une manière frappante.

Autre embarras.

Il est très-possible qu'une indiscrétion vienne lui apprendre un jour sa naissance, et là-dessus on l'enferme, en lui appliquant un masque de fer, afin que personne ne puisse examiner ses traits.

L'inventeur de ce joli conte n'a pas réfléchi qu'il créait en même temps trois monstres de nature : Anne d'Autriche d'abord, qui aurait permis qu'on la séparât d'un de ses enfants; Louis XIII, le roi scrupuleux, le roi chrétien, dont la conscience, en supposant qu'on l'eût un instant égarée, se fût reveillée à coup sûr à sa dernière heure; et enfin Louis XIV, qu'on ne pouvait plus tromper, une fois établi dans sa toute-puissance.

Rien dans les lois divines et dans les lois humaines ne l'autorisait à laisser son frère dans un cachot.

Mais, en France, on aime le merveilleux, et l'on en fabrique à tout prix.

Le dernier gouverneur de la Bastille, homme très-respectable et entièrement digne de foi, m'a donné l'explication du *Masque de fer*, qui d'abord n'était pas de fer, mais de velours noir, comme tous les masques possibles.

Cette explication, la voici en deux mots :

Lorsqu'on transférait un prisonnier d'importance d'une prison d'État dans une autre, et qu'on pouvait craindre, à tort ou

à raison, quelque complot tramé pour briser sa chaîne, on lui couvrait toujours le visage d'un masque, afin qu'il fût impossible de le reconnaître.

Voilà donc le grand mystère dévoilé.

Je ris de bon cœur, en songeant que la postérité s'occupera de toutes les sottises débitées à cet égard, et que des écrivains sérieux entre les mains desquels ces *Mémoires* ne tomberont pas consacreront leurs veilles à résoudre un aussi obscur problème[1].

A la fin de l'année 1662, mourut M. l'abbé Boisrobert, qui alla voir en l'autre monde s'il est permis de chanter vêpres avec une de mes jupes.

Depuis assez longtemps, ce me semble, je parle beaucoup des amours des autres : il ne faut pas en conclure que je n'en avais plus moi-même.

J'étais alors tombée sur un homme si insupportable, que j'ai reculé jusqu'ici de prononcer son nom.

Il s'appelait le comte de Choiseul.

Où l'avais-je connu ? je l'ignore. Un peu partout, je crois : à Vaux, chez la reine, au Cours-le-Prince. Il s'impatronisa chez moi dans un moment de distraction, et fit la sourde oreille, le

(1) De nos jours, le roman-feuilleton ne pouvait manquer d'exploiter cette mine féconde, et M. Alexandre Dumas trouve là-dessus une bien remarquable anecdote. Il fait enlever au Louvre, par d'Artagnan, je crois, le vrai Louis XIV, et le plonge sans aucune cérémonie dans les souterrains de la Bastille, pendant que le *Masque de fer* est installé sur le trône. La ressemblance, du reste, était si prodigieuse, que personne, pas même la reine Marie-Thérèse, femme du roi, ne s'aperçut de la substitution.

M. Alexandre Dumas devrait bien recommander à ceux qui écrivent ses romans d'avoir un peu de respect pour les lecteurs et pour l'histoire.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

jour où je lui laissai entendre que son absence me serait agréable.

Quand je n'aimais plus, je le disais ordinairement sans détour.

Mais Choiseul passait pour fort brutal, et, dans la crainte d'un éclat scandaleux, je ne m'expliquais qu'à demi-mot.

Le galant homme s'obstinait à ne rien comprendre. Il imposait à mes domestiques par des airs de grandeur et cherchait à produire le même effet sur moi, en me parlant de son mérite et des nombreuses qualités qui le distinguaient.

Je lui répondis un jour par ce vers de Corneille :

Ah ! Dieu ! que de vertus vous me faites haïr !

Désespérant enfin de le congédier sans esclandre, j'attirai chez moi Précourt, le célèbre danseur, qui se servait aussi bien de l'épée que des jambes.

J'aurais eu Desmousseaux sous la main, que vraiment j'en eusse passé par là pour me débarrasser du cauchemar qui m'obsédait.

Un matin, M. de Choiseul était à ma toilette.

Précourt entra, bien sermonné par moi et résolu à casser les vitres au premier signal.

Le comte me narrait alors je ne sais quelle anecdote grivoise, où M. de Villeroi avait joué vis-à-vis de sa propre femme un assez piètre rôle et avait dû boire un affront, faute de preuves suffisantes, ce dont M. de Choiseul le blâmait fort.

— Eh ! lui dis-je, vous en parlez bien à votre aise ! Il est très-difficile à un mari, comme à un amant, de s'assurer de l'infidélité d'une femme.

— Non pas, non pas ! s'écria-t-il : bien fin qui m'y attraperait ! Avec un peu de perspicacité et d'attention, on doit, à la seule vue d'un rival heureux, savoir à quoi s'en tenir.

Je le regardai d'un air de surprise extrême, et je lui dis :

— Miséricorde ! comment faites-vous pour être si sûr de ces choses-là ?

— Je crains fort, monsieur le comte, que vous ne péchiez par amour-propre, ajouta Précourt avec un rire significatif.

Choiseul tressaillit et devint pâle ; mais il n'osa point éclater ce jour-là.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, voyant deux couverts mis, il alla sans façon prendre place à la table. Précourt, sortant aussitôt d'une chambre voisine, lui cria :

— Pardon !... je suis désolé... Ce couvert est pour moi.

— Monsieur ! fit le comte, se levant l'œil enflammé de courroux.

— Soyez donc assez aimable, dit Précourt avec infiniment de calme, pour ne pas élever ainsi la voix : on pourrait croire que vous me cherchez querelle.

Choiseul était blême de rage.

Ses yeux tombant alors sur le costume de son interlocuteur, qui tenait moitié du bourgeois, moitié du militaire, il lui demanda avec ironie :

— Dans quel corps servez-vous, monsieur?

— Je sers dans un corps où vous avez servi beaucoup trop longtemps, répondit Précourt sur le même ton. Du reste, ce n'est pas devant mademoiselle que je puis vous raconter mes campagnes. Le boulevard n'est pas loin ; si vous désirez m'y suivre...

Choiseul campa fièrement son feutre sur sa tête, et dit :

— Je ne me bats pas avec un baladin !

— Vous avez raison , monsieur, car le baladin vous ferait danser.

La chose en resta là.

Mon cauchemar disparut pour ne plus revenir. Je me promis d'être désormais sur mes gardes contre les distractions.

Cependant la liaison du roi avec mademoiselle de la Vallière devenait publique. L'exil de Saint-Évremond n'intimidait pas les faiseurs de couplets.

Bussy-Rabutin fut le plus intrépide de tous.

Sous prétexte que la favorite avait la bouche un peu trop grande, il se permit de composer une chanson bouffonne, dont voici le refrain :

Que *Deodatus* (1) est heureux
De baiser ce bec amoureux,
Qui d'une oreille à l'autre va,
Alleluia !

Trois jours après, tout Paris chantait cette sottise.

Bussy-Rabutin aurait pu très-agréablement jouir de son triomphe, si les cachots de la Bastille n'eussent pas eu des murs trop épais pour l'empêcher d'entendre les chanteurs.

Dans le courant de l'hiver, ma bonne comtesse de Choisy, qui m'avait témoigné un intérêt si vif et si tendre, tomba malade et mourut.

Sa perte me fut très-sensible.

Au retour du printemps, je me préparais à transporter mes

(1) *Dieudonné*, surnom du roi.

pénates à Picpus, lorsque madame de Montausier, qui allait aux eaux de Forges, me proposa de l'y accompagner, disant que nous y trouverions société nombreuse, et surtout bonne compagnie.

J'acceptai de grand cœur, et je décidai madame de la Fayette à nous suivre.

Plusieurs fois déjà Gui Patin m'avait conseillé de prendre ces eaux, non que je fusse malade, mais comme préservatif aux maladies à venir.

Je lui riais au nez quand il me tenait ce discours, car je jouissais d'une santé florissante.

Ma fraîcheur était merveilleuse.

Conservant avec mes charmes toutes les apparences de la jeunesse, je ne craignais pas de dire mon âge à tout venant, sûre d'exciter des clameurs et d'entendre crier au mensonge quand j'accusais mon demi-siècle.

Franchement, j'y mettais de la coquetterie.

On m'eût donné tout au plus vingt-cinq ans. Je n'y comprenais rien moi-même; ou plutôt je m'expliquais cela par le sortilége de mon homme noir, dont le souvenir, soit dit en passant, me donnait toujours le frisson.

Je n'en observais pas moins régulièrement ce qu'il m'avait prescrit.

Boire un verre d'eau à Forges, ou en boire un à Paris, revenait absolument au même.

Nous fîmes le voyage gaiement.

Forges n'est qu'à vingt-cinq lieues. J'eus regret, sur ma parole, de n'avoir pas visité plus tôt ce curieux séjour.

On y voit des gens de toutes les parties du monde. Nulle

part ailleurs on ne rencontre une assemblée plus tumultueuse et plus amusante.

Parisiens et campagnards, nobles et bourgeois, moines et religieuses, Français, Anglais, Flamands, Espagnols, chrétiens, huguenots, juifs, mahométans, tout cela boit ensemble, à la même fontaine, une eau détestable qui donne des haut-le-cœur.

A six heures du matin, chacun se lève pour faire cette débauche.

Puis on se promène dans le jardin des Capucins, dont ces bons pères ont abattu les murailles, afin de laisser les promeneurs y entrer plus librement.

Il est vrai de dire qu'au bout de la grande avenue ils ont attaché à un tilleul un tronc fort raisonnable, qu'ils sont obligés de vider presque tous les jours.

Mais chacun, ici-bas, gagne sa vie comme il peut.

On babille à cette promenade, on rit, on s'apprend les nouvelles, et l'on n'épargne ni les caquets ni les médisances. C'est absolument comme à Paris.

Vers neuf heures, une cloche sonne. Les gourmands courent déjeuner, les dévots vont à la messe, et le reste de la matinée se passe à la toilette ou en baguenaudes.

On dîne très-copieusement.

Tout l'après-dîner se consacre à des visites réciproques, où les caquets recommencent.

A cinq heures, des comédiens, détachés de la troupe de Rouen, donnent spectacle jusqu'à sept heures; on soupe, puis la promenade aux Capucins recommence et se termine fort dé-

votement par les litanies, que l'on récite à la chapelle des moines.

Voilà au grand complet l'existence qu'on mène à Forges.

Nous y étions depuis deux jours à peine, lorsque tout à coup la duchesse de Montpensier, qui passait la saison à son château d'Eu, nous arriva en magnifique équipage, avec cinq à six carrosses, toutes ses filles, force valets de pied et un maître des cérémonies.

Contre mon attente, elle me combla de caresses, et voulut que nous fussions constamment chez elle, mes compagnes de voyage et moi.

Je ne fus pas surprise de ce retour d'amitié : depuis environ deux ans elle avait chassé la comtesse de Fiesque, ainsi que madame de Frontenac, notre troisième maréchale de camp d'Étampes.

Le père de Mademoiselle était mort à Blois l'été précédent.

Quel orateur se chargea de l'oraison funèbre du défunt? je l'ignore; mais la besogne était difficile. Vraiment le sujet ne prêtait guère à l'apothéose.

La princesse avait fini son deuil.

Comme chacun se plaignait de la comédie, elle fit venir de Rouen la troupe tout entière et la paya.

La rencontre de mesdames de la Fayette et de Montausier fut d'autant plus agréable à la fille de Gaston, qu'elle-même s'occupait d'écrire. Il nous fallut entendre ses œuvres d'un bout à l'autre. Elle nous lut la *Princesse de Paphlagonie*, l'*Ile imaginaire* et une multitude de *portraits*, genre de littérature qui alors faisait rage.

A parler franc, ce n'était point merveilleux.

Quand je me rappelais la Fronde et la Bastille, je songeais que Mademoiselle avait décidément plus de dispositions pour la guerre que pour les lettres.

Nous commencions à nous ennuyer, lorsque de nouveaux personnages survinrent.

On nous annonça le duc de Roquelaure, le plus fameux hâbleur de France et de Navarre. Il était accompagné du chevalier de Roquelaure, son cousin, grand homme sec, qui sentait son reître et qui eût fait peur au coin d'un bois. A leurs trousses venait clopin-clopant un sieur de Romainville, très-goutteux, mais qui marchait encore assez pour les suivre partout, on ne savait dans quel but, si ce n'est peut-être qu'il donnait au chevalier des leçons d'impiété au cachet ou à l'heure, car ce Romainville était l'irréligion même.

Ces trois originaux défrayèrent la société de balivernes et de sornettes.

Ils n'étaient pas toujours fort convenables, surtout le chevalier et son maître d'athéisme ; mais dans le désœuvrement on excuse bien des choses.

Romainville, qui, au lieu de boire de l'eau de la fontaine, entonnait par jour sept à huit pintes de cidre, tomba gravement malade. Sa goutte lui remonta dans la poitrine. Nous envoyâmes querir un père capucin, pour sauver du moins l'âme de ce chenapan, si faire se pouvait.

Mais, à l'arrivée du confesseur, le chevalier, qui se trouvait là, saisit une escopette, et coucha le pauvre moine en joue en criant :

— Retirez-vous, mon père, ou je vous tue! Il a vécu comme un chien, il faut qu'il meure comme un chien !

Cela fit tellement rire le moribond, qu'il en guérit.

M. le duc de Roquelaure ne se permettait pas devant Mademoiselle toutes les impertinences érotiques et les saillies de mauvais lieu qui l'ont rendu célèbre. Il avait alors un esprit plus fin, plus délicat et presque toujours marqué au bon coin.

Je me rappelle entre autres un trait fort plaisant.

Le chevalier tranchait du matamore. Il ne parlait que des gens qu'il avait pourfendus et des marauds auxquels il avait coupé les oreilles. Un jour, après avoir fait de ses talents en escrime l'éloge le plus pompeux, il termina en disant :

— J'ai eu plus de cinquante duels ou rencontres, et je n'ai jamais reçu la moindre blessure.

— Ah ! parbleu, mon cousin, dit Roquelaure avec le plus grand flegme, vous avez plus de chance que moi ; car je n'ai eu qu'un duel dans ma vie, un seul, et j'ai été tué !

Nous restâmes à Forges jusqu'à la fin de la canicule, qui est, dit-on, le meilleur temps pour prendre les eaux.

De retour à Paris, je reçus la visite de le Nôtre. J'avais décidément fait sa conquête. Il m'invita, pour le surlendemain, à aller voir ses plantations de Versailles, ajoutant qu'il me raconterait une anecdote sur Louis XIV et la Vallière. Il en fallait beaucoup moins pour me décider à accepter sa politesse.

Au jour fixé, je me mis en route avec Perrote.

Ce vieux et fidèle domestique se cassait beaucoup. J'eus le regret, deux mois plus tard, de le mettre à la réforme, avec une pension de huit cents livres jusqu'à la fin de ses jours.

M. le jardinier en chef des jardins royaux commença par m'offrir un délicieux petit déjeuner dans un pavillon très-élégant, bâti tout exprès pour lui dans le voisinage des serres.

Il me mena visiter ensuite les énormes travaux d'agrandissement que le roi commençait à faire exécuter au château ; puis nous allâmes dans les jardins, qui étaient vraiment dessinés avec un art admirable.

Jamais les bosquets d'Armide, si vantés par le Tasse, n'ont offert un coup d'œil plus riant et plus majestueux.

Le Nôtre se montrait fort sensible à mes éloges. Il me baisait la main à chaque compliment, ce qui ne m'empêchait pas de lui en adresser de nouveaux, car il me faisait marcher de surprise en surprise.

— Et votre anecdote, mon cher? lui demandai-je.

Il tira sa montre et me répondit :

— Pas encore, dans un instant.

— C'est donc une histoire à heure fixe?

— Oui, ne perdez pas patience.

Au bout de vingt minutes environ, il regarda du côté du château et m'entraîna vivement sous un berceau voisin.

— Chut ! fit-il en portant un doigt sur ses lèvres : pas un mot ! Dissimulons-nous sous le feuillage, car elle s'effarouche aisément. Si elle nous apercevait, elle ne viendrait peut-être pas au tombeau de sa rose.

— Au tombeau de sa rose? murmurai-je avec surprise. De qui parlez-vous donc?

— De mademoiselle de la Vallière. Elle approche... Silence !

A quelques pas de nous parut effectivement une femme vêtue de noir et tenant un parasol.

Je reconnus la jeune fille que j'avais vue, deux ans auparavant, si belle et si radieuse à la maison de plaisance de M. Fouquet.



A quelques pas de nous parut une femme vêtue de noir, tenant un parasol.

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD. IMPRIMÉ PAR SIMON RAÇON.

Mais quel changement, hélas !

Louise n'était plus que l'ombre d'elle-même : les douces nuances de ses joues s'effaçaient pour faire place à la pâleur; ses yeux étaient rougis, le marasme dévorait ses charmes.

— Eh bien ? me demanda le Nôtre à voix basse.

— Ah ! la pauvre enfant, répondis-je, elle est méconnaissable ! Si vous ne m'aviez pas dit son nom...

Il porta de nouveau le doigt sur ses lèvres.

Mademoiselle de la Vallière entrait dans un petit bois, voisin du berceau sous lequel nous étions cachés. Nous la suivîmes à distance, étouffant le bruit de nos pas, et bientôt je la vis s'arrêter auprès d'une espèce de mausolée, devant lequel elle se mit à genoux.

Là, sous un globe de cristal et sur un carré de marbre blanc se trouvait, dans une petite caisse dorée, un arbuste flétri.

A l'une des branches de cet arbuste pendait encore une fleur desséchée, dont il était impossible de deviner le nom et de reconnaître la nature.

— C'est le rosier du bal du Louvre, le même que je lui ai porté, il y a deux ans, de la part du maître, dit mon compagnon d'une voix émue. Vous le voyez, il n'avait qu'une rose... une rose à cent feuilles... Pauvre femme ! pauvre fleur !

Une larme souleva la paupière de le Nôtre et descendit lentement sur sa joue.

Mes yeux aussi devinrent humides.

Évidemment il y avait là un drame que je ne comprenais pas encore. Je regardais tour à tour avec saisissement cette femme agenouillée et cet homme qui pleurait.

Louise, après être restée quelques secondes à considérer l'ar-

buste, souleva le globe de cristal et colla ses lèvres sur la rose morte, dont quelques feuilles se détachèrent et furent emportées par le vent.

— Retirons-nous, dit le jardinier. Venez écouter mon histoire.

Nous rentrâmes sous le berceau. Il y avait là des bancs rustiques. Le Nôtre s'assit à côté de moi.

— Vous allez me trouver ridicule, commença-t-il ; mais j'ai pour mes fleurs l'affection qu'on a pour ses enfants. Ne vous souvient-il plus qu'au bal de Vaux je tempêtais contre le caprice de Louis XIV, qui avait donné à la fille d'honneur de Madame mon plus beau rosier de Hollande ?

— En effet, ce souvenir m'est très-présent.

— Je fis, comme vous pouvez le croire, à mademoiselle de la Vallière toutes les recommandations imaginables sur la nécessité d'arroser l'arbuste, d'en élaguer les boutons parasites et d'en tailler les branches. Elle me pria de venir le soigner moi-même. J'y consentis avec bonheur. La chère enfant caressait une idée bizarre. C'était le premier don qu'elle recevait du roi. Dans son esprit, l'amour de Louis XIV s'attachait à l'existence du rosier et devait en suivre le destin.

— O superstition du cœur ! murmurai-je. C'est bien cela ! je commence à comprendre.

— Oui, vous comprenez aujourd'hui le chagrin de Louise ; mais ce que vous ne devinez pas, ce que j'ai été moi-même un siècle à deviner, c'est la cause qui a fait périr le rosier.

— En effet, ne disiez-vous pas qu'il pouvait vivre cinquante ans ?

— Je le répète, il aurait à coup sûr dépassé cet âge, sans la

trahison la plus odieuse. Oh ! les femmes ! les femmes ! ajouta-t-il avec une sorte de colère : il n'y a pas de milieu, ou ce sont des anges, ou ce sont des démons !

— D'accord, mon ami ; mais je demande votre histoire, et non des réflexions philosophiques sur la nature de mon sexe.

— L'histoire?... ah ! mon Dieu, je puis vous en donner le dénoûment en deux mots : c'est mademoiselle Athénaïs de Mortemart qui a commis cette trahison.

— Qu'entends-je? la fiancée de Montespan ?

— Ou, si vous aimez mieux, la seconde maîtresse du roi.

— Hein ? m'écriai-je, regardant le Nôtre avec stupeur.

— Ah ! je vous apprends du nouveau ! L'adultère marche bon train à la cour. Mademoiselle de Mortemart a un superbe avenir.

— Et son hymen avec le marquis?

— Cet hymen sera célébré sur la fin de la semaine : Montespan n'est pas homme à faire du scrupule.

— Voilà qui est parfaitement ignoble, savez-vous ?

— Je suis de votre avis. Continuons l'histoire. Le rosier, devenu talisman, ne quittait plus mademoiselle de la Vallière. Quand elle délogea du Palais-Royal pour aller au Louvre, je le portai au Louvre ; quand elle vint à Versailles, sa fleur y vint avec elle. Or Athénaïs était une grande camarade de Louise, et celle-ci, qui lui faisait toutes ses confidences, lui avoua sa chère superstition.

— L'imprudente !

— Aussi naïve que bonne, elle ne soupçonnait pas son amie. Elle voyait tranquillement Athénaïs causer avec le roi et l'amuser par une foule de médisances, que celle-ci débite avec

un esprit infernal. L'essentiel, vous comprenez, était de faire perdre à la Vallière tout ce que mademoiselle de Mortemart gagnait elle-même dans le cœur du monarque. Un jour, en venant tailler le rosier, je m'aperçus qu'il dépérissait.

— Hélas! me dit Louise, l'amour du roi s'en va!

Je la rassurai de mon mieux, et, à tout hasard, je changeai la terre de la caisse; mais, le lendemain, la maladie allait croissant. Déjà la rose était flétrie et les feuilles jaunissaient.

Mademoiselle de la Vallière ayant pleuré tout le jour, Louis XIV la trouva maussade.

En revanche, Athénaïs de Mortemart ne déploya jamais plus d'esprit et de gaieté.

— Vous voyez, il meurt! disait Louise en me montrant l'arbuste de plus en plus malade: il meurt, sans que vous sachiez pourquoi!... Moi, je le sais, je le sais! ajouta-t-elle avec des sanglots.

Le soir, Sa Majesté la trouva laide et eut assez peu de galanterie pour le lui dire.

Je me donnais au diable avec le rosier; je taillais à droite, je taillais à gauche. Ne voulant négliger aucun moyen de salut, j'allai même jusqu'à le transplanter dans une autre caisse. Rien ne put réussir.

Deux jours après, il était mort, et Louis XIV faisait admettre mademoiselle de Mortemart au nombre des filles d'honneur de la reine.

Un doute, un éclair, me traversa l'âme.

— Avez-vous communiqué à quelqu'un, demandai-je à Louise éplorée, l'espèce de présage que vous attachiez à cette fleur?

— Oui, me répondit-elle, je l'ai dit à Athénaïs.

Sans lui répondre, je pris une poignée de la terre qui entourait le tronc de l'arbuste, et je la portai chez un chimiste, qui l'analysa.

Mes soupçons furent confirmés.

Sur cette terre on avait versé de la couperose. Un flacon imperceptible, deux gouttes par jour, rien n'était plus simple. Et voilà comment une personne habile supplante sa rivale.

— Oh! m'écriai-je, c'est un tour indigne!

— Je vous le disais, reprit le jardinier avec un soupir, mademoiselle de Mortemart ira loin.

Voilà quelle était l'anecdote promise. Je quittai Versailles tout émue et poursuivie par l'image de cette pauvre femme que j'avais vue pleurer sur un rosier mort.

Le Nôtre n'avait pas communiqué sa découverte à mademoiselle de la Vallière. A quoi bon? N'ayant pas été surprise, la perfide amie pouvait nier. Par des récriminations et des plaintes, on n'aurait fait peut-être que changer le refroidissement en haine, et Louise avait déjà deux enfants du roi, deux enfants dont elle devait assurer l'avenir.

Son destin voulait qu'elle épuisât la coupe des douleurs et qu'elle donnât au monde un exemple frappant des misères et du désespoir qui peuvent atteindre la maîtresse d'un roi.

Mademoiselle de Mortemart épousa, quelque temps après, M. le marquis de Montespan, mari commode, sur chaque œil duquel on appliquait une pièce d'or quand il voulait y voir trop clair.

Jusqu'au jour où la nouvelle maîtresse put recueillir ouver-

tement l'héritage de sa rivale, il couvrit tout de son complaisant manteau.

Louis XIV eut donc à la fois deux favorites, et cela sous les yeux de la jeune reine, au su et vu de chacun. Il les traînait à sa suite dans les fêtes, dans les carrousels, dans les armées, et poussa le cynisme jusqu'à faire légitimer ses bâtards par arrêt du parlement.

Anne d'Autriche n'avait plus aucune puissance et se contentait de gémir sur ces désordres.

Elle ressentait alors les premières atteintes de la cruelle maladie qui devait l'entraîner dans la tombe. C'était un cancer que toute la science des médecins de Paris n'avait pu guérir. Abandonnée par eux, la pauvre reine mère eut recours aux empiriques.

Bientôt elle fut dans un état déplorable, au point de ne pouvoir aller d'un lit à l'autre sans s'évanouir.

Mademoiselle m'a raconté depuis les détails de cette mort.

Ils sont affreux, et inspirent de tristes réflexions au sujet de toutes ces grandeurs de la terre qui viennent ainsi se briser contre un cercueil.

La plaie d'Anne d'Autriche exhalait une odeur si fétide, que personne, pas même ceux qui lui étaient le plus affectionnés, ne pouvait rester auprès d'elle.

On descendit la châsse de Sainte-Geneviève et l'on fit des processions dans la ville. Mais, quand l'heure des rois a sonné, Dieu ne fait pas plus de miracles pour eux que pour le plus pauvre et le plus obscur de leurs sujets. Le jour même de la procession, la plaie sécha ; le lendemain, le bourdon de Notre-Dame annonçait que la mère de Louis XIV avait cessé de vivre.

On peut dire d'Anne d'Autriche qu'elle fut une des belles femmes de son siècle. Grande, bien faite, d'une mine douce et majestueuse, elle avait de sa personne un soin extraordinaire et poussait la propreté jusqu'au scrupule.

Même à l'heure de sa mort, ce sentiment de délicatesse ne l'abandonna pas.

L'évêque d'Autun, prélat fort peu digne d'estime et dont j'aurai longuement à parler plus tard, était en train de lui administrer l'extrême-onction. Il se préparait à lui mettre les saintes huiles aux oreilles, lorsque tout à coup la mourante s'écria en s'adressant à l'une de ses femmes :

— Ah ! ma chère de Fleix, levez bien mes cornettes, de peur que ces huiles n'y touchent, parce qu'elles sentiraient mauvais !

On fit à la reine mère de pompeuses funérailles. Nous allâmes sur le chemin de Saint-Denis, madame de la Fayette et moi, voir le cortége, que Louis XIV suivit en grand deuil.

IV

Il y eut, pendant quelques mois, une légère diminution de scandale à la cour.

D'ailleurs, la guerre qui éclata força le monarque à s'occuper de l'honneur de son trône, et l'on doit dire, pour être juste, que jamais prince ne le soutint avec plus de vaillance et plus de gloire.

Mais ce n'est pas à moi de raconter les batailles qui eurent lieu jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle.

Je n'écris ni les Mémoires de Condé ni ceux de Turenne.

Alors complétement rentré en grâce, le vainqueur de Rocroy, de Lens et de Nordlingen, faisait oublier sa révolte par de nouvelles et éclatantes victoires. En moins de trois semaines il conquit la Franche-Comté, et vint offrir à son cousin ce nouveau fleuron qui ne devait plus quitter la couronne.

Il y avait alors au Louvre un seigneur très-brillant, très à la mode, que toutes les beautés du lieu se disputaient à l'envi.

Je parle de M. de Lauzun, de cet homme qui se conduisit avec la petite-fille de Henri IV comme le dernier des manants ne se serait pas conduit avec la dernière des femmes du peuple.

Mademoiselle, que j'avais vue jadis tant s'occuper de son mariage, Mademoiselle, qui voulait d'abord épouser l'empereur d'Allemagne, puis Condé, puis Louis XIV lui-même, après avoir refusé, dans cet espoir, la couronne d'Angleterre, Mademoiselle devint amoureuse de M. de Lauzun, simple cadet de Gascogne.

Quelle chute!

Il est vrai de dire que M. de Lauzun avait beau visage et grande mine. Ses yeux étaient pleins de feu, de hardiesse et d'esprit.

On venait de créer le premier régiment de dragons, et d'en nommer M. de Lauzun colonel.

Aux parades du Louvre, aux revues de Versailles, il était magnifique sous l'uniforme. Mademoiselle ne se lassait pas de l'admirer de sa fenêtre. Enfin, elle s'en coiffa si fort, la pauvre fille, qu'elle arriva bientôt à lui faire des avances.

D'abord, M. de Lauzun feignit de ne pas comprendre; il se retrancha dans les limites d'un respect profond. Plus Mademoiselle avançait, plus il faisait le modeste; mais sa modestie ressemblait à une balance, qui s'abaisse d'un côté pour mieux s'élever de l'autre.

Il jouait un jeu sûr.

Femme qui s'engage ne recule plus et va jusqu'au bout. Mademoiselle dit un jour au beau dragon :

— Je n'ose, en vérité, prononcer le nom de celui que j'aime en votre présence; mais je consens à vous l'écrire.

Et le soir, au ballet du roi, elle lui glissa dans la main un petit papier, sur lequel se lisaient ces deux mots :

« C'est vous! »

Alors ce fut une autre affaire. Lauzun changea de manœuvre. Autant il s'était montré modeste et respectueux, autant il devint téméraire et passionné.

M. le colonel pénètre un matin dans la chambre de la fille de Gaston, sans avoir soin de la faire prévenir par ses femmes. Il la trouve devant un miroir, la gorge découverte, se précipite à ses genoux, lui déclame tous les lieux communs de la passion, et remercie sa bonne étoile de lui avoir montré le plus doux spectacle, les charmes les plus divins.

Notez, je vous prie, que Mademoiselle avait quarante-deux ans et qu'elle était fort maigre.

Elle ajoute foi, malgré tout, aux discours de cet ambitieux, s'allume de plus en plus le cœur, et s'occupe, dès lors, à chercher le moyen d'obtenir le consentement du roi à son mariage avec M. de Lauzun.

Pendant que cette intrigue se passait au Luxembourg, dont Mademoiselle avait hérité à la mort de Gaston, le Louvre, grâce aux deux maîtresses de Louis XIV, alors pleinement avouées, recommençait à donner un scandale si grand, que l'Église en prit l'alarme.

Du haut de la chaire évangélique, les prédicateurs se mirent à tonner de toutes leurs forces.

Le plus célèbre, à cette époque, était le père Bourdaloue, de la compagnie de Jésus. Je l'entendis prêcher le carême à Versailles, et je fus surprise de la hardiesse avec laquelle il parlait à un roi dont la majesté imposait alors, non-seulement à la France, mais au monde entier.

Louis XIV et ses courtisans, écrasés par l'éloquence de l'orateur chrétien, baissaient le front comme des coupables.

On put entendre, dans un coin de la chapelle, les sanglots de la pauvre la Vallière.

Il me vint une idée originale. Malheureusement pour moi, cette idée prouvait que je n'étais pas encore prête à me convertir, en dépit des hautes vérités et des doctrines menaçantes tombées des lèvres du père Bourdaloue. Je voulus m'assurer, en un mot, si le cœur du célèbre jésuite était aussi ardent que son éloquence.

Feignant donc une maladie sérieuse, je l'envoie prier de me rendre visite.

Il arrive, et me trouve parée de tout ce que la coquetterie peut offrir de plus séduisant.

L'entretien s'engage; il me parle avec beaucoup de gravité, d'un air solennel et recueilli, sans que ma vue paraisse lui causer le moindre trouble.

Je me pique au jeu, l'amour-propre s'en mêle; j'ai recours à toutes les ressources de mon imagination, j'épuise mes poses les plus victorieuses, mes sourires les plus provocateurs, mes œillades les plus assassines.

Vains efforts, peines superflues!

Bourdaloue poursuit ses pieuses exhortations et finit par se lever, en disant :

— Je le vois, mademoiselle, votre maladie est tout entière dans le cœur et dans l'esprit. Quant à la santé de votre corps, elle me semble parfaite : je prie le grand médecin des âmes qu'il vous guérisse!

Et il s'en alla. J'en étais pour tous mes frais. La bataille ne pouvait être mieux perdue.

Deux jours après, on fit sur cette aventure le couplet suivant :

Ninon, passe tes jours au jeu,
Cours où l'amour te porte;
Le prédicateur qui t'exhorte,
Quand il vient au coin de ton feu,
Sait te parler d'une autre sorte.

Franchement j'avais mérité la satire, et je ne jugeai point à propos de me plaindre.

On le voit, je conviens de mes torts sans aucun détour; mais je ne veux pas néanmoins me faire plus coupable que je ne le suis.

En attirant chez moi le père Bourdaloue, je désirais m'assurer par moi-même si réellement ses actes ne démentiraient pas ses paroles, et s'il imiterait la conduite d'un personnage dont j'ai reculé de parler jusqu'à ce jour, parce que vraiment il m'avait donné du clergé l'idée la plus fausse.

Je rangeais tous les prêtres dans la même catégorie.

Toutefois j'aimais mieux garder le silence que de me faire accuser d'irréligion. Mais, ayant aujourd'hui la preuve qu'il y a de bons et dignes ministres de l'Évangile, je n'ai plus aucune raison de me taire, et je vais démasquer M. d'Autun.

C'était un grand prélat sec, avec une mine confite et sou-

riante, une parole douce, un air paterne, en un mot tout sucre et tout miel.

Il avait des manéges à lui, des souplesses merveilleuses.

Tour à tour on le vit passer du cardinal à la Fronde, et de la Fronde au cardinal, porter toutes les couleurs, prendre tous les masques, mais avec une habileté si grande, qu'on l'applaudissait en quelque sorte d'un manque de foi, et qu'on l'eût volontiers remercié d'une trahison.

Fin, rusé, chatoyant, hypocrite, couvrant tout du manteau de l'Évangile et du voile de la piété la plus angélique en apparence, M. d'Autun passait généralement pour le plus saint homme du monde.

Ce fut chez madame de Longueville que j'eus l'inappréciable avantage de faire sa connaissance.

Depuis, j'eus très-souvent l'honneur de le recevoir chez moi, où il me soutira d'assez fortes sommes..... pour les pauvres.

Il m'emprunta d'un seul coup quinze mille livres, sous prétexte d'arracher deux malheureuses filles à un gouffre de perdition et de payer leur dot au cloître.

Émerveillée de ses vertus, admirant sa sainteté, je n'aurais pas osé, devant lui, me livrer à la plaisanterie la plus innocente.

J'étudiais mes gestes, je veillais à chacune de mes paroles, craignant toujours d'effaroucher sa pudeur ou d'offusquer ses chastes oreilles.

Imaginez donc ma surprise quand je vis, un jour, sa sainte paupière se lever sur moi avec plus de hardiesse, ses regards chercher mes regards, sa main se poser sur mes genoux et

les presser, bien doucement d'abord, puis avec un peu plus de force.

J'en étais toute saisie.

Remarquant l'impression défavorable que faisait sur moi le singulier changement de ses manières, il se mit, avec sa voix mielleuse et son air béat, à me prêcher les maximes les plus détestables et les plus perverses.

Je n'ai jamais vu morale aussi monstrueuse.

A l'entendre, le péché ne consistait que dans le scandale, et la piété la plus sincère n'empêchait pas de donner, en secret, satisfaction aux sens.

Il y avait un moyen, selon M. d'Autun, de sanctifier tout, même l'amour.

Et, là-dessus, redoublement d'audace.

L'hypocrite essaya de passer le bras autour de ma taille. Son œil étincelait de luxure.

Autant j'eusse été faible, en pareil cas, avec un homme du monde qui m'eût déclaré sa passion hautement, sans ruses et sans détour, autant je me trouvai forte contre les tentatives de ce prêtre, qui essayait de me circonvenir et s'approchait de moi comme un reptile.

Je le repoussai, en lui laissant voir tout mon mépris, tout mon dégoût.

Alors le reptile se dressa, l'hypocrite jeta le masque; mais je bravai sa colère, je me ris de ses menaces de vengeance, et j'appelai mes gens pour le jeter dehors.

Voilà mon histoire avec M. d'Autun. Jamais le saint homme ne me renvoya mes quinze mille livres.

— Ah! mon bon Jean-Baptiste, disais-je à Molière en lui

racontant toutes mes aventures avec le clergé, y compris celles de Richelieu et de Mazarin, ne trouves-tu pas que ma douce et franche philosophie d'Épicure est infiniment préférable et laisse plus de repos au cœur que cette fausse religion, toujours prête à changer le plaisir en vice et à mettre le ciel de moitié dans son hypocrisie?

— Sans doute, me répondit Molière. Cependant le père Bourdaloue est une preuve que la religion marche quelquefois avec la conscience.

— Oui; mais où trouver un moyen sûr de distinguer le faux dévot du véritable?

— Rien de plus facile, chère amie.

— Comment cela?

— Je me charge de vous l'apprendre, en faisant une pièce avec l'histoire de M. d'Autun... si vous le permettez toutefois.

— Ah! tu ne peux me causer une plus vive satisfaction! m'écriai-je.

— En ce cas, ma belle protectrice, vous aurez la pièce avant six semaines.

Molière tint parole.

Au bout d'un mois il m'apporta le *Tartufe*, qu'il consentit à lire dans mon salon, devant plus de cinquante personnes, que cette lecture jeta dans l'enthousiasme.

C'était touché de main de maître. Je reconnaissais mon reptile.

Dès ce jour, Molière fut à l'apogée de sa gloire. L'*École des Femmes*, le *Misanthrope*, l'*Avare*, étaient déjà connus du public. Il allait de chefs-d'œuvre en chefs-d'œuvre, ne s'inquié-

tant point des sourdes machinations de la jalousie, ni du verbiage de la critique.

— Les enfants, ma chère, me disait-il, savent tout de suite fouetter les chevaux; mais, pour les conduire, c'est autre chose. Eh bien, les critiques sont comme les enfants : ils fouettent les auteurs, mais ils ne les dirigent pas.

Il était impossible d'entendre une conversation plus sensée, plus fine, plus remplie à la fois de bon goût, d'esprit, de tact et de profondeur que celle de Molière.

Jamais homme ne mérita mieux l'estime de ses amis et l'admiration de tous. Et cependant mon pauvre Jean-Baptiste n'était pas heureux.

Son esprit ne se trompa jamais de route, mais il n'en fut pas de même de son cœur.

Depuis cinq ans, il avait eu la sottise d'épouser la fille de la Béjart, une odieuse petite guenon qui lui joua des tours pendables, et qui vraiment n'était pas digne de lui dénouer les souliers.

Molière venait pleurer chez moi. Je pleurais avec lui.

— Ah! lui disais-je, que n'enterres-tu cette créature et que n'ai-je vingt ans de moins! Je serais ta femme, moi!... je ne te tromperais pas!

Le chagrin de le voir malheureux m'emportait tout à fait en dehors de mes théories connues sur l'amour; mais je ne prenais pas garde à cette inconséquence, je lui parlais dans toute la sincérité de mon âme.

Trompé par la Béjart, Molière poussa, du reste, le courage jusqu'à l'héroïsme.

Il excita les rires du public par la peinture de cette même

infortune, qui lui faisait chez moi répandre des larmes si amères.

Je le soupçonne de s'être arrangé pour que le plus grand nombre des maris devinssent ce qu'il était lui-même, et vraiment le tour est de bonne guerre. Seul, il ne méritait pas cette destinée ridicule : donc il fallait, en toute justice, que les autres la partageassent avec lui.

Après la première représentation de *Tartufe*, où l'éclat des bravos fit presque crouler les voûtes de la salle, il y eut une ligue entre les faux dévots de Paris. Comme le nombre en est incalculable, je vis le moment où, à force de machinations et d'intrigues, on allait condamner la pièce. Mais tout à coup et de la manière la plus inattendue, Louis XIV prit le parti de l'auteur : il lui envoya l'ordre de venir représenter le *Tartufe* à Versailles.

Quel triomphe! Molière y fut plus sensible qu'à tous ses autres succès.

Il eut, dès ce jour, une pension sur la cassette du roi. Je pardonne bien des choses à Louis XIV en faveur de cette noble et royale conduite. La postérité, j'aime à le croire, sera de mon sentiment et dira que ceci n'est pas la moins belle des actions de son règne.

Les ennemis de l'illustre comédien pensèrent crever de rage. Mais ses amis furent aux anges, et, sans me compter, sans compter tout mon cercle, la foule en était grande.

En cette même année j'eus quelques accidents fâcheux.

D'abord le poéte Chapelle s'avisa de tomber amoureux de moi, ce qui me déplut fort, à cause de son ivrognerie, qu'une femme un peu délicate ne pouvait vraiment supporter.

Ses persécutions devinrent si vives, que je fus obligée de lui interdire ma porte.

Au lieu de se corriger de son affreux défaut, Chapelle se fâcha. Il fit le serment solennel que, durant six semaines entières, il ne se coucherait pas sans être ivre et sans avoir fait contre moi des couplets, qui n'allaient ni à son cœur ni à son esprit.

J'en ai retenu un entre tous. Le voici, mes lecteurs jugeront.

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si souvent elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu;
Car, à bien compter son âge,
Elle peut avoir vécu
Avec ce grand personnage.

On suit plutôt les mauvais exemples que les bons. Tous mes amants rebutés, comme aussi les personnes qui, pour quelque autre motif, croyaient avoir à se plaindre de moi, se vengèrent à coup de rimes.

Un matin, le grand prieur de Vendôme, débauché jusqu'à l'ignominie et dont j'avais également repoussé les hommages, laissa ce quatrain sur ma toilette :

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes faibles appas.
Mon amour te prêtait des charmes,
Ingrate, que tu n'avais pas.

Je lui répondis, le jour même, par la parodie suivante :

Insensible à tes feux, insensible à tes larmes,
Je te vois renoncer à mes faibles appas;
Mais, si l'amour prête des charmes,
Pourquoi n'en empruntais-tu pas?

Le procédé qui me chagrina davantage fut celui de M. de Toureille, de l'Académie française, dont j'avais critiqué, fort amicalement du reste et tout à fait dans son intérêt, la traduction de Démosthènes.

Il composa cette épigramme :

Dans un discours académique,
Rempli de grec et de latin,
Le moyen que Ninon trouve rien qui la pique?
Les figures de rhétorique
Sont bien fades après celles de l'Arétin.

Pour imposer silence à tous ces rimeurs et les empêcher de s'occuper de moi, je résolus d'accepter une invitation que Mademoiselle m'avait faite d'aller passer auprès d'elle une semaine ou deux au Luxembourg.

Elle y vivait très-retirée, ne recevant que M. de Lauzun et n'allant au Louvre qu'une fois la semaine pour supplier Louis XIV de consentir à son mariage.

Hélas! je ne savais guère que, pour fuir une contrariété, j'allais chercher un des plus grands désespoirs de ma vie, désespoir qui ne s'est jamais effacé de mon cœur!

Mais du moins n'y reste-t-il pas en compagnie d'un remords.

Une de mes maximes favorites était celle-ci : « Le sage se contente du jour présent; le lendemain doit lui faire oublier la veille. » Je mettais en pratique cette maxime, déchirant une

à une les pages du passé et les jetant derrière moi comme autant de feuilles mortes.

Trop tard je devais comprendre tout ce que ma philosophie avait de coupable et de funeste.

La Providence elle-même se chargea d'arracher le bandeau de mes yeux. Elle illumina ma vie par un éclair et me fit envisager d'un seul coup le vide et le mensonge du système que j'avais prêché.

V

Dès mon premier pas dans les salons du Luxembourg, quel fut mon étonnement d'y apercevoir mesdames de Fiesque et de Frontenac !

Mademoiselle les avait reprises l'une et l'autre.

On devine ma gêne et mon malaise à l'aspect d'une femme que je savais être mon ennemie déclarée. J'allais faire en sorte d'éviter sa rencontre, lorsque tout à coup je la vis accourir à moi en poussant un cri joyeux. Elle se précipita dans mes bras et me fit des amitiés inconcevables.

— Ah! ma chère Ninon, s'écria-t-elle, oublions le passé, je vous en conjure! il ne doit plus en être question entre nous. Fiesque est défunt : que ses torts lui soient pardonnés dans l'autre monde, et que Dieu me préserve à l'avenir de toute rancune!

La comtesse m'embrassa.

Je crois même qu'elle versait des larmes. C'était une abominable hypocrisie, comme on va le voir.

Sur les instances de madame de Fiesque, la fille de Gaston m'avait appelée au Luxembourg, et devenait, sans s'en douter, complice de la trame la plus odieuse.

Après m'avoir entretenue de M. de Lauzun et de l'espérance presque certaine d'obtenir enfin le consentement du roi, Mademoiselle me dit :

— Vous avez dû être surprise de retrouver ici les comtesses?

— En vérité, oui! m'écriai-je.

— Que voulez-vous? elles sont insupportables, mais elles me rendent des services. Il faut bien un peu de patience et de résignation. Madame de Frontenac surtout a un caractère terrible; je ne suis pas la seule qui en souffre. Ici même elle a près d'elle une nièce de seize ans, pauvre jeune fille d'une obéissance parfaite, d'un caractère plein de douceur, et belle comme un ange. Croiriez-vous qu'elle la maltraite au delà de tout ce qu'on peut dire?

— Quelle horreur!

— Voilà huit jours que la malheureuse enfant est dans la désolation la plus grande. Madame de Frontenac veut lui faire épouser, devinez qui?

— Un homme indigne d'elle, sans doute.

— Oui, son cuisinier.

— Mais pourquoi?

— Parce qu'il y a dans la naissance de Clotilde, c'est le nom de sa nièce, quelque chose de... défectueux. La tante

affirme qu'elle ne trouvera jamais un hymen plus convenable.

— En lui donnant une dot pourtant?

— Voilà ce que je disais. Le désespoir de cette jeune fille me cause une peine infinie, et, ce matin encore, j'offrais cent mille livres pour la marier plus à son goût. « Non! non! je refuse! s'est écriée ma dame d'honneur : c'est une petite misérable, qui ne mérite pas votre bienveillance... » Enfin, poursuivit la princesse, vous jugerez de cela vous-même.

Dans la soirée, j'allai rendre visite à madame de Frontenac. Son appartement se trouvait juste contigu à celui qu'on venait de m'offrir.

En entrant, j'aperçus Clotilde.

Mademoiselle m'avait fait l'éloge de la beauté de cette jeune fille, et vraiment il était impossible de voir une physionomie plus distinguée et plus gracieuse. La nièce de madame de Frontenac avait de beaux cheveux châtain-brun de la nuance des miens, un œil noir délicieusement fendu, une bouche mignonne, de petites mains roses, des pieds plus petits encore et une taille ravissante.

On voyait sur les joues de la triste enfant une pâleur qui n'était pas de son âge et prouvait une grande souffrance intime. Ses yeux étaient rougis par les larmes.

Je n'aurais pas reçu les revélations de la princesse que j'eusse deviné sur-le-champ les infortunes de Clotilde et les traitements cruels qu'on lui faisait subir.

Elle remplissait chez sa tante les fonctions d'une domestique.

Douce et patiente, elle s'efforçait en vain d'apaiser l'humeur

atrabilaire de la comtesse. Celle-ci répondait à son zèle par des paroles dures, à son empressement par des outrages, à ses prévenances par des rebuffades sans fin.

J'étais indignée.

Madame de Fiesque, présente à cette première entrevue, me dit tout bas :

— Ne valait-il pas mieux laisser au cloître cette orpheline que de l'amener ici dans le seul but de l'humilier et de la tyranniser sans cesse?

— Quoi! murmurai-je, elle l'a retirée du couvent pour la réduire à une aussi triste existence?

— Mon Dieu, oui! C'est une fille naturelle de son frère.

— Eh! madame, est-ce une raison pour la vouer au malheur?

— Non, je suis de votre avis. La comtesse est bien coupable.

Lorsque j'eus terminé ma visite, madame de Fiesque m'accompagna pour retourner chez Mademoiselle. Dans le trajet, elle me dit de l'air le plus simple du monde :

— Je voudrais que cette jeune fille eût un amoureux qui lui assurât le bien-être et la sauvât des griffes de sa tante.

— Oui, certes! m'écriai-je, vous avez parfaitement raison!

— N'est-ce pas? Il est impossible qu'elle reste dans une situation pareille. Mais le moyen de l'en tirer? Souvent j'ai réfléchi sans pouvoir le découvrir. Clotilde est ici comme une prisonnière, elle ne voit personne. D'ailleurs, les plus grands obstacles viendraient peut-être d'elle-même. Religieuse et sage, il est à croire qu'elle prêtera difficilement l'oreille à des propos d'amour.

— Oh! oh! fis-je en riant, si je me chargeais de la guider!...

— Chargez-vous-en, ma chère.

— Et que dira-t-on?

— Peu vous importe!... Faut-il s'inquiéter de cela? Les circonstances sont votre excuse, et la cruauté de sa tante justifie tout.

— Je vous assure que j'ai hâte de me mettre à l'œuvre.

— Ah! mais j'y songe, la comtesse doit partir dans deux jours pour aller voir Frontenac en Touraine, dit madame de Fiesque : c'est une occasion magnifique! Elle ne s'embarrassera point de sa nièce et se gardera bien de l'emmener à Blois.

— Croyez-vous?

— J'en suis persuadée. Comme elle ne reviendra pas avant l'automne, vous aurez le temps de former votre élève.

— Et je vous jure, m'écriai-je avec enthousiasme, que je vais en faire une fille accomplie!

— Une seconde Ninon?

— C'est cela même, vous avez dit le mot, lui répondis-je en souriant.

Le surlendemain matin, madame de Frontenac partit en effet pour Blois. J'obtins sans peine qu'elle me laisserait Clotilde pendant son absence.

On devine quelle fut la joie de la chère petite. Au lieu de la brusquerie de sa tante et des reproches pleins de dureté qu'elle entendait matin et soir, elle trouva chez moi de tendres caresses et une amitié sincère.

J'amenai la conversation sur l'indigne mariage auquel madame de Frontenac voulait la contraindre.

Clotilde versa alors tant de larmes, son désespoir éclata d'une manière si violente, que je soupçonnai dans ce jeune cœur un amour caché.

Tout d'abord j'avais gagné sa confiance.

L'aveu suivit bientôt les pleurs, et je sus qu'elle aimait le frère d'une de ses amies de couvent.

— Mais, ajouta Clotilde avec un profond soupir, il est noble, il est riche... il ne m'épousera jamais.

— Tant mieux, lui dis-je, tant mieux pour vous, ma chère enfant!

Elle tourna vers moi ses grands yeux tout remplis de surprise.

— Oh! répondit-elle, je suis bien sûre qu'Albert ne me rendrait pas malheureuse!

— C'est aussi mon opinion, Clotilde, et vous avez mal interprété mes paroles. Il se nomme Albert?

— Albert de Perceval.

— Mais où avez-vous pu le rencontrer?

— Tous les soirs, il venait à la grille du couvent rendre visite à sa sœur.

— Et à vous, Clotilde?

Ses joues devinrent écarlates.

— Allons, allons, ne rougissez pas, ma chère mignonne! Il vous aime, cela prouve en faveur de son bon goût; car vous êtes bien jolie.

— Vous trouvez? me demanda-t-elle naïvement.

Je l'embrassai de tout mon cœur. Elle était charmante.

Mais le sourire qui avait éclairé son gracieux visage s'effaça bientôt. Les larmes recommencèrent.

— Hélas! dit-elle, sa famille ne consentira jamais à nous unir!

— Encore?... Voyons, ma belle, consolez-vous et laissons de côté cette absurde question de mariage. Albert vous aime, et vous l'aimez, n'est-ce pas?

— Oh! oui, répondit-elle, joignant les mains et levant vers moi sa paupière humide.

— Alors, pourquoi vous inquiéter du reste? L'amour est le seul bien de la vie, ma chère Clotilde, le seul, entendez-vous? Sans l'amour tout est mort, tout est stérile. C'est le plus grand bienfait, c'est la joie la plus vive, c'est la consolation la plus certaine que la Providence puisse nous accorder sur la terre. Beauté, séductions, poésie, nous puisons tout dans l'amour. Mais ce don précieux, nous ne le conservons qu'à la condition d'être libres. Une fois qu'un homme nous tient dans les chaînes du mariage, il ne nous aime plus.

— Oh! c'est impossible! murmura-t-elle.

— Il ne faut pas dire c'est impossible. Le monde est là, Clotilde; vous n'avez qu'à regarder autour de vous, ma pauvre enfant, et vous verrez si j'ai tort! Orphée, dit-on, descendit chercher sa femme aux enfers; mais tous les veufs de ma connaissance n'iraient pas même en paradis retrouver la leur.

J'apportais à cet entretien dangereux toute la vivacité d'esprit et toute l'éloquence dont j'étais susceptible. La surprise de Clotilde redoublait. Je poursuivis :

— Cela vous paraît étrange, n'est-il pas vrai, ma chère petite, et ce ne sont pas les discours qu'on vous tenait au couvent?

— Je l'avoue, me répondit-elle avec trouble.

— Oh! l'éducation des cloîtres! quelle déraison! quelle folie! On commence par tromper les jeunes filles, on leur présente tous les hommes sans exception comme des monstres de perfidie, comme des êtres sans foi, sans probité, sans conscience, uniquement occupés de la perte de notre sexe; puis, quand les conseils de la nature viennent corriger ceux de l'éducation, les jeunes filles sont très-surprises que ces monstres-là ne leur inspirent point du tout des sentiments d'horreur.

La nièce de madame de Frontenac sourit.

Je l'embrassai de nouveau. Décidément, mes doctrines commençaient à lui faire beaucoup d'impression.

— Pour en revenir au point où j'en étais tout à l'heure, Clotilde, ajoutai-je en caressant sa douce main blanche, qu'elle avait posée dans la mienne, vous devez comprendre que les obstacles soulevés par les familles n'empêchent pas l'amour d'aller droit son chemin. Rien ne l'arrête; il brise toutes les barrières et surmonte les difficultés les plus grandes. Je gage qu'Albert de Perceval a trouvé moyen de vous voir jusque chez votre tante?

— Pas encore, dit-elle; mais il m'écrit.

— Voyez-vous, Clotilde.

— Oh! je ne vous cacherai rien! Tenez, voilà ses lettres.

Elle les tira de son corsage et les mit sur mes genoux en rougissant de nouveau. J'en ouvris quelques-unes afin de les parcourir. Clotilde me regardait, palpitante, et cherchait à deviner sur mon visage l'impression que me causait cette lecture.

— Eh mais, dis-je après une pause assez longue et en déployant de nouvelles missives, il y a là beaucoup de cœur, une

passion sérieuse et des raisonnements très-justes. Quel âge a-t-il, ce jeune homme?

— Vingt ans.

— Comment donc? il montre, Dieu me pardonne, la logique et la maturité d'esprit d'un homme de trente!... Oui, toutes ses phrases portent; elles ont du cachet. Il s'indigne contre le despotisme de sa famille et vous supplie de lui confier votre bonheur... Que vois je?... Ah! par exemple, ceci ne rentre plus dans mon système!... Un prêtre de Saint-Sulpice, gagné par lui, vous unira secrètement?... Gardez-vous-en bien, ma chère! n'acceptez jamais une proposition semblable!

Ses joues se couvrirent de pâleur.

— Vous m'effrayez, murmura-t-elle.

Je lui rendis le paquet de lettres et j'ajoutai :

— L'amour, sachez-le bien, Clotilde, est une flamme qui demande toujours un aliment nouveau : cessez de le lui fournir, elle s'éteint. Or qu'est-ce que le mariage? c'est la disette de toutes les affections, la famine du cœur. Quand on s'aime véritablement, on s'en éloigne comme d'un abîme.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle avec angoisse.

— Voilà pourquoi je ne me suis pas mariée, ma chère; voilà pourquoi je ne me marierai jamais!

Son effroi parut se calmer tout à coup. Elle réfléchit une minute et me dit avec candeur :

— C'est peut-être que vous n'avez aimé personne?

— Pardonnez-moi, Clotilde.

— Et celui que vous aimez, vous le refusez pour époux?

— Oui, certes!

— Alors vous devez le rendre bien malheureux!

— Au contraire. Écoutez-moi, chère belle ; car vous sortez d'un couvent, voilà ce qu'il y a de terrible. On y élève toujours les jeunes filles au point de vue de la fin du monde; c'est pourquoi vous me comprenez un peu de travers. Mais vous êtes trop jolie, trop éveillée, trop spirituelle, pour que je n'efface pas les sottes maximes dont on vous a meublé le cerveau. Le monde, ma bonne Clotilde, est loin de ressembler à la peinture qu'on vous en a faite. Ce n'est point une sorte de casier, où chacun a sa place et accomplit péniblement ce qu'il appelle son devoir. Le monde est comme un grand jardin, stérile d'un côté, rempli de ronces et de plantes amères, et, de l'autre, verdoyant, fleuri, doux au regard et doux au cœur.

Elle rapprocha son siége, plaça de nouveau ses mains entre les miennes et pencha vers moi sa belle tête attentive.

— Il ne s'agit, mon enfant, que de choisir le côté que l'on préfère. Aimez-vous le mariage, allez du côté triste, dépouillé, monotone : des cailloux plein le chemin, des fondrières à chaque pas, des peines, des tourments, l'esclavage. Préférez-vous, au contraire, la liberté du cœur, un Éden enchanté s'offre à vos regards. A vous les trésors de l'amour, les mille enivrements de la volupté, les mille caprices de la fantaisie, toutes les joies de la terre sans les douleurs, tous les plaisirs sans la souffrance, tous les droits à la félicité sans aucun des nœuds qui vous enchaînent pour la vie.

— Oh ! comme vous parlez bien ! murmura Clotilde.

S'appuyant sur mes genoux et me regardant avec une admiration naïve, elle ajouta :

— Quelle différence avec les tristes sermons qu'on nous faisait aux Carmélites !

— Eh ! ma chère, ces gens-là n'entendent rien à la philosophie du bonheur. Ils ne tiennent compte ni de nos passions, ni de nos désirs, ni de nos tendresses. Mais, soyez tranquille, vous êtes entre bonnes mains. Et d'abord, comme vous savez sans doute où répondre à M. de Perceval, vous allez lui écrire que nous irons, dès demain, chaque après-dînée, nous promener au Cours.

— C'est cela ! cria-t-elle en se levant toute joyeuse.

— Et vous prendrez avec lui des mesures pour échapper le plus tôt possible aux mauvais procédés de votre tante.

— Mais comment? demanda-t-elle.

— Nous verrons, écrivez toujours.

Le lendemain, nous allâmes à la promenade, et mes jeunes amoureux se rencontrèrent. Jugez de leurs transports et de leur ivresse !

M. de Perceval était un beau cavalier, qui ne devait pas en être à son premier amour. Cela se voyait à sa mine et à son assurance. Il avait de l'acquit, de la science du monde, et me connaissait beaucoup de réputation, mieux instruit en cela que Clotilde, qui n'avait jamais entendu parler de moi.

Ma chère élève marchait donc à grands pas dans la route que je lui traçais.

Je continuais d'avoir sa confiance absolue. Si elle ne cédait pas encore à la passion d'Albert, c'est grâce aux obstacles que je faisais naître moi-même, afin de rendre l'attachement du jeune homme plus durable.

Au milieu de notre bonheur, de nos douces promenades et de nos belles amours, survint tout à coup un motif de chagrin terrible.

Madame de Fiesque reçut une lettre, où la tante de Clotilde lui mandait que son retour à Paris serait avancé de trois semaines.

Que devenir? sa malheureuse nièce était au désespoir.

Lorsqu'elle apprit à son amant ce retour fatal, ils ne parlèrent de rien moins que de s'enfuir l'un et l'autre au bout du monde pour échapper à madame de Frontenac.

J'ai bien souvent remercié Dieu de la pensée qui me vint alors.

La famille d'Albert de Perceval était d'une grande noblesse, mais d'une fortune médiocre, et le jeune homme avait par conséquent peu de finances à sa disposition. Je ne voulais pas exposer ma protégée à tomber avec lui dans la détresse. Au lieu de les laisser partir ensemble, comme ils étaient disposés à le faire, je remis ce départ au jour suivant. Puis je me hâtai de conduire Clotilde rue des Tournelles, car sa tante devait arriver le soir même.

Revenue au Luxembourg, je dis, en riant, à madame de Fiesque :

— La tourterelle a trouvé son tourtereau. Ils se sont envolés!

— Bien sûr? me demanda-t-elle avec un frémissement de joie qui me parut étrange, et que j'eus la sottise de prendre pour un témoignage du vif intérêt qu'elle semblait porter à Clotilde.

— Oui, répondis-je, elle a brisé sa chaîne; elle court les champs avec un amoureux! Si son aimable tante la rattrape, il y aura de la malice.

— Justement la comtesse arrive... nous allons rire... Venez! venez! s'écria madame de Fiesque.

Elle me conduisit à la chambre de Mademoiselle, écarta précipitamment la portière de velours; puis, sa main crispée s'attachant à mon bras, elle me fit entrer avec une sorte de violence, en criant de nouveau :

— Venez! mais venez donc!

Lorsque j'eus franchi le seuil, je reconnus tout d'abord notre voyageuse de Touraine. Elle parlait à la princesse avec une animation extraordinaire et des éclats de voix furieux.

— Ne cherchez plus Clotilde! dit madame de Fiesque, qui me tenait toujours le bras et paraissait craindre que je ne lui échappasse : mademoiselle de Lenclos s'est chargée, pendant votre absence, de lui prêcher un système de morale que l'élève est en train de mettre en pratique.

— Expliquez-vous, dit Mademoiselle : que signifie ce discours?

— Quoi! Votre Altesse ne comprend pas? On avait laissé chez vous, dans ce palais, une jeune fille sage, chrétienne; et l'aimable personne, ici présente, a trouvé moyen d'en faire une dévergondée, une coureuse...

— De Clotilde! cria madame de Frontenac. Où est-elle? le saurai-je enfin?

— Voyons, répondez!... c'est à vous de répondre! me dit son hypocrite compagne, dont les yeux étincelaient de haine, et qui me regardait avec un sourire de démon. Vous préférez vous taire?... Alors je parlerai, moi! je dirai la vérité : vous avez corrompu Clotilde; vous avez flétri l'innocence de cette malheureuse enfant; elle vient de partir avec un séducteur...

— Ma nièce!

— Ah ! miséricorde ! est-ce possible? dit Mademoiselle, joignant les mains.

— Oui ! oui ! vous pouvez me croire !

Il y eut pendant dix minutes une foule d'exclamations, toutes plus humiliantes pour mon amour-propre les unes que les autres.

— Eh ! bon Dieu, reprit l'abominable comtesse en me toisant par-dessus l'épaule et en me désignant du doigt avec le dernier mépris, qu'attendiez-vous autre chose de la Ninon?

— Madame ! criai-je, ne me possédant plus d'indignation et de colère.

— Je ne vous fais pas l'honneur de vous adresser la parole, taisez-vous ! interrompit-elle sans que je pusse m'opposer à ce comble d'audace. La princesse était assez faible pour vous porter de l'affection; j'ai voulu lui faire connaître ce dont vous êtes capable, et je l'ai engagée à vous appeler ici, sûre que vous ne tarderiez pas à y apporter le scandale. Aussi elle vous chasse, entendez-vous? elle vous chasse et vous défend de jamais reparaître en sa présence !

Là-dessus, et sans que Mademoiselle daignât dire un seul mot qui désavouât l'outrage, elles se retirèrent toutes les trois ensemble, me laissant confondue de douleur et de honte.

Je restai sur le fauteuil où j'étais assise, la tête entre mes deux mains, et sanglotant avec amertune.

Au bout d'une minute, madame de Fiesque, revenant seule, entr'ouvrit la porte et me cria :

— Qu'en pensez-vous? Ai-je conduit habilement les choses? Me suis-je bien vengée?

Je me levai, frémissante.

— Oh! lui dis-je, vous êtes une misérable et une infâme!

— Un instant, répondit-elle : ne donnez pas, s'il vous plaît, aux autres les noms qui vous appartiennent. Vous ne connaissez pas encore tout votre crime. La jeune personne à qui vous avez conseillé la débauche et dont vous venez de faire une femme perdue... comme vous... comme la Ninon!... cette jeune personne n'est pas la nièce de madame de Frontenac.

A ces mots, qu'elle me jetait un à un, pour mieux jouir de mon angoisse, je sentis un frisson me traverser le cœur.

La figure de la comtesse était effrayante. Je n'ai jamais vu joie plus infernale et plus hideuse.

— C'est ta fille, Ninon de Lenclos! cria-t-elle; c'est ta fille, entends-tu?... Voilà ma vengeance!

Je tombai à deux genoux et comme foudroyée sur le parquet.

Madame de Fiesque avait refermé la porte.

VI

Que se passa-t-il en moi? Je l'ignore, et je n'arriverais jamais à rendre les sensations qui m'agitèrent à cette révélation fatale.

Tout ce que je puis dire, c'est qu'une voiture me jetait, une heure après cette scène, à la porte de ma maison de la rue des Tournelles.

Je montai rapidement à la chambre où j'avais laissé Clotilde.

M. de Perceval venait d'entrer quelques secondes avant moi. Il était aux genoux de sa maîtresse, à lui embrasser les mains avec extase, à lui tenir les discours les plus tendres. Je les séparai violemment, et je criai, la tête perdue :

— Que faites-vous là, monsieur? qui vous a donné le droit

de pénétrer dans ma demeure et de parler à cette jeune fille hors de ma présence?

— Mais, mademoiselle, balbutia-t-il...

— Sortez à l'instant même! je vous l'ordonne!

— Qu'y a-t-il donc?... En vérité, je ne comprends pas...

— Sortez! sortez, vous dis-je! et si jamais vous revoyez Clotilde, que ce soit devant un prêtre!

Ils me regardaient l'un et l'autre avec stupeur.

J'étais entre eux, debout, haletante, éperdue, comprimant à deux mains ma poitrine, que soulevaient les sanglots, cherchant à réunir deux idées ensemble, et sentant que mon cerveau se brisait.

— Bonté divine!... parlez!... Il est donc arrivé un malheur? murmura Clotilde, saisie d'effroi.

Sa main tremblante pressait la mienne. Nos regards se rencontrèrent. Je jetai un cri perçant, je l'attirai dans mes bras avec délire; je lui baisai le front, les yeux; j'essuyai de mes lèvres des larmes qui descendaient le long de ses joues, et je dis en lui montrant Perceval :

— Mon enfant, ma chère enfant, garde-toi de l'écouter davantage! ne crois pas à ses discours... Il veut te séduire... Tu serais perdue! tu serais perdue!

Comme Albert ne s'éloignait pas, je lui intimai de nouveau l'ordre de quitter la place.

Il posa son feutre sur sa tête d'un air résolu, et s'assit dans un fauteuil.

— Oh! je vous en conjure, dit Clotilde, épargnez-le! Comment, hélas! a-t-il pu mériter votre colère? Je ne comprends rien à votre trouble ni à vos discours. Pourquoi le chasser,



Cette maison, je vous ordonne de la respecter, car elle abrite aujourd'hui l'innocence.

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD. IMPRIMÉ PAR SIMON RAÇON.

pourquoi nous empêcher de nous voir, quand vous m'avez dit vous-même...

— Tais-toi!... je mentais, j'étais folle!...

— Vous mentiez?

— Ou plutôt, non... je désirais t'éprouver, Clotilde... oui, je le jure, c'était une épreuve! Mais il faut que tout ceci ait une fin... Tu garderas ton innocence, je le veux! et je saurai bien empêcher la séduction de s'introduire ici pour égarer ton cœur!

— Vraiment, dit Perceval avec ironie, je tombe de surprise en surprise. Est-ce bien mademoiselle de Lenclos qui a prononcé les paroles que nous venons d'entendre?

— C'est bien elle, du moins, qui vous a donné l'ordre de sortir.

— Ah! permettez!... Vous prenez maintenant la défense de la vertu; vous venez combattre mon amour après l'avoir encouragé... Ceci est au moins étrange, pour ne rien dire de plus, et j'ai le droit...

— Partez, au nom du ciel, point d'explication! murmurai-je, frémissant à la tournure que prenait l'entretien.

— J'ai le droit, mademoiselle, de trouver vos paroles incompréhensibles et vos scrupules un peu tardifs. La morale dans la bouche de Ninon...

— Monsieur! interrompis-je avec un accent de colère.

— Eh! mademoiselle, pas tant d'éclat! Suis-je le diable? cette maison est-elle un couvent?

— Cette maison, je vous ordonne de la respecter, car elle abrite aujourd'hui l'innocence.

— Peste! fit-il, qui doit en être surprise? c'est l'innocence.

— Mais, monsieur, de pareils discours...

— Ah ! ah ! le fait est que cette pauvre innocence n'eût jamais choisi d'elle-même un logement semblable ! Du reste, puisqu'il vous prend une envie si brusque de protéger la vertu de Clotilde, il est bon de lui dire quel nombre prodigieux d'amants illustres ont traversé votre demeure.

— Pour Dieu, taisez-vous ! murmurai-je en m'approchant de Perceval.

Il ne m'écoutait pas.

— La liste m'est présente, continua-t-il, et je puis la citer tout entière. Nous avons d'abord les Coligny, les Marsillac, les Sévigné, les d'Effiat, les Gourville, les Gersay, les Clérembault, les Saint-Évremond, les Condé !... J'intervertis peut-être l'ordre dans lequel ils sont venus, mais vous êtes maîtresse de le rétablir.

— Assez ! grâce !

— Eh ! pourquoi ne pas achever la liste ? Voulez-vous que j'oublie Charleval, d'Estrées, Villarceaux, Briole, Fiesque, Duras, Navailles, Vassé, Choiseul, et tant d'autres !

— Monsieur ! monsieur ! c'est horrible !

Je sentais une sueur froide inonder mes tempes. Instinctivement, Clotilde retirait sa main de la mienne et s'éloignait de moi.

— Oh ! dis-je à Perceval avec un accent de désespoir qui le fit tressaillir, vous ne voyez donc pas tout le mal que vous me faites !

Le malheureux venait de m'ôter à tout jamais le droit de dire à Clotilde : « Je suis ta mère ! »

— Vous m'avez forcé, me répondit-il, à vous tenir ce langage.

— Oui, j'en conviens... Je ne puis pas même vous rendre insulte pour insulte ; je ne puis pas vous dire que vous mentez... non !... C'est la vérité que vous dites, la vérité que chacun a le droit de me jeter au visage; la vérité dont j'ai honte aujourd'hui pour la première fois, parce que cette jeune fille est là, parce qu'elle vous entend, parce que je vois sa rougeur.

Et, laissant retomber mon visage entre mes mains, je fondis en larmes.

Albert sentit qu'il avait été trop loin.

Il essaya de m'adresser quelques excuses ; mais, relevant aussitôt la tête, je lui montrai la porte avec un geste si impérieux, qu'il sortit enfin et nous laissa seules.

— Clotilde! ma douce et chère enfant! m'écriai-je, oh! n'ayez pas trop de mépris pour moi, je vous en conjure!... Votre main, rendez-moi votre main! ne vous éloignez pas de la sorte... Vous me pardonneriez, si vous saviez l'horreur que ma vie m'inspire!

Je lui ouvris mes bras ; elle vint s'y jeter, et nous confondîmes nos larmes.

— Embrasse-moi, lui disais-je, embrasse-moi toujours!

— Vous lui pardonnez? me demanda-t-elle avec émotion. Le chagrin l'a rendu injuste... pauvre Albert!... Aussi vous l'aviez traité bien durement!

— Oui, Clotilde... pour qu'il apprenne à respecter celle qui doit être sa femme.

— Ah! mon Dieu! que dites-vous?

— Il t'épousera, je le jure, il t'épousera! m'écriai-je en la pressant avec délire sur mon cœur et en baisant les boucles de ses beaux cheveux.

— Sa femme !... Il me semble que je fais un rêve.

— Et moi, je me réveille, Clotilde, assez tôt pour te sauver... J'en rends grâce à la Providence ! Oh ! que ceci te serve d'exemple et t'apprenne à n'écouter jamais la voix des passions, à ne prendre conseil que de la vertu ! Dans la vertu seule on trouve le contentement, le bonheur, l'estime de soi-même et la vraie liberté.

— Mais, dit-elle avec une stupéfaction profonde, plus je vous écoute et plus vos discours....

— Te semblent différents, n'est-ce pas, de ceux que j'ai tenus jusqu'à cette heure?... Encore une fois, c'était une épreuve !.... Oh ! crois-moi, ne te laisse pas entraîner par les faux plaisirs ! Ne prends pas les erreurs de la volupté pour les seuls biens de ce monde, car alors s'ouvrirait pour toi l'abîme que j'ai vu se creuser sous mes pas ; alors arriverait le déshonneur qui s'attache à votre front comme un sceau d'infamie !

— Ciel ! vous me glacez d'épouvante.

— Au commencement on dévore ses insultes, on boit ses pleurs, et peu à peu on s'habitue à la honte... Que dis-je? on relève audacieusement la tête, on se fait un orgueil étrange, on se pare de ses vices, on se glorifie de sa chute. Puis vient le jour où l'on voudrait éloigner ce calice d'opprobre et racheter ses torts avec tout son sang... mais il est trop tard ! Il faut vider la coupe, dût-elle se briser sur vos lèvres... Ah ! crois-moi, chère enfant, crois-moi ! fuis ces plaisirs qui tuent, ces passions qui avilissent, cet amour qui dégrade !

Nos larmes redoublaient. Clotilde avait jeté ses deux bras à mon cou et me disait au milieu de ses sanglots :

— Parlez! parlez encore!... Oh! ce n'est plus votre esprit que j'entends, c'est votre cœur!

— Heureuse fille! tu es pure, toi; tu n'as pas à rougir! Sais-tu que c'est un affreux supplice de rougir devant ceux qu'on aime? Je le comprends aujourd'hui mieux que jamais en ta présence.

— Taisez-vous! taisez-vous!

— Ah! qu'il est digne d'envie, le sort de la femme qui ne s'est jamais écartée des sentiers du devoir! Comme elle marche environnée de respect et d'estime! Elle a des amis, une famille... tu ne sais pas ce que c'est qu'une famille, mon enfant?...

— Hélas! vous avez raison, je l'ignore.

— Ta mère n'a pas veillé sur ton enfance... Elle a mieux aimé se livrer aux folles dissipations, aux vains plaisirs!... Elle est bien coupable, ta mère!

— Non! non! je demande à Dieu de la connaître.

— Si tu devais la retrouver honorable et pure, je le comprends; mais tout prouve qu'elle a méconnu cette douce félicité de la famille dont je te parlais tout à l'heure... ou qu'elle n'y avait pas droit, Clotilde. La famille, c'est le calme dans la vie, c'est l'affection paisible et sans remords; c'est l'amour sans regrets, sans amertume, et la véritable famille n'existe que dans le mariage. Là seulement on goûte en repos et avec orgueil les saintes joies de la maternité. Oh! pouvoir à toute heure, à toute minute, devant tous, embrasser son enfant, sans lui laisser au front un stigmate d'opprobre! lui dire qu'on l'aime, guider ses premiers pas dans le monde, préparer son

avenir... Clotilde, ma chère Clotilde, ne t'expose jamais à perdre ce bonheur !

— Je vous écoute, s'écria-t-elle, je vous écoute avec délice... Oh ! oui, c'est bien la vérité que vous me dites maintenant ! je le sens aux battements de mon sein, je le sens à mes larmes !

— Tu suivras tous mes avis, Clotilde ?

— Je vous le jure !

— Tu ne reverras plus Albert qu'au pied de l'autel ?

— Non... mais, en me promettant tout à l'heure que je serais sa femme, vous perdiez de vue les obstacles...

— Tais-toi ! Ce mariage se fera, parce que c'est le seul moyen de réparer ma faute, parce que je le veux enfin !

Elle m'embrassait avec un élan inexprimable. Ses caresses m'étaient douces et cruelles à la fois, car à chaque instant venait sur mes lèvres un nom que chassait aussitôt le remords.

J'ai oublié de dire qu'Albert de Perceval était cousin de madame de Montausier. Leurs deux familles se trouvaient unies fort étroitement. Donnant l'ordre à un de mes domestiques de monter à cheval sans plus de retard, je l'expédiai à Versailles avec une lettre.

Madame de Montausier avait été nommée par le roi gouvernante des enfants de France.

Je ne me sentais pas la force de faire le voyage, et je la suppliais de venir, en termes si pressants, que je ne doutais pas de sa diligence à répondre à mon appel.

En effet, elle arriva le soir même.

Laissant Clotilde dans sa chambre, j'allai recevoir la duchesse au salon.

— Mon Dieu ! me dit-elle en accourant à moi, que vous

m'avez donné d'inquiétude! Il régnait dans votre lettre un trouble, un désordre de pensées... Que vous est-il donc arrivé, ma pauvre Ninon?

— Vous allez tout savoir, lui dis-je, car vous êtes mon amie, mon amie sincère.

— Pourriez-vous jamais le mettre en doute?

— Non. Je compte sur vous, sur votre dévouement, dont je suis certaine. Vous serez ma providence.

— Très-volontiers; mais de quoi s'agit-il?

— Ah! lorsque je vous aurai fait connaître mes torts, vous me mépriserez!

— Que dites-vous?

— Ma conduite a été si différente de la vôtre! De toutes les vertus qui vous distinguent, l'amour maternel n'est pas la moins précieuse. Vous prodiguez à vos enfants les trésors d'une inaltérable tendresse.

— Oui, mais je ne m'en fais pas un mérite : c'est le premier plaisir et le premier devoir du cœur.

— Ah! rien que par ces paroles vous m'obligez à rougir!

— Ninon!... des larmes!... Qu'y a-t-il? parlez, je vous en conjure!

— Il y a que moi, créature insensée, femme coupable et légère, dont la vie se passait au milieu d'un étourdissement continuel, j'avais aussi un enfant... une fille, qui, dans l'espace de dix-sept années, n'a pas eu de moi une caresse, un sourire, et dont j'oubliais jusqu'à l'existence... Oui, je le dis à ma honte, j'avais oublié que j'étais mère!

— Je vous en prie, ma chère Ninon, calmez-vous.

— Attendez, ce n'est pas tout mon crime! Ma fille et moi,

nous nous sommes rencontrées, ignorant l'une et l'autre les nœuds qui nous unissaient. Elle était belle comme la Vierge des cieux, naïve et candide comme l'ange de la pudeur... et je ne me suis pas émue, et ma poitrine n'a pas bondi, et le sang n'a pas crié !...

— Ce n'est point en cela que vous pouvez être coupable.

— Non... Mais savez-vous ce que j'ai fait, moi misérable, moi maudite ? je lui ai prêché des maximes perverses, j'ai terni par un souffle impur le chaste miroir de son âme !

— Ah ! ma pauvre Ninon, ne pleurez pas ainsi... votre désespoir me fend le cœur.

— Lorsque j'ai su que c'était ma fille, jugez de mes remords et de mon épouvante. Comprenant toute l'étendue de ma faute, j'ai juré de la réparer, quoi qu'il m'en coûte... Mais avouez que je suis bien malheureuse !

— Moi qui vous croyais en repos dans votre philosophie, dit la duchesse, moi qui enviais presque votre sort...

— Taisez-vous ! si, à l'âge de quinze ans, on m'eût proposé une pareille vie, je me serais pendue ! Je cherchais à me tromper, à m'étourdir. Et puis je n'avais rien auprès de moi qui éveillât le remords, je n'avais pas d'affection pure et sainte qui me fît comprendre le vide des faux plaisirs. Aujourd'hui que cette affection se présente, j'en suis indigne, et je dois comprimer les élans de mon cœur pour échapper au mépris.

— Ah ! ne proférez pas ce mot ! Vous êtes admirable dans votre repentir. Il est permis de tomber, quand on se relève comme vous, et aux yeux mêmes de votre fille...

— Non ! non !... Je puis être tout pour elle, une compagne,

une amie, une sœur... mais une mère, jamais! Il n'y a pas de piété filiale sans estime.

Apprenant alors à madame de Montausier l'amour d'Albert de Perceval et de Clotilde, je la suppliai de me venir en aide pour vaincre les obstacles qui empêchaient leur union.

Elle me le promit, en m'embrassant avec tendresse.

J'ajoutai que je donnerais pour dot à Clotilde ma terre de Touraine, qui valait trois cent mille livres.

Cette considération ne contribua pas médiocrement à lever les scrupules des parents d'Albert. On sollicita des dispenses à l'archevêché, et, huit jours après, ma fille épousa l'homme qu'elle aimait.

Dès lors, j'eus un énorme poids de moins sur le cœur.

On ne me vit point aux fiançailles.

Madame de Montausier ne s'écarta nullement de mes instructions; mon notaire eut le mot d'ordre, et chacun put croire que Clotilde était quelque rejeton d'une famille illustre. La richesse de la dot fit aisément fermer les yeux sur le mystère qui entourait sa naissance.

Seulement j'avais donné le conseil que le mariage se fît aussi obscurément que possible, hors de Paris, et que les jeunes époux voyageassent pendant deux ans à l'étranger.

De cette façon, mes ennemies du Luxembourg ne pouvaient les rencontrer de sitôt et troubler leur douce ivresse.

Je n'ai revu, depuis, Clotilde qu'à de rares intervalles. Chaque fois j'ai eu le courage d'étouffer les battements de mon cœur, pour l'empêcher de rougir de sa mère.

Tous ces événements m'avaient porté un coup trop sensible. Ma santé s'altéra.

La bonne duchesse, dont l'amitié compatissante venait de dénouer si heureusement cette triste histoire avec ma fille, voulut à toutes forces m'emmener à Saint-Cloud, où la cour allait passer un mois. J'avais besoin de ses consolations et de ses tendres discours pour me remettre en paix avec moi-même et avec ma conscience.

Ainsi voilà donc où devait aboutir cette belle philosophie épicurienne, dont j'avais toujours fait parade!

Moi qui voulais entrer en lutte avec la sagesse des siècles et composer un cours de morale à mon usage, moi dont les théories semblaient si victorieuses, je me voyais forcée de reconnaître mes torts. La vérité venait de me saisir à l'improviste, fatalement, comme un rayon de soleil qui éclairerait tout à coup les yeux d'un aveugle. Je comprenais enfin que je n'étais ni un philosophe ni un *homme*, ainsi que j'avais eu la prétention de l'être. J'étais tout simplement une femme et une mère.

La nature sait au besoin réduire à néant le sophisme ; elle reprend toujours ses droits.

Je ne pouvais oublier, dans ces douloureuses circonstances, que j'avais un autre enfant, un fils, qui devait entrer alors dans sa vingt-deuxième année, et dont, hélas ! je m'étais aussi peu occupée que de la malheureuse fille qui avait failli me devoir sa perte.

Pour celui-ci, je savais heureusement où trouver sa trace : il suffisait de m'informer de la demeure actuelle du marquis de Gersay. Bientôt j'appris qu'il vivait retiré dans sa terre de Bretagne. Je lui écrivis en toute hâte. Sa réponse me causa la joie la plus vive.

« Notre fils, me dit-il, est un noble et beau garçon, plein d'intelligence et de cœur. Je l'ai reconnu et légitimé. Si vous voulez me promettre de ne jamais lui révéler le secret de sa naissance, je vous le conduirai au commencement de l'automne. Il manque un peu de monde, et, comme votre cercle, dit on, réunit toujours la plus brillante société de Paris, vous pourrez me venir en aide. A nous deux nous en ferons un homme accompli. »

J'arrosai de mes pleurs cette heureuse lettre.

— Mon fils ! je pourrai le voir !

« Un noble et beau garçon, plein d'intelligence et de cœur ! » mille fois je relus cette phrase et je la couvris de baisers ; il me semblait que j'embrassais mon fils.

Au moment où j'étais encore chez la duchesse de Montausier, le roi, contre tout espoir, céda aux instances réitérées de Mademoiselle.

Pour le presser davantage, elle avait déclaré qu'elle ne sortirait point du Luxembourg qu'on ne lui eût accordé sa demande. Ne voulant pas condamner sa cousine à une prison éternelle, Louis XIV donna son consentement au mariage avec M. de Lauzun.

La fille de Gaston vint l'en remercier à Saint-Cloud.

J'eus soin de ne pas m'offrir à ses regards ni à ceux des indignes comtesses, dont la vue ne pouvait que réveiller une douleur mal éteinte.

Il faisait beau voir Lauzun après son triomphe. Jamais homme ne fut plus bouffi d'orgueil ; il se croyait aussi haut que les tours de Notre-Dame, ne saluait plus personne, excepté le roi, et disait que, pour la célébration de son mariage, il

voulait des pompes et des réjouissances capables d'émerveiller l'Europe entière.

En cela M. de Lauzun ne fut qu'un sot. Le rêve était si brillant, et, disons-le, si impossible, qu'il devait craindre le réveil.

Ayant la parole du roi, les dispenses de l'archevêque en poche, le plus sûr était de se hâter et de ne pas laisser à Louis XIV le temps de réfléchir. Point. Notre homme persiste à éblouir l'univers ; il continue à vouloir donner à son hymen un éclat fabuleux.

Durant ces absurdes préparatifs, une idée germe dans le cerveau de madame de Montespan.

Tous les neuf mois environ elle gratifiait Sa Majesté d'un nouveau fruit de son amour. C'était grave. Les enfants du plus glorieux monarque du monde ne pouvaient rester sans apanage et sans avenir. Quelle dotation va-t-on donner au jeune duc du Maine, au petit comte de Toulouse et à tous les autres[1] ?

Passe encore qu'on ne s'occupe pas des enfants de la Vallière, mais des siens !

Ne vaudrait-il pas mieux que Mademoiselle ne se mariât point et distribuât, soit par testament, soit par dons entre-vifs, son immense fortune à messieurs les bâtards royaux? N'est-ce pas une grande sottise de laisser aller cette fortune à M. de Lauzun ?

Si le beau dragon veut absolument épouser quelque chose, eh ! bon Dieu, qu'il épouse madame la duchesse de la Vallière ! C'est encore un trop grand honneur pour lui !

[1] Elle eut huit enfants de Louis XIV. (NOTE DE L'ÉDITEUR.)

La force et l'à-propos de cette logique frappèrent Louis XIV. Il retira brusquement sa parole, à l'heure où M. le colonel général des dragons n'avait encore imaginé qu'une médiocre partie des fêtes somptueuses qu'il réservait à la cour.

Quand on vint lui annoncer le changement d'avis du monarque, il était en train de commander à M. de Benserade les paroles d'un ballet mythologique où toutes les divinités de l'Olympe devaient paraître tour à tour et le féliciter de son bonheur.

Jugez du désenchantement !

La fiancée ne peut croire à ce manque de foi. Mais son cousin le lui confirme et ne semble ému ni de ses pleurs ni de son désespoir.

M. de Lauzun s'emporte. Il jette feu et flammes contre madame de Montespan, l'accuse de son désastre, crie tout haut ce que chacun dit tout bas, et se fait, au bout du compte, envoyer bel et bien au château de Pignerol. D'Artagnan, lieutenant aux gardes, eut mission de l'y conduire.

Personne ne plaignit cet ambitieux.

On n'eut pitié que de la pauvre Mademoiselle, victime de l'avidité d'une maîtresse royale, et dont une maudite étoile poursuivait impitoyablement tous les rêves de mariage.

Mais bientôt on ne parla plus ni de M. de Lauzun, ni de la fille de Gaston, ni de leur hymen avorté.

Une catastrophe terrible vint plonger la cour dans la consternation et le deuil. La brillante Henriette d'Angleterre, épouse du duc d'Orléans, et belle-sœur du roi, se sentit altérée, un soir qu'elle était à respirer le frais avec d'autres dames au balcon principal du château de Saint-Cloud.

Elle dit à l'une des filles d'honneur présentes d'aller demander un verre d'eau de chicorée à son apothicaire.

Celui-ci arrive, au bout de quelques minutes, avec une timbale de vermeil, qu'il présente à Madame. Mais à peine a-t-elle bu, qu'elle est prise de coliques atroces et s'écrie :

— Je suis empoisonnée !

Grand trouble et grande rumeur. On s'empresse autour d'elle, ses femmes la délacent, on la couche sur le premier lit qui se rencontre. Toute la cour arrive, et se regarde avec épouvante. Madame devenait livide, ses membres s'agitaient dans un tremblement convulsif. Le mal, à chaque seconde, allait empirant, et toujours elle criait :

— Du poison ! j'ai bu du poison !

Louis XIV entend ces cris ; il se hâte d'accourir, et fait appeler tous ses médecins, qui examinent la malade, lui tâtent le pouls, deviennent pâles eux-mêmes, et ne savent que répondre.

— Mais enfin qu'a-t-elle ? s'écria le roi ; parlez !... il est affreux de laisser mourir une femme ainsi, sans lui donner le moindre secours !

Les médecins se consultaient du regard.

Ils paraissaient de plus en plus atterrés, et ne disaient mot.

Cependant Madame faisait des efforts inouïs pour vomir ; elle criait qu'on lui donnât de l'émétique. Alors seulement M. Valot, premier médecin, prit la parole et déclara que l'émétique serait dangereux. La princesse était atteinte, selon lui, de la colique appelée *miserere* ou *choléra-morbus*. Bref, ils ne dictèrent aucune ordonnance.

Vers trois heures après minuit, Madame expira.

Le médecin de l'âme remplit du moins son devoir plus dignement que les médecins du corps. Appelé auprès du lit de la mourante, M. l'abbé Bossuet lui adoucit par ses pieuses consolations le passage de cette vie à l'éternité.

Ce fut lui qui prononça, le surlendemain, l'oraison funèbre.

« Madame se meurt ! Madame est morte ! » Il me semble l'entendre encore jeter du haut de la chaire chrétienne ces paroles terribles. Louis XIV et tous ses courtisans frissonnaient, agenouillés devant le catafalque.

Ici, je n'ose, en vérité, tout dire, et pourtant c'est en quelque sorte un devoir.

Monsieur était au plus mal avec sa femme. Il témoignait au chevalier de Lorraine une affection tellement scandaleuse, que le roi crut devoir mettre un terme à des désordres aussi publics que honteux. Frappé d'une sentence d'exil, le favori accusa la duchesse d'Orléans de sa disgrâce, et se livra contre elle aux menaces de vengeance les plus horribles.

Madame Henriette ne fit qu'en rire.

Pauvre femme ! elle eût dû peut-être se défier davantage, et se tenir sur ses gardes !

La veille de sa mort, on vit un homme, couvert d'un long manteau et portant un feutre rabattu sur les yeux, rôder dans le parc de Saint-Cloud, et s'entretenir avec la valetaille des offices. Beaucoup de personnes affirmèrent avoir reconnu le chevalier de Lorraine.

Tout cela, j'en conviens, ne constitue pas des preuves suffisantes.

Mais le chevalier était grand ami de M. de Luxembourg, et

M. de Luxembourg fut compromis dans le procès de la Brinvilliers et de la Voysin, ces deux infâmes empoisonneuses auxquelles l'Italien Exili avait vendu ses recettes. Ne voit-on pas là-dessous un crime presque évident, une trame infernale?

Je n'accuse pas, je raconte. On jugera.

Il était rare que je quittasse l'appartement de madame de Montausier. Si quelquefois je me promenais dans le parc, c'était aux heures où d'ordinaire on n'y rencontre personne, et cependant, un soir, au détour d'une avenue, je me trouvai face à face avec mon ennemie mortelle, la comtesse de Fiesque. Elle donnait le bras à madame de Montespan.

La favorite courtisait avec assiduité toutes les femmes de Mademoiselle, afin de mieux la prendre au réseau de ses intrigues et de l'amener à sacrifier une bonne partie de sa fortune, pour obtenir la liberté de Lauzun.

Madame de Fiesque, en m'apercevant, devint blême de rage.

Je la vis se pencher à l'oreille de sa compagne de promenade, et lui glisser rapidement quelques mots à voix basse.

Aussitôt madame de Montespan se tourna vers moi, me toisa d'un regard dédaigneux et dit :

— La Ninon !... Qui donc ose amener cette femme à Saint-Cloud ?

Il est impossible de rendre le ton d'impertinence orgueilleuse et de mépris outrageant avec lequel ces paroles furent prononcées. Moi qui ne manque pas habituellement d'esprit d'à-propos, et qui ai la réplique assez vive, je fus tellement saisie de l'imprévu d'une pareille offense, que je ne trouvai pas un mot à répondre. Elles disparurent avant que je fusse remise de ma stupeur.

« Cette femme ! » elle n'a pas craint de dire : « Cette femme ! »

Je sentais mon cœur bondir d'indignation, des larmes de colère inondaient mon visage.

« Cette femme ! » Mais qu'est-elle donc elle-même, la misérable ? Suis-je descendue jamais aussi bas qu'elle dans l'opprobre ? ai-je trahi l'amitié ? me suis-je glissée dans un lit royal par la ruse et par l'artifice ? ai-je pris le manteau du mariage pour couvrir mes désordres ?... Oh ! je me vengerai ! je me vengerai d'une façon cruelle !

Un éclair venait de me traverser l'esprit. Je savais où trouver Montespan.



VII

Le soir même, sans prévenir madame de Montausier de l'affront que j'avais reçu, j'inventai un prétexte pour retourner à Paris, et j'envoyai prier le Gascon de se rendre chez moi. Il arriva le lendemain de très-bonne heure.

— Ne pensez-vous pas, monsieur, lui dis-je sans autre préambule, que vous êtes un homme déshonoré?

— Moi? balbutia-t-il, et pourquoi donc?

— Trêve de subterfuges! N'essayez pas de mettre en avant un prétexte d'ignorance : votre femme est la maîtresse du roi.

— Ah! cadédis! si je m'en doutais!...

— Pas un mot de plus, vous en êtes sûr.

Il se mit à jurer, à tempêter, à me faire mille serments plus grotesques les uns que les autres; mais je demande à les

passer sous silence. Il est inutile de reproduire son affreux patois.

— Écoutez, monsieur, lui dis-je, vous prendriez à témoin le Christ et l'Évangile, que vous ne réussiriez à convaincre personne, ni moi ni d'autres.

Montespan parut accablé de honte. Je parlais de manière à couper court à toute réplique.

Recourant alors à la persuasion et à l'éloquence, je le sermonne, je le stimule, et j'emploie pour arriver à mon but les raisonnements les plus adroits.

— Si vous avez eu la faiblesse, lui dis-je, d'être complice de cette infamie, du moins est-il important pour votre honneur de donner le change au public.

— Oui, murmura-t-il ; mais de quelle manière, et comment m'y prendre ?

— Belle difficulté ! rien n'est plus simple.

— Parlez vite !

— Il suffira, pour vous mettre dorénavant à l'abri du soupçon, de faire un esclandre à votre femme devant toute la cour.

— Eh ! fit-il, j'en ai le droit !

— Mais un esclandre dans toutes les règles, un esclandre magnifique, au bout duquel chacun puisse vous croire désespéré de ce qui se passe.

— Oui, oui !... par la corbleu, vous n'avez pas tort !

Il accepte mon idée avec enthousiasme, entre complétement dans mes vues, et prend à l'heure même un fiacre pour courir à Saint-Cloud.

Je le suis de près, afin d'aller savourer ma vengeance.

Depuis une demi-heure à peine j'étais rentrée chez la duchesse, lorsque j'entends par tout le château un bruit extraordinaire. Les domestiques vont et viennent; des groupes de courtisans se forment dans les galeries. On se parle à voix basse, des rires étouffés se font entendre.

— Qu'y a-t-il? que se passe-t-il? demandent les nouveaux venus.

— Eh quoi! l'ignorez-vous? Montespan vient de souffleter sa femme en présence de la reine et des filles d'honneur.

— Allons donc!

— C'est positif... Un vrai soufflet de manœuvre! Elle en a vu tous les anges du Paradis.

— Mais le roi... que dit le roi de l'aventure?

— Il n'a pas osé faire arrêter l'époux.

— Voyez ce que c'est que la mauvaise conscience!

— Oui, pourtant! Ce diable de marquis s'en est donné à cœur joie. Après le soufflet, sont venues les injures et une kyrielle d'épithètes, dont s..... est la plus gracieuse.

— Ah! ah! l'excellente aventure!

— Enfin Montespan s'en est allé, en disant que, dès ce jour, il citait Louis XIV au jugement de Dieu, pour lui avoir volé sa femme.

J'écoutais tous ces dialogues; le cœur me battait de satisfaction.

— A merveille! murmurai-je en me frottant les mains; prenez déjà cela, madame la marquise, en attendant le reste!

Toutefois je n'osai pas dire à la duchesse la part que j'avais prise à ce scandale. Je revins à Paris, où j'allai réjouir de cette bonne histoire la veuve de Scarron.

Françoise faisait ménage commun avec madame Arnoul.

Celle-ci, comme je l'ai déjà laissé pressentir, ne dirigeait pas précisément dans les sentiers de la vertu l'ancienne maîtresse de Villarceaux. Après l'avoir excitée à de grandes dépenses de luxe et de toilette, elle lui démontra victorieusement que sa modeste pension de deux mille livres ne pouvait subvenir aux frais d'entretien du logis, de sorte que Phœbus d'Albret, comte de Miossens, un de mes anciens caprices, et le petit Villars furent obligés de payer les dettes.

Le ménage et l'amour allaient donc pour le mieux.

Mais tout à coup Phœbus et Villars se virent obligés de partir et d'accompagner Louis XIV dans la nouvelle guerre qu'il déclarait à la Hollande.

Ils se signalèrent l'un et l'autre à ce fameux passage du Rhin, dont nos poëtes firent si grand bruit, que le passage des Alpes et le passage du Rubicon doivent à tout jamais en être éclipsés dans l'histoire.

Par malheur, madame Arnoul se montrait peu sensible à ce genre de conquêtes.

Elle chercha pour Françoise et pour elle des affections moins belligérantes.

C'était, entre nous, une personne d'une grande laideur que la nouvelle amie de madame Scarron, ce qui ne l'empêchait pas d'être coquette à l'excès. Mais il est aussi difficile à une femme de savoir qu'elle est laide que d'ignorer qu'elle est jolie.

Du matin au soir, elle répétait à Françoise :

— Ma chère, nous sommes deux sottes, ou nous devons réussir à faire une fortune éclatante!

Puis, comme elle joignait à ses nombreux talents pour l'intrigue un brin de chiromancie, elle passait des journées entières à étudier les lignes de la main de sa compagne. Elle y découvrait des choses miraculeuses. Ou bien encore elle lui tirait les cartes, amenant des réussites on ne peut plus encourageantes, et lui prouvant par un as de cœur ou une dame de trèfle qu'elle serait reine un jour.

Françoise prenait au sérieux toutes les prophéties de madame Arnoul. Elle l'appelait sa *sibylle*.

Moi, je haussais les épaules, et je regardais cela comme de franches sottises.

Je disais à la veuve du poëte :

— Eh ! tu as trente-sept ans, ma bonne Françoise. Il faut te hâter, autrement tu n'épouseras qu'un vieux roi.

— Bah ! me répondit-elle, vieux comme Priam ou David, que m'importe? pourvu que ce soit un roi !

Véritablement ces deux femmes me semblèrent un peu extravagantes, et je restai quelque temps sans les voir.

J'allai rendre visite à Molière, dont j'avais appris que la santé s'altérait.

Son visage me parut effectivement décomposé, sa maigreur était extrême. Pauvre ami ! la conduite de cette indigne Béjart lui donnait chaque jour plus d'affliction ! Là seulement il fallait chercher la cause de son mal. Pour échapper à la violence de ses chagrins, il se livrait à un travail assidu. C'était le moyen de ne jamais se guérir.

Je le suppliai avec larmes de se ménager davantage.

— Que voulez-vous, ma bonne Ninon? me répondit-il avec un triste sourire, entre deux maux il faut choisir le moindre :

c'est un conseil que nous donne la sagesse des siècles, et je le mets en pratique. Souffrir de l'âme, souffrir du corps, j'aime encore mieux cette dernière souffrance!

Je quittai Molière, très-inquiète.

Au milieu de ces divers événements, je reçus de Bretagne une seconde missive. Le marquis de Gersay faisait tous ses préparatifs de départ. Sous quinze jours, sans remise, il devait être à Paris, et me présenter le chevalier de Villiers. C'était le nom qu'il avait donné à notre fils.

L'automne s'annonçait bien; la saison tout entière promettait d'être charmante.

Je m'arrangeai pour avoir, à Picpus, une société nombreuse et choisie, et j'arrêtai un maître d'hôtel qui sortait de chez Colbert, afin d'attirer, par l'appât d'un bon dîner, ceux que l'amitié seule ne déciderait point à franchir cet interminable faubourg Saint-Antoine.

De ma vie je n'avais été plus heureuse.

Il y eut défense expresse de me faire la cour. Si, jusque-là, je m'étais montrée décente dans mon extérieur, je voulais être, cette fois, d'une sagesse absolue, et chasser de ma maison l'apparence même du scandale.

Ne s'agissait-il pas de former mon fils, de lui faire connaître le monde, d'éveiller en lui les instincts délicats, de le façonner aux mœurs aimables, au bon goût, aux belles manières?

« Un noble et beau garçon plein d'intelligence et de cœur! »

Ces mots, que j'avais couverts de larmes et de baisers, je les embrassais encore pour tromper mon impatience. Je comptais les jours, ils me semblaient des siècles. Quelquefois

il me prenait envie de courir la poste au-devant de Gersay.

Mais il m'avait recommandé de nouveau d'être prudente; il ne voulait pas que mon amour maternel se trahît.

La condition me paraissait bien dure.

Je maudissais mon triste passé, qui autorisait en quelque sorte le marquis à manifester une semblable exigence. Du reste, il était entré là-dessus dans quelques détails honnêtes.

Sa seconde lettre m'expliquait que, ayant élevé le chevalier d'une façon digne et presque solennelle, il ne voulait pas anéantir d'un seul coup le fruit de ses leçons, en laissant voir que lui, Gersay, n'avait pas été dans sa jeunesse exempt des erreurs contre lesquelles il s'efforçait de prémunir son élève.

Il y avait beaucoup à redire à ce raisonnement, mais on ne me laissait pas le droit de discussion.

Le marquis était homme à me séparer pour toujours de mon fils, dès que je me révolterais contre l'arrangement convenu.

Enfin ils arrivèrent. Ce fut le plus beau de mes jours.

Charles, ainsi se nommait le jeune chevalier, manquait un peu d'assurance; mais son air timide et son embarras, au milieu d'une société nouvelle pour lui, n'étaient pas dénués d'une certaine grâce, qui le rendait intéressant et lui gagnait toutes les sympathies.

Il avait un beau front, de magnifiques cheveux noirs, des yeux d'une expression à la fois douce et fière, une main fine et nerveuse, une taille élégante.

Rien, en un mot, n'était plus facile que d'en faire un cavalier de premier ordre.

Toutes les mères devinent ici combien fut pénible la lutte que j'eus à soutenir avec moi-même pour m'astreindre à une

réception cérémonieuse, quand j'aurais voulu lui ouvrir mes bras et le presser avec transport sur mon cœur.

Le marquis se montrait impitoyable.

M'observant sans cesse, il arrêtait d'un regard mes élans affectueux. Cela devenait un véritable supplice.

Décidément je trouvais Gersay ridicule avec ses idées de puritain, et ses prétentions à se croire infaillible quand il décidait une chose ou prenait une mesure.

Certaine de ne pas le faire changer d'avis, je recourus à la dissimulation et à la ruse pour rompre enfin cette barrière de glace qu'il élevait entre mon fils et moi. J'eus l'air d'entrer pleinement dans ses vues, d'accepter ses principes austères ; je donnai même des éloges à la haute sagesse dont il faisait preuve.

En un mot, je le rassurai contre toute indiscrétion de ma part.

Petit à petit il me laissa plus libre, et j'achevai de manœuvrer si habilement, qu'il se départit tout à fait de sa surveillance. Bientôt même il laissa le chevalier venir seul à Picpus.

Je causais avec mon fils des heures entières. La joie la plus délicieuse m'inondait l'âme.

Il était charmant, plein d'esprit et de verve. Déjà sa timidité de provincial avait disparu. Je lui apprenais la ville et la cour. Nous étions les plus grands amis du monde, et, lorsque je lui donnais un conseil pour sa toilette ou pour sa tenue, il le suivait avec un empressement qui témoignait du vif désir de me plaire et de profiter de mes leçons.

Hélas! hélas! je m'abandonnais sans crainte et sans trouble à cette affection si pure!

Avec lui, je me laissais aller à ces douces familiarités que la différence de l'âge semblait permettre entre nous. Dans nos longues conversations, je plaçais ma main dans la sienne, et quelquefois il se mettait à mes genoux pour causer plus à l'aise. Je remerciais le ciel de mon bonheur.

Charles m'accompagnait partout : au Cours, à la place Royale, à l'église, au théâtre.

Nous visitions Paris ensemble d'un bout à l'autre.

Il avait pour moi toutes sortes de prévenances, lisait dans ma pensée, courait au-devant de mes désirs, étudiait mes habitudes, afin de me rendre ces mille petits offices délicats qu'on rend à notre sexe.

Et je ne devinais rien, j'étais aveugle!

Chez moi, la mère absorbait la femme. Lorsque mes yeux vinrent à se dessiller, le mal n'avait plus de remède; il était trop tard!

Dix ans se sont écoulés depuis lors. Au moment de retracer ce fatal souvenir, ma plume s'arrête, ma main tremble, des larmes brûlantes soulèvent ma paupière. Après ce qui m'était arrivé avec ma fille, je ne croyais pas qu'un désespoir plus terrible pût m'atteindre.

Charles! mon fils! malheureux enfant!... Ah! si c'est une punition que le ciel a voulu m'infliger pour mes fautes, cette punition est injuste; elle est cruelle.

Seigneur, pardonnez-moi si je blasphème!

Mais lui, mon fils, le trouviez-vous donc coupable? Était-ce lui que votre main devait frapper?

Nous étions assis, un soir, Charles et moi, sous un berceau de mon jardin.

Tout à coup je lui dis en riant :

— Ah çà, mais, chevalier, depuis tantôt six semaines que vous êtes à Paris, comment se fait-il que vous n'ayez point encore d'histoire de cœur ?

Il tressaillit vivement et me regarda.

— Ma question vous étonne? Je vous trouve magnifique, en vérité! Nos dames ont donc à vos yeux bien peu de séductions, que vous ne soupirez pour aucune, bel insensible?

— Oh ! me répondit-il, vous vous trompez, j'ai une passion dans l'âme, une passion profonde.

— Jésus! que me dites-vous? cela n'est pas vraisemblable.

— Pardonnez-moi, j'aime de toutes les forces de mon cœur.

— Recevez mes compliments; vous savez à merveille cacher vos impressions, et je ne reviens pas de ma surprise. Mais où prenez-vous, s'il vous plaît, le temps de voir votre Armide et de la courtiser, mon cher Renaud?

Son front se couvrit de rougeur.

— Enfin, répondez! Vous êtes ici presque tout le jour; quand je sors, vous m'accompagnez; on ne vous trouve assidu que près de moi. Je n'y comprends plus rien, c'est un mystère.

— Hélas! murmura-t-il, je ne lui ai pas encore avoué mon amour!

— Pourquoi donc? Vous avez tort.

— C'est vrai, je me le suis dit souvent.

— Faute de parler... vous connaissez le proverbe?

— Oui, mais je n'ose pas commencer, me répondit-il avec un soupir.

— Allons, allons, candide amoureux, éperonnez votre hardiesse! En restant ainsi dans les limites d'une scrupuleuse dis-

crétion, vous avouerez qu'il est difficile qu'on vous paye de retour. Çà, du moins, est-elle jolie?

— Comme Vénus et les Grâces.

— Oh! oh! quel prodige! Alors je gagerais qu'elle manque d'esprit?

Il s'empara de mes mains, et s'écria :

— Non! c'est la femme qui en a le plus de la terre.

— Laissez donc!

— Je vous l'affirme. Auprès d'elle toutes les autres pâlissent.

— Ah! permettez, monsieur le chevalier, lui dis-je au milieu d'un grand éclat de rire, ceci est presque une impertinence... car enfin j'ai quelque prétention! Beaucoup de gens qui s'y connaissent assurent que je ne suis point une sotte.

Charles s'agenouilla devant moi, leva ses grands yeux, dont l'expression me fit tressaillir, et murmura d'une voix émue :

— Mais si cette femme... vous ressemblait?

— Bon! quelle apparence?

— Enfin, je le suppose.

— Oui, vous tâchez de réparer vos torts... C'est adroit!... Par malheur, cela ne peut pas prendre, chevalier.

Je cherchais à me donner de l'assurance et à parler avec calme.

Une commotion violente venait de soulever ma poitrine; une lueur rapide avait passé devant mes yeux. Charles me tenait toujours les mains, son regard m'épouvantait. Il ajouta :

— Si cette femme... c'était vous?

— Moi! criai-je en me levant frémissante.

— Oui, Ninon, ma belle Ninon! c'est vous que j'aime... que j'aime avec délire...

— Grand Dieu !

— Vous à qui je veux consacrer ma vie tout entière... Oh! ne vous éloignez pas !... laissez-moi votre main, que je la couvre de baisers... Ninon, d'où vient ce trouble? n'aviez-vous donc pas deviné mon cœur ?

— Ah ! malheureux! malheureux! que venez-vous de me dire?

Et je m'enfuis éperdue, saisie d'effroi, folle de douleur.

Le chevalier me suivit. Il vint frapper à la porte de ma chambre, où il m'entendit sangloter avec amertume.

— Ninon, disait-il, ouvrez, je vous en conjure!... Pourquoi ces pleurs? pourquoi ce désespoir? Il me faut une explication... j'ai le droit de la demander, je la veux... Ninon, si vous n'ouvrez pas, je me tue!

Je m'élançai pour tirer le verrou, que j'avais poussé en entrant. Charles pénétra dans la chambre, et se jeta de nouveau à mes pieds.

— Monsieur, dis-je en prenant une résolution extrême, vous venez de m'outrager d'une façon cruelle!

— Ah! pouvez-vous croire...

— Silence! ne cherchez pas à aggraver l'outrage, et relevez-vous... je vous l'ordonne!

Il se releva. Deux larmes coulaient lentement le long de ses joues. Mon cœur saignait; mais je priais Dieu tout bas de me donner du courage.

— Voilà donc, ajoutai-je, le prix que je devais recueillir de mon amitié pour vous!... C'est indigne, monsieur!... Je vous

avais jugé de la façon la plus avantageuse, et vous m'en faites singulièrement repentir.

— Mademoiselle...

— C'est une leçon qui me donnera désormais plus de méfiance. Me prendre pour jouet ! me rendre victime d'une raillerie indécente, d'une gageure peut-être !... Oui, c'est une gageure que vous avez faite !

Il devint d'une pâleur extrême. La surprise la plus douloureuse se peignit sur tous ses traits ; il s'appuya contre un meuble pour ne pas tomber à la renverse.

— Si vous croyez cela, murmura-t-il, je n'ai plus qu'à mourir !

— Eh ! monsieur, il s'agit bien de mort ! Laissez, je vous prie, toutes ces grandes phrases. Vous demandiez une explication tout à l'heure : ayons-la, franche et loyale.

— Oui, murmura-t-il, franche et loyale, je le jure.

— L'hypocrisie, repris-je, le mensonge, sont indignes de vous et de moi. Allez-vous me soutenir qu'à vingt-deux ans vous soyez amoureux d'une femme de soixante, qui a des rides et dont vous pourriez être le petit-fils ?... Oh ! pas un mot ! ne prononcez pas un mot, si vous tenez à me revoir ! Vous m'avez manqué de respect, monsieur... taisez-vous, je ne veux pas d'excuses ! Tout ce que je puis vous promettre, c'est de faire en sorte d'oublier la scène scandaleuse de tantôt... Allez, retirez-vous, et tâchez de mériter mon pardon !

J'avais usé toutes mes forces pour lui tenir ce langage. Mais il ne m'écoutait plus et se promenait de long en large de la chambre dans une agitation terrible.

Puis soudain, revenant à moi et se frappant le front avec désespoir :

— Malheur ! malheur ! s'écria-t-il. Osez-vous bien m'accuser d'une indignité semblable?... Ah ! Ninon, c'est vous qui me faites un outrage ! c'est vous qui êtes injuste et cruelle ! Oh ! je veux parler ! je veux me défendre !... Vous n'avez pas le droit de me dire que je suis un lâche, un homme sans foi, sans délicatesse, un misérable qui s'est joué de vous... Et pourtant n'est-ce pas ce que vous venez de faire ?

Les sanglots soulevaient sa poitrine; il fondit en pleurs.

J'avais la tête perdue, je ne savais quel moyen prendre pour couper court à cet entretien dangereux et guérir ce pauvre enfant, dont toutes les larmes me retombaient sur le cœur.

— Charles, mon ami, j'ai eu tort peut-être... mais avouez que votre folie est inconcevable.

Il souleva vers moi ses mains tremblantes. Je le voyais avec effroi se rapprocher, quand je me sentais à bout d'énergie.

— Oh ! Ninon ! Ninon ! s'écria-t-il, je vous jure en face du ciel que je ne vous ai pas trompée ! Ma passion est sérieuse ; je vous aime avec toute la tendresse, avec tous les transports de mon âme !

— Seigneur ! Seigneur ! vous l'entendez... il recommence !

— Ne pleure pas, me dit-il, oh ! je t'en conjure, sèche tes larmes !... Laisse-moi là m'agenouiller devant toi comme devant un ange !... Oui, je t'aime ! oui, tu es belle ! oui, cet amour, si tu ne le partages pas, me coûtera la vie...

— Mon Dieu ! venez à mon secours !

— Soixante ans, dis-tu?... Eh ! que m'importe, à moi, si

jamais femme n'a conservé plus de séductions, plus d'attraits irrésistibles... Des rides! tu n'en as pas, mensonge!

— Charles... mon ami... tu m'épouvantes...

— Oh! rends-moi ta main, ta main chérie! ne détourne pas les yeux... ma belle Ninon, j'ai besoin de ton sourire!

— Pitié! Charles... au nom du ciel, pitié!

— Dis-moi que tu m'aimes, dis-le-moi, je t'en supplie!

— Va-t'en!

— Non!... ton cœur s'émeut... je sens ta main frissonner dans la mienne... Je le disais, il est impossible que nos âmes n'arrivent pas à s'unir.

— Grâce! mon ami, grâce!

— Viens! je te jure un éternel amour.

— Mais, insensé, tu ne veux donc rien comprendre! tu ne vois pas ma terreur! m'écriai-je en le repoussant et en joignant les mains avec désespoir.

— Je t'aime! s'écria-t-il, je t'aime!

— Entre nous il y a un abîme...

— Je veux le franchir!

— Va-t'en, te dis-je, ne reparais plus en ma présence... O mon Dieu! rendez-lui la raison! donnez-moi le courage du sacrifice!

J'éclatais en sanglots.

— Des larmes! toujours des larmes!... Ninon, c'est moi qui te demande pitié à mon tour... Ne vois-tu pas que je meurs?

— Ah! ce secret, il faut donc le lui dire!

— Un secret?

— Oui, que ton père m'avait fait jurer de ne jamais t'apprendre.

— De ne jamais m'apprendre?

— Le marquis va nous séparer, je ne te verrai plus.

— Alors tais-toi, ne me dis rien... je ne veux rien savoir!

— Renonce à cette passion funeste...

— Jamais!

— Charles, je t'en conjure, par tout ce qu'il y a de plus saint...

— Non, c'est impossible!

— Mon Charles bien-aimé, ne me fais pas mourir de douleur!

— Elle m'aime!... ô merci, mon Dieu!

— Arrête! je ne t'aime pas d'amour... Charles! malheureux enfant! ce serait un crime, entends-tu? ce serait un crime!

— Et pourquoi donc?

— Parce que je suis ta mère!!!...

. . . .

. . . .

Il se leva, pâle, frémissant, l'œil hagard. On eût dit que la foudre venait d'éclater sur sa tête.

Le voyant chanceler, je courus pour le soutenir. Mais il me repoussa d'un air sinistre; puis, tournant vers le ciel ses poings crispés, il s'écria d'une voix où le désespoir et la douleur se mêlaient à une rage sombre:

— Oui... je comprends tout... c'est affreux!... Pourquoi ne me l'avoir pas dit plus tôt? L'enfer s'acharne après mon bonheur... Fatalité!

— Charles... mon enfant, reviens à toi...

— Elle est ma mère!

— Oh! sois mon fils, rien que mon fils... Oublions un instant de délire...

— Non! non! maudit soit le ciel, maudit soit Dieu!

Se précipitant hors de ma chambre, il disparut.

VIII

Je tombai sur un siége, accablée par les émotions de cette effroyable scène. Mon cerveau se brisait, je me sentais à deux doigts de la folie.

Tout à coup j'entends des clameurs dans la maison. Les domestiques parcourent les corridors, traversent les antichambres; ma porte s'ouvre, et le jardinier paraît, suffoqué, haletant, dans un désordre inexprimable.

— Miséricorde! qu'as-tu, Jérôme? lui demandai-je avec effroi.

— Ah! mademoiselle... un grand malheur!... là-bas, au fond du jardin... le chevalier...

Je poussai un cri perçant et j'entraînai cet homme avec moi. Nous descendîmes le perron.

— Par ici, mademoiselle, sous l'avenue de tilleuls!

— Mais qu'est-ce donc?... parle! m'écriai-je, essayant de me tromper encore; dis-moi ce que tu as vu, mon bon Jérôme... Ou plutôt, non, tais-toi!... je crains de deviner... c'est horrible!... Viens, nous le sauverons, nous le sauverons!

— Ah! mademoiselle, il est perdu!

— Non! non!... car moi aussi, je maudirais Dieu!

Nous arrivâmes dans un petit bois de châtaigniers. Le premier objet qui frappa mes regards fut mon fils, mon malheureux fils, étendu sanglant sur l'herbe. Il s'était passé son épée au travers du corps.

O spectacle affreux! Je me demande comment je ne suis pas morte de saisissement et de douleur.

Agenouillée près de Charles, je déchirai mon voile pour étancher les flots de sang qui coulaient de sa blessure; mais, vains efforts! soins inutiles! Une pâleur livide envahissait déjà son visage. Soulevant vers moi sa paupière mourante, il murmura d'une voix éteinte :

— Ma mère... pardon!... j'avais peur de vous aimer encore... et... vous le comprenez... je ne pouvais plus vivre.

Il expira.

Desséchés par une fièvre ardente, mes yeux ne versaient pas une larme. Ne croyant point encore à toute l'étendue de mon infortune, je posai la main sur la poitrine de Charles; mais son cœur avait bien cessé de battre.

A côté de lui se trouvait son épée sanglante.

Je la ramassai précipitamment, et j'allais la diriger contre mon sein, lorsque tous mes domestiques, accourus sur le lieu de la catastrophe, me l'arrachèrent et me sauvèrent du suicide.



Ma mère..... pardon! j'avais peur de vous aimer encore.

PAR GUSTAVE HAVARD

MPRIMÉ PAR SIMON RAÇON

Pendant huit jours on désespéra de ma vie.

J'étais agitée par les transports du plus effrayant délire, et, quand je revins à la raison, ce ne fut que pour essayer de nouveau d'attenter à mes jours. L'existence me semblait odieuse avec une pareille douleur. J'accablai Gersay de malédictions.

On l'empêcha de se présenter à mes regards. N'était-il pas la seule cause de ce drame effroyable? devait-il défendre à une mère de se nommer devant son enfant?

Tout Paris connut mon malheur.

Chacun essaya de me consoler, comme s'il y avait à cela des consolations possibles.

Des prêtres vinrent me parler de résignation. Ils m'exhortèrent à accepter ce grand chagrin pour expier mes fautes. Je répondis que Dieu devait me punir seule, et que je ne croyais pas à une Providence qui châtiait l'innocent et laissait vivre le coupable.

Madame Scarron me visita tous les jours.

Elle passait régulièrement trois ou quatre heures à mon chevet. Son amitié fit plus que tous les sermons que je venais d'entendre ; elle me nourrissait en quelque sorte de ma douleur. A force de me parler de mon fils et d'exciter mes tristes souvenirs, elle réussit à ramener les larmes, dont la source était tarie.

Françoise pleurait avec moi, ce fut ainsi qu'elle me sauva.

Je la suppliai de ne plus me quitter ; elle me dit que, malgré son désir, la chose était impossible, et m'exhorta de la manière la plus affectueuse à être raisonnable, à me contenter du temps qu'elle m'accordait, ajoutant qu'elle avait de nombreux devoirs à remplir. En toute autre circonstance j'aurais

pu demander l'explication de ce mystère, mais l'idée ne m'en vint même pas.

A quelques jours de là, je reçus le plan d'un mausolée que, de son propre mouvement, et en mon nom, Françoise avait commandé pour la mémoire de Charles.

Je fis à l'instant même appeler l'architecte, et je voulus me lever, afin de lui donner mes ordres.

Mon fils était enterré dans une des chapelles latérales de l'église de Picpus.

Là fut dressé le monument, tout en marbre noir, et entouré de cierges qui brûlaient nuit et jour.

Un mois durant, j'allai prier sur la tombe de mon pauvre Charles. Puis madame Scarron me ramena rue des Tournelles, disant, après avoir jusqu'à ce jour partagé ma douleur, que cette douleur ne pouvait durer sans cesse, et que je me devais à mes amis et au monde.

Enfin, elle que je n'avais jamais connue dévote, se mit à me parler de la religion, dont je repoussais les secours; elle me fit connaître un jeune prêtre de Saint-Sulpice, M. de Lamothe-Fénelon, qui, par sa touchante éloquence, acheva de fermer ma blessure.

— Les passions, me disait-il, ont chez les natures d'élite une action terrible, dont la vivacité peut éteindre le libre arbitre et rendre, par cela même, leurs excès pardonnables aux yeux du Seigneur. Croyez que le désespoir de votre fils aura trouvé grâce devant la divine miséricorde; ou, s'il achève en purgatoire l'expiation de sa faute, avant d'être admis au nombre des élus, abrégez pour lui le temps de la souffrance; faites prier pour son repos éternel, et tâchez de le rejoindre

plus tard dans un lieu où l'amour terrestre s'épure au contact de l'amour divin!

Je donnai vingt mille livres à M. de Fénelon, le priant de fonder à Picpus et à Saint-Sulpice des messes anniversaires pour le repos éternel de l'âme de mon fils.

Il est à présumer que je me serais franchement convertie, à partir de cette époque, si les circonstances n'étaient venues changer le cours de mes idées et me rejeter forcément dans une foule d'intrigues.

On se rappelle mon affront de Saint-Cloud, affront dont j'avais commencé à tirer vengeance. Depuis quinze jours à peine j'étais réinstallée rue des Tournelles, lorsque je vis entrer, un matin, dans ma cour, deux exempts des gardes, qui amenaient avec eux une voiture de place. Ils montrèrent à mes domestiques effrayés une lettre de cachet.

On les laissa pénétrer dans ma chambre.

— Qu'est-ce, messieurs, et que signifie cette violation de domicile? m'écriai-je, irritée de leurs brusques allures et de leur mine insolente.

— Trêve de questions, belle dame! répondirent-ils. Nous avons un ordre du roi : veuillez nous suivre, et sans retard!

— Vous suivre... où cela, je vous prie?

— Au couvent.

— Vous rêvez, messieurs!

— Nous ne le pensons pas.

— Je vous assure que vous faites erreur. Sans doute vous vous serez trompés de porte.

— C'est bien ici chez mademoiselle de Lenclos?

— Oui, mais enfin...

— Vous êtes mademoiselle de Lenclos elle-même?

— Je ne le nie pas.

— Alors décampons, et lestement! Il n'y a point de résistance possible devant une lettre de cachet.

— Une lettre de cachet?

— Dans toutes les règles... Lisez! fit l'un d'eux, qui déploya le papier dont il était porteur et vint le mettre sous mes yeux.

— Mais de quel crime est-ce qu'on m'accuse?

— Voilà ce qu'il nous serait difficile de vous dire.

— Pourquoi?

— Rarement on juge à propos de nous communiquer les motifs de l'arrestation.

— Cela n'a pas d'exemple! m'écriai-je. Traiter ainsi une femme!... l'arracher à sa maison, à ses affaires...

— Vos affaires? Oh! s'il ne s'agit que de cela, nous vous accordons dix minutes pour y mettre ordre.

— En vérité! quelle condescendance!

— Un quart d'heure, si bon vous semble. Passé ce temps, il faudra nous suivre de bonne grâce, ou nous aurons le regret d'employer la contrainte.

Ces messieurs parlaient avec une logique et une netteté contre lesquelles je vis bien que de nouvelles observations seraient impuissantes.

Dans les moments critiques et dans les périls, je ne manque ni de présence d'esprit ni de force d'âme.

— Soit, je n'opposerai point de résistance, leur dis-je; seulement donnez-moi vingt minutes.

— C'est beaucoup, mademoiselle. Toutefois nous connaissons les égards dus au beau sexe... Accordé!

J'écrivis rapidement quatre lettres, l'une à monsieur le Prince, l'autre à madame de Montausier, la troisième à Françoise, et la quatrième à mon notaire, dont le dévouement et l'activité m'étaient connus. Je le chargeais d'envoyer à leur destination les trois autres lettres, et de choisir à l'instant même une personne sûre, qui viendrait surveiller ma demeure et empêcher les domestiques de la mettre au pillage.

Comme il restait place Royale, un des exempts s'offrit à lui porter le message. L'autre tira sa montre et me fit voir que les vingt minutes étaient écoulées. Je descendis avec lui.

Le fiacre attendait dans la cour, nous y montâmes.

— Où me conduisez-vous? demandai-je.

— Aux *Filles Repenties*, mademoiselle.

Le rouge me monta violemment au visage. Il était écrit que tôt ou tard on me jetterait dans ce fatal monastère.

— Mais à qui dois-je un traitement semblable?

— Je ne puis vous donner la moindre explication à cet égard, me répondit l'exempt.

Une demi-heure après le fiacre s'arrêta.

Nous nous trouvions devant un noir édifice, au seuil duquel une béguine vint me recevoir. L'exempt lui présenta la lettre de cachet; on me poussa dans un corridor ténébreux, et j'entendis le bruit sinistre d'énormes verrous qui se refermaient sur moi.

Les religieuses voulurent m'affubler tout d'abord du costume hideux que portent les créatures enfermées dans la maison, c'est à-dire d'une robe de serge grise, retenue par

une ceinture de cuir. Mais je leur parlai avec une dignité si grande et une telle assurance, qu'elles se départirent pour moi de la sévérité de la règle. Elles se montrèrent même assez bienveillantes, persuadées, à ma mine et à mon langage, qu'il y avait erreur, comme j'en étais, du reste, bien convaincue la première.

Il ne me vint pas une seule minute à l'esprit que mon aventure avec la Montespan pût être cause de ma disgrâce.

Sans doute je ne croyais au marquis gascon ni beaucoup de délicatesse ni beaucoup d'honneur; mais pouvais-je le supposer assez lâche pour compromettre une femme sans nécessité, quand il avait, au contraire, toutes sortes de motifs de se glorifier de son action? Il lui était même très-facile de revenir sur sa colère et d'agripper des sommes plus rondes, en faisant acheter au monarque, après un tel éclat, le silence et le repos.

J'étais donc à cent lieues de soupçonner Montespan.

Toutes les trahisons me semblaient possibles, excepté la sienne; j'aurais plutôt cru qu'on me punissait de la mort de mon fils, ce qui eût été d'une injustice sans exemple et d'une révoltante cruauté.

Un jour, deux jours se passèrent. Je priai les religieuses d'envoyer rue des Tournelles prendre différents objets de toilette, que la précipitation avec laquelle on exécute les ordres du roi ne m'avait pas laissé le temps d'emporter. Elles se prêtèrent de fort bonne grâce à mon désir, et je sus que ma maison était sous la garde de la personne de confiance choisie par mon notaire.

Donc l'exempt s'était acquitté de sa commission; donc mes lettres à tous mes amis devaient être arrivées à leur adresse.

Comment n'avais-je encore vu personne ?

Je me désespérais, je comptais les heures avec angoisse. Il me semblait que j'étais abandonnée de tous et que j'allais passer le reste de ma vie dans ce lieu lugubre. Enfin, dans la matinée du troisième jour, un visage de connaissance parut. Mais ce n'était ni Condé, ni la gouvernante du Dauphin, ni Françoise. C'était madame Arnoul.

Je n'avais jamais eu pour cette étrange amie de la veuve Scarron qu'une indifférence très-voisine du dédain.

Nécessairement la tireuse de cartes devait se douter de mon peu de sympathie pour elle. Je fus donc très-surprise de la voir se précipiter dans mes bras et me combler de caresses.

Elle me dit rapidement à voix basse :

— Si l'on vous interroge, niez tout ! Vous n'avez jamais connu Montespan.

Ces paroles furent pour moi un trait de lumière, et je laissai échapper un cri d'indignation.

— Paix ! fit madame Arnoul, quelqu'un nous observe.

En effet, la religieuse qui venait de l'introduire restait debout au seuil de la porte. Reconnaissant une de celles qui m'avaient témoigné de la bienveillance, je l'abordai et j'obtins sans peine qu'elle nous laissât.

— Ainsi, m'écriai-je, en me rapprochant de madame Arnoul, tout cela vient de cette indigne femme?

— Chut !... de la prudence !... Ménagez la favorite du roi, la noble protectrice de votre amie !

— Je ne comprends pas...

— Madame de Montespan veut beaucoup de bien à Françoise.

— Eh ! que m'importe?... en suis-je moins indignement outragée ? La maîtresse de Louis XIV n'est-elle pas cause de mon arrestation ?

— Oui, sans doute... c'est-à-dire... j'en suis un peu cause aussi, moi.

— Vous!

— Mon Dieu, le plus court est de ne vous rien dissimuler. Je ne supposais pas que Montespan aurait assez peu de conscience pour vous trahir; et puis cinq ou six jours dans un couvent sont si peu de chose, en somme, auprès de la fortune que nous allons faire... fortune dont vous profiterez! ajouta-t-elle vivement. Il est donc impossible que vous me gardiez rancune.

Je l'avais écoutée, toute saisie, et je murmurai :

— Vous êtes cause de ce qui m'arrive, madame?

— Cause involontaire... entendons-nous!... ou plutôt écoutez l'histoire.

Alors, avec un flux de paroles indicible, elle m'annonça qu'elle était parvenue, grâce à une longue persévérance, à être introduite près de madame de Montespan.

— Je lui ai tiré les cartes, me dit-elle; puis, ayant successivement étudié chacune des lignes de sa main, je lui ai révélé des secrets qui l'ont confondue.

— Mais quels secrets, dis-je avec impatience, quels secrets?

— Ne le devinez-vous pas? d'abord cette excellente histoire du rosier, que vous aviez dite à Françoise, puis l'aventure du soufflet donné à Saint-Cloud devant la reine.

— Quoi ! vous avez eu l'effronterie...

Elle se hâta de m'interrompre.

— De grâce, dit-elle, ménagez-moi! j'ai tout fait pour le mieux, et dans notre intérêt commun. Les reproches ici ne seraient pas de saison.

Je l'écoutais avec une stupeur croissante.

— Seulement j'aurais pu me dispenser peut-être d'insinuer à la favorite que son digne époux n'avait pas agi de lui-même, reprit-elle avec un air de calme et d'indifférence qui augmentait mon indignation.

— Ah! vous avez insinué cela?

— Oui, j'ai laissé entendre qu'une ennemie cachée...

— Mais achevez donc, madame!

— Avait poussé Montespan à faire ce scandale.

— Malheureuse! criai-je, et de quel droit allez-vous ainsi disposer de mes secrets, de mon bonheur, de mon repos?

— Là! là! fit-elle, ne nous jetons pas dans les grands mots et dans les discours exagérés. Vous serez libre demain au plus tard; on vous fera des excuses, et Françoise restera gouvernante des enfants de la marquise.

— Gouvernante des enfants de la marquise?

— Oui, ma chère.

— Vous êtes folle, madame! et vous pourriez vous dispenser, après tout le mal dont je vous ai l'obligation, de me débiter de pareilles sornettes.

— Il n'y a point de sornettes, je parle très-sérieusement.

— Je n'en crois rien.

— Madame Scarron, je vous le proteste, est installée au Louvre, juste au-dessus de l'appartement du roi. Le duc du Maine et le comte de Toulouse sont confiés à ses soins, ainsi

que le prouve, du reste, ce billet, dont elle m'a chargée pour vous.

A ces mots, elle tira de son corsage une lettre qu'elle me présenta. Françoise m'annonçait effectivement sa nouvelle fortune, et me jurait qu'elle travaillait de toutes ses forces à ma délivrance. Il n'y avait plus de doute possible.

— Eh bien, reprit madame Arnoul, n'admirez-vous pas mon habileté? Croyez-vous que ma grande prédiction ne se réalise pas un jour?

— Votre grande prédiction, madame... j'ignore ce que vous voulez dire.

— La mémoire vous fait étrangement défaut; car, en votre présence même, j'ai lu dans mes cartes...

— Ah! oui, que Françoise devait espérer une couronne! je me le rappelle en effet, dis-je en haussant les épaules.

Madame Arnoul n'y prit pas garde.

—Nous y arriverons, s'écria-t-elle, nous y arriverons! Tout dépend de la manière de jeter ses plans, et la marche que j'ai suivie est d'une adresse merveilleuse. D'abord je me suis séparée de ma compagne, et je l'ai décidée à mener la conduite la plus exemplaire, à se montrer assidue aux offices de sa paroisse, à visiter les pauvres et les malades; en un mot, à acquérir la réputation d'une sainte.

— Ce qui revient à dire que vous lui avez conseillé l'hypocrisie.

— Pourquoi non, lorsque cela peut être utile?

— J'admire, madame, le cynisme de votre langage; mais, en attendant, je voudrais être mieux instruite de ce qui me concerne.

— Attendez, j'y arrive! La Montespan, frappée de mes révélations, surtout de celle de la mort du rosier, dont elle ne croyait pas avoir d'autre confidente qu'elle-même, ne fit plus rien sans consulter ma science. Comme elle était à la recherche d'une femme, à la fois instruite, spirituelle et pieuse, qui pût s'occuper de l'éducation de la progéniture royale, je consultai mes cartes, et je lui annonçai gravement qu'elle trouverait cette femme, tel jour, à telle heure, communiant à Saint-Sulpice.

— Fort bien! vous aviez raison tout à l'heure de vanter votre habileté.

— N'est-ce pas? dit-elle sans paraître émue de mon accent ironique. J'ajoutai, comme vous pouvez le croire, d'autres petites indications propres à faire reconnaître Françoise, que j'avais avertie, et sur laquelle son confesseur donna les renseignements les plus précieux.

— Lorsque je verrai la veuve Scarron, madame, je n'oublierai pas, je vous le jure, de la féliciter sincèrement d'avoir suivi vos conseils.

— Vous me rendrez justice, répondit madame Arnoul. Maintenant parlons de votre affaire.

— A la bonne heure! J'ai donné jusqu'ici, vous en conviendrez, la preuve d'une magnifique patience.

— Soit, vous n'aurez pas à vous en repentir. Ayant donc fait entendre à la marquise que Montespan l'avait souffletée en cédant à des suggestions étrangères, on gorgea d'or le stupide époux, qui vous nomma sur l'heure, et voilà pourquoi vous êtes aux *Repenties*... Un instant! veuillez ne pas m'interrompre, ajouta-t-elle en voyant de nouveau mes yeux étinceler de courroux.

— Mais enfin, madame...

— Allons, allons, je n'ai été qu'imprudente, et vous devez me pardonner. D'ailleurs, j'agissais pour servir une de vos plus intimes amies.

— Eh! qu'ai-je à faire, moi, de toutes vos machinations, de toutes vos intrigues?

— Permettez...

— J'en suis la victime!

— Laissez-moi parler, de grâce...

— Où prenez-vous, s'il vous plaît, que je doive acheter la fortune de madame Scarron au prix de ma honte?

— Mais, dit-elle, si, par une souffrance de quelques jours, vous contribuez à la ruine de la Montespan?

Je tressaillis.

— Si la favorite, avant qu'il soit peu, est supplantée par une rivale?

Elle appuya sur chacune de ces paroles, et me regarda bien en face pour juger de l'effet qu'elles produisaient sur moi. J'avoue qu'elles y opérèrent une révolution complète.

— Si, pour tout dire enfin, continua madame Arnoul, Françoise lui prend le cœur du roi, et la fait chasser de la cour?

— Allons donc!

— Il ne faut pas dire : Allons donc!... Cela sera, je le veux!... Oh! vous ne connaissez pas encore toute mon énergie! Demain, ce soir peut-être, vous allez sortir de cette indigne demeure. Votre vengeance est intéressée à mon succès, ne l'oubliez pas.

— Vous avez raison.

— Ce serait une lâcheté de pardonner à la Montespan le nouvel outrage qu'elle vient de vous faire.

— Oui, certes! m'écriai-je, entraînée par le sentiment de haine que ces discours réveillaient en moi.

— Je vous annonce que M. le Prince a chaleureusement parlé pour vous à Louis XIV. Madame de Montausier nie de toutes ses forces que vous ayez été complice de l'esclandre de Saint-Cloud. Vous ne lui aviez donc pas confié votre projet?

— Non.

— Tant mieux! Elle est de bonne foi; ses assertions n'en ont que plus de vraisemblance.

— Oui, c'est juste.

— Mais celui de vos avocats qui a le mieux réussi dans son plaidoyer, c'est Molière.

— Est-ce possible?... Il a donc pris ma défense?

— Hier, à Versailles.

— Bon Jean-Baptiste!

— Après la représentation de la nouvelle pièce, le *Malade Imaginaire*, le roi l'a fait prier de monter dans sa loge.

— « Nous avons eu, lui dit-il, une satisfaction extrême à vous voir dans ce rôle; mais vous êtes souffrant, votre visage est pâle; nous n'entendons pas, monsieur, qu'un homme aussi précieux que vous l'êtes sacrifie sa santé à notre plaisir.

— « Quand j'aurais été au lit de la mort, je serais venu, répondit Molière, car j'ai une grâce à demander à Votre Majesté. » Là-dessus il entame votre éloge, disant que, sans vous, il ne serait rien, que vous aviez été la protectrice de son enfance; qu'il avait trouvé en mademoiselle de Lenclos le cœur le plus dévoué, l'amie la plus noble de la terre... et tout cela

aux genoux du roi, en versant des larmes... Jugez de l'effet de son discours !

— Oh! merci ! merci pour cette bonne nouvelle! m'écriai-je en pressant la main de madame Arnoul, dont j'oubliais entièrement alors les étranges manœuvres. Excellent homme! généreuse nature ! je le reconnais bien là !

— « Mais où est-elle donc, votre protectrice? demanda le roi.

— « Au couvent des *Filles Repenties*, répondit le comédien, ce qui est d'autant plus absurde, sire, que Ninon, je le déclare à Votre Majesté, n'est ni *fille* ni *repentie*. »

— Bravo ! le trait est charmant !... Qu'a répondu Louis XIV ?

— Il s'est mis à rire de tout son cœur, ainsi que M. Colbert, assis à sa droite.

— Et il a promis de me rendre à la liberté?

— Sans doute; mais vous n'ignorez pas que, dans l'occasion, il rétracte assez volontiers sa parole, surtout quand sa maîtresse le désire.

— Oui, Mademoiselle en a eu la preuve.

— La favorite est contre vous dans une colère abominable; elle rugit comme une lionne. Toutefois la nouvelle gouvernante et madame de Montausier l'ont un peu calmée ce matin. Elle me fait demander, probablement pour interroger les cartes, et savoir de moi si vous êtes, en réalité, la personne à qui elle doit le soufflet de crocheteur appliqué sur son doux visage. Ainsi, vous le voyez, votre sort est entre mes mains.

— Puisque vos cartes ont causé mon emprisonnement, lui dis-je, c'est bien le moins qu'elles amènent ma délivrance.

— Causé votre emprisonnement... pardon, chère belle!...

Encore une fois, il faut s'entendre. Je n'avais pas l'intention de vous compromettre. A mon point de vue, c'est un véritable service que je vous rendrai.

— D'accord. Vous tournez, du reste, fort ingénieusement les choses.

— Non, je parle en conscience, et service pour service. Puisque, grâce à moi, vous allez quitter les *Repenties*, je demande, en échange, que vous m'aidiez de tout votre pouvoir à accomplir la ruine de la Montespan.

— Oh ! pour cela, je vous le jure !

— Prenez garde! c'est très-sérieux... je prends acte de vos paroles.

— Soit.

— Vous consentez à me venir en aide ?

— Je le jure, vous dis-je, sur l'Évangile et sur l'honneur !

— Un serment, c'est plus que je ne demandais. Ainsi vous serez prête, le jour où je réclamerai votre intervention ?

— Je serai prête.

— Alors je vais, de ce pas, chez la favorite, et, avant la fin de la journée, vous serez hors du couvent.

Madame Arnoul m'embrassa deux fois, ce dont je l'eusse dispensée de grand cœur.

Mais je dois dire aussi qu'elle tint parole. Bientôt les religieuses vinrent m'annoncer que l'ordre était venu de m'ouvrir les grilles.

On fit amener un carrosse.

Je voulus, avant de retourner chez moi, remercier mon bon Jean-Baptiste, qui avait si bien plaidé ma cause, et cela sans que je l'en eusse prié, ce qui doublait à mes yeux son mérite.

Molière demeurait dans le voisinage de son théâtre. En m'apercevant, il poussa un cri de joie et se leva de son fauteuil pour accourir à ma rencontre. Je tombai dans ses bras, et je mouillai son noble front de mes larmes de reconnaissance.

— Ah ! parbleu ! s'écria-t-il, voyez, ma chère Ninon, ce que c'est que le bonheur ! Avant votre arrivée, j'étais au plus mal...

— Bonté du ciel ! que me dis-tu là, Jean-Baptiste?

— Oui, sérieusement, je croyais n'avoir plus que quelques heures à souffrir. Je vous vois, je vous embrasse, vous êtes libre... et, chose miraculeuse, je me porte comme un charme !

— Est-ce bien vrai cela?

— Regardez-moi plutôt : je suis sûr que mes yeux brillent et que j'ai de vives couleurs.

— Mais oui, tu as raison.

— Puisque vous voilà, nous allons souper ensemble. Croisy ne me remplacera décidément pas ce soir, et vous m'applaudirez dans le *Malade*.

— Mais, cher ami, si cela te fatigue?

— Non, non ! je suis guéri, vous dis-je, ma belle protectrice, et je veux que ce jour soit un jour de fête...

Hélas ! pauvre Molière ! ce fut le jour de sa mort !

IX

C'était le 17 février 1673 ; cette date funeste est toujours présente à mon souvenir.

Après le souper, pendant lequel Jean-Baptiste se montra d'une gaieté délicieuse, au grand étonnement de la bonne Laforêt, sa servante, qui, depuis un an bientôt, nous dit-elle, ne l'avait vu ni manger ni rire, nous allâmes au théâtre, sans que le bienheureux changement occasionné par ma présence parût une seule minute se démentir.

Molière me plaça dans une loge, puis il alla s'habiller pour la représentation.

La salle était remplie de spectateurs.

Bientôt le ballet commença. Je n'accordai qu'une attention médiocre aux chants et aux danses de la déesse des fleurs, qui

s'ébattait en compagnie de quelques zéphyrs et d'une troupe de bergers. D'ailleurs, dans l'actrice qui remplissait le rôle de Flore je reconnus la Béjart, et la vue de cette femme me donnait des crispations nerveuses.

Enfin les danses eurent un terme. Le rideau se referma, pour s'écarter, un instant après, et nous montrer la chambre d'*Argan*.

Le malade, assis devant une table, et comptant avec des jetons les parties de son apothicaire, entame ce long monologue qui donne le signal des éclats de rire, gaieté franche et de bon aloi que les scènes qui viennent ensuite perpétuent jusqu'à la fin de la pièce. Jamais le génie comique de Molière ne s'était élevé plus haut. Il jouait pour moi. Cela me rendait orgueilleuse, et j'applaudissais avec enthousiasme.

Le troisième acte venait de finir.

On était au milieu de l'intermède, où la faculté de médecine, réunie en assemblée solennelle, procède à la réception du nouveau docteur, lorsque tout à coup je m'aperçus que la voix de Jean-Baptiste s'altérait. Me tournant aussitôt vers le comédien Croisy, qui devait, ce soir-là, remplacer son chef de troupe, et qui était venu me saluer dans ma loge :

— Eh! monsieur, lui dis-je, voyez donc! ne dirait-on pas que Molière se trouve mal?

— C'est vrai, me répondit-il; ses traits se décomposent. Heureusement la pièce s'achève.

— Grand Dieu! mais sa pâleur augmente!... Il fait des efforts inouïs pour continuer son rôle... Je vous en conjure, allez dire qu'on ferme le rideau!

Croisy partageait ma crainte, il s'empressa de courir sur le

théâtre. A peine fut-il hors de ma loge, que Molière, qui venait de prononcer le mot *juro*, se renversa tout à coup dans son fauteuil et jeta une exclamation d'angoisse.

— Il se meurt! il se meurt! cria-t-on de toutes parts.

Je m'élançai précipitamment sur les traces de Croisy, et j'arrivai bientôt sur le théâtre.

Quel désolant spectacle, mon Dieu! Tout était perdu. Mon pauvre Poquelin rendait le sang par la bouche et par les narines. En me voyant, il essaya de parler, mais il ne put que me serrer faiblement la main.

La Béjart poussait les hauts cris.

— Au nom du ciel! madame, lui dis-je, laissez du moins mourir en paix celui dont vous n'avez fait que tourmenter l'existence!

On essaya de transporter Molière dans son logement; mais il s'évanouit en route, et nous craignîmes qu'il n'expirât avant le terme du trajet. A mi-chemin, on le déposa au parloir des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Il y mourut pendant la nuit.

Telle fut la fin du plus noble, du plus spirituel et du meilleur des hommes.

En songeant que la représentation de Versailles et celle du jour même avaient hâté sa mort, je versai des larmes abondantes, et j'appelai toutes les malédictions célestes sur l'indigne favorite. J'accusais madame de Montespan de ce dernier malheur.

Son outrage, lors de mon séjour à Saint-Cloud, n'avait-il pas provoqué de ma part une juste vengeance?

Pourquoi m'enfermer aux *Repenties?* n'était-ce point là sa place plutôt que la mienne? Afin de m'arracher de cette odieuse

maison, Molière, déjà souffrant, avait outrepassé ses forces, et le mal s'en était accru. La joie de me revoir ne venait de dissiper un instant la douleur que pour exciter ensuite mon malheureux ami à commettre une nouvelle imprudence, dont il devait être victime.

Hélas! j'aurais dû plutôt m'accuser moi-même, et reconnaître dans tous ces événements cruels la main de Dieu qui me frappait!

Environ trois semaines après la mort de Molière, je vis arriver madame Arnoul. Tout entière à mon chagrin, j'avais défendu ma porte; mais elle força la consigne, et pénétra dans ma chambre comme un tourbillon.

— Je viens, dit-elle, réclamer votre serment! Nous partons, ce soir, avec la cour.

— Que signifie?...

— Ah! point d'observations! vous avez juré de me suivre.

— Mais où allons-nous?

— Sur la route d'Allemagne. J'ai gagné un valet de chambre du roi : la Montespan est perdue!

— Oh! tant mieux! tant mieux! En êtes-vous bien sûre au moins?

— Fiez-vous à mon adresse et à mon talent pour diriger une intrigue. La favorite ne se relèvera pas de nos coups. Plus tard, je vous expliquerai les moyens que je dois mettre en œuvre. Vous serez l'instrument de sa perte, voilà ce que j'ai de mieux à vous dire pour l'heure.

— Allons, m'écriai-je, va pour le voyage!

— Il faudra vous déguiser en homme.

— C'est facile, je n'ai fait que cela toute ma vie.

Les préparatifs du départ ne furent pas longs. Jamais on ne s'imaginera l'espèce de délire qui s'empara de moi à la seule pensée de nuire à madame de Montespan. Dans le cours de ma vie je n'avais jusqu'alors fait de mal à personne. Le sentiment de la haine et celui de la vengeance m'étaient étrangers; je ne me reconnaissais véritablement plus. Si je juge des autres par moi-même, j'arrive à cette conclusion que nous devenons pires en prenant de l'âge, et, par suite, qu'il y a beaucoup à rabattre du respect qu'on croit devoir à la vieillesse.

Rarement j'ai vu chez les personnes avancées dans leur carrière des qualités plus précieuses que chez les jeunes gens. Par contre, tous les défauts des vieillards prennent un accroissement prodigieux.

Ces réflexions ne me semblent pas consolantes pour l'espèce humaine.

L'Espagne et l'Autriche, épouvantées des succès de Louis XIV, venaient de se liguer contre lui.

Dès le commencement de la campagne, Turenne avait envahi le Palatinat, où son armée mettait tout à feu et à sang, et le roi se disposait à aller rejoindre à la frontière l'armée victorieuse, traînant après lui toute la cour, comme c'était son habitude.

Madame Arnoul fut d'avis de ne pas nous mêler à la suite royale.

Elle craignait qu'on ne me devinât sous mes habits d'homme. Je ne partageais point ses craintes; mais il m'était, du reste, très-indifférent de voyager à part.

Nous prîmes donc l'avance, et nous allâmes attendre la cour en Lorraine.

Le cortége arriva deux jours après nous. On s'arrêta quelque temps à Nancy et à Lunéville; puis on prit le chemin des Vosges, pour gagner ensuite l'Alsace.

Ma compagne avait eu, je ne sais par quel moyen, l'itinéraire exact du roi.

De Lunéville, et toujours précédant de vingt-quatre heures au moins les équipages, nous allâmes coucher à Raon-l'Étape, hameau perdu dans la Vosge, où nous vîmes les ruines d'un vieux manoir, qui remonte, dit-on, au douzième siècle.

Le lendemain, nous étions à Saint-Dié, petite cité mignonne et coquette, mais assise au pied d'une montagne énorme, qui doit, suivant une prédiction très-ancienne, tomber un jour sur la ville et l'ensevelir. On fait tous les ans une procession solennelle pour empêcher ce malheur; mais il me semble que la terrible montagne, appelée, je crois, l'Ormont, se trouve assez éloignée pour ne rien écraser en cas de chute, et les habitants du pays pèchent, sinon par défaut de piété, du moins par excès de prudence.

De Saint-Dié, nous gagnâmes Sainte-Marie-aux-Mines.

Mais alors les chemins du roi devinrent épouvantables. J'en frémis encore, quand j'y songe. La route avait tout juste la largeur du carrosse. A droite et à gauche, nous longions des précipices, et nous traversions d'immenses forêts de sapins, dont le feuillage formait au-dessus de nos têtes une voûte sombre qui nous cachait le ciel.

Sainte-Marie-aux-Mines fait partie de l'apanage du prince palatin de Birkènfeld.

C'est un des plus beaux endroits du monde. La ville passe entre deux montagnes, couvertes de sapins magnifiques, et le

reste de la vallée est sillonné par de petites rivières d'une eau limpide coulant sur un fond de cailloux, et dont les circuits forment le plus heureux coup d'œil.

Mais, comme on ne dîne pas en admirant un site pittoresque, je suis obligée de dire qu'on mange dans ce bel endroit une cuisine détestable.

On nous y donna pour du vin du Rhin quelque chose de jaunâtre et de soufré qui me fit lever le cœur.

— Courage! me dit madame Arnoul : les ennuis de la route touchent à leur terme. Encore dix lieues de marche, et nous ferons halte pour attendre l'arrivée de Louis XIV. Bientôt, ma chère, vous verrez l'endroit que j'ai choisi pour l'exécution de mes plans mystérieux.

Le jour suivant, nous nous arrêtâmes en effet à Ribeauvillers, dans un magnifique château, appartenant au beau-frère du prince Palatin.

Je ne me rappelle plus le nom de ce petit potentat germanique ; il n'a jamais été célèbre ni dans la paix ni dans la guerre.

Son absence nous priva du plaisir de lui présenter nos hommages ; mais nous n'en reçûmes pas moins un accueil fort gracieux du gouverneur, lequel se trouvait précisément être le cousin de ce valet de chambre du roi que ma compagne avait mis, disait-elle, dans ses intérêts. Elle lui présenta tout d'abord une lettre de son parent.

Le bonhomme en prit lecture d'un air très-agité.

Ses politesses redoublèrent ; il eut pour nous mille attentions et mille prévenances, mais sans nous dire un mot du contenu de la lettre, qu'il fourra dans sa poche, avec un léger

mouvement d'épaules, dont madame Arnoul parut très-vivement contrariée.

Le silence du gouverneur ne faisait plus son compte. Elle lui dit, comme nous achevions de souper :

— Pourquoi donc, cher hôte, ne nous parlez-vous pas de la *Chambre des fantômes?*

Il bondit sur son siége, devint très-pâle et balbutia :

— Quoi! madame, est-il possible que vous ayez la dangereuse fantaisie...

— De coucher dans cette chambre? oui, mon cher hôte, interrompit-elle. Votre cousin, d'ailleurs, a dû vous l'écrire formellement.

— Sans doute, sans doute... Mais il est fou, mon cousin! Je ne puis vous laisser courir un péril semblable.

— Ah! pardon! je vous supplie de n'y mettre aucun obstacle. Nous sommes venus tout exprès pour cela.

— Pour vous faire étrangler?

— Non, mais pour tenir tête aux esprits, s'ils osent nous rendre visite.

— Vous ignorez, reprit le gouverneur, pâlissant de plus en plus, qu'ils ont contracté la funeste habitude de tordre le cou à tous ceux...

— Bien! bien! je connais l'histoire, ne l'achevez pas! dit en riant madame Arnoul.

— Et vous persistez?

— Nous persistons.

— J'en frissonne des pieds à la tête.

— Bah! ni mon mari ni moi ne croyons aux revenants.

— Vous avez tort! vous avez tort!

— Ne cherchez plus à nous faire changer d'avis, cher hôte. D'ailleurs, puisqu'il faut tout vous dire, il s'agit pour nous d'une gageure très-importante au sujet de la *Chambre des fantômes* : j'aime à croire que vous ne voudrez pas nous la faire perdre.

— Allons, murmura-t-il, que votre volonté s'accomplisse! Je vais donner des ordres pour qu'on vous y dresse un lit.

Il s'en alla, toujours fort pâle et convaincu que nous approchions de notre heure dernière.

Je n'ai pas besoin de dire que le mari de madame Arnoul c'était moi.

Dix minutes après, le gouverneur lui-même nous introduisit dans la chambre mystérieuse, au seuil de laquelle il nous souhaita le bonsoir en frémissant.

— Tout cela me semble fort curieux, dis-je à ma compagne. Allez-vous enfin m'expliquer cette énigme?

Sans me répondre, elle se mit à visiter les boiseries de la pièce où nous étions. Bientôt elle poussa un cri de joie.

— Eh bon Dieu! qu'avez-vous?

— Tenez, dit-elle, voici le commencement de l'explication que vous demandez!

Glissant une main dans la gueule d'une espèce de chimère, sculptée au milieu d'un panneau voisin du lit, elle fit jouer un ressort. Le panneau s'écarta brusquement. J'aperçus une autre chambre plus vaste et décorée avec beaucoup de luxe, où madame Arnoul pénétra la première, en m'invitant à la suivre.

— C'est ici, me dit-elle, que le roi couchera demain : commencez-vous à deviner?

— Pas le moins du monde, répondis-je.

Elle m'entraînait au milieu de la seconde pièce. Le panneau venait de se refermer sur nous, ce qui ne laissait pas de me donner une certaine inquiétude. Mais la sibylle de Françoise connaissait merveilleusement le plan des lieux et tous les secrets de l'habitation. Se dirigeant vers une large cheminée en marbre de Carare, elle fourra le doigt dans l'oreille d'un chérubin, qui supportait l'un des angles. Un autre ressort joua et la porte secrète s'ouvrit de nouveau.

Dans la tapisserie de cuir d'Astracan doré, tendue aux parois de la seconde chambre, il était impossible de distinguer aucune trace de l'ouverture.

— Vous voyez, dit-elle, mes mesures sont prises; j'ai tous les renseignements désirables. Rentrons!

Je mentirais en disant que ces préliminaires ne me causaient pas quelque effroi.

— Maintenant, reprit madame Arnoul, deux mots suffiront pour vous expliquer l'origine de la terreur qu'inspire la chambre où nous sommes. Effectivement, au siècle dernier, bon nombre de personnes y eurent le cou tordu; mais ce n'était pas un revenant qui leur jouait ce mauvais tour.

— Ah! qui donc?

— Certain comte de Ribeaupierre, alors seigneur et maître du manoir, ruiné depuis longtemps par la débauche et le jeu, attirait chez lui de riches voyageurs, les logeait dans cette chambre, et leur rendait une visite nocturne... Vous comprenez?

— Oui, je comprends l'histoire ancienne. J'espère que l'histoire moderne ne lui ressemblera pas.

— Non, non, rassurez-vous, dit-elle en riant; nous n'étranglerons personne. Le neveu de ce bon gouverneur habitait le château dans son enfance; il a découvert là, sur ma parole, un secret qui nous sera bien utile.

— Mais encore que prétendez-vous faire?

Elle ne me répondit pas.

Le gouverneur avait donné des ordres pour qu'on apportât là nos bagages. Ma compagne ouvrit une valise, en tira une magnifique robe de brocart, un large cordon bleu et un petit médaillon, dans lequel je reconnus le portrait d'Anne d'Autriche. Puis, me conduisant à un miroir, elle me pria d'y considérer attentivement mon image.

— Ne trouvez-vous pas, dit-elle en me plaçant ensuite le médaillon sous les yeux, que vous avez avec feu la reine-mère une grande ressemblance?

— Oui, c'est possible... Après? murmurai-je, ne voyant en aucune sorte où elle voulait en venir.

— Seulement, continua madame Arnoul, vos cheveux sont plus bruns; mais j'ai là une préparation qui les rendra châtain-clair. Nous vous grossirons la taille, et le roi lui-même y sera trompé.

— Qu'est-ce à dire? prétendez-vous me faire jouer, par hasard, le rôle du fantôme d'Anne d'Autriche?

— Juste, vous y êtes!

— Mais c'est une profanation!

— Lorsqu'il s'agit de décider Louis XIV à quitter la Montespan?... je ne suis pas de votre avis, ma chère, et je trouve, moi, que nous ferons un acte méritoire.

Je la regardai fixement, elle ne plaisantait pas.

— D'ailleurs, reprit-elle, j'ai votre parole, votre parole solennelle. Vous m'avez juré sur l'Évangile et sur l'honneur de me venir en aide.

— Oui, je l'avoue; cependant...

— Point d'observations, je n'en accepte pas.

— Mais si l'on évente la ruse?

— Impossible! fiez-vous à moi.

J'eus beau la questionner sur la manière dont elle allait s'y prendre, elle remit au lendemain pour m'instruire davantage; puis elle se coucha et s'endormit.

Le gouverneur inquiet envoya un domestique frapper à notre porte, dès cinq heures du matin, pour savoir de nos nouvelles.

— Allez dire à notre hôte, cria madame Arnoul, que les revenants sont fort honnêtes, et nous ont laissé dormir le plus paisiblement du monde.

Toute la cour arriva le lendemain.

Du rez-de-chaussée jusques aux combles le château fut rempli, et la pièce voisine de la nôtre eut effectivement l'honneur de servir de chambre à coucher au grand roi.

Fatigué du voyage, Louis XIV s'était mis au lit, dès neuf heures.

A minuit, nous commençâmes nos préparatifs. Madame Arnoul procéda gravement à ma toilette royale. Elle me grossit le corsage et les hanches, teignit mes cheveux, me passa la robe de brocart, et me décora du cordon bleu. Cela fait, elle glissa la main dans la gueule de la chimère.

Le panneau s'ouvrit, et feu la reine Anne d'Autriche pénétra dans la chambre du roi.

Sa Majesté dormait d'un sommeil paisible. Je m'avançai jusqu'au bord du lit. Ma compagne, restée à l'entrée de l'ouverture secrète, agitait une espèce de torche phosphorescente, qui jetait dans toute la pièce une clarté lugubre.

Avant de paraître, j'avais tenu près d'un quart d'heure une de mes mains dans un vase d'eau glacée. Je posai cette main sur le bras du monarque endormi.

Louis XIV se réveilla en sursaut.

Il ouvrit des yeux hagards, se dressa sur son séant avec épouvante, et murmura d'une voix étouffée :

— Ma mère! ma mère!

Je portai un doigt à mes lèvres, et je plaçai sur la table de nuit un papier que j'indiquai au roi d'un air courroucé.

Puis je m'éloignai lentement, à reculons.

Madame Arnoul éteignit sa torche, avança la main pour me faire rentrer dans notre chambre, et le panneau se referma.

Franchement, j'étais à demi morte de peur. Je trouvais que nous venions de jouer gros jeu. Si j'avais fait trembler Louis XIV, je puis dire que j'avais tremblé plus que lui. Ma haine pour la favorite me coûtait de singulières transes.

A peine étions-nous rentrées, que nous entendîmes dans la pièce voisine le son d'un timbre, puis la voix du valet de chambre, notre complice, qui disait :

— Miséricorde! qu'avez-vous donc, Sire?

— Un flambeau! répondit Louis XIV, vite un flambeau!

Sa voix frissonnait encore de terreur. Nous comprîmes qu'il voulait lire le papier déposé dans son voisinage.

Avant notre départ, madame Arnoul s'était procuré de l'écri-

ture d'Anne d'Autriche. Elle avait imité cette écriture avec une habileté extraordinaire, ne voulant pas que je parlasse, dans la crainte que la frayeur du roi ne fût point assez grande et qu'à mon accent il se doutât de la fourberie.

Voici la lettre du fantôme :

« Sire,

« Le ciel est irrité de vos désordres. Deux maîtresses, avouées publiquement, donnent à votre royaume un scandale, auquel il faut, dès aujourd'hui, mettre un terme, surtout pour celle de vos liaisons qui blesse les lois du mariage, et vous rend coupable d'un double adultère. Dieu a permis que je vous avertisse moi-même. Ce papier, que je laisse entre vos mains, lisez-le, mon fils; pesez chaque parole : il vous prouvera, lorsque j'aurai disparu, que vous n'avez point été victime d'une illusion. Repentez-vous, Sire, et ne forcez plus les morts à quitter la tombe.

« ANNE D'AUTRICHE. »

Nous entendîmes de nouveau la voix de Louis XIV.

— Qu'on reste près de moi, cria-t-il, et qu'on n'éteigne pas les lumières !

Il me fut impossible de fermer l'œil de toute la nuit. Je tremblais qu'une idée ne vînt au monarque, idée fort simple, et qui aurait aussitôt fait découvrir la fraude.

Évidemment si, par ses ordres, on eût sur l'heure visité les appartements voisins, nous étions perdues sans retour, à moins

de soutenir que la feue reine, avant de retourner dans l'autre monde, avait laissé par mégarde sa défroque dans nos valises.

Aussi, dès le point du jour, notre premier soin fut de plier bagage.

Nous reprîmes le chemin de Sainte-Marie-aux-Mines, où, le soir même, nous eûmes la joie de voir repasser le carrosse de madame Montespan. Je ne pus me défendre de la tentation de m'approcher de sa voiture, et de lui crier à la portière :

— Bon voyage, madame!

Elle tressaillit et tourna la tête.

— Qui êtes-vous? murmura-t-elle.

— Je suis le frère de mademoiselle de Lenclos.

— Que m'importe? Retirez-vous, je ne vous connais pas!

— Daignez me pardonner si j'insiste; mais vous ne connaissiez pas non plus ma sœur, et cependant vous l'avez outragée, sous une avenue de Saint-Cloud, de la manière la plus sanglante.

— Eh! monsieur!...

— Voilà pourquoi, madame, je suis bien aise de vous dire que je ne crois pas Ninon étrangère à votre disgrâce!

A ces mots, je lui fis un salut ironique, et je disparus sans lui laisser le temps de me répondre.

De retour à Paris, on devine que je n'eus garde de publier cette aventure. Il y avait de quoi m'envoyer aux *Repenties* faire une seconde visite, qui aurait probablement duré plus longtemps que la première. Je n'instruisis même personne de mon voyage dans les Vosges. Il fallait écarter de moi jusqu'à l'ombre

du soupçon, si jamais on venait à découvrir le secret des manœuvres audacieuses de madame Arnoul au château de Ribeauvillers.

Je repris les séances de mon cercle, où madame de la Sablière, alors à Paris avec la Fontaine, se montra fort assidue.

Elle était de mon âge et beaucoup moins bien conservée que moi, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir de nombreux courtisans. Petit à petit elle réveilla chez moi les instincts de dissipation et de légèreté. Je réussis à combattre, sinon le souvenir, du moins le chagrin. Ma cour se reforma, plus brillante, plus nombreuse, et tous mes anciens amants reparurent en compagnie de nouveaux adorateurs.

Marsillac, alors duc de la Rochefoucauld, rentré complétement en grâce, et devenu chevalier des ordres du roi, ne manquait pas une de mes réunions.

Il me montra les *Maximes* qu'il venait d'écrire. Si le style du livre obtint mes éloges, en revanche, je blâmai l'auteur d'avoir en quelque sorte prêché la philosophie de l'égoïsme, en soutenant que l'amour de soi guide l'homme en tout ici-bas, et devient l'unique mobile de ses actions.

Mais la visite qui me causa le plus de joie, à cette époque, fut celle de mon vieux Corneille, alors âgé de soixante-dix ans.

Il s'occupait toujours de théâtre, et franchement je dois ici lui donner tort, car l'heure était venue pour lui de se reposer tranquillement sous ses lauriers tragiques. Après *Agésilas* et *Attila*, dont le succès avait été plus que douteux, il voulait, à toutes forces, une revanche; mais il fut loin de la prendre avec *Suréna*.

Corneille était profondément convaincu de l'injustice et du mauvais goût du public. Il n'eût pas fallu le pousser très-loin ni très-fort pour lui faire dire que les pièces, dont je viens de donner le titre, étaient supérieures au *Cid*.

On préfère toujours les enfants de sa vieillesse.

X

Le grand poëte avait un neveu, déjà connu par de très-jolis vers et par des pastorales remplies de grâce et de fraîcheur.

Il me le présenta.

Bientôt M. Boyer de Fontenelle acquit dans mes assemblées la réputation qu'il méritait, c'est-à-dire celle d'un galant homme et d'un homme d'infiniment d'esprit.

Sa verve pétillante, la finesse de ses traits, l'audace adorable de ses répliques, eurent un succès prodigieux. Je me souviens encore de la réponse qu'il fit un jour à madame de la Sablière.

Elle se plaisait à le tourmenter et l'agaçait perpétuellement.

— On ne vous connaît point de maîtresse, monsieur, disait-elle, et, d'autre part, vous ne semblez pas disposé à prendre

femme. C'est une indifférence coupable, dont je vous blâme fort.

— J'avoue mon crime, dit le neveu de Corneille, et je demande très-humblement pardon, madame, à vous et à votre sexe.

— Mais quel homme êtes-vous donc?

— C'est une question que je n'ai jamais tenté d'approfondir.

— Par modestie sans doute?

— Vous ne le croyez pas, comtesse, puisque je suis, en ce moment, l'objet de vos attaques.

— Enfin, monsieur, mettez-y quelque franchise : ne vous prend-il jamais envie d'être marié?

— Quelquefois, le matin, répondit Fontenelle avec le plus grand sérieux.

Après ces conversations, où l'esprit n'excluait jamais le bon goût et la décence, je décrochais mon luth et je chantais les airs de Lulli, dont la renommée grandissait chaque jour, et qui venait d'être élevé au grade de surintendant de la musique du roi.

Nous terminions la soirée par des lectures.

M. Racine nous déclama les cinq actes d'*Iphigénie*, et madame de la Fayette nous lut quelques-uns des plus jolis passages de son *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, qu'elle achevait alors.

Elle était, avec la duchesse de Montausier, ma meilleure et ma plus sincère amie. Ni l'une ni l'autre ne me donnèrent jamais que de bons exemples.

Malheureusement il n'en était point ainsi de mon côté.

Cela n'empêchait pas madame de la Fayette de me témoigner

l'affection la plus tendre; elle ne pouvait souffrir que je fusse brouillée avec quelqu'un.

— A propos, me dit-elle ce soir-là, je vous invite à être franche et à m'avouer sans détour ce que vous avez fait à madame de Sévigné.

— Moi?... rien.

— C'est impossible. Elle est furieuse contre vous et ne veut même pas entendre prononcer votre nom.

— Juste comme autrefois madame de Villarceaux ! m'écriai-je en éclatant de rire; mais du moins cette nouvelle ennemie a-t-elle des connaissances historiques trop exactes pour me confondre avec le roi des Assyriens !

— Vous avez tort, ma chère, de ne pas prendre mes paroles plus au sérieux. Est-il vrai que vous teniez dans vos chaînes le petit marquis de Grignan?

— Je le confesse.

— Après vos aventures avec Charles de Sévigné, son père? dit-elle en joignant les mains avec surprise.

— Et avec Henri de Sévigné, son grand-père, ne l'oublions pas! m'écriai-je.

— Mais, Ninon, vous êtes folle!

— Pourquoi donc? Est-ce ma faute si l'amour se transmet de générations en générations et par héritage?

Madame de la Fayette se mit à rire.

— Il faut, lui dis-je, vous en prendre à cette maudite beauté, qui s'obstine à ne pas s'en aller avec les ans. Que voulez-vous que j'y fasse, moi?

— Vous tenez donc beaucoup au marquis?

— Pas le moins du monde. C'est un être au-dessous de la

définition : âme de bouillie, corps de papier mâché, cœur de citrouille fricassée dans de la neige.

— Alors pourquoi donner tant de chagrin à son aïeule ?

— Mon Dieu, je vous jure que je suis toute prête à la consoler.

L'historienne de madame Henriette m'embrassa pour cette réponse.

— Mais que faut-il faire? demandai-je.

— Une chose très-simple : rompez avec son petit-fils, elle devient votre amie.

— Vraiment?... Puisque la chose se présente de la sorte, arrangez-nous, ma chère. Entre l'amour et l'amitié, je ne balance pas.

Elle déclara qu'elle viendrait me voir, le lendemain, pour aller ensemble chez madame de Sévigné.

Je mentais un peu en disant que je ne tenais point au petit marquis. Malgré ses défauts réels et sa nature à la glace, ou peut-être même à cause de cela, je m'en étais si bien coiffée, que ma liaison seule avec Condé pouvait soutenir le parallèle.

S'il faut parler net, je ne vois rien d'aussi risible que la façon dont la plupart des amants traitent ensemble : colère, sérieux, fureurs, on dirait qu'il s'agit de l'intérêt de deux républiques.

Voici quelle avait été d'abord l'origine de nos querelles.

M. Racine s'avisa de conduire Grignan chez la Champmeslé. Le marquis était curieux de voir de près la fameuse actrice, qui tenait alors le sceptre de la tragédie, et dont le succès de larmes, dans *Andromaque*, était vraiment quelque chose de prodigieux.

En elle-même, cette visite n'avait rien de bien répréhensible.

Mais voilà tout à coup la Champmeslé qui manœuvre de la paupière, tombe amoureuse du marquis, et jure de me l'enlever.

Ceci devenait une affaire grave.

L'orgueil, chez moi, fut aussi blessé que l'amour. Grignan n'osait plus paraître en ma présence; il se bornait à m'écrire et à m'accuser de jalousie.

« Moi, jalouse! lui répondis-je aussitôt, détrompez-vous, monsieur! je veux désormais prendre ma rivale pour modèle; je veux me réformer sur ses perfections, et je vais tâcher d'imiter ses grâces. Bientôt ma voix ne sera plus naturelle, j'aurai toujours l'air d'une princesse malheureuse et passionnée. Je vais substituer chez moi le manége au sentiment, l'art à la franchise, la basse flatterie à la fierté. Le rouge, le blanc et mille autres agréments semblables, vont corriger les défauts que la nature a pu laisser en ma personne.

« Au lieu de ces grands yeux noirs et assez bien fendus, je veux les avoir petits et ronds comme les siens. Au lieu de cette blancheur, que vous pourriez trouver fade, je prendrai la peau de ma rivale, cette peau grisâtre et parcheminée qui vous paraît, je gage, du plus beau brun du monde.

« En un mot, je m'appliquerai de toutes mes forces à rendre le portrait ressemblant, puisque m'enlaidir est désormais l'unique moyen de vous plaire. »

Le marquis revint et tâcha de me prouver que j'étais injuste, mais sans pouvoir y réussir.

Bientôt j'appris que je n'étais pas la seule avec laquelle il entretenait une correspondance. Andromaque lui écrivait des lettres fort chaleureuses.

Je le somme de m'apporter ces lettres.

Il obéit ; mais, deux jours après, il les retire sournoisement d'un tiroir où je les avais mises, craignant que je ne les envoyasse à certain mousquetaire gris, amant en titre de la tragédienne, et qui, dans cette occasion, n'eût pas ménagé les coups de baudrier à l'infidèle.

Dès le soir même, j'eus l'explication de la conduite de Grignan.

Sa grand'mère lui avait fait honte, disant qu'il serait déshonoré, s'il ne reprenait les lettres, coûte que coûte.

A cette nouvelle, j'entre en fureur.

Le marquis veut m'apaiser; je le chasse, et je cours à Saint-Germain m'enfermer dans une petite maison de plaisance que M. de la Fare m'avait échangée contre celle de Picpus, dont le séjour m'était devenu odieux.

Racine et Boileau m'amènent, le lendemain, Grignan tout en larmes.

Il me jure qu'il n'a jamais aimé la Champmeslé. On me supplie d'être généreuse envers ma rivale, qui regrette de tout son cœur un mouvement de coquetterie... que sais-je?

C'était une scène arrangée.

La porte s'ouvre. Andromaque paraît, tombe à mes genoux, pleure et me demande grâce. Bref, il y eut une paix générale, une réconciliation complète.

Madame de Sévigné, instruite, je ne sais comment ni par qui, de ces circonstances, écrivait à son autre petit-fils :

« Votre frère ne quitte plus Saint-Germain. Il est entre Ninon et une comédienne, avec les Racine et les Despréaux sur le tout. »

Un mois déjà s'était écoulé depuis l'aventure de Saint-Germain. Instruite de la peine que mes folies causaient à une femme pour laquelle j'avais autant de vénération que d'estime, et touchée par les conseils de madame de la Fayette, je me décidai à en finir.

Toutefois j'étais curieuse d'apprendre pour quelle secrète raison la grand'mère du marquis désirait si fort cette rupture. Je ne devais pas tarder à le savoir.

Le lendemain, madame de la Fayette tint parole, et me conduisit chez la femme illustre qui manquait à mon cercle.

Madame de Sévigné n'a jamais été bien jolie. Elle a le nez long et pointu, les narines très-ouvertes et quelque chose d'un peu pédant dans la physionomie; mais tout cela ne laisse pas que de lui donner grand air.

Elle me reçut avec une politesse gracieuse.

Douée d'un tact exquis et d'une grande bienséance, elle ne me parla pas la première du sujet de ma visite. Je compris sa réserve, et je lui dis :

— Veuillez, madame, être assez bonne pour m'expliquer vos craintes à l'égard de M. de Grignan. S'il quitte une maîtresse, pensez-vous qu'il n'en retrouve pas une autre?

— Ah! mon Dieu, qu'il en retrouve dix, peu m'importe! répondit-elle vivement, pourvu que dans ce nombre il ne se rencontre pas une Ninon.

— Et le motif, madame, de grâce?

— Parce que je ferai toujours en sorte de le préserver. avant son mariage, d'un attachement sérieux.

— Croyez-vous qu'il s'attache plus sérieusement à moi qu'à... la Champmeslé, par exemple?

— J'en suis convaincue, mademoiselle. Vous avez tout ce que les autres n'ont pas. Avec votre esprit, votre amabilité, vos talents et cette merveilleuse conservation de vos charmes, qui est pour tous les hommes un attrait irrésistible, nous ne le marierons certainement jamais.

Il y avait dans cette réponse quelque chose de trop obligeant pour que je ne m'exécutasse pas sur l'heure.

Le bureau de madame de Sévigné était ouvert, à quelque distance; j'y allai prendre une plume, et j'écrivis ce billet, d'un laconisme remarquable :

« Je ne vous aime plus.

« NINON. »

— Vous pouvez, madame, dis-je en me rapprochant, envoyer vous-même au marquis cette déclaration de rupture : il sait que mes arrêts, dans ce genre, sont toujours irrévocables.

Elle poussa une exclamation joyeuse et m'ouvrit les bras. Je perdais un amant, mais je gagnais une amie.

Dès ce jour, madame de Sévigné voulut bien consentir à honorer mes réunions de sa présence, et me défendit envers et contre tous, témoin ce passage d'une lettre qu'elle écrivit dix ans plus tard, à M. de Coulanges :

« Il faut que je vous mande des merveilles de la bonne compagnie que l'on trouve chez mademoiselle de Lenclos. Ainsi,

quoi qu'en dise madame de Coulanges, elle rassemble tout sur ses vieux jours, les hommes et les femmes. »

Le marquis de Grignan (je dois l'avouer, puisque je dis avec une égale franchise et ce qui peut m'attirer le blâme et ce qui est à ma louange) ne me parut pas un modèle de résignation. Ce fut à son tour d'entrer en fureur. Mais je tins ferme, et je lui signifiai ma volonté de la manière la plus catégorique et la plus formelle.

— Résignez-vous, mon cher, lui dis-je, à ne plus entrer chez moi qu'à titre d'ami.

L'année suivante il se maria.

Je reçus de lui, le lendemain de ses noces, le billet le plus étrange qu'un nouveau marié puisse écrire. On jugera du contenu de ce billet par ma réponse :

« Quoi ! marquis, tous vos lauriers sont changés en cyprès, et, pour avoir eu trop de vivacité, vous voilà réduit au rôle d'un homme qui en manque? Faire naître un moment favorable, et, le cœur plein d'amour, ne pouvoir en profiter, quelle humiliation ! Je conçois votre désespoir. Néanmoins, malgré la compassion que vous m'inspirez, je n'ai jamais ri de si bon cœur qu'en lisant votre lamentable récit. Ce que vous appelez une *déconvenue* est délicieux, et je vous trouve superbe, quand vous m'assurez qu'il *fallait qu'on vous eût ensorcelé*.

« Pour moi, je suis bien aise que vous soyez puni par où vous avez péché. Croyez-moi, réconciliez-vous le plus tôt possible avec les *sorciers*, ou plutôt hâtez-vous de vous faire restaurer par Pequet [1]. Certes, vous n'aviez pas tort de me dire

[1] Fameux traiteur de l'époque.

l'autre jour que vous ressembliez au bonhomme Eson : comme lui, vous avez besoin de vous faire bouillir dans une chaudière avec des herbes fines, pour vous ravigoter un peu. L'idée n'est pas à négliger, je vous assure.

« De quelque façon que ce soit, sortez de l'état d'opprobre où vous êtes. Rien de si piquant pour nous que d'avoir des faiblesses en pure perte; nous ne pardonnons que celles dont un amant sait profiter. D'ailleurs, ne l'oubliez pas, mon cher, une femme légitime peut se venger de ces sortes d'accidents d'une manière plus terrible que nous! »

Il y avait de quoi se moquer de cet époux transi, et je m'en donnais à cœur joie.

Je commençais alors à cultiver beaucoup le genre épistolaire, où il est rare qu'une femme ne réussisse pas lorsqu'elle veut s'en donner la peine. Caqueter et tailler des bavettes par écrit, voilà tout le secret.

Pourtant j'avais des prétentions plus hautes, et, dans ma correspondance avec Saint-Évremond, je traitais parfois des points de philosophie très-solennels. Il me répondait avec une grande régularité; mais le plaisir que je trouvais à lire ses lettres ne valait pas celui que m'eût apporté sa présence, et je souffrais de voir ainsi se prolonger son exil.

De tous mes vieux amis, c'était le seul qui me fît défaut.

Comme la faveur de madame Scarron à la cour prenait décidément une tournure sérieuse, il me vint à l'esprit d'user de son influence pour obtenir le rappel de Saint-Évremond. Elle me promit de saisir la première circonstance favorable pour attirer là-dessus l'attention du roi.

Mon histoire marche si vite, que je laisse, de temps à autre, quelques événements en arrière : ainsi je m'aperçois que j'oublie Mademoiselle et ses malheureuses amours.

Deux mois avant mon voyage dans les Vosges, c'est-à-dire antérieurement à la disgrâce de madame de Montespan, la fille de Gaston avait payé la liberté de Lauzun du sacrifice de la plus grande partie de ses biens. La souveraineté de Dombes et le duché d'Eu devinrent l'apanage du fils aîné de mon ennemie.

Quand le roi et la Montespan eurent moissonné le plus beau et le meilleur, arriva M. de Lauzun, qui se mit à glaner après eux.

Il obtint de Mademoiselle le duché de Saint-Fargeau, affermé vingt-deux mille livres; la baronnie de Thiers en Auvergne, d'un rapport de trois mille écus, et se fit donner, en outre, une rente de six mille livres sur les gabelles du Languedoc.

Beaucoup de gens auraient passé volontiers cinq ans à Pignerol pour se faire, à ce prix, quarante mille livres de rente.

Encore si la pauvre femme avait acheté le bonheur !

Mais elle n'eut en échange de tout cela que des chagrins et des déboires. Lauzun la visitait à Choisy, où elle avait fait bâtir une petite maison de plaisance. Jamais homme ne se comporta d'une manière plus indigne.

Chacun se figura qu'ils étaient mariés en secret. Si l'ancien colonel des dragons n'eût été que l'amant de la cousine du roi, il semblait qu'elle aurait dû sans retard, pour le soin de sa propre dignité, provoquer une rupture.

Il lui faisait les scènes les plus scandaleuses, les affronts les plus sensibles.

En présence de témoins, il osa lui reprocher, un jour, de porter une toilette peu en rapport avec son âge.

A l'entendre, elle ne l'avait payé que médiocrement des tortures essuyées pour elle à Pignerol. Il lui extorquait à toute minute, soit de l'argent, soit des pierreries, qu'il allait perdre au jeu. Pour achever, il voulut la contraindre à lui donner le gouvernement de ses biens, afin de la dévaliser plus à l'aise. Mais elle résista. Leur vie était un enfer.

Pauvre Mademoiselle! Soyez donc fille de rois! Quelle destinée!

Elle finit par tomber dans la dévotion la plus extrême.

Déjà la cour venait de recevoir un grand exemple du même genre. Pour les cœurs blessés la religion est le plus sûr asile. Mademoiselle de la Vallière, retirée depuis six mois aux Carmélites, prit le voile et prononça des vœux irrévocables. Sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde, elle vécut, dès lors, comme une sainte, oubliant toutes les douleurs et tous les dégoûts que lui avait donnés l'amour d'un roi.

Quant à l'autre favorite, elle ne se décourageait pas, et cherchait, par tous les moyens possibles, à reprendre Louis XIV dans ses chaînes.

C'était un caractère sans vergogne et sans pudeur. Elle subissait les rebuffades, buvait les affronts, mais ne regagnait pas, Dieu merci, le terrain qu'elle avait perdu.

Décidément Françoise l'emportait. Tous les jours le roi lui rendait visite, sous prétexte d'aller caresser les enfants.

Il lui témoignait la plus haute estime et prenait un vif plaisir à son entretien. De plus en plus enchanté de son esprit et de sa nature aimable, il lui acheta, du côté de Chartres, un do-

maine dont il voulut qu'elle portât le nom. Le malheureux poëte cul-de-jatte ne se doutait guère, de son vivant, qu'il dût compter au nombre de ses successeurs le plus glorieux monarque du monde.

Cédant au désir de Louis XIV, Françoise s'appela désormais madame de Maintenon.

Quelques mauvais plaisants de la cour parodièrent aussitôt le mot, et la nommèrent madame de *Maintenant.*

Presque toutes les semaines elle venait me voir. Quand elle ne pouvait sortir, j'allais au Louvre.

Son premier soin, comme on le pense, avait été de se débarrasser de madame Arnoul, dont les intrigues et les cartes ne pouvaient plus que la compromettre. Elle lui donna vingt mille écus et la maria à un intendant de marine de Marseille.

J'étais émerveillée du succès de mon amie; j'oubliais les menées étranges qui l'avaient conduite à ce comble de fortune. Ma vengeance contre la Montespan devenait complète, et Françoise profitait de sa ruine : n'était-ce pas double bonheur?

Cependant il me déplaisait de la voir conserver le masque religieux, qu'elle avait pris, je le savais mieux que personne, pour arriver à ses fins. L'hypocrisie m'a toujours paru le plus abominable des vices.

— Explique-moi donc un peu, lui dis-je, comment ton directeur te permet de communier deux fois la semaine.

— Apparemment il m'en trouve digne, répondit-elle.

— Par exemple! Alors tu lui laisses ignorer les visites amoureuses du roi? Ce serait pourtant, j'imagine, la première chose qu'il faudrait dire.

Elle me regarda d'un air scandalisé.

— Ma dévotion, dit-elle, est sincère, et mon confesseur n'a point à intervenir dans les relations qui existent entre moi et Sa Majesté.

— Ton confesseur n'a point à intervenir....

— Non, vraiment!

— Tu plaisantes?

— Je ne plaisante pas sur ces matières.

— Voilà qui est fort!

Sa figure prit une expression digne.

— Jamais, dans ses visites, me dit-elle, le roi ne s'est écarté des règles de la décence; jamais un mot, jamais un geste, jamais un coup d'œil, ne m'ont laissé supposer....

— Voyons, Françoise, voyons! Ce n'est pas à moi qu'il faut conter ces histoires!

— Devant Dieu, je jure que je ne lui ai rien accordé!

C'était net et clair.

J'aurais eu mauvaise grâce à persévérer dans mes doutes, et Louis XIV, en s'attachant peu après à mademoiselle de Fontanges, me donna la preuve évidente que Françoise n'avait pas menti.

La nouvelle favorite passa comme un météore; elle ne brilla un instant que pour mieux s'éteindre et disparaître. On n'aurait même pas conservé son souvenir, sans la coiffure bizarre qu'elle inventa et qui garde encore son nom.

C'est une espèce d'édifice en fil de fer et à plusieurs étages, sur lequel on place quantité de morceaux de mousseline, séparés par des rubans entrelacés de boucles de cheveux. Il se décompose en huit pièces principales, appelées la *duchesse*, le

solitaire, le *chou*, le *mousquetaire*, le *croissant*, le *firmament*, le *dixième ciel* et la *souris*.

Jamais plus sotte imagination n'a passé dans le cerveau d'une femme.

Ce qu'il y a d'inouï, c'est que la mode en a duré près de dix ans.

Madame de Maintenon ne parut s'inquiéter en aucune sorte de la passion du roi pour mademoiselle de Fontanges. Elle s'occupait, pendant ce temps-là, de pousser son confesseur à la cour. Le père la Chaise finit, grâce à elle, par obtenir l'insigne honneur de diriger la conscience de Louis XIV. Il était de la compagnie de Jésus, et, en conséquence, ferré de tout point sur les maximes d'Escobar.

Sans contredit, ce fut le tour le plus habile de la veuve Scarron.

Fontanges disparut, et le roi n'eut plus d'autres amours que celles qui lui furent permises par son sage et prudent directeur.

Le père la Chaise ne fut pas ingrat envers sa protectrice. Il est probable qu'à partir de cette époque, et sans cesser pour cela de communier deux fois la semaine, elle eut la permission d'être moins sévère lors des visites amoureuses de Sa Majesté. N'est-il pas avec le ciel des accommodements?

XI

Une véritable bataille littéraire s'engageait, en ce temps-là, d'un bout de Paris à l'autre, à propos de la *Phèdre* de M. Racine et de la *Phèdre* de M. Pradon.

Tous les cercles étaient en rumeur.

Il y avait entre les deux ouvrages la différence qui existe entre la première étoile et le plus grossier des flambeaux terrestres, entre l'ombre et le soleil, entre le jour et la nuit; l'un était un éclatant chef-d'œuvre, et l'autre quelque chose d'informe, de ridicule et de présomptueux comme son auteur.

Pourtant la *Phèdre* de M. Pradon fut un instant déclarée supérieure à la *Phèdre* de M. Racine, et le parterre accueillit ce jugement inique, sans exemple dans les fastes des lettres.

Heureusement pour l'honneur de notre siècle, nos petits-neveux ne voudront pas le croire.

Madame Deshoulières eut le tort très-grave de se joindre à la troupe d'envieux qui essayaient de ternir la renommée du seul écrivain qui, jusqu'alors, se fût montré digne de succéder à Corneille. Je dis « le tort très-grave, » parce que, ne pouvant, dans cette circonstance, accuser l'esprit de la *Calliope française*, je suis obligée d'accuser son cœur.

Du reste, hâtons-nous de dire que le triomphe du mauvais goût n'eut pas longue durée. La cabale en fut pour sa courte honte.

On s'occupait beaucoup alors de questions religieuses. Rome et le grand roi se trouvaient en désaccord au sujet de l'affaire de la *Régale*. En cela, tous les évêques de France flagornèrent Louis XIV à l'envi l'un de l'autre, au grand préjudice de l'autorité du saint-siége, dont ils devaient se montrer avant tout les soutiens. Pas n'est besoin d'être casuiste ni versé profondément dans la science de la théologie pour comprendre que le droit de nommer aux évêchés ne peut être laissé au caprice des cours.

Ce serait un moyen sûr de donner gain de cause à l'ambition et à l'intrigue.

Messieurs du clergé ne firent preuve dans la circonstance ni de bonne foi ni de sagesse. On les blâma très-fort d'avoir été courtisans lorsqu'ils devaient être orthodoxes.

A mesure que les heures inflexibles me poussent vers la vieillesse, les années pour moi deviennent moins pleines, et les pages que je consacre à raconter ma vie sont nécessairement plus courtes. La mort frappait à chaque instant autour de moi

des personnes qui m'étaient chères, ou avec lesquelles j'avais vécu dans l'intimité.

Madame de Chevreuse venait de mourir à Port-Royal.

Une autre femme, plus célèbre encore par son esprit et sa beauté, ne devait pas tarder à la suivre dans la tombe. Je parle de madame de Longueville, dont le souvenir s'attachait à mes plus beaux jours, à ma plus précieuse affection, à ma plus douce ivresse de cœur. La noble et gracieuse reine de la Fronde, l'amante de Marsillac, la sœur du grand Condé, mourut aux Carmélites dans l'exercice des plus rudes mortifications.

Depuis longtemps elle avait renoncé au monde pour s'occuper exclusivement de son salut.

Madame de Sévigné, qui la visitait dans sa retraite, nous parlait souvent d'elle et l'appelait *sainte et pénitente princesse*, ne trouvant pas assez d'éloges pour les sublimes vertus dont elle donnait l'exemple.

Cette mort me donna sérieusement à réfléchir.

La duchesse de Longueville était à peu près de mon âge. Si l'heure a sonné pour elle, ne sonnera-t-elle pas bientôt pour moi ? Mener une vie si peu en rapport avec cette fatale rapidité des ans, qui, chaque jour me rapproche de la tombe, n'est-ce point une conduite imprévoyante et folle ? ma philosophie pourra-t-elle, là-haut, me tenir lieu du repentir ?

Il y eut une personne que la fin de madame de Longueville devait encore affecter plus que moi. Je n'ai pas besoin de nommer la Rochefoucauld.

Sa douleur fut aussi grande qu'avait été jadis son amour. Il lui sembla que, cette âme une fois envolée de la terre, la

sienne devait la suivre. François me prédit qu'il mourrait avant la fin de l'année. Sa prédiction se réalisa; mes larmes coulèrent sur un nouveau cercueil.

Je perdais le plus cher ami de mon enfance.

Où sont, hélas! nos belles années du château de Loches, et nos jeux sous les grands ombrages du parc, et notre fuite dans les bois, et le souper de Jacqueline, et cette terrible révélation de mon sexe, suivie d'émotions si douces, de si tendres battements de cœur!

Plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis cette bienheureuse époque d'innocence et d'amour.

Ah! que la vie la plus longue paraît courte, quand on regarde derrière soi pour interroger le souvenir! Il semble à l'enfant qu'il n'épuisera jamais la longue série des jours, et le vieillard s'étonne de trouver le berceau tout près de la tombe.

J'étais plongée dans une mélancolie sombre. En vain mes amis essayaient de rappeler ma gaieté disparue.

Le Nôtre vint m'annoncer qu'il partait pour Rome. Il engagea vivement madame de la Fayette et moi à l'accompagner dans ce voyage.

— Nous aurons avec nous, dit-il, le poëte Santeuil, un gros chanoine de Saint-Victor, dont la verve caustique et l'originalité nous amuseront pendant la route.

J'acceptai de grand cœur cette distraction qui venait s'offrir si à propos.

Lors de mon premier voyage en Italie, je n'avais pas vu Rome. Madame de la Fayette brûlait d'étudier la cour du pape. Huit jours après, nous étions, avec le jardinier royal et Santeuil, sur

le chemin de Genève, d'où nous devions gagner Turin, Parme, Florence, et enfin les États de l'Église.

Le joyeux chanoine nous défraya de plaisanteries, que nous ne trouvions pas toujours marquées au coin de la décence et de la délicatesse, surtout quand il s'était livré, comme cela ne manquait pas de lui arriver plus d'une fois le jour, à son goût excessif pour la boisson.

Mais le sans-gêne du voyage nous aidait à passer sur bien des choses.

Santeuil allait à Rome afin d'obtenir l'approbation du saint-père et des cardinaux à un recueil d'hymnes latines qu'il destinait au rite dans toute l'étendue de la chrétienté.

Quant à le Nôtre, il était appelé par le pape lui-même. Sa réputation avait franchi les Alpes, et Louis XIV, réconcilié décidément avec le souverain pontife, consentait à lui prêter pour quelques mois le célèbre jardinier. Il s'agissait de dessiner les parterres du Vatican.

Nous arrivâmes à Rome sur la fin de mars.

Madame de la Fayette et moi, nous obtînmes la faveur d'être présentées avec nos deux compagnons de route à l'audience solennelle du pape.

Je me souviendrai longtemps de la charmante bonhomie dont le Nôtre fit preuve en entrant dans la salle d'audience, où le saint-père nous attendait, environné des membres du sacré collége.

Au lieu de se prosterner, comme c'est l'usage, et de baiser pieusement la mule du pontife, il s'écria :

— Eh! bonjour, mon révérend père! Que vous avez bon

visage, et combien je suis ravi de vous trouver en si bonne santé !

Puis, à la fin de cette exclamation aussi cordiale qu'étrange, il alla se précipiter au cou du pape. Il le baisa sur les deux joues, sans plus de façon que s'il eût abordé un simple mortel.

Sa Sainteté rit de bon cœur.

Elle accepta comme on la lui donnait cette franche et naïve accolade, nous fit mille amitiés et voulut qu'on nous servît une collation.

Le pape descendit ensuite avec nous dans les jardins, qui étaient vraiment de fort mauvais goût, comparés à ceux des Tuileries et de Versailles. Il nous conduisit vers une espèce d'étang où nageaient d'énormes poissons, parmi lesquels il nous montra des carpes deux fois centenaires.

Je ne trouvais rien de bien curieux à cela.

Mais tout à coup, sur un signe du pontife, un des cardinaux qui l'accompagnaient sonna une cloche suspendue à une potence, au bord du bassin même.

Aussitôt les poissons d'accourir en agitant leurs nageoires, et de lever leur tête hors de l'eau.

Un page apporta deux corbeilles. L'une était remplie de pain taillé, l'autre de graines diverses, et le pape jeta devant nous toutes ces provisions à ses carpes favorites, qui les eurent absorbées en un clin d'œil.

On sonna de nouveau la cloche. Les poissons se livrèrent à quelques évolutions joyeuses, comme pour remercier leur pourvoyeur et disparurent.

— Parbleu ! s'écria le poëte latin, enhardi par le bon accueil

fait à la franchise de le Nôtre, voilà, très saint père, des religieux bien dressés!

— Des religieux... que voulez-vous dire? demanda le pape en se retournant.

— Mais sans doute, reprit Santeuil : n'accourent-ils pas au réfectoire au son de la cloche? Votre Sainteté devrait, sur ma parole, proposer ce monastère aquatique pour modèle à tous les autres. Désormais on verrait une observation plus exacte de la règle du silence et de la sobriété, si les moines étaient muets comme ces poissons et ne buvaient que de l'eau!

Le pape fronça le sourcil.

A son exemple, les membres présents du sacré collége regardèrent Santeuil avec un mécontentement visible, et je tremblai, dès lors, pour les *hymnes* de notre bavard de poëte.

Mes craintes furent justifiées par l'événement. On trouva dans le consistoire que les poésies de Santeuil avaient un parfum de paganisme qui devait empêcher à tout jamais l'Église romaine de les chanter dans les cérémonies du culte.

Plus tard on fut moins injuste.

Mais, en attendant, le pauvre chanoine dut quitter l'Italie sans voir faire droit à sa requête, et Dieu sait toutes les malédictions burlesques dont il accabla les carpes du Vatican!

Il faudrait des années entières pour visiter Rome, cette ville des ruines, où l'histoire du plus grand peuple du monde est écrite à chaque pas, sur les monuments debout ou renversés.

Les pompes du catholicisme nous émerveillèrent; elles sont là plus imposantes qu'en aucun lieu du monde.

Seulement il y eut beaucoup de scandale mêlé à notre admiration, et je m'habituais difficilement, pour mon compte, à

voir, le matin, à l'autel, les *monsignori*, que je retrouvais ensuite, le soir, dans les bals et les théâtres, affichant leurs mignons ou leurs maîtresses.

Je fus presque tentée d'imiter ce juif, qui se convertit en raison même du spectacle de débauche et d'immoralité donné par les cardinaux et le clergé de Rome.

« Une religion, disait-il, capable de résister à tout ce que ses chefs eux-mêmes font pour la détruire, doit être nécessairement divine. »

Il fallut six mois à le Nôtre pour achever ses travaux de jardinage.

Le souverain pontife lui donna dix mille florins avec sa bénédiction, et nous regagnâmes la France au commencement de l'hiver.

Hélas! j'étais partie pour échapper aux impressions lugubres que me causaient les coups précipités de la mort, et je n'arrivai que pour la voir frapper une autre victime!

Je trouvai mon vieux Corneille à toute extrémité.

C'était encore une des plus belles pages de ma vie que le temps déchirait de sa main impitoyable, une de mes plus vives affections qu'il emportait sans retour! Pour moi, le présent n'était plus que le regret du passé; je devais me résigner à chercher un refuge dans le souvenir, ce deuil du cœur!

En comptant l'aller et le retour, je n'avais été que huit mois hors de Paris. Cependant je le retrouvai changé, comme si mon absence eût duré un siècle.

Louis XIV se convertissait décidément et prenait ses précautions contre l'enfer.

Toute la cour de l'imiter aussitôt. Jamais on ne vit tant de

gens inquiets de leur salut. Sa Majesté coupe sa moustache, les courtisans coupent la leur; Sa Majesté croit que la perruque grise lui donnera un air plus respectable, chacun de poudrer la sienne au plus vite et de se vieillir autant que possible, afin d'attirer par cette prévenance délicate l'attention et la faveur du maître.

Jusqu'alors les femmes seules avaient fait usage de la poudre.

On sait quelles proportions immenses avaient prises les perruques. Les cheveux, que personne ne laissait plus pousser, devenaient d'un prix fou, et se vendaient jusqu'à soixante et quatre-vingts livres l'once.

Une belle perruque coûtait mille écus.

Heureusement pour les bourses médiocres, on inventa le crêpe. Il s'arrangeait mieux sur la tête, et faisait paraître la perruque très-garnie, quoique plus légère.

Quant aux costumes, ils avaient changé comme les visages.

Le justaucorps, après être devenu casaque, se métamorphosait en habit. Des petits-maîtres, amateurs de l'absurde avant tout, venaient d'inventer la *culotte in-folio*, sorte de vêtement de matelot très-disgracieux au coup d'œil.

On semblait avoir fait la gageure de se rendre plus ridicule de jour en jour, et les femmes, lancées dans cette voie, allèrent bientôt plus loin que les hommes. Elles empruntèrent aux Espagnoles le *vertugadin*, sorte de gros bourrelet qu'elles s'appliquaient à la ceinture pour donner plus d'ampleur aux jupes. Après le *vertugadin* arriva le *panier*, grand cerceau de baleine recouvert de toile, et destiné au même usage. Cela fit prendre aux hanches des proportions si exagérées, que les

portes et les rues devinrent trop étroites. On voyait ces dames obligées de marcher constamment de côté, ce qui leur donnait vraiment beaucoup de grâce.

Pour les mœurs, elles étaient empesées et guindées comme les costumes. L'ancienne gaieté française disparaissait chaque jour, avec l'esprit folâtre, les entretiens vifs et délicats, les belles manières.

Je me trouvais presque heureuse de vieillir en remarquant les tendances moroses et taciturnes de mon siècle.

Il faut bien l'avouer, madame de Maintenon contribuait de toutes ses forces à accroître cette propension universelle au genre ennuyeux. Sa dévotion, que j'avais crue d'abord une ruse, était décidément une maladie.

Le père la Chaise prenait soin de l'aggraver chaque jour. Peu importait à ce jésuite que la France pérît de tristesse, pourvu qu'il fît ses affaires et celles de son ordre.

Depuis un an bientôt, Françoise m'avait promis de parler en faveur de mon pauvre Marguerite. Il me parut qu'elle ne tenait pas grand compte de ma recommandation et de sa promesse.

Je voulus aller la voir au Louvre; mais je ne l'y trouvai point.

Elle était alors en train d'organiser le couvent de Saint-Cyr, où elle ne recevait personne, tant elle avait à cœur de dresser elle-même et avec le soin le plus scrupuleux la règle de cette sainte maison.

Il fallut que je lui écrivisse.

Longtemps la réponse se fit attendre. Je présume que la règle manquait encore de quelques articles. Enfin elle daigna m'en-

voyer de ses nouvelles et m'apprendre que le roi consentait à rappeler l'exilé, pourvu qu'il donnât preuve de repentir.

Cette preuve consistait en une lettre respectueuse et soumise à envoyer de Londres à Louis XIV.

Je m'empressai d'avertir Marguerite, pensant qu'il serait heureux, à ce prix, de regagner la France. Mais je me trompais, il voulut rester en exil.

Depuis quinze ans il habitait l'Angleterre. Il avait pris les habitudes et presque les mœurs du pays; il se trouvait vieux, cassé. Un pareil dérangement, disait-il, n'était plus de saison. Du reste, il joignait à son refus tant d'affectueux et bons souvenirs, que je n'eus pas le courage de lui en vouloir.

Il me proposa de nous réunir sans traverser le détroit, c'est-à-dire de lui envoyer mon histoire.

L'idée me parut originale.

« Je lirai avec bonheur les détails que je connais, ma chère, écrivait Saint-Évremond; mais racontez-moi surtout ceux que je ne connais pas. »

A tout hasard, j'acceptai sa proposition. J'avais toujours eu une mémoire excellente, et je commençai gaiement ce travail, qui fut, je dois en convenir, une des plus agréables distractions de ma vieillesse.

Il me semblait revivre à mesure que j'évoquais le passé. Je n'eus pas une heure d'ennui à partir de cette époque, et j'envoyais à Saint-Évremond ma confession générale, chapitre par chapitre. Il est vrai qu'en me confessant je confesse aussi tout mon siècle; mais tant de gens manquent de franchise, qu'il faut bien en avoir pour eux. Je mets tous mes soins à ne

rien laisser dans l'ombre ni de mes actions ni de celles des autres.

Et, puisqu'il s'agit de franchise, disons enfin à quel âge incroyable j'étais parvenue, sans que personne autour de moi en eût le soupçon le plus léger, sans que les adorateurs et les hommages cessassent de me poursuivre.

On venait d'entrer en mil six cent quatre-vingt-cinq, et j'étais née en mil six cent douze.

J'avais donc soixante-treize ans bien sonnés.

Soixante-treize ans!... et Châteauneuf soupirait du matin au soir à mes genoux, et Chaulieu ne me parlait que de son bonheur!

En vérité, l'on pouvait sans flatterie me trouver belle encore. Mes cheveux ne grisonnaient pas; aucune de mes dents ne branlait dans l'alvéole; si mon teint n'avait plus son ancien éclat, il conservait beaucoup de blancheur, avec une apparence de santé qui manque trop souvent aux jeunes visages. Cela tenait du prodige, et toutes les promesses de l'homme noir se réalisaient d'une manière effrayante.

Au front seulement j'avais une petite ride, où Chaulieu disait que s'était réfugié l'amour.

Madame de la Fayette, scandalisée de mon éternelle coquetterie, me répétait à chacune de ses visites :

— Ninon, Ninon, quand serez-vous enfin raisonnable?

Je lui répondais :

— Quand on cessera de m'aimer.

— Vous avez tort, ma chère, vous avez tort! répliquait-elle : n'attendez pas que l'amour vous quitte.

— Il vaut donc mieux quitter l'amour?



Pour en finir, je proclamai hautement la date de ma naissance.

BLIE PAR GUSTAVE HAVARD. IMPRIMÉ PAR SIMON RAÇON.

— Certainement. Si vous n'interrogez pas là-dessus la sagesse, prenez du moins conseil de votre orgueil.

— Je crains que vous n'ayez raison, lui dis-je toute rêveuse.

— Oui, ma chère, ne le mettez pas en doute. Une femme d'esprit comme vous doit-elle attendre la fin de ses triomphes? Sauvez, croyez-moi, votre gloire du naufrage.

Le raisonnement me frappait de plus en plus. Je me recueillis pendant une semaine, comme si j'allais procéder à l'acte le plus grave de ma vie.

Ma résolution prise, j'envoyai des invitations à mes habitués pour les réunir dans une assemblée extraordinaire; puis, faisant appel à tout mon courage, le cœur ému sans doute, mais bien décidée à l'acte solennel que j'allais accomplir, je déclarai que je renonçais à l'amour.

Ici, j'ai besoin de faire un serment, car on pourrait s'imaginer que je raille ou qu'un reste de coquetterie est en jeu dans l'affaire. Je le jure donc sur l'honneur, à cette déclaration tout le monde se récria.

Ce ne fut d'un bout à l'autre de mon cercle que réclamations et murmures.

On soutint que je n'avais pas le droit d'abdiquer mon sceptre, que j'étais encore la reine de la beauté, la perle des femmes, l'étoile de mon sexe.

Pour en finir, je proclamai hautement la date de ma naissance.

Alors le soulèvement devint terrible. Il y eut une véritable révolte, une tempête d'indignation. Les plus exaltés allaient jusqu'à m'accuser de mensonge. On me somma de produire mon extrait de baptême. Deux ambassadeurs furent nommés

par la compagnie pour aller le réclamer au curé de Notre-Dame et le lever sur les registres de la paroisse.

Le lendemain, quand ils vinrent le mettre sous les yeux des incrédules et les convaincre de mon âge, les clameurs recommencèrent, mais dans un autre sens.

— Elle disait vrai ! criait-on.

— C'est merveilleux !

— Quel prodige !

— Il y a là-dessous du sortilége !

— Oui ! oui ! quelque magicien s'est évidemment mêlé de la chose !

Ces dernières paroles me firent tressaillir : je n'aimais pas ce qui me rappelait le pacte imprudent que j'avais signé.

— Voyons, messieurs, répondis-je, oubliez-vous qu'Hélène avait plus de quarante ans lorsque toute la Grèce se battit pour elle ?

— Quarante ans, mais vous en avez soixante-treize !

— Le double... comprenez-vous?... le double !

— Je vous en prie, laissez-moi poursuivre. Ménélas la reprit à cinquante, et la trouva si belle encore, qu'il lui pardonna. Donc, il est à présumer qu'elle ne vieillit pas en un jour et que ses charmes durèrent bien au delà de cet âge.

— Allons donc, vous brodez l'histoire !

— D'ailleurs, il est prouvé que ceci rentre dans le domaine de la Fable.

— Et Diane de Poitiers, messieurs, ajoutai-je, ne voyait-elle pas à soixante-cinq ans, au château d'Anet, toute la cour à ses genoux ?

— Mais encore une fois, Ninon, vous en avez soixante-treize !

— Les deux femmes que vous citez ne soutiennent pas le parallèle !

— Ne mettez plus en avant madame Ménélas !

— Laissez en repos la belle Diane !

— Elle voit éclipser sa gloire !

Ils eurent beau crier, supplier, se désoler, me demander à genoux de ne pas fermer ma cour d'amour et de permettre encore aux oiseaux des Tournelles de voltiger autour de moi : je fus inflexible.

XII

A partir de ce jour, il y eut une réforme absolue dans ma maison.

Le fard, la poudre et les mouches furent exilés de ma table de toilette. Je pris un costume sévère. Tout propos à double entente cessa dans mon cercle, et je condamnai sans miséricorde la porte de mon boudoir.

Ninon, la légère et sensuelle Ninon, que jusque-là ni les chagrins ni le malheur n'avaient pu rendre sage, se métamorphosa tout à coup, sans que rien l'y contraignît, par la seule force du raisonnement. On ne vit plus que mademoiselle de Lenclos, digne, sérieuse, renonçant aux folies du cœur pour les nobles plaisirs de l'esprit.

Madame de la Fayette était dans l'enthousiasme. Elle admi-

rait son ouvrage, encore plus par amitié pour moi que par gloriole d'auteur.

Paris n'eut plus, dès ce jour, qu'un salon où se réunissaient les gens de goût, les célébrités en tout genre, et ce salon était le mien.

Racine, Boileau, Fontenelle, la Fontaine, Huydens, Bussy-Rabutin, Charleval, Montreuil, la Fare, Benserade, le vieux Desmarets, Quinault, la Bruyère, en un mot tous les beaux esprits de l'époque se donnaient chaque soir rendez-vous chez moi.

J'avais aussi beaucoup de personnages de la cour.

Le duc de Beauvilliers et le maréchal de Duras furent ceux qui, dans le nombre, fréquentèrent le plus assidûment mes assemblées.

Quant à mes aventures amoureuses, on n'en parlait plus. A tort ou à raison, l'estime générale m'était acquise, et je recevais des honneurs qui flattaient extrêmement mon amour-propre.

Ainsi, lorsque le grand Condé rencontrait ma chaise, il descendait de carrosse et faisait baisser mes glaces pour me saluer.

Madame de Maintenon elle-même, qui, depuis son incroyable fortune à la cour, n'était venue me rendre visite qu'en tapinois ; madame de Maintenon, de plus en plus dévote et sainte, daigna me faire l'honneur de paraître publiquement mon amie.

Je la reçus trois ou quatre fois en grand apparat.

Contre son habitude, elle eut assez de tact et de bienséance pour ne pas trop écraser la société de sa grandeur.

Des cardinaux, des évêques sollicitèrent l'entrée de mes salons. Plusieurs d'entre eux m'affirmèrent que le pape avait conservé le souvenir de mon voyage à Rome et parlait de moi souvent avec la plus haute estime.

L'abbé de Fénelon, cet homme aux mœurs si douces, à l'esprit si gracieux, à la parole si pleine d'onction et de charme, fut un de mes visiteurs les plus assidus, et madame Guyon, sa belle cousine, du côté de la branche des la Mothe, prêcha pour la première fois dans mon cercle la doctrine du quiétisme et l'amour pur de Dieu.

Jamais l'ancien hôtel Rambouillet n'avait eu plus de solennité, plus de décence.

Outre mesdames de la Sablière, de la Fayette et de Sévigné, je recevais mesdames d'Elbène, de Coulanges, du Fort; les comtesses de Souvré, de la Suze, d'Olonne, de Sandwich; les marquises de Vardes, de Créqui, de Saint-Lambert, les duchesses de Sully et de Bouillon, et les maréchales de Castelnau et de la Ferté.

Grâce à l'intervention de madame de Sévigné, bientôt Madeleine de Scudéri ne me bouda plus. Elle devint ma meilleure et ma plus intime camarade.

Je fis taire Boileau, qui s'avisait de crier partout et même d'écrire qu'elle ne méritait pas sa gloire. Il finit par écouter mes observations et montra pour les œuvres de la *Dixième Muse* une indulgence que je n'avais pas toujours eue moi-même.

Le tort de mademoiselle de Scudéri est de s'être beaucoup trop adonnée à la phrase, en négligeant l'étude des passions.

Mais on ne pouvait lui refuser un esprit charmant et une grâce exquise dans l'entretien.

D'une figure presque masculine, et laide autant qu'une femme peut l'être, elle ne laissa pas d'inspirer plus d'un amour sérieux. L'avocat Pellisson l'idolâtrait encore, et jadis elle avait complétement tourné la tête à Conrart, secrétaire de l'Académie française.

Pour madame Deshoulières, il fallut, bon gré mal gré, qu'elle fît amende honorable à la *Phèdre* de Racine.

Le chagrin du pauvre auteur au sujet de l'injustice odieuse dont, à cette occasion, le public s'était rendu coupable envers lui fut si vif, qu'il résolut d'abandonner le théâtre. Il consacra sa plume à écrire des tragédies religieuses pour les demoiselles de Saint-Cyr.

Nous eûmes beau le sermonner à cet égard et lui prouver qu'il ne devait pas mettre son talent au service des folles aberrations de Françoise ; Racine se montra sourd à nos reproches et composa pour elle, à deux années de distance, *Esther* et *Athalie*.

Dans une de ses lettres, Saint-Évremond m'avait donné le conseil de lutter contre les déplorables tendances de la cour de Versailles.

Forte de son sentiment et de celui de beaucoup d'autres, je consacrais à cela mes plus constants efforts, et je suppliais de marcher dans la même route que moi ceux qui pouvaient m'aider à sauver du naufrage de la bigoterie nos belles mœurs françaises[1].

[1] Ninon n'exagère pas dans tout ce qui précède. On en aura la certitude en lisant ces deux passages, l'un tiré des œuvres du marquis de la Fare, mort en 1712, et l'autre de Saint-Simon.

« La demeure de mademoiselle de Lenclos, dit le premier, était alors (1694) le rendez-vous de ce que la cour et la ville avaient de gens estimables par

Ma nouvelle manière d'être me fit une réputation immense.

On ne parlait que de la rue des Tournelles et de la bonne compagnie qu'on y rencontrait. Je n'en finirais plus si je voulais donner ici la liste des personnes qui sollicitèrent comme une grâce l'entrée de mon salon.

Dans la foule, je choisissais, et je choisissais bien.

leur esprit. Les mères les plus vertueuses briguaient, pour leurs fils qui étaient dans le monde, l'avantage d'être admis dans une société aimable que l'on regardait comme le centre de la bonne compagnie. Bien plus, la maison de Ninon était peut-être, dans les derniers temps de sa vie, la seule où l'on osât faire usage des talents de l'esprit et où l'on passât des journées entières sans jeu et sans ennui. Enfin, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans, elle fut recherchée par la meilleure compagnie du temps. »

Saint-Simon dit à peu près la même chose en d'autres termes :

« Ninon eut des amis illustres de toutes les sortes, et montra tant d'esprit qu'elle se les conserva tous et les tint unis entre eux, ou pour le moins sans le moindre bruit. Tout se passait chez elle avec un respect et une décence extérieure que les plus hautes princesses soutiennent rarement avec des faiblesses. Elle eut de la sorte pour ami tout ce qu'il y avait de plus trié et de plus élevé à la cour, tellement qu'il devint à la mode d'être reçu chez elle, et qu'on avait raison de le désirer par les liaisons qui s'y formaient. Jamais ni jeux, ni ris élevés, ni disputes, ni propos de religion et de gouvernement; beaucoup d'esprit, et fort orné, des nouvelles anciennes et modernes, des nouvelles de galanterie, et toutefois sans ouvrir la porte à la médisance. Tout y était délicat, léger, mesuré, et formait les conversations qu'elle sut soutenir par son esprit et par tout ce qu'elle savait de faits de tout âge. La considération qu'elle s'était acquise, le nombre et la distinction de ses amis et de ses connaissances continuèrent à lui attirer du monde quand les charmes eurent cessé et quand la bienséance et la mode lui défendirent de plus mêler le corps avec l'esprit. Elle savait toutes les intrigues de l'ancienne et de la nouvelle cour, sérieuses et autres. Sa conversation était charmante. Désintéressée, fidèle, secrète, sûre au dernier point; et, à la faiblesse près, on pouvait dire qu'elle était vertueuse et pleine de probité. Elle a souvent secouru ses amis d'argent et de crédit, est entrée pour eux dans des choses importantes, et a gardé très-fidèlement les dépôts d'argent et des secrets considérables qui lui étaient confiés. Tout cela lui acquit de la réputation et une considération tout à fait singulière. »

(Saint-Simon, tome IV, page 421.)

Parmi ceux dont je ne jugeais pas convenable d'accueillir la demande, plusieurs s'ingénièrent à trouver des prétextes pour s'introduire chez moi et satisfaire leur curiosité. Ce fut ainsi que je reçus la visite du précepteur de M. le duc de Chartres, un certain abbé Dubois, si j'ai bon souvenir, dont la figure chafouine et astucieuse me déplut.

Il allait à Londres, et venait me demander une lettre pour Saint-Évremond.

Je la lui donnai, mais sans le recommander bien chaudement. Son visage, ses manières et ses discours ne m'avaient point séduite.

L'année suivante, deux grands deuils vinrent frapper la cour. Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, mourut presque subitement, et le grand Condé termina, dans son château de Chantilly, une carrière pleine d'héroïsme.

Il avait noblement racheté ses torts en couvrant de lauriers les pages de son histoire où se trouvait écrite sa révolte.

Bossuet prononça son oraison funèbre.

Depuis environ dix-huit mois, madame de Montespan, abreuvée de dégoûts, avait enfin pris le parti de se retirer dans ses terres. Elle faisait son possible pour achever saintement une existence bien mal commencée.

Peut-être trouvera-t-on que ma rancune envers la favorite a dépassé les bornes. Mais, encore une fois, était-ce à elle de me jeter le mépris et l'opprobre?

Que Dieu lui pardonne ses torts, comme je le prie de me pardonner les miens!

Deux mois après la mort de la reine, nous eûmes une surprise dont je ne suis pas encore bien revenue, quoique les

folles prédictions de ma compagne de voyage dans les Vosges m'y eussent préparée depuis longtemps.

Françoise d'Aubigné, cette pauvre fille jadis abandonnée de tous, que madame de Neuillan prenait pour valet d'écurie; Françoise d'Aubigné, que j'avais tirée plusieurs fois de la misère, qui s'était vue en quelque sorte forcée d'épouser un cul-de-jatte; Françoise d'Aubigné, alors âgée de cinquante ans au moins, et aussi perdue de physionomie que le sont ordinairement les femmes à cet âge; Françoise d'Aubigné, veuve Scarron, vint nous dire en confidence qu'elle allait épouser Louis XIV.

Ainsi la prophétie de madame Arnoul s'accomplissait!

J'en tombai du plus haut des nues.

Le mariage, il est vrai, ne devait pas être public d'abord; mais une femme assez habile pour arriver là n'avait plus aucune raison de s'arrêter en chemin. Je ne désespérai pas d'entendre bientôt proclamer la veuve Scarron reine de France.

Ils furent mariés par le père la Chaise à la chapelle de Versailles, en présence de l'archevêque de Paris. Bontemps, valet de chambre du roi, servit la messe.

A quelques jours de là, madame Louis XIV me fit proposer d'aller demeurer auprès d'elle à Versailles.

Je déclinai cet honneur.

N'étais-je pas aussi reine chez moi? Franchement, mon diadème me semblait préférable au sien.

Du reste, la crainte cachée qui la poussait à me faire cette proposition devint pour moi très-évidente, lorsque, peu de temps après, je la vis attirer les Montchevreuil à la cour. Elle protégea chaudement cette famille, d'une noblesse médiocre et

d'une considération douteuse, mais qui l'avait autrefois, dans la Brie, hébergée avec Villarceaux.

La nouvelle épouse tremblait que l'histoire de ses vieilles intrigues n'arrivât aux oreilles du roi, ou du moins qu'il n'eût à cet égard des preuves trop claires.

Mais une quantité de personnes étaient au courant des secrets sur lesquels elle voulait jeter le voile. Tous les hôtes qui, depuis vingt ans, s'étaient succédé dans ma maison de la rue des Tournelles (et le nombre en devenait incalculable) connaissaient plus ou moins la cause de mon voyage à Naples. Il y avait chez moi certaine *chambre jaune*, sur une glace de laquelle cet indiscret de Villarceaux avait, au moyen d'un diamant, écrit le quatrain le plus érotique du monde en l'honneur des charmes de Françoise.

Que pouvais-je faire à cela?

Si j'eusse cru sérieusement que mon amie pût atteindre à ce comble surprenant de fortune, j'aurais rompu la glace.

Mais tout le monde avait lu ce maudit quatrain. L'avocat Loret le publia dans son journal, et cela fit un esclandre épouvantable, sans compter les couplets qui survinrent, et que l'on entendit chanter bientôt dans tous les coins de rue.

Ces couplets étaient terribles pour l'amour-propre du royal époux. Je n'en citerai qu'un seul :

On est ravi que le roi notre sire
Aime la d'Aubigné;
Moi, Villarceaux, je m'en crève de rire,
Hi! hi! hi! hi! hi! hé!
Puis je dirai, sans être des plus lestes,
Tu n'as que mes restes,
Toi,
Tu n'as que mes restes!

Phœbus d'Albret, Villars et tous les autres amants de madame Scarron eurent ensuite leur tour. Ils vinrent à la file l'un de l'autre, chacun avec un couplet spécial imité du premier, et dont le refrain était toujours :

Tu n'as que nos restes,
Toi,
Tu n'as que nos restes!

A cette époque, il m'arriva une aventure bien extraordinaire.

Pendant mon dernier voyage d'Italie, une femme âgée était venue plusieurs fois frapper à ma porte, disant à mes domestiques qu'elle me connaissait depuis cinquante-sept ans et qu'elle s'appelait Marion Delorme.

Apprenant cela, je commençai par frissonner et pâlir.

Jusqu'à ce jour, aucun mort ne m'avait rendu visite. Bien que Marion eût été mon amie intime, j'aimais autant qu'elle ne se dérangeât pas du repos de la tombe pour venir me faire cette politesse.

En réfléchissant toutefois, je songeai que quelque intrigante pouvait avoir imaginé ce singulier moyen de me soutirer de l'argent.

Je me disposais donc à bien la recevoir, c'est-à-dire à la traiter du haut en bas, si elle se représentait. Mais je ne vis personne.

Il y avait plusieurs semaines que ce bizarre événement était sorti de ma mémoire, lorsqu'un matin je reçus, d'un commissaire de police du quartier Saint-Honoré, une lettre fort pressante.

Ce magistrat me priait de passer à son bureau le plus vite possible, et pour affaire essentielle.

J'y courus à l'instant même.

A peine fus-je entrée dans le cabinet du commissaire, qu'une vieille femme, gardée à vue par des exempts, leur échappa pour se précipiter à ma rencontre et me serrer contre son cœur.

Elle se mit à crier :

— C'est elle!... oui, c'est bien elle, je la reconnais!... Ninon! ma chère Ninon!... Vous êtes donc enfin de retour?... Ah! que le ciel soit béni! je vous devrai mon salut.

J'eus toute la difficulté possible à m'arracher de ses bras.

— Pour Dieu, madame, lui dis-je en la repoussant, soyez moins vive, et trêve à ces témoignages de tendresse! Qui êtes-vous, et où vous ai-je vue?

— Eh quoi! fit-elle, vous ne me remettez pas?

Je la regardai en face, bien attentivement.

— Vous me reconnaissez?... Oh! je vous en conjure, dites que vous me reconnaissez!

— Non, madame, en aucune sorte, je vous le jure.

— Miséricorde! c'est impossible!

— Pourquoi donc? auriez-vous la prétention de me forcer à mentir?

— Mais je suis Marion Delorme, votre meilleure amie!

— Ah! ah! c'est donc vous qui êtes venue rue des Tournelles?

— Moi-même.

— Eh bien, ma chère, je ne vous fais pas compliment de votre fable : elle manque de vraisemblance et d'habileté. Re-

noncez, je vous y engage, à nous en imposer, surtout de cette façon maladroite.

— Bonté divine! ayez pitié de moi!

— Je suis désolée de ne pouvoir vous être agréable, madame, et par une raison toute simple : Marion Delorme est morte depuis longtemps.

— Non! non! cria-t-elle, je ne suis pas morte! c'est le docteur Gui Patin qui m'a sauvée.

— Allons donc!

— Je vous en fais le serment devant Dieu!

— Gui Patin, l'excellente idée! J'étais à côté de lui au convoi de mademoiselle Delorme : ainsi le mensonge est flagrant. J'ignore dans quel but il vous plaît de ressusciter Marion; mais n'espérez pas, madame, que je devienne votre complice.

Là-dessus elle jette des clameurs, fond en larmes et se tord les bras avec désespoir.

On m'apprend qu'elle accuse d'un vol les servantes de son hôtel, et que je suis appelée là pour garantir sa probité.

Déjà M. Desmarets de Saint-Sorlin, dont elle se disait aussi l'amie intime, venait d'être mandé, comme moi, et n'avait pu la reconnaître.

Je quittai bien vite le bureau du commissaire.

Les cris de cette malheureuse me poursuivirent jusqu'au bas de l'escalier. J'en éprouvais une certaine émotion dont je ne me rendais pas compte, et je me fis conduire à tout hasard chez le docteur Gui Patin.

Il demeurait à deux pas, rue de l'Arbre-Sec.

Mais on me dit qu'il était en Prusse, où il partageait l'exil de Charles Patin, son fils, condamné pour avoir gardé six

exemplaires d'un libelle dont les ministres lui avaient ordonné de supprimer toute l'édition.

Cependant le docteur seul pouvait éclairer la justice et m'éclairer moi-même.

Je pensai qu'il était facile de lui écrire, et je retournai chez le magistrat pour lui conseiller d'user de ce moyen.

— Oh ! me répondit-il, c'est prendre beaucoup trop de peine pour une folle ! Après votre départ, elle nous a donné les preuves les plus évidentes qu'elle avait le cerveau frappé. Je l'ai fait conduire à l'Hôtel-Dieu ; ne vous en inquiétez plus[1].

En effet, où pouvait être l'apparence que Gui Patin eût simulé la mort de Marion Delorme sans m'en rien dire ? Le commissaire avait raison, c'était une folle.

J'oubliai cette histoire et je ne m'en occupai plus.

Madame de Maintenon faisait un singulier usage du surcroît de puissance que lui donnait son hymen avec Louis XIV. Le jésuite-confesseur dictait alors ses volontés à celle dont il avait accru la fortune et que ses manœuvres venaient en quelque sorte de porter au rang suprême.

Françoise aidant, il acheva de dominer l'esprit du maître.

Puis, une fois assurés tous deux de leur influence, ils firent comprendre au royal pénitent que sa vie d'amour avait besoin d'être rachetée aux yeux du Seigneur.

Louis XIV, saisi de crainte, ne voyait plus en rêve que des fournaises ardentes, où Belzébuth, avec sa fourche traditionnelle et ses cornes, se préparait à l'ensevelir. On réussit donc

[1] Voir les *Confessions de Marion Delorme*. (NOTE DE L'ÉDITEUR.)

aisément à le décider au moyen que le père la Chaise lui présentait comme le plus efficace pour opérer son salut.

Rien n'était plus simple. Il s'agissait de tuer la religion protestante et de n'en plus laisser trace dans le royaume.

Enchantée de pouvoir aller droit au ciel après une vie qui pouvait lui faire craindre de rencontrer quelque obstacle en chemin, Sa Majesté se hâte de révoquer l'édit de Nantes, et voilà le feu partout!

Les huguenots refusent de se convertir.

On envoie des dragons en province pour les sermonner à coups de sabre, piller leurs biens, brûler leurs maisons, violer leurs femmes et leurs filles.

Madame de Maintenon et son jésuite prétendaient que, si les apôtres avaient agi de la sorte, le christianisme eût été beaucoup moins longtemps à s'établir.

Par malheur, l'événement ne justifia pas ces douces et évangéliques mesures. Au lieu d'abandonner la religion de leurs pères pour en adopter une qu'on leur prêchait le glaive et la torche à la main, les huguenots sortirent de France, et avec eux émigrèrent le commerce et l'industrie, dont ils étaient l'unique soutien.

Cette persistance de l'hérésie à ne pas se courber sous le joug de la foi excita de plus en plus le zèle des saints apôtres de Versailles.

Les dragonnades redoublèrent.

Pendant quinze mortelles années, le pays fut témoin de ces horreurs, et le clergé les approuva, sauf deux de ses membres, qui méritèrent autant d'éloges que tout le reste méritait de blâme.

Ce furent M. d'Orléans et l'abbé de Fénelon.

Le premier logea, six semaines durant, à son évêché les soldats envoyés par la cour et leur défendit de tourmenter aucune famille du diocèse.

Quant à M. de Fénelon, choisi pour diriger les missionnaires du Poitou et de la Saintonge, il refusa, comme l'évêque d'Orléans, le coupable auxiliaire de la force et convertit plus d'hérétiques par sa douceur et son éloquence que les autres prêtres avec l'aide des dragons et des bourreaux.

Tandis qu'on sabrait et qu'on égorgeait dans les provinces, Sa Majesté Louis XIV s'occupait à Versailles de choses fort graves.

Il s'appliquait à changer la coiffure des femmes.

Cette autre réforme lui semblait pour le moins aussi importante que la réforme religieuse; mais là surtout il eût fallu des dragons, et l'entêtement de ces dames ne pouvait être comparé qu'à celui des hérétiques.

Le grand roi, chaque jour, avait beau crier contre les *fontanges*, il prêchait dans le désert.

Par esprit d'opposition sans doute, on n'en restait même que plus attaché à cette absurde coiffure, à ce bâtiment de fil d'archal, de rubans, de cheveux, de gaze et de toutes sortes d'affiquets, dont la hauteur s'élevait au moins à deux pieds.

Quand on rencontrait une femme, on lui voyait la figure au milieu du corps.

Toute l'éloquence de Sa Majesté, ses paroles persuasives, ses railleries, sa colère réussirent à accroître de quelques pouces l'élévation des *fontanges* et à y faire ajouter deux ornements

en gaze noire, appliqués aux oreilles, plus hauts encore que tout le reste, et qui prirent le nom de *cornes*.

Madame de Maintenon s'encorna la première, nouvelle preuve qu'en France la mode est tyrannique et fait oublier la soumission conjugale aux plus vertueuses épouses.

Cet immense édifice tremblait à chaque geste et menaçait ruine à tout propos.

Louis XIV cessa de le critiquer, dans la crainte de voir s'élever les fontanges à la hauteur des pyramides d'Égypte.

Pendant que ces graves questions s'agitaient à Versailles, Catinat et Luxembourg battaient l'ennemi aux frontières. Françoise n'oublia pas de recommander à la sollicitude de ces deux généraux le jeune officier qui avait jadis prodigué des consolations si tendres à son veuvage.

A l'armée, Villars monta rapidement de grade en grade. Le bâton de maréchal de camp ne pouvait lui manquer un jour.

Depuis notre voyage à Rome, je n'avais vu que très-rarement le poëte Santeuil. Il s'était lié d'amitié fort vive avec ce vaurien de d'Aubigné, qui faisait le plus grand désespoir de sa sœur, et dont les incartades étranges amusaient la ville et la cour.

J'écrivis à Santeuil de venir, un matin, déjeuner rue des Tournelles. Il ne manqua pas de m'amener son inséparable.

D'Aubigné s'écria, dès en entrant :

— Eh ! bonjour, chère demoiselle !... Il y a vraiment un siècle, si plus ne passe, que je n'ai eu l'avantage de vous baiser la main..... Fréquentez-vous encore ma bégueule de sœur ?

— Tout beau, monsieur, tout beau ! Est-ce ainsi que vous traitez une personne qui fait la gloire de votre famille?

— Ah ! ah ! la gloire !... ah ! ah !.... Voilà, pardieu, qui est divinement trouvé ! s'écria-t-il en riant aux larmes... la gloire !... Il est certain, après tout, que je ne devais pas m'attendre... Enfin n'importe, je suis furieux contre elle et contre le beau-frère !

— Pourquoi cela, monsieur?

— Vous me le demandez !

— Sans doute, car ni votre intérêt ni les bienséances ne vous conseillent de tenir un pareil langage.

— Mais vous ne savez donc rien? me dit-il en se campant les deux poings sur la hanche.

— Absolument rien.

— Vous ignorez les persécutions, les avanies dont ils me rendent victime?

— Je les ignore.

— En ce cas, déjeunons, et faites-nous verser du meilleur : vous en apprendrez de belles !

Je crois vraiment qu'il était déjà gris.

Au bout du premier flacon de bourgogne, qu'il eut épuisé en deux rasades, il reprit, sans permettre à l'autre convive de placer une parole :

— Figurez-vous, mademoiselle, que cette damnée bigote...

— Mais, je vous en prie, interrompis-je, ménagez Françoise, et n'oubliez pas que je suis toujours son amie.

— Oh ! vous pouvez lui reporter mes discours... ça m'est, pardieu, bien égal !... et si le beau-frère y trouve à redire, je l'attends, le beau-frère !

— Vous ne craignez donc pas la prison ?

— Je ne crains rien, flamme et sang !

— Vous avez tort.

— La prison, la prison... Je percerais le ventre de l'exempt qui aurait l'audace de porter la main sur moi... voilà qui est convenu !... Ah ! mais croit-on m'imposer silence ? Je suis le chef de la famille, entendez-vous ? Tant pis pour Louis-Dieudonné s'il a eu la fantaisie d'épouser ma sœur !

— Allons, monsieur, du calme... et un peu de prudence.

— La prudence est la mère de tous les vices, la patronne de la peur. On écrit ce mot sur le drapeau des lâches.

— Vous êtes fou !

— Je suis le frère de Françoise, et je n'entends pas qu'elle ou son mari me manquent de respect, corne et tonnerre !... Ah ! ah ! le roi !... soit dit entre nous, il n'est pas à la noce... Charmante acquisition qu'il a faite là, je m'en vante !... une bégueule enracinée, une vieille coquette, qui n'ose dire ni les années qu'elle a ni les dents qu'elle n'a plus !

Santeuil se tenait les côtés dans un accès de gaieté folle.

Je compris, dès lors, pourquoi ces deux originaux avaient tant de sympathie l'un pour l'autre.

Rire, bouffonner et boire, était l'existence favorite du chanoine. Il trouvait en d'Aubigné le seul homme qui pût lui tenir tête en tout.

— Va, mon cher, va ton train ! disait-il en excitant encore son ivrogne d'ami. Quand tu parles de ta sœur, tu as de l'esprit comme un diable... N'est-il pas vrai, Ninon ?

— Je ne crois pas, répondis-je gravement, que l'esprit doive s'exercer aux dépens du cœur.

— Ah ! mort de ma vie ! je vous arrête ! cria d'Aubigné. Qui manque de cœur ? est-ce moi ? J'aime Françoise, mordieu ! je la protégerais au besoin. Qu'elle parle, et je suis prêt à me donner un coup d'épée pour elle. Mais, parce qu'elle joue la sainte et s'entoure de jésuites, est-ce une raison pour me faire moine ?

— Vous faire moine ! murmurai-je avec surprise.

— Oui, corbleu ! c'est là son plan, voilà pourquoi je tempête et j'enrage.

— Enfin, qu'exige-t-elle ?

— D'abord elle n'a le droit de rien exiger ; mais elle désire, et le beau-frère désire aussi que je m'enferme chez Doyen, sous le clocher de Saint-Sulpice, dans une communauté soi-disant fondée par des gentilshommes, et où l'on s'occupe du matin au soir à réciter des litanies... Brrrrrout !... j'en ai des sueurs froides quand j'y songe !

D'Aubigné remplit son verre trois fois de suite, et le vida trois fois pour conjurer l'impression fâcheuse de ce souvenir.

— Si jamais tu entres là, dit Santeuil, je t'excommunie !

— Moi !... dire mon chapelet et réciter des patenôtres... Flamme et potence !... Je me ferais plutôt hacher par tous les dragons du beau-frère !

— Je gage, dit le poëte, que tu aimerais mieux entrer à Saint-Cyr ?

— A Saint-Cyr !... au milieu de ce troupeau de jeunes pies-grièches, que ma sœur façonne à son moule !... Pour qui me prends-tu ?

— Parbleu ! dit Santeuil, qui riait toujours aux larmes, tu te chargerais de réformer leur éducation.

— Oui, tu n'as pas tort, cela pourrait me convenir.

— Tu leur ferais des pièces comme M. Racine, mais dans un autre genre.

Une fois sur ce chapitre, ils n'en finirent plus. Dieu me garde de reproduire la kyrielle de sots propos et d'impertinentes railleries qu'ils débitèrent.

J'avais voulu m'assurer par moi-même si réellement d'Aubigné tenait les discours qu'on lui prêtait sur Françoise. Il venait de m'en donner un échantillon suffisant pour me faire comprendre tout ce que l'amour-propre de sa sœur pouvait souffrir.

C'était donc un véritable service à rendre à celle-ci que d'essayer de réprimer le dévergondage d'expressions de ce vaurien.

Partout, dans les rues, au théâtre, dans les tables d'hôte où il mangeait, dans les tavernes où il s'enivrait, au jardin des Tuileries, sous les avenues du Luxembourg, et même jusqu'au milieu de la galerie de Versailles, d'Aubigné parlait comme il venait de parler chez moi.

Je pris Santeuil à l'écart.

— Vraiment, lui dis-je, il est indigne de vous d'encourager un pareil langage. Pourquoi ne pas mieux conseiller un homme sur lequel vous paraissez avoir de l'influence?

— Ah! me répondit-il, toute médaille a son revers!... Que voulez-vous que j'y fasse? C'est bien le moins que la veuve Scarron trouve ce petit chagrin sur sa route, au terme de sa

fortune scandaleuse ; autrement, il n'y aurait plus de justice au ciel. Je n'empêche rien... qu'elle s'arrange !... Adieu.

Il me fut impossible d'en tirer autre chose.

XIII

D'Aubigné continua de draper sa sœur et de raconter à qui voulut l'entendre toutes les anciennes faiblesses de la sainte femme.

Santeuil était fort aimé de toute la maison de Condé, où il faisait assaut continuel de plaisanteries et de badinage. On voulut à toute force l'emmener à Dijon passer l'été. Le frère de madame de Maintenon fut alors séparé de son conseil, et la sœur, profitant aussitôt de la circonstance, eut recours à toutes sortes de ruses et de caresses pour décider d'Aubigné à entrer chez Doyen. Nous verrons bientôt ce que valut à Françoise le succès de ces manœuvres.

On maria, cette année, le premier fils de madame de Mon-

tespan, M. le duc du Maine, qui avait la passion des femmes géantes.

Il eut le choix entre trois prétendues fort élancées.

La première était d'une physionomie adorable, la seconde jouissait d'une grande réputation d'esprit, la troisième se montrait sotte et laide; mais elle eut la préférence, parce qu'elle avait un pouce de plus que les autres.

Tandis qu'on dansait à Versailles aux fêtes de ce mariage, la Grande Mademoiselle [1] était à l'agonie au Luxembourg.

Je ne l'avais pas vue depuis l'indigne intrigue au moyen de laquelle madame de Fiesque était parvenue à me discréditer à ses yeux et à m'enlever son affection. Ma surprise fut donc extrême lorsqu'on vint me dire que la princesse m'appelait à son lit de mort. Je courus au Luxembourg en toute hâte, et j'entrai dans la chambre de la mourante au moment où le curé de Saint-Sulpice en sortait, après lui avoir administré les derniers sacrements.

— Enfin il m'est donné de vous revoir, ma chère Ninon! dit-elle en me tendant sa main décharnée. Je n'ai pas voulu mourir sans vous apprendre combien je regrette mon injustice à votre égard.

— Ah! m'écriai-je, Votre Altesse Royale me comble par ce dernier témoignage d'amitié! Pourquoi faut-il, hélas! que je vous retrouve dans une aussi triste situation?

— Ne me plaignez pas, dit-elle, ne me plaignez pas... Je suis contente de sortir de ce monde, où je n'ai eu que des chagrins et des misères. Mais parlons de vous, ma bonne Ninon.

[1] On l'appelait ainsi pour la distinguer de la fille de Monsieur, frère du roi. (NOTE DE L'ÉDITEUR.)

Ce matin seulement madame de Fiesque m'a avoué le piége indigne qu'elle vous a tendu. J'ignorais tout cela, je vous le jure.

— Oublions le passé, princesse; je n'ai plus de haine, dis-je en portant à mes lèvres sa pauvre main, qui se refroidissait de plus en plus.

— Ainsi, me dit-elle, vous consentirez à lui pardonner, si je vous en prie?

— Je lui pardonne. Elle a cependant poussé loin la vengeance! Mais Clotilde est heureuse; elle a épousé un honnête homme. Que puis-je demander de plus? Devant le bonheur de ma fille, toute rancune doit disparaître.

— Merci! merci! me dit Mademoiselle; je n'en attendais pas moins de la générosité de votre âme. Aujourd'hui c'est mon tour, ma chère Ninon; demain ce peut être le vôtre ou celui de la comtesse : il est plus sage de se réconcilier avant de paraître au tribunal suprême.

J'aperçus madame de Fiesque.

Elle venait d'ouvrir une porte et sanglotait dans un coin de la chambre. J'allai lui tendre la main. Tout fut dit.

Une demoiselle d'honneur parut sur les entrefaites, et annonça que M. Lauzun insistait pour entrer.

— Non! non! cria la princesse. Pour Dieu, qu'il me laisse mourir en repos!... Je ne veux pas le voir! je ne veux pas le voir!

Puis, me faisant signe d'approcher, elle me dit d'une voix basse et tremblante :

— Ah! si vous saviez, ma pauvre Ninon, comme il m'a rendue malheureuse! J'ai cruellement expié ma faiblesse et mes

torts. Il n'y a jamais eu entre nous qu'une liaison dont le ciel n'avait pas béni les nœuds. Mon confesseur m'a fait promettre de ne plus le voir; je tiendrai parole. Que Dieu ne me punisse pas en l'autre monde, puisque j'ai tant souffert en celui-ci!

L'émotion causée par cet incident hâta la fin de Mademoiselle.

Deux heures après, elle fut saisie des dernières convulsions et mourut entre nos bras.

Je pleurai sincèrement cette excellente princesse, dont le hasard m'avait rapprochée plutôt que mon mérite personnel et ma naissance.

Le caractère de la fille de Gaston est déjà connu de mes lecteurs par le rôle qu'elle joue dans ces *Mémoires*, cependant je demande permission d'achever son portrait en quelques mots.

Elle était d'une humeur fort digne, mais sans orgueil; assez familière et parleuse de bon ton.

Persévérante en amitié, douce, sensible, incapable d'une action basse et noire, elle sortait néanmoins quelquefois des bornes et se montrait vive, susceptible, emportée, piquante; mais la bonté de son cœur prenait aussitôt le dessus. Elle savait vous dédommager de ses colères par des caresses plus multipliées, plus tendres et plus gracieuses.

Jamais un secret confié à son honneur ne fut trahi.

D'une nature chevaleresque, pleine de courage et d'ardeur, elle ne connaissait point d'obstacles, elle affrontait intrépidement le péril et la fatigue.

Les gens de guerre avaient toutes ses prédilections et ses préférences.

Son âme noble, généreuse, énergique et fière, donnait un charme exquis à son intimité. Si quelquefois elle choisit mal ses affections; si elle ne vit pas toujours les piéges dont l'entouraient l'avidité, la jalousie, la bassesse, il ne faut en accuser que la délicate et naïve confiance de son cœur.

Mademoiselle fut à la fois une héroïne, une amie dévouée et une femme aimable. Le plus pur sang de son aïeul Henri IV coulait dans ses veines.

On acheva de donner le reste de ses biens aux bâtards du roi.

Lauzun, dont l'amour-propre s'arrangeait de laisser croire à toute la cour qu'il avait secrètement épousé la princesse, osa paraître vêtu du grand manteau de deuil en présence de Louis XIV.

Sa Majesté s'en indigna.

Peu s'en fallut que M. le colonel des dragons ne prît une seconde fois le chemin de Pignerol.

Toutes ces circonstances, comme on va le voir, furent cause que j'assistai à une scène de famille très-curieuse, où l'orgueil de madame de Maintenon et celui du grand roi ne furent pas très à l'aise.

Françoise connaissait mes anciennes relations avec Mademoiselle. Apprenant qu'elle m'avait fait appeler à sa dernière heure, elle s'imagina qu'elle saurait mieux par moi que par tout autre la vérité sur la nature des relations qui avaient existé entre la cousine de Louis XIV et Lauzun. Elle m'écrivit donc une petite lettre très-affectueuse, en me priant de l'aller voir à Versailles.

J'avais bien envie de répondre que, si elle désirait me parler, elle pouvait prendre la peine de venir chez moi.

Sans susceptibilité ridicule et sans fierté de mauvais goût, je ne comprenais pas qu'elle jouât avec moi son rôle de reine, après tous les souvenirs du passé, toutes les histoires dont je tenais le fil, et surtout après ma conduite plus qu'amicale à son égard. Ou, si elle était devenue assez sotte pour cela, rien ne m'obligeait à me soumettre à ses manies de grandeur.

Autant vaudrait dire qu'il faut se prosterner devant les personnes qui s'enrichissent en amenant à la loterie le numéro gagnant.

Néanmoins, comme je désirais voir la manière dont elle était installée à Versailles, je passai, pour une première fois, sur le sans-façon, mais bien décidée plus tard à la rappeler aux bienséances, si elle y manquait de nouveau.

Je partis donc, et je fus émerveillée du spectacle qui s'offrit à mes yeux.

La pauvre reine défunte, dont la vie, disons-le tout bas, s'était écoulée d'une manière fort triste, n'avait jamais obtenu la moitié des respects et des honneurs que madame Louis XIV, ainsi qu'on l'appelait généralement alors, recevait publiquement.

Françoise avait des gardes, des huissiers, des pages.

Une cour aussi nombreuse et aussi imposante que celle du roi son époux affluait dans ses antichambres. Elle se prenait fort au sérieux et se donnait des airs de majesté étourdissants.

J'en fus tout ébahie.

Néanmoins je dois avouer qu'elle eut le bon goût de se départir avec moi de son fatras de cérémonies et de grimaces, pour se montrer Françoise comme devant.

Elle congédia ses femmes et me mena dans le plus singulier boudoir du monde, où des gravures quasi licencieuses se trouvaient pêle-mêle avec des sujets religieux, et où un superbe Christ d'ivoire, de grandeur presque naturelle, tenait compagnie aux dieux de l'Olympe.

Il était difficile de réunir d'une manière plus bizarre et moins édifiante le sacré et le profane, le païen et le chrétien, le mysticisme et l'amour.

Dans le trajet que nous fîmes pour arriver à ce boudoir, madame de Maintenon me prodigua mille caresses.

Vraiment, je la trouvai très-bonne fille.

Mais, à peine fûmes-nous dans le sanctuaire, que son ton de familiarité changea subitement. Elle prit une mine grave, une voix sentencieuse, et je cherchais en moi-même la raison de cette brusque métamorphose, lorsqu'il me sembla voir remuer une tapisserie au fond de la pièce.

On nous écoutait. Quelqu'un était là ; qui pouvait-ce être?

Évidemment Sa Majesté Louis XIV avait seule le droit d'assister en secret à notre entrevue.

Je ne sais pourquoi ceci me révolta. Que me voulait-on? que signifiait ce mystère? Si le grand roi regardait comme au-dessous de lui de paraître en ma présence, trouvait-il donc l'espionnage plus en rapport avec sa dignité royale? D'où venait que la veuve Scarron ne m'eût pas avertie? En quoi mon entretien pouvait-il intéresser le maître de la France? Étais-je un animal curieux dont il voulait se donner le plaisir de voir les allures?

J'avais bien envie de lever le pied. Ce fut encore la curiosité qui me retint.

— Nous sommes dans un grand embarras, ma chère Ninon, commença la noble épouse.

— Et le motif? lui demandai-je sèchement.

— Vous allez l'apprendre.

Je remarquai qu'elle ne me tutoyait plus.

— Alors, lui dis-je, il sera donc en mon pouvoir de vous aider en quelque chose, ton mari et toi?

J'appuyai fortement sur le *ton* et le *toi*.

— Oui, je l'espère, balbutia-t-elle, devinant mon intention, mais faisant un effort visible pour dissimuler sa contrariété.

— Parle donc, j'écoute.

— Sa Majesté ne sait trop quelle conduite tenir avec M. de Lauzun.

— Ni moi non plus.

— Permettez!... Vous n'ignorez pas que le duc a reçu en don de Mademoiselle la baronnie de Thiers et le duché de Saint-Fargeau?

— Effectivement, j'ai appris cela, répondis-je, bien décidée à veiller sur mes réponses et à me tenir en garde contre des gens qui en usaient avec si peu de franchise.

— La princesse n'a-t-elle pas eu tort de disposer ainsi d'une fortune qui devait naturellement, après elle, revenir aux enfants de France? hasarda madame de Maintenon.

— S'agit-il de M. le duc du Maine? Il me semble, ma chère, qu'il a eu dans l'héritage, et d'avance, une assez jolie part.

Un mouvement de la tapisserie me prouva que la réplique n'était pas goûtée du personnage qui écoutait.

— Mais le roi a d'autres enfants.

— Oui, je sais qu'il a beaucoup d'autres enfants, et je t'engage à ne pas en augmenter le nombre, lui dis-je, trouvant la situation fort plaisante.

— Ils sont légitimés, ajouta Françoise.

— Ah! c'est juste, ils sont légitimés : c'était de bon besoin!

La tapisserie remua de nouveau.

Pendant cet étrange dialogue, mon interlocutrice pâlissait et rougissait tour à tour. J'eus compassion d'elle.

— Mais je ne vois pas, repris-je, où ces discours nous mènent, chère amie. Je hais les entretiens à bâtons rompus. Abordons, de grâce, la question plus nettement.

— Soit, dit-elle. Mademoiselle a-t-elle épousé M. de Lauzun?

Cette phrase fut un trait de lumière. Je vis parfaitement où l'on en voulait venir. Il s'agissait de révoquer les donations faites du vivant de la princesse, afin que tout son héritage servît à enrichir les bâtards du roi.

Une telle avidité me parut odieuse.

Malgré les torts de Lauzun, Mademoiselle n'avait pas cru devoir lui retirer d'anciennes largesses accordées jadis en témoignage de son amour. De quel droit Louis XIV dépouillerait-il un homme pour lequel, au bout du compte, sa cousine avait eu de l'affection?

Il me fallut beaucoup moins de temps pour songer à tout cela que pour l'écrire, et je répondis avec un peu d'aigreur :

— Ah! ma foi, je ne sais rien, absolument rien à cet égard! Que Sa Majesté fasse venir madame de Fiesque et l'interroge : peut-être est-elle mieux instruite.

La veuve Scarron fronça le sourcil. Ma réponse n'était pas de son goût.

— Je suis, du reste, convaincue, lui dis-je, que le roi, dans sa haute délicatesse, ne voudra pas exposer la mémoire de sa cousine à plus d'indiscrétions encore de la part d'un fat comme M. de Lauzun.

— Eh! dit Françoise, on l'enfermera de nouveau, si cela est nécessaire!

— Mais un prisonnier ne manque pas d'amis, répliquai-je. S'il arrive à publier des lettres, par exemple, et à prouver ses relations avec Mademoiselle? S'imagine-t-on que la baronnie de Thiers en Auvergne et le duché de Saint-Fargeau ne soient pas achetés trop cher au prix de ce scandale?

Madame de Maintenon rougit d'avoir été devinée; mais elle n'eut pas le temps de me répondre.

Un bruit soudain se fit entendre à la porte du boudoir. Évidemment une lutte avait lieu entre les gardes et une personne qui voulait entrer de force. On distingua bientôt des jurons formidables, et ces mots arrivèrent jusqu'à nous :

— Ma sœur, tête et sang!... je vous dis que je verrai ma sœur!

— D'Aubigné! s'écria madame de Maintenon, dont la figure prit une teinte livide.

Se précipitant aussitôt vers la porte, elle se mit à crier :

— Qu'il n'entre pas! qu'il n'entre pas!

Mais l'ivrogne venait de franchir le seuil, en dépit des soldats et de leurs hallebardes. Il s'avança, trébuchant, et repoussa madame de Maintenon jusqu'à son fauteuil, où elle retomba en faisant un geste de désespoir.

— Corbleu!... flamme et potence!... tonnerre et mort! cria d'Aubigné, tu voulais donc, madame la reine, empêcher ce petit frère de venir te souhaiter le bonjour?... Tranchons le mot, tu voulais me mettre à la porte? Mais, par toutes les cornes du diable, je reste, et nous allons causer!

— Mon frère, je vous en supplie... mon frère, éloignez-vous...

— Silence, malheureux! lui dis-je à mon tour en me penchant à son oreille : le roi vous écoute peut-être!

Il ne parut pas m'entendre, et reprit en secouant avec violence le bras de Françoise :

— Tu ne m'attendais pas ici, morbleu!... non!... tu me croyais enfermé, claquemuré, cadenassé, grâce aux ordres transmis à tes chiens de moines.

— D'Aubigné, mon ami...

— J'ai quitté Saint-Sulpice, entends-tu? je l'ai quitté pour toujours!

— Soit; mais brisons là, je vous en conjure, dit-elle en joignant les mains avec terreur.

— Ah! tu me prends dans un traquenard!... ah! tu viens me dire avec ta voix de chattemitte : « Mais je vous assure, mon frère, que vous serez chez M. Doyen comme un coq en pâte! On y mène une vie fort douce. Votre dépense sera payée tous les mois; vous aurez constamment la poche bien garnie, et vous jouirez d'une honnête liberté... » Ne sont-ce pas là tes paroles, hein, madame la reine?... Répondras-tu, par là corbleu! répondras-tu?

Il continuait de meurtrir le bras de la pauvre femme.

En vain je m'efforçais de la débarrasser de ce furieux; je

ne réussissais qu'à me faire repousser moi-même. Il avait des gestes d'une brutalité sans exemple.

Si j'eusse douté jusqu'alors de la présence du roi, madame de Maintenon me l'eût révélée par les regards pleins d'angoisse qu'elle jetait du côté de la tapisserie.

— Mais, monsieur, dis-je à d'Aubigné, votre manière d'agir est indigne! Jamais on n'a vu, je le déclare, un homme de naissance et de cœur se comporter de la sorte.

— Parbleu! vous me la chantez belle! s'écria-t-il en frappant du pied. Ignorez-vous donc que je me suis laissé caserner dans ce trou indigne, dans ce nid à prêtres, au sujet duquel Santeuil m'avait bien dit, avant son départ pour Dijon : « Si tu y entres, mon cher, tu y crèveras d'ennui. » Et j'y suis entré, flamme et mort! sur les promesses de madame!.. et je viens de passer huit jours de retraite... huit jours à psalmodier et à chanter des antiennes! Il y avait de quoi me faire crever; Santeuil le disait bien... C'est, du reste, ce qu'ils demandent... Mais nous ne sommes pas au bout, patience!

— Enfin, mon frère, pourquoi ne voulez-vous pas vous convertir? murmura péniblement madame de Maintenon.

— Me convertir, moi?... corne et potence!... me convertir, quand j'aime le jeu, les femmes, la bonne chère, les gaudrioles, les chansons! Y a-t-il la moindre chose de tout cela dans ta pension de malheur? On m'a mis au cachot lorsque j'ai voulu fuir; je n'ai pu m'échapper que par un soupirail de cave... Et cela parce que madame est devenue dévote! parce qu'elle a oublié son bon temps d'autrefois et ses fredaines amoureuses!

Je me hâtai de l'interrompre. Françoise était sur le point de s'évanouir.

— Ceci, dis-je, est tout bonnement une indignité de votre part, et vous devriez avoir honte! La conduite de votre sœur a toujours été sans reproche.

— Ah! ah! la bonne farce! cria le malheureux en éclatant de rire, et que vous êtes bien venue à donner caution, ma chère! Oubliez-vous votre *chambre jaune?* pensez-vous que Françoise y passait le temps à réciter des oraisons avec Villarceaux?

— Mais, monsieur, balbutiai-je...

— Mais je ne vous parle pas, taisez-vous! me répondit-il brusquement. Ce que je dis s'applique aux hypocrites et aux bégueules. Partout je crierai hautement, je crierai sur les toits que ma sœur a eu dix, quinze, trente amants... oui, morbleu!... tant pis pour le beau-frère!... je suis désolé de sa déconvenue... Ah! ah! je voudrais le voir ici, pour lui chanter aux oreilles ce qu'on chante dans toutes les rues et dans tous les carrefours :

Tu n'as que nos restes,
Toi,
Tu n'as que nos restes!

Françoise jeta un cri de désespoir et perdit connaissance.

Aussitôt la tapisserie du fond s'écarta violemment ; Louis XIV parut, l'œil enflammé de colère.

— Holà, cria-t-il, quelqu'un! mes gardes! Qu'on arrête ce misérable et qu'on l'envoie pourrir dans un cachot de la Bastille!

Saisie d'épouvante, je tendais les bras vers le roi.

Appeler d'autres témoins à cette scène me paraissait une chose monstrueuse et impossible.

— Tiens! tiens! murmura d'Aubigné, c'est le beau-frère... Il était là!... Sacrebleu! Françoise aurait dû m'avertir. On ne joue pas un pareil tour sans dire gare... c'est ridicule!... Allons, allons, beau-frère, du calme!... je suis un chenapan fini, un soudard sans vergogne; mais j'ai bon cœur... Ne nous fâchons pas, que diable, ne nous fâchons pas!

Tout en proférant cet étrange discours d'une voix émue et la larme à l'œil, il s'approcha du monarque et lui prit amicalement la main.

Louis XIV le repoussa par un geste d'indignation convulsive.

Puis il tomba suffoqué sur un siége, les yeux hagards, la bouche frémissante, poussant des gémissements inarticulés et murmurant des mots sans suite. Je crus un instant qu'il allait être frappé d'apoplexie.

— Au nom du ciel, m'écriai-je en tombant à ses genoux, point de scandale!... Pour votre dignité, pour vous-même, sire, pardonnez à cet insensé!

— *Meâ culpâ!*... je me dégrise et je me confesse... Ne parlons plus de cachot, beau-frère, je vous promets d'aller demander l'absolution à Saint-Sulpice. Lavons, croyez-moi, notre linge sale en famille, et n'appelons personne!

— Vous entendez, sire?... il a perdu la raison... le malheureux est ivre...

— C'est vrai, dit le roi... mais qu'il parte! qu'il parte!

Madame de Maintenon, dans cet intervalle, reprit l'usage de ses sens.

Apercevant Louis XIV, dont les traits étaient décomposés d'une manière affreuse, elle bondit sur son fauteuil et joignit les mains avec terreur.

— Oui, oui, disait d'Aubigné, je vais partir... je rentrerai même chez Doyen... je vous en donne ma parole, ma vraie parole de soldat!... Voyons, êtes-vous content, beau-frère? Au diable les imbéciles qui m'avaient enfermé dans la cave! Ils sont cause de tout. Avant de m'évader, j'avais mis en perce trois futailles; voilà pourquoi je débitais tout à l'heure un tas de sornettes... Propos d'ivrogne! je vous conseille, beau-frère, de n'en pas croire un mot..

Il s'approcha de Françoise.

— Allons, ajouta-t-il, console-toi, pauvre petite sœur!... Tu sais bien que je t'aime! Autrefois je t'ai portée dans mes bras, et je t'ai servi de mère... Faites la paix, mes enfants... Bonsoir!

Il essuya deux larmes qui coulaient sur sa face avinée, fit un demi-tour à droite et sortit.

Le roi se leva brusquement.

Sans regarder madame de Maintenon, sans me rien dire, il se dirigea vers la tapisserie, la souleva et disparut lui-même.

— Tout est perdu! tout est perdu! s'écria Françoise au désespoir.

— Eh non, ma chère, console-toi.

— Le malheureux!... quel discours!... Tu conviendras que c'est horrible?

Dans son trouble elle en revenait au tutoiement. Il était d'ailleurs probable que le roi n'écoutait plus.

— Allons, allons, repris-je, ton frère l'a dit : « Propos d'ivrogne ! » Cela n'a point d'importance, et ton plus grand tort a été de manquer de sang-froid. Va rejoindre le maître. Moi, je cours sur les traces de d'Aubigné, et je le sermonnerai si bien, qu'il ne recommencera plus.

Nous nous séparâmes.

Dans une galerie voisine je retrouvai mon ivrogne, qui s'arrachait les cheveux et se confessait, devant plus de cinquante personnes, de l'énormité qu'il venait de commettre.

Je l'entraînai précipitamment.

Il était impossible d'avoir à la fois plus de cœur que ce drôle et d'être plus éhonté dans ses actes, plus inconséquent dans ses discours. Je n'eus pas besoin de le presser pour rentrer à Saint-Sulpice ; il y alla de lui-même en s'écriant :

— Oui, j'y crèverai, morbleu !... Mais n'importe, j'aime encore mieux cela que la Bastille !

Tout s'arrangea donc à la plus grande satisfaction de Françoise et d'une manière plus convenable qu'on n'était en droit de l'espérer après une pareille scène. On attacha aux trousses de d'Aubigné un certain abbé Madot, qui le suivait comme son ombre et l'empêcha de renouveler le scandale de Versailles.

Mais, chose bizarre, madame de Maintenon ne me pardonna jamais d'avoir été témoin de son humiliation dans cette circonstance.

Dès ce jour, sa froideur pour moi fut extrême, et bientôt elle me traita en ennemie.

Quelle pouvait être la cause secrète d'une conduite aussi inqualifiable? Je n'eus que plus tard l'explication de ce mystère.

XIV

Le temps passait, passait encore.

Depuis sept grandes années j'avais renoncé à l'amour, je n'ose dire sans regret, mais du moins, je l'affirme, avec beaucoup de résignation et de franchise, lorsque le diable vint souffler sur une cendre éteinte et y raviver les étincelles d'un feu que je croyais mort.

Je prie mes lecteurs de ne point rire.

Moi-même, je n'ai pas la moindre envie de plaisanter. Toujours une confession exige de la solennité et du recueillement, soit de la part de celui qui la fait, soit de la part de celui qui l'écoute.

Un jeune abbé, vif, coquet, plein d'esprit et de verve, et

qui m'était un peu parent du côté de ma mère, l'abbé Gédoyn, puisqu'il faut l'appeler par son nom, ne s'avisa-t-il pas de me recommencer l'histoire des propos doucereux et des soupirs, à moi, pauvre vieille, qui l'avais si souvent entendue d'un bout à l'autre?

Je crus d'abord qu'il se moquait, et je pris pour le tancer mon ton le plus sévère.

Mais il s'agenouilla devant moi, pleura de véritables larmes, jura que les grâces de mon esprit l'avaient captivé, que mes rigueurs, si je persistais, le feraient mourir; enfin il me débita toutes les phrases usitées en pareille circonstance depuis le commencement du monde.

Il osa même, Dieu me pardonne, soutenir que j'étais belle encore.

Après tout, son illusion était excusable. Une fois que la vieillesse a posé son cachet sur notre front, les changements de la physionomie ne se remarquent pas plus que les taches d'encre sur un habit noir.

Bref, mon étrange petit-cousin se montrait si violemment épris et me répétait à chaque minute de si chaleureux discours, qu'il réveilla dans mon cœur les restes de cette inclination dominante que j'avais toujours eue pour le plaisir.

— Prenez garde au moins, monsieur l'abbé, lui disais-je, prenez garde à ce que vous faites! Si vous insistez encore, je suis capable de me rendre.

— Oh! me dit-il en joignant les mains, ne me trompez pas! Il serait trop cruel de vous jouer de mon amour!

— Je ne vous trompe pas. Seulement je désire vous mettre à l'épreuve.

— Parlez! parlez! rien ne me coûtera pour vous obtenir.

— Si votre folie dure encore dans trois mois, à dater de ce jour, c'est-à-dire le 15 mars... eh bien, nous en recauserons.

— Dans trois mois, trois siècles! je serai mort!

— Ce n'est pas probable, mon ami.

— Grâce!... Ninon, ayez un peu de pitié! je suis sûr de ne pas vivre jusque-là.

— Tant pis si vous manquez de patience, car c'est une résolution prise, je n'y changerai rien.

Il ne mourut pas, et les trois mois s'écoulèrent.

Au jour fixé, mon jeune amant vint se précipiter à mes genoux.

— Ninon! ma chère Ninon! s'écria-t-il, ah! c'est l'espérance qui m'a soutenu! j'ai compté avec angoisse toutes les minutes qui me séparaient de cet heureux jour! Pourquoi donc avoir ainsi retardé mon bonheur?

— Passez-moi, lui dis-je, un petit mouvement de vanité. La première fois que vous me suppliâtes de répondre à votre tendresse, je n'avais encore que soixante-dix-neuf ans huit mois et quelques jours.

Je le vis tressaillir; il jeta sur moi des yeux éperdus.

— Vous pouvez me croire, mon cher abbé. Une femme est incapable de mentir en pareille matière. J'ai voulu qu'il fût dit que Ninon de Lenclos, à quatre-vingts ans sonnés, avait eu une bonne fortune.

— Quatre-vingts ans! murmura-t-il avec stupeur.

— Oui, mon ami, je les ai, de ce matin même.

Nous nous regardâmes longtemps en silence. Il y avait dans

ce terrible aveu de quoi tuer la passion la plus forte; mais celle de Gédoyn résista.

Je vis son regard étinceler de nouveau. Ses lèvres couvrirent ma main de baisers; il s'écria avec enthousiasme :

— Qu'importe! l'esprit et la beauté n'ont point d'âge!

Le soir même, comme on essayait de le plaisanter sur sa conquête octogénaire, l'abbé répondit par ces rimes :

Ah! mes amis, lorsqu'une tonne
A contenu d'excellent vin,
Elle garde un parfum divin
Et la lie en est toujours bonne!

Au reste, j'ai hâte de dire que cette intrigue n'eut pas d'autre suite. Nous rentrâmes, Gédoyn et moi, dans les termes d'une douce et durable amitié. Je n'avais succombé que pour la curiosité du fait.

M. de Lauzun, peu de jours après, renversa l'anecdote.

A soixante-trois ans, il s'avisa de contracter mariage avec mademoiselle Dufort, petite Anglaise qui n'en avait que seize, et dont la maigreur était effrayante.

— Il va, sur mon âme, épouser tous les os des Saints-Innocents[1]! nous dit le duc de Saint-Simon, qui fréquentait alors assez régulièrement mon cercle.

C'était le fils de l'ancien favori de Louis XIII.

Saint-Simon avait un naturel caustique et malin qui rendait sa conversation très-piquante. Il nous amusa beaucoup,

[1] Par allusion au cimetière de ce nom, où des ossements étaient rangés en pyramides. (NOTE DE L'ÉDITEUR).

en nous racontant quelques épisodes du mariage du duc de Bourgogne.

Sa Majesté Louis XIV avait déjà, depuis douze ou treize ans, l'honneur d'être grand-père.

Comme il est d'usage de marier les rois et les princes du sang presque au sortir du berceau, le duc de Bourgogne, fils du grand Dauphin, reçut la bénédiction nuptiale à un âge où les enfants des bourgeois sont encore fouettés par leurs parents et leurs maîtres.

La scène du coucher de la mariée fut, à ce qu'il paraît, des plus bizarres.

Prenant la chemise que les dames d'honneur apportaient sur un plateau de vermeil, Sa Majesté la reine d'Angleterre la présenta gravement à la nouvelle duchesse, qui jouait encore à la poupée.

Dans l'antichambre voisine, son petit époux, assis sur un pliant, se déshabillait en présence du roi et de toute la cour.

Une fois la mariée au lit, le duc de Bourgogne entra et vint se coucher à son tour.

Mais le grand Dauphin resta près de son fils, d'un côté, et madame du Lude près de la jeune duchesse, de l'autre.

On offrit des dragées aux époux, qui les croquèrent avec toute la gourmandise de leur âge. Puis, au bout d'un quart d'heure, on fit relever le duc de Bourgogne, qui ne parut pas très-satisfait du procédé.

Au moment où il repassait tout penaud dans l'antichambre, le duc de Berry, plus jeune que lui de deux ans, lui frappa sur l'épaule et cria :

— Tu n'es pas un homme. J'aurais refusé de sortir du lit.

Louis XIV imposa gravement silence à ce petit démon qui conseillait la révolte à son frère. Il remit le duc de Bourgogne entre les mains de ses précepteurs, déclarant qu'il ne permettrait pas au nouvel époux de baiser, avant cinq ans, le bout du doigt à sa femme.

— Alors, grand-papa, dit le duc de Berry, pourquoi les avez-vous mariés? c'est ridicule.

En vérité, cet enfant n'avait pas déjà si grand tort.

Peu de temps après, M. le duc de Bourgogne fut confié aux soins de l'abbé de Fénelon, que son mérite extraordinaire poussait alors très-rapidement à la cour.

Il fut nommé gouverneur du jeune prince.

Le roi, qui toujours s'était montré fort sévère pour ses enfants légitimes, avait pour ses bâtards la tendresse la plus irréfléchie.

On a vu par quelles intrigues de toute sorte, et grâce à quelles tristes manœuvres le duc du Maine et le duc de Vendôme héritaient enfin de Mademoiselle. Non content de leur avoir assuré une fortune, Louis XIV voulut leur donner de la gloire. Il leur confia un commandement dans les armées de Hollande. Mais quels généraux cela fit, hélas! surtout M. le duc du Maine!

Au moment d'une bataille, et pressé par Villeroy de charger l'ennemi, ce noble rejeton du plus grand monarque de la terre, cet illustre capitaine, réfléchit tout à coup qu'il est à jeun et demande un bouillon pour se donner des forces.

Les messages du général en chef se succèdent; à chaque minute des courriers arrivent tout ruisselants.

— Monseigneur, lui crie-t-on, attaquez vite, ou l'ennemi s'échappe!

— Eh! patience! répond le prudent guerrier : vous voyez bien que mon aile n'est pas en ordre!

Sous prétexte de mieux organiser ses escadrons, il passe une espèce de revue, au lieu de faire sonner la charge.

Une cinquième estafette arrive, puis une sixième, puis M. de Villeroy lui-même, furieux de voir ainsi déranger son plan d'attaque, et ne comprenant pas cette impardonnable inaction du prince.

Où était le royal bâtard? Devinez!

Dans sa tente, aux genoux de son confesseur, prétendant que le premier devoir d'un bon chrétien était, avant le combat, de mettre ordre à sa conscience et de se réconcilier avec Dieu.

Grâce à l'héroïsme de M. le duc du Maine, il n'y eut ni bataille ni victoire.

A Versailles, on n'osait pas apprendre au grand roi cette étrange nouvelle.

— Mais enfin, disait Louis XIV avec humeur, d'où vient qu'on a laissé l'ennemi faire retraite? Pourquoi ne s'est-on pas battu? c'est incompréhensible!

— Eh! pardieu, répondit Lavienne, le plus hardi de tous les valets de chambre, en ce qu'il avait beaucoup servi le roi au temps de ses amours, c'est la faute à Votre Majesté, qui ne se défie pas des proverbes!

— Hein?... que signifie ce langage, et qu'ont à faire ici les proverbes?

— Ma foi, répliqua Lavienne : il est maintenant reconnu et prouvé que *bon sang peut mentir*.

Là-dessus, il raconte en détail la superbe conduite de M. du Maine.

Sa Majesté pâlit et garde le silence.

Sur les entrefaites, la gazette de Hollande arrive. Elle renferme, comme on peut le croire, des articles pompeux et des louanges excessives du héros.

Pour la première fois de sa vie Louis XIV perd la tête en public. Il oublie le soin de sa dignité, de son orgueil, et, ne sachant à qui s'en prendre du chagrin qu'il éprouve, il va casser sa canne sur le dos d'un malheureux valet de cuisine, qu'il surprend à manger un massepain.

Ceci se passait à Marly, au moment de se mettre à table, et en présence de toutes les dames et de tous les courtisans.

Grand tumulte, épouvante générale.

Madame de Maintenon survient avec le père la Chaise. Ils aperçoivent le roi arpentant la salle comme un furieux, l'œil égaré, le visage pourpre, et tenant à la main le tronçon de sa canne.

— Parbleu ! mon père, dit-il à son confesseur, je viens de rosser d'importance un maraud qui l'avait bien mérité !

— Ah ! fit le père la Chaise surpris.

— Je lui ai brisé ma canne sur l'épaule... Ai-je offensé Dieu ?

— Non, mon fils, non, répondit le saint homme, à qui Lavienne venait de glisser à l'oreille le mot de l'histoire. Il n'y a d'autre malheur à tout ceci que l'émotion inévitable d'une pareille scène, émotion dont votre précieuse santé peut souffrir.

Excellent jésuite !

Heureusement pour les épaules du valet, la canne était en roseau et n'offrait pas beaucoup de résistance.

Madame de Maintenon acheva de calmer le roi.

Avant la fin de la campagne, on rappela le grand duc du Maine, auquel d'Elbœuf s'empressa de dire en lui faisant un salut profond :

— Soyez donc assez aimable, monseigneur, pour m'apprendre où vous servirez la campagne prochaine ?

Le héros se retourna, souriant, et tendit la main à d'Elbœuf, dont il ne remarquait pas l'accent ironique.

— N'importe où vous serez, dit celui-ci, je veux y être.

— Et pourquoi? demanda sottement le duc, qui devait pourtant s'attendre à la réponse.

— Parce qu'avec vous du moins on est assuré de la vie !

M. du Maine fit un soubresaut, comme s'il eût marché sur une couleuvre, et s'en alla sans répondre. Il avait autant d'esprit que de courage.

Voilà comment le ciel châtia le grand roi de son affection désordonnée pour les enfants de l'adultère.

Les années continuaient à fuir avec une rapidité effrayante. C'est une chose inouïe que la courte durée du temps pour les vieillards. Il semble que la vie est comme un de ces fleuves du nouveau monde, qui se précipitent de plus en plus, à mesure qu'ils approchent de la cataracte.

Autour de moi, la mort recommençait à frapper des coups terribles.

Madame de la Sablière s'éteignit à son château de Boulogne, et la Fontaine, affecté de la perte de sa bienfaitrice, ne tarda pas à la suivre. Il mourut en chrétien.

Seulement, si M. de Fénelon l'eût assisté à son heure suprême, je ne crois pas que l'auteur du *Télémaque* eût exhorté l'auteur des *Fables* à brûler le manuscrit de deux ouvrages, destinés à paraître après la mort de celui qu'on a si justement surnommé le *bonhomme*.

Quel qu'il soit, le confesseur de la Fontaine a fait un vol à la postérité.

Nous étions encore sous l'impression de ce double deuil, lorsqu'un autre poëte périt victime de la plus regrettable plaisanterie.

La maison de Condé avait décidément pris l'habitude d'amener, chaque année, Santeuil à Dijon. M. le Duc[1] raffolait du chanoine de Saint-Victor, et ce n'étaient là-bas que plaisirs de table et joyeuses soirées.

Véritablement les plus hauts seigneurs, lorsqu'ils sont ivres, et même lorsqu'ils ne le sont pas, manquent parfois d'esprit et de sens.

M. le Duc en donna la preuve.

Après avoir poussé de vin de Champagne le pauvre Santeuil, ne s'avisa-t-il pas, à la fin du souper, de verser dans le verre du poëte tout le tabac d'Espagne contenu dans sa boîte d'or, afin de voir, disait-il, ce qui en adviendrait. Il en advint que son convive fut pris de vomissements affreux et mourut, au bout de vingt-quatre heures, dans des souffrances inouïes.

M. le Duc le pleura de toutes ses forces; mais les larmes ne réparent point une sottise et ne rouvrent jamais une tombe.

Peu de jours après la nouvelle de la triste fin de Santeuil,

[1] Le fils du grand Condé. (NOTE DE L'ÉDITEUR.)

je fus réveillée un matin par les cris d'une femme et par des coups violents frappés à ma porte.

Je sonne mes gens. On ouvre, et quelle n'est pas ma surprise en voyant entrer tout en désordre cette cousine de M. de Fénelon que j'avais eu l'honneur d'admettre souvent à mes assemblées, et qui prêchait avec tant d'éloquence l'amour pur de Dieu.

« Sauvez-moi, mademoiselle!... oh! je vous en conjure, sauvez-moi! s'écria madame Guyon, qui se précipita vers mon lit, toute en larmes.

— Eh! qu'y a-t-il donc, ma pauvre enfant? lui demandai-je.

— On me poursuit, répondit-elle; on veut me conduire à Vincennes... n'est-ce pas affreux?

— A Vincennes!... une femme?... voilà qui est incroyable.

— Hélas! rien de plus vrai pourtant! Je n'ai plus de ressource qu'en vous!

— Qui donc vous persécute ainsi?

— Madame de Maintenon.

— Vous me surprenez étrangement. Ne vous avait-elle pas appelée à être l'une des directrices de Saint-Cyr?

— Oui; mais elle vient de m'en chasser pour ma doctrine. M. de Meaux lui persuade que je suis hérétique.

— Et l'abbé de Fénelon, votre cousin, refuse-t-il de vous défendre?

— Il a terminé l'éducation du duc de Bourgogne. Le roi vient de l'envoyer à l'évêché de Cambrai... Je suis sans protection, sans soutien... Pour Dieu, ne m'abandonnez pas!

— Le péril est donc imminent?

Sans me répondre, elle courut du côté de la porte et prêta l'oreille.

— Ah! miséricorde! les voici... je les entends... ils sont sur mes traces!

— Qui donc?

— Des hommes de police. Cachez-moi, mademoiselle, ou je suis perdue!

Je sautai en bas du lit et je passai vivement une robe de chambre. Mais il était trop tard. La porte s'ouvrit. Deux exempts parurent.

Seulement alors j'appris que la malheureuse femme, arrêtée chez elle une heure auparavant, avait réussi à s'échapper, et qu'ayant reconnu ma maison dans sa fuite, elle s'y était réfugiée en toute hâte, ne croyant pas être suivie d'aussi près par les limiers du roi.

— Messieurs, dis-je aux exempts, je sais combien, en pareille circonstance, vos ordres sont formels. Néanmoins il y a des arrangements possibles à tout. Puisqu'il s'agit d'une femme, vous consentirez, j'espère, à y mettre un peu moins de rigueur. J'ai de l'influence à la cour, et je vous supplie en grâce de rester ici à veiller sur votre prisonnière, jusqu'à ce que j'aie vu madame de Maintenon.

Ils balançaient. Une bourse de vingt louis acheva de les décider.

Je fis venir un carrosse, et je courus à Versailles, où j'arrivai juste à l'heure du lever de la cour.

Depuis l'esclandre de d'Aubigné, je n'avais pas vu Françoise. Elle savait que, par mes conseils, son frère était rentré à Saint-Sulpice; donc elle devait m'en être reconnaissante, et je ne

doutais pas de son empressement à me donner audience. Mais je m'abusais de la plus étrange manière.

Après une énorme demi-heure d'attente, un huissier parut et m'annonça que madame n'était pas visible.

— Pour d'autres, soit, m'écriai-je; mais pour moi, non! Veuillez dire que mademoiselle de Lenclos insiste... mademoiselle de Lenclos, entendez-vous? Je suis de ceux qu'on admet toujours, n'importe à quelle heure. Il faut que je parle à votre maîtresse pour affaire importante, et sur-le-champ!

Cet homme sembla confondu de mon audace. Mais il obéit et disparut.

J'étais furieuse.

En vain je cherchais à comprendre la cause de ce refus d'audience, aucun motif plausible ne se présentait à mon esprit pour le justifier.

Je ne me dissimulais pas qu'on me faisait un affront; mais dans quel but? en quoi l'avais-je mérité? quel était mon crime?

Ne voyant revenir personne, je me promenais dans l'antichambre avec toute l'agitation de la colère.

Dix minutes après une porte s'ouvrit.

Ce n'était plus l'huissier. Je me trouvai en présence d'une femme de mon âge, attifée de la façon la plus bizarre, et dont la physionomie ne me parut pas étrangère.

Après l'avoir saluée, j'examinai attentivement sa figure, et je poussai une exclamation de stupeur.

— Eh! c'est toi, Nanon, c'est bien toi! m'écriai-je, reconnaissant la vieille servante de Françoise, au bon temps du cul-de-jatte et de la misère.

— D'abord je ne suis plus Nanon, me répondit-elle d'un air pincé : je suis mademoiselle Balbien.

— Oh! oh! fis-je en voyant sa contenance roide et ses lèvres orgueilleuses, tu es donc aussi devenue une grande dame, toi, ma pauvre Nanon?... c'est curieux! Enfin, n'importe, nous sommes dans le pays des surprises. A propos, ta maîtresse me fait bien attendre.

— Madame de Maintenon n'est plus ma maîtresse, elle est mon amie.

— Bah!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous l'affirmer.

— Peste! tu es singulièrement montée en grade!

— Il vous plaira de remarquer, mademoiselle, qu'en vous parlant j'ai soin de dire *vous*, fit l'ancienne servante avec un ton si sec et si impertinent, que je ne pus m'empêcher de tressaillir.

— Où tend cette observation? lui demandai-je.

— A vous faire comprendre qu'il serait de la politesse la plus vulgaire d'imiter l'exemple que je vous donne.

— Eh bien, moi, je te dis *tu*, double sotte! et je me moque de ton exemple! m'écriai-je. On n'a jamais vu semblable déraison. Le monde est-il renversé, pour que les valets prennent ainsi le ton des maîtres?

— Mademoiselle!...

— Silence! et dépêche-toi, sans plus de discours, d'aller annoncer ma présence à Françoise, car tu as eu soin de la lui cacher sans doute?

— Non, c'est elle qui m'envoie.

— Tu plaisantes!... Allons, allons, il s'agit d'une affaire

grave, et j'ai hâte d'en finir! On ne me laissera pas, j'imagine, dans une antichambre pendant un siècle?

— Madame de Maintenon refuse de vous recevoir.

— Mensonge!

— C'est la vérité, me répondit-elle avec un calme insultant.

La colère n'avait jamais envahi mon âme avec plus de force. J'essayais en vain de me contenir.

— Pourquoi donc, illustre Nanon, serais-je privée du plaisir de voir votre majestueuse amie?

— Parce qu'il est bon de vous apprendre que nous connaissons vos menées indignes...

— Qu'entendez-vous par ces paroles?

— Votre basse jalousie.

— Je ne devine pas les logogriphes, aimable servante parvenue.

— Oh! vous devez parfaitement me comprendre!

— En aucune façon, je vous assure, douce cousine du marmiton Jean Claude.

— On n'invite pas à déjeuner le frère de madame pour lui donner de bons avis, et d'Aubigné ne vient pas tout juste faire un scandale, lorsque nous sommes là, sans qu'il ait reçu de nous le mot d'ordre, ajouta-t-elle en ricanant.

— Quoi! m'écriai-je, Françoise pourrait supposer...

— Madame de Maintenon n'est pas plus *Françoise* pour vous que je ne suis *Nanon*, mademoiselle, et vous lui ferez plaisir de la priver dorénavant de vos assiduités et de vos visites.

Elle me tira là-dessus sa révérence.

Voyant qu'elle se disposait à sortir, je courus après elle et je la ramenai violemment.

— Tu resteras! criai-je, tu resteras, sotte et ridicule mégère! et tu porteras à Françoise... à Françoise, comprends-tu?... à Françoise d'Aubigné, que j'ai tirée du besoin, que j'ai vingt fois secourue de ma bourse et qui me doit de n'être pas morte de faim... tu lui porteras le billet que je vais écrire!

Elle devint très-pâle et parut redouter l'éclat de ma colère.

J'avais sur moi des tablettes. En moins d'une minute, j'eus tracé les lignes suivantes :

« Je ne tiens nul compte des propos stupides de votre domestique. Cette fille a perdu le sens. Jamais, je vous le jure devant Dieu, l'intention de vous nuire n'est entrée dans mon esprit. D'Aubigné vous dira que j'ai la première et constamment blâmé sa conduite. Vous n'avez donc aucune raison de me désobliger. Si vous croyez, au contraire, me devoir quelque reconnaissance, accordez-moi la grâce d'une malheureuse femme à laquelle je m'intéresse. Elle attend chez moi la révocation d'une lettre de cachet qui la condamne à l'emprisonnement. Une question religieuse ne peut être une question d'État. »

Pliant aussitôt cette lettre, je la remis à Nanon en lui disant :

— Réponse immédiate, ou je fais du scandale!

Elle sortit en me lançant un regard de haine.

Un temps infini s'écoula sans qu'elle reparût. Je ne savais que penser de ce retard, et je songeais au moyen de pénétrer dans les appartements malgré la consigne, lorsque tout à coup je vis rentrer la vieille servante.

Son air était plus insolent encore.

A sa suite marchaient quatre soldats aux gardes, qui lui servaient d'escorte.

— Daignez, me dit-elle, écouter la réponse verbale que je suis chargée de vous faire.

— Une réponse verbale... J'écoute.

— Madame de Maintenon vient d'expédier un courrier. Il galope en ce moment sur la route de Paris.

— Fort bien. De quel message est-il porteur?

— Vous ne le devinez pas?

— Non.

— Il va remettre à qui de droit l'ordre exprès de saisir chez vous, rue des Tournelles, madame Guyon et de la conduire à la Bastille, où elle sera plus vite enfermée qu'à Vincennes, et d'une manière plus sûre.

— Oh! m'écriai-je, c'est infâme!

— Attendez, ce n'est pas tout. Vous avez dû garder bonne mémoire du couvent des *Repenties?* eh bien, au moindre geste que vous allez faire, à la moindre parole que vous allez dire, voici de fidèles soldats du roi chargés de vous en apprendre de nouveau le chemin. Je suis, mademoiselle, votre servante très-humble.

Elle sortit.

Je tombai sur un siége en poussant un cri sourd.

Me voir aussi indignement traitée, et par une Nanon! Il y avait de quoi devenir folle d'indignation et de rage.

Les gardes n'avaient pas quitté l'antichambre.

— C'est bien, messieurs, je me retire..... sans éclat, sans scandale, leur dis-je, fort émue, et maîtrisant la colère qui me faisait bouillir le sang dans les veines.

Je regagnai ma voiture à la porte du château.

Ici, je le demande en conscience à mes lecteurs, pouvait-on se conduire envers moi d'une manière plus injuste et plus ignoble?

Tout mon cercle fut courroucé de l'ingratitude et de l'outrecuidance de la veuve Scarron.

Le ciel m'est témoin que je n'avais jamais envié sa fortune. Sans doute il me restait pour elle une amitié beaucoup moins vive qu'autrefois; sa conduite me semblait mériter le blâme, la puissance lui avait gâté l'esprit et changé le cœur; mais, entre ce refroidissement et la trahison, la distance était grande.

Susciter à quelqu'un des tracasseries à la sourdine, jalouser bassement une amie et tramer contre elle des intrigues dans l'ombre, voilà qui se trouvait entièrement en désaccord avec la franchise de mon caractère.

Rendue au calme et réfléchissant à tous ces ridicules, à toutes ces sottises, je finis par hausser les épaules et par en rire.

Était-il possible de rien voir de plus comique, en effet, que cette ancienne servante de Scarron, métamorphosée en femme d'importance et tranchant de la duchesse?

Nanon disposait des charges et des priviléges.

Madame de Lude lui donna vingt mille écus pour obtenir l'emploi de première dame d'honneur auprès de la duchesse de Bourgogne.

Voilà où en était tombée la cour.

Et cette pauvre madame Guyon, que j'avais eu l'espoir de

sauver, resta six ans prisonnière! et Fénelon fut disgracié à cause d'elle!

Bientôt les ennemis de M. de Cambrai, Françoise et son époux en tête, réussirent à faire condamner par la cour de Rome le livre des *Maximes des Saints*. Versailles tout entier se jeta dans la cagoterie et dans l'exagération la plus folle des sentiments religieux.

Hélas! je n'avais plus auprès de moi Molière!

L'auteur des *Précieuses* et du *Tartufe* aurait pu seul tracer la peinture de ces nouveaux et dangereux ridicules, et les châtier, comme dit Horace, en riant, et en excitant contre eux le rire du public.

Néanmoins je réussis à stimuler la verve d'un de mes poëtes.

Trois semaines après, on jouait la *Fausse Prude* aux Italiens. Ce portrait de madame de Maintenon était on ne peut plus ressemblant: j'avais fourni les couleurs. La pièce eut un succès prodigieux d'à-propos et de circonstance.

Pourquoi donc ne me serais-je pas vengée?

Dieu me garde de nuire jamais la première au prochain, de gaieté de cœur et sans raison. Mais, si l'on commence, j'achève; si l'on m'outrage gratuitement, je tâche de rendre une double offense.

Ce ne sont pas là, me dira-t-on, les maximes de l'Évangile. Je l'avoue; mais n'est pas saint qui veut.

XV

Au commencement de l'année 1695, on vint m'apprendre la mort de madame Deshoulières, cette intrépide ennemie de Racine, que j'avais fini par rendre à des sentiments plus justes et à des opinions moins extravagantes.

Elle était devenue l'une des colonnes de mon cercle. Sa perte me fut très-sensible.

Comme je me suis montrée plus haut sévère pour elle, je tiens à rendre justice aux qualités dont elle m'a par la suite donné la preuve, et je consacre un chapitre à son histoire, qui est, en vérité, fort intéressante.

Elle s'appelait de son nom de famille Anne-Antoinette Ligier de la Garde.

Née dans l'un des petits appartements du Louvre, elle avait eu l'honneur d'être tenue sur les fonts de baptême par la reine Anne d'Autriche, dont son père était maître d'hôtel.

Antoinette, à l'âge de seize ans, devint une aimable et délicieuse personne.

La nature s'était plu à rassembler en elle tous les agréments du corps et de l'esprit. Elle avait une beauté peu commune, une taille d'une extrême élégance, des manières pleines de distinction et de noblesse. Son enjouement, sa vivacité, son goût pour les plaisirs, n'excluaient pas une certaine mélancolie douce et pleine de charmes qui lui gagnait tous les cœurs.

Elle dansait avec grâce et montait à cheval comme Antiope, la reine des Amazones.

Antoinette savait à peine prononcer deux mots et lier deux idées ensemble, qu'on lui donna des professeurs de latin, d'italien et d'espagnol.

On parlait au Louvre ces deux dernières langues, à cause de Marie de Médicis et de la jeune reine. La mère de Louis XIII était entourée de Florentins et sa femme de Castillans.

M. de la Garde, qui tenait à donner à sa fille une éducation sérieuse, ne lui permettait de lire que des ouvrages philosophiques ou religieux, dont le contenu devait nécessairement avoir peu d'attrait pour une enfant de cet âge.

Un jour, Antoinette s'empara d'un livre qu'une femme de chambre avait essayé de dérober à ses regards.

C'était un roman pastoral du vieux d'Urfé.

— Tu lis des romans, ma bonne, dit la jeune fille; je m'en vais demander à mon père la permission d'en lire comme toi.

— Gardez-vous-en bien ! s'écria la suivante.

Et, pour acheter le silence de sa maîtresse, elle lui prêta l'histoire édifiante et instructive des bergers du Lignon; puis aux romans de d'Urfé succédèrent ceux de la Calprenède et de mademoiselle de Scudéri.

Beaucoup de jeunes filles ne se perdent pas d'une autre façon.

Mais Antoinette avait une excellente nature; elle était douée d'un sens rare; bientôt elle se dégoûta de ces livres frivoles et revint d'elle-même à des lectures plus saines.

Comme elle aimait beaucoup la poésie, M. de la Garde donna dix louis par mois au poëte Hesnaut pour lui enseigner l'art des vers.

Le maître est aujourd'hui moins connu par ses ouvrages que par l'honneur d'avoir formé une telle élève.

A l'âge de dix-huit ans, mademoiselle de la Garde épousa Guillaume Lafon de Boisgueurry, seigneur des Houlières. C'était un gentilhomme du Poitou, attaché au parti de Condé. La reine désapprouva hautement ce mariage; mais son maître d'hôtel lui représenta qu'il était loin d'avoir fait fortune dans l'exercice de sa charge. Anne d'Autriche, piquée, et soupçonnant du reste M. de la Garde d'être un peu frondeur, ne donna qu'une dot médiocre à sa filleule.

Deshoulières était lieutenant-colonel dans un des régiments de M. le Prince.

Trois mois après son mariage, il fut obligé de suivre Condé en Espagne, et sa jeune épouse alla demander asile à ses parents, qu'Anne d'Autriche avait alors renvoyés du Louvre et qui habitaient une petite maison à Auteuil.

Dans cette retraite, elle étudia les doctrines philosophiques du célèbre Gassendi, nommé déjà, depuis sept ou huit ans, professeur au collége de France.

Mais bientôt, ne pouvant résister au désir de rejoindre son mari, et sachant qu'il venait de gagner la Flandre avec le prince, elle prit la poste et passa la frontière.

La cour de Bruxelles lui fit un accueil charmant. On s'émerveilla de sa beauté, de son esprit, de ses grâces; mais elle repoussa tous les hommages, et cette sagesse inflexible changea bientôt en ennemis ceux qui d'abord lui avaient fait les plus chaudes protestations de dévouement. Plusieurs même poussèrent la rancune jusqu'à la desservir à la cour et parvinrent à la faire passer pour une espionne d'Anne d'Autriche et de Mazarin.

Jamais calomnie plus indigne n'obtint plus de créance.

Surprise de voir tout le monde s'éloigner d'elle, madame Deshoulières en cherchait vainement la cause.

On cessa de payer les appointements de son mari. Elle courut chez les ministres demander raison de cette injustice. Au lieu d'écouter ses plaintes, on la décréta d'arrestation sur l'heure, et on l'envoya sous bonne escorte au château de Vilvorde, à deux lieues de Bruxelles.

Elle y resta quatorze mois dans une solitude complète et sans communication possible avec le dehors.

Une petite maîtresse d'aujourd'hui, en butte à ces adversités imprévues, succomberait évidemment au chagrin; mais les femmes du commencement de ce siècle avaient trempé leur âme dans une éducation trop forte pour ne pas dominer, en toute circonstance, la faiblesse de leur nature. Au château de

Vilvorde, madame Deshoulières se réfugia dans la religion et dans l'étude. Elle apprit la théologie, commenta l'Écriture sainte, et lut tous les Pères de l'Église, depuis Origène jusqu'à saint Augustin.

Longtemps son mari ne put savoir ce qu'elle était devenue.

Apprenant enfin dans quelle prison la cour de Flandre avait enfermé Antoinette, et désespérant de fléchir leurs ennemis communs, il forme un projet audacieux, prétexte une mission du prince, emmène avec lui quarante hommes intrépides, qu'il arme jusqu'aux dents, et, profitant d'une nuit sombre, il se dirige avec sa troupe du côté du château de Vilvorde.

A la faveur de l'obscurité, il comble avec des fascines et de la terre l'endroit le moins profond du fossé, traverse ce pont mouvant, au risque de périr dans la vase, plante l'échelle au rempart, y monte, suivi de ses hommes, surprend deux sentinelles, avant qu'elles aient pu donner l'alarme, et court au logement du gouverneur.

Garrotté au milieu de son sommeil et le mousquet sous la gorge, celui-ci s'empresse d'obéir aux sommations de Deshoulières.

Toute la garnison du château dépose les armes. On livre la clef des portes; une berline de voyage emporte les fugitifs, et ils gagnent en quelques heures la terre de France.

La nouvelle de cette action intrépide arrivait à Paris en même temps qu'eux. Il en fallait beaucoup moins pour les mettre à la mode. On accordait alors aux Frondeurs une amnistie pleine et entière. Le secrétaire d'État le Tellier présenta nos époux à la reine et au cardinal. Anne d'Autriche embrassa sa filleule, et tout fut oublié

Par malheur, le pardon de la régente n'eut pas le résultat que Deshoulières et sa femme avaient droit d'en attendre.

Une pension leur était promise; mais, comme Mazarin tenait la clef des coffres, et n'y puisait que pour les siens ou pour lui-même, Antoinette sollicita vainement le ministre : elle n'en put rien obtenir.

Deshoulières, voyant une foule de créanciers hurler à sa porte, demanda une séparation de biens, et leur abandonna le peu qu'il possédait, se résignant à vivre avec le revenu de la faible dot qu'Antoinette, autrefois, avait reçue de sa royale marraine.

Cela ne suffisait pas, à beaucoup près, aux exigences de leur position et de leur rang.

Mille occasions s'offrirent à madame Deshoulières de passer d'un état de gêne à un état complet d'opulence; mais, comme il eût fallu acheter cette fortune au prix de sa sagesse, elle se décida courageusement à rester pauvre, et chercha dans la poésie, pour laquelle son goût ne faisait que s'accroître, des moyens d'existence.

Il est rare qu'aux flancs du Parnasse les plus chers favoris d'Apollon trouvent un filon d'or.

Les premiers vers d'Antoinette, publiés par le *Mercure galant*, obtinrent un grand succès d'estime; mais le journaliste ne les paya point, et fit comprendre à madame Deshoulières qu'elle était encore trop heureuse d'avoir l'accès de sa feuille pour se faire apprécier et connaître du public : raisonnement spécieux qui se perpétuera d'âge en âge, au détriment de l'estomac des poëtes, pour lesquels la nature aurait dû faire une

exception, en donnant quelque chose de plus substantiel à la gloire et de plus nourrissant à la fumée.

Il arriva bientôt en France à madame Deshoulières ce qui lui était arrivé à Bruxelles. Tous ses admirateurs dédaignés la décrièrent.

Comme ses poésies renfermaient presque toujours des plaintes sur le mauvais état de sa fortune, on lui donna le sobriquet de *Muse mendiante*. Personne ne lui vint en aide. Elle fut dans un état voisin de la misère jusqu'à la mort de son mari, et resta veuve avec trois enfants.

Ce fut alors qu'elle écrivit cette charmante bluette qui commence de la sorte :

« Dans ces prés fleuris,
« Qu'arrose la Seine,
« Cherchez qui vous mène
« Mes chères brebis, » etc.

L'idylle des *Moutons* n'est qu'une adroite requête à Louis XIV, et madame Deshoulières obtint une pension de deux mille livres, dont le *Mercure galant* s'attribua l'honneur, profitant de cette circonstance pour continuer à publier gratis les vers d'Antoinette.

Elle eut pour amis intimes Thomas Corneille, Ménage, Benserade, Fléchier, Mascaron et Quinault.

Son commerce était adorable; son entretien vif, délicat, plein de saillies imprévues, ne causait jamais un moment de fatigue. Tous les poëtes du siècle la chantèrent, et Benserade remplaça la dénomination injurieuse de *Muse mendiante* par celle de *Calliope française*, qu'elle conserva jusqu'à la fin de ses jours comme son plus beau titre de gloire.

Bussy-Rabutin rechercha l'entrée de son cercle; mais elle fut obligée de le mettre à la porte pour échapper à ses entreprises téméraires et préserver ses amis de la causticité dont le comte faisait éternellement parade.

Le goût reconnu de madame Deshoulières ne lui fit défaut qu'une seule fois, et dans une circonstance trop éclatante pour qu'elle obtienne, même après son repentir, le pardon de la postérité.

Elle composa contre l'œuvre de Racine un sonnet qui débute ainsi :

> Dans un fauteuil doré, Phèdre tremblante et blême,
> Dit des vers où d'abord personne n'entend rien.

Madame de la Sablière, qui défendait la bonne cause, se brouilla dans cette occasion avec Antoinette, et s'écria, quand on lui eut montré le sonnet contre Racine :

— Voyez s'il n'y a pas de quoi tomber des nues! Cette douce et intéressante bergère, qui parlait si tendrement aux moutons, aux fleurs, aux oiseaux, a changé tout à coup sa houlette en serpent!

Du reste nous l'avons dit ailleurs, madame Deshoulières eut pour complice madame de Sévigné.

On ne s'expliquera jamais que deux personnes, inscrites au premier rang des femmes célèbres du siècle, se soient montrées injustes pour le plus bel ouvrage de la scène tragique.

Madame de Sévigné cédait à une rancune personnelle et suffisamment motivée pour qu'elle lui serve d'excuse.

Elle ne pouvait souffrir ni Boileau, ni Racine, les accusant

avec raison, l'un et l'autre, d'avoir favorisé l'intrigue du marquis de Grignan, son petit-fils, avec la Champmeslé.

Pour madame Deshoulières, nous la soupçonnons d'avoir obéi, dans cette circonstance, à un sentiment beaucoup moins noble, à l'envie.

Tentée par la gloire du théâtre, elle avait composé plusieurs pièces importantes, pour lesquelles le public n'eut aucune espèce d'enthousiasme. La première fut une tragédie de *Genseric*, d'un plan très-vicieux et d'une versification médiocre. Ce fut au sujet de cette œuvre sans mérite et sans couleur qu'elle reçut un conseil devenu proverbial. On lui cria de tous côtés :

« Retournez à vos moutons. »

Sa tragédie de *Jules Antoine* eut encore moins de succès.

Il est à remarquer que le plus grand nombre des auteurs s'obstinent très-souvent dans un genre antipathique à leur esprit.

Madame Deshoulières, repoussée par Melpomène, voulut recourir à la muse comique; mais Thalie, par malheur, lui fut plus défavorable encore. Sa comédie des *Eaux de Bourbonne*, et ses deux opéras de *Zoroastre* et de *Sémiramis* eurent une chute que signalent toutes les gazettes de l'époque, et dont il lui fut impossible de se relever.

Les nombreux détracteurs d'Antoinette prirent occasion de ces désastres littéraires pour lui refuser jusqu'à l'ombre du talent.

C'est une exagération ridicule.

Antoinette eut tort de vouloir élever trop haut son vol, et

surtout de nier le mérite des tragédies de Racine, parce que les siennes étaient mal accueillies; mais elle était née pour la poésie tendre; et de toutes les femmes qui se sont exercées dans ce genre, elle est évidemment la plus célèbre, puisqu'elle est celle dont on a retenu le plus de vers.

Elle mourut à l'âge de soixante-deux ans, d'un cancer au sein. La même maladie avait emporté Anne d'Autriche, sa marraine.

Au milieu des souffrances de ses derniers jours, elle paraphrasa les *Psaumes* et composa les *Réflexions morales*, son meilleur ouvrage après les *Idyles*.

L'évêque de Meaux lui apporta les secours de la religion à sa dernière heure.

— Jamais, dit-il, je ne vis agonie plus résignée, sentiments plus chrétiens, sacrifice plus absolu de la vie. Cette âme angélique a dû monter droit au ciel.

XVI

La chose la plus incompréhensible de cette époque fut sans contredit la persévérance de Louis XIV dans son engouement pour madame de Maintenon. Beaucoup de personnes affirmaient qu'il y avait là-dessous de la magie et du sortilége.

A propos de magie, il y eut bientôt une histoire étrange. Un maréchal-ferrant d'un pauvre hameau de Provence arrive un beau jour à Versailles et demande à entretenir le roi d'un fait qui concerne Sa Majesté seule.

— Y songez-vous, mon cher? lui dit le major des gardes; c'est impossible. Il faut une lettre d'audience, et cela s'obtient très-difficilement. Le roi, d'ailleurs, ne peut ainsi recevoir tout le monde.

— D'accord, mais je ne suis pas tout le monde.

— Çà, voyons, de la part de qui venez-vous?

— Je viens de la part du ciel.

Tous les gardes de lui rire au nez à cette réponse. Mais le brave homme insiste et prétend qu'il a les choses les plus importantes à révéler au maître de Versailles. Survient le marquis de Torcy, neveu de Colbert. Il entend le dialogue et mène aux ministres l'envoyé du ciel. Ceux-ci, frappés du ton naïf du campagnard, de son air probe et de son assurance, prennent le parti d'informer Louis XIV de l'aventure.

Le roi écoute sérieusement ce qu'ils lui racontent et accorde l'audience.

Introduit dans le cabinet de Sa Majesté, le maréchal-ferrant entame le récit le plus fantasque du monde.

— Je revenais, dit-il, de ferrer tous les chevaux de M. d'Épernon, qui habite une maison de plaisance entre Marseille et mon hameau natal. Je traversais un bois, il faisait nuit. Tout à coup je me trouve environné de lumière. Une grande femme blanche traverse la route, vient à moi, m'appelle par mon nom et me dit : « Tu vas partir à l'instant même pour Versailles, où tu diras au roi que tu as vu le fantôme de la reine son épouse, et que ce fantôme lui commande, au nom du ciel, de rendre public le mariage tenu secret jusqu'à ce jour. »

— Mais, objecta le roi, passablement étourdi de la communication, rien ne m'assure que vous n'ayez pas été victime d'une erreur des sens?

— Je le crus d'abord ainsi que vous, répondit le maréchal, et je m'assis au pied d'un orme, pensant que ma tête déménageait ou que je venais au moins de rêver tout éveillé. J'essayais donc de me convaincre que j'avais été le jouet d'une illusion,

lorsque deux jours après, repassant au même endroit, je revis le fantôme, qui me menaça des plus grands malheurs pour ma famille et pour moi-même, si je ne lui obéissais au plus vite.

— Et maintenant, dit Louis XIV, un autre doute se présente ; n'êtes-vous point un imposteur? Je crains fort qu'on ne vous ait payé pour me tenir ce langage.

— Afin de vous assurer que je ne vous en impose pas, Sire, veuillez répondre à une seule question.

— Volontiers, fit le monarque.

— Avez-vous parlé à âme qui vive de la visite nocturne que vous a rendue feu la reine mère au château de Ribeauvillers?

Louis XIV se sentit pâlir.

— Non, murmura-t-il, je n'ai confié cela à personne.

— Eh bien, l'apparition de la forêt m'a dit de vous rappeler cette visite, si vous mettiez en doute ma bonne foi.

— Voilà qui est étrange!

— Avant de disparaître, la femme blanche a ajouté ces mots : « Il faut qu'il m'obéisse comme il a jadis obéi à sa mère. »

Le roi resta pétrifié.

Il appela le duc de Duras et lui fit part du résultat de son entrevue avec le maréchal-ferrant.

On se rappelle que je connaissais beaucoup Duras. Ce fut de sa propre bouche que, peu de jours après, je sus l'anecdote.

— Ah! miséricorde! criai-je, il y a là-dessous un nouveau tour de la veuve Scarron et de madame Arnoul!

Duras étonné m'interroge.

Rien ne m'obligeait au mystère. Je lui raconte aussitôt l'histoire de ma haine contre la Montespan, mon voyage en Alsace et l'intrigue dont j'avais été complice.

— Évidemment, ajoutai-je, le maréchal-ferrant est de bonne foi. C'est un pauvre homme, simple et crédule, qu'on a pris aisément au panneau. Il habite à quelques lieues de Marseille, dans le voisinage de madame Arnoul, qui a si bien organisé l'apparition du château de Ribeauvillers et avec laquelle madame Louis XIV entretient une correspondance. Voyez-vous le fil de tout cela, monsieur le duc?

— Vous avez raison, me dit-il. Nous avons affaire aujourd'hui à quelque fantôme du même genre, et votre devoir est de prévenir le roi. Peut-être aurait-il la faiblesse de déshonorer le trône aux yeux de l'Europe et de tout l'univers, en y faisant asseoir la Maintenon. C'est grave, c'est fort grave.

Ce discours me donna beaucoup à réfléchir.

— Monsieur le duc, lui dis-je après une minute de silence, permettez-moi de songer à mon repos avant de m'occuper des intérêts de Louis XIV et de l'honneur de sa couronne.

— Pourtant, ma chère...

— Veuillez ne pas m'interrompre. Il y a, selon moi, fourberie, et fourberie flagrante. Mais que voulez-vous que je fasse? Puis-je m'accuser moi-même? Est-il prudent de doubler la haine que me porte déjà cette femme? Ne trouvera-t-elle pas toujours moyen de se faire pardonner et de me rendre victime de ma franchise?

— En effet, murmura-t-il.

— Jugez la situation, mon cher duc. Si vous m'aimez réel-

lement, vous ne me compromettrez pas dans cette affaire. Bornez-vous à user de ce que je viens de vous apprendre pour inspirer des soupçons au roi. Il est de toute évidence que les deux intrigues se lient : donc les auteurs de la seconde apparition ont pu très-facilement lui rappeler le souvenir de la première. En visitant le château de Ribeauvillers, on découvrira, sur les indices que je donne, l'issue mystérieuse. Il n'en faudra pas davantage pour faire comprendre à Louis XIV qu'il a été dupe et pour empêcher la veuve Scarron d'être proclamée reine de France. Soit dit entre nous, je ne tiens nullement à lui voir le front couronné du diadème.

Duras comprit mes craintes, approuva mon plan et agit en conséquence. Le roi le chargea de visiter le sombre manoir des Vosges, accompagné de MM. de Brissac et de Pontchartrain.

Au retour de ces messieurs, on devine quel fut leur rapport.

Décidément le mariage resta secret.

Bien qu'assuré du charlatanisme, Louis XIV ne chercha pas à en punir les auteurs, et n'en resta que plus affectueux pour madame de Maintenon. La crut-il étrangère à ces ruses coupables, ou trouva-t-il naturel qu'elle employât tous les moyens en son pouvoir pour rendre public l'honneur qu'elle avait reçu? je l'ignore.

Quoi qu'il en soit, l'habileté de la femme triompha dans cette circonstance comme dans toutes les autres.

Il est à présumer, du reste, que le père la Chaise et la peur de l'enfer entraient pour beaucoup dans l'affection exagérée du monarque. La vieillesse le marquait de son impitoyable

sceau. Près de lui la tombe était entr'ouverte, et il croyait racheter ses torts passés en forçant tout ce qui l'entourait à faire pénitence.

Le rigorisme devenait de plus en plus effrayant; au moindre scandale on vous emprisonnait.

C'était un singulier spectacle que donnait ce vieillard, oubliant sa jeunesse et se montrant sans pitié pour des passions qui ne pouvaient plus l'atteindre. A l'exemple du lâche, il frappait un ennemi à terre.

Incapable d'exciter dorénavant les femmes à l'oubli de la sagesse, Louis XIV se faisait un mérite de les contraindre à la vertu.

Ses enfants et ses petits-enfants étaient obligés de se confesser une fois la semaine. Une disgrâce complète eût puni l'inobservation de ce point rigoureux de discipline.

Jamais il ne fut permis à monseigneur le Grand-Dauphin d'avoir un autre confesseur que celui du roi. Toute la famille royale devait communier en public à Pâques, à la Pentecôte, à l'Assomption, à la Toussaint et à Noël.

On fit même un crime à la duchesse de Bourgogne de ne pas communier plus souvent.

Madame de Maintenon arrangeait ces choses avec le jésuite, et Louis XIV appuyait chaque article du règlement de tout le poids de sa puissance.

Il exigeait qu'on eût pour sa vieille épouse un respect plus absolu que pour lui-même.

Un jour, au camp de Compiègne, où soixante mille hommes avaient été rassemblés pour simuler un siége, on le vit rester plus d'une heure, debout et la tête découverte, à l'un des cô-



Il resta debout et la tête découverte, à l'un des côtés de la chaise où se tenait Madame de Maintenon.

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD. IMPRIMÉ PAR SIMON RAÇON

tés de la chaise où se tenait madame de Maintenon, à lui expliquer la marche des troupes, le nom des régiments et les diverses manœuvres.

Si devant lui on avait le malheur, même involontairement, de faire allusion au passé de la dame, on pouvait être sûr d'exciter son plus violent courroux.

Ce fut ce qui arriva à ce pauvre Racine.

Le roi le tenait en estime profonde. Il lui en donnait à chaque instant de nouvelles marques et venait de le nommer gentilhomme ordinaire. Racine était admis aux petites réunions intimes, et, la conversation, un soir, étant tombée sur les théâtres, Louis XIV dit :

— Mais sommes-nous donc en décadence, et l'esprit chez nous s'en va-t-il, monsieur? D'où vient, s'il vous plaît, que la comédie est beaucoup moins en faveur qu'elle ne l'était il y a vingt ans?

— Sire, cela tient à plusieurs choses, répondit le poëte. On ne peut pas constamment jouer Molière. Depuis sa mort, il ne s'est pas révélé d'auteur comique, et l'on dirait que personne n'ose plus s'essayer dans le genre après lui; de sorte que nos comédiens sont fort embarrassés. Faute d'œuvres nouvelles, ils en donnent d'anciennes, entre autres ces pitoyables pièces de Scarron, qui rebutent tout le monde.

A ce nom fatal, échappé naïvement aux lèvres du malheureux poëte, madame de Maintenon devint écarlate, et le roi tressaillit comme s'il venait d'être piqué par un reptile.

Racine, comprenant son étourderie, voulut balbutier quelques mots d'excuse.

Mais ce fut bien pis alors.

La sainte femme lui lança des regards furibonds, et Louis XIV, changeant brusquement de matière, s'écria :

— J'ai lu dernièrement de vous, monsieur, certain griffonnage où vous cherchez la cause des misères du peuple sous mon règne. Les poëtes sont assez ordinairement de pitoyables hommes d'État. Nous ne souffrons, d'ailleurs, aucune critique, même indirecte, de notre puissance.

— Ah ! dit Racine, je proteste à Votre Majesté...

— Qu'ai-je à faire de vos protestations, monsieur? Restez chez vous à l'avenir, et tâchez, dans votre intérêt, de vous occuper d'autres études.

A la fin de ce brusque et amer discours, le roi congédia l'auteur de *Phèdre* avec un de ces gestes qui n'appartiennent qu'à lui.

Racine conçut de sa disgrâce un chagrin si vif, que, malgré nos consolations et nos raisonnements, il tomba malade et mourut.

On peut dire que Louis XIV et la veuve Scarron l'ont tué.

C'est vraiment dommage que ce vieux roi et son antique compagne n'aient pu réussir à faire boire à tout le royaume des eaux du fleuve Léthé !

Presque en même temps que Racine, mourut mon pauvre jardinier le Nôtre, dont l'amitié m'était si précieuse, excellent homme, d'une bonhomie si douce et d'un cœur si rare.

Hélas! où s'arrêtera cette moisson de la mort? Presque tout mon siècle est déjà tombé sous sa faux cruelle. Je ne reste debout que pour voir à chaque instant une fosse s'ouvrir à côté de moi et se refermer sur une nouvelle victime. Tous mes grands hommes, tous mes amis les plus chers, ne sont plus.

Condé, Marsillac, Molière, Corneille, la Fontaine, Racine; mesdames de Longueville, de la Sablière, de Sévigné, de la Fayette et vingt autres m'ont déjà précédée dans le grand voyage. Il faut me préparer à les rejoindre.

A mesure que j'approche du but, les doctrines philosophiques, sur lesquelles je me suis appuyée pendant la route, me semblent de plus en plus creuses et mensongères. Il me passe dans l'esprit d'incompréhensibles terreurs.

J'ai plaisanté jusqu'à ce jour de ceux que la crainte de l'enfer jette dans la dévotion, et voici que moi-même je me demande si les principes dont j'ai fait parade sont bien les seuls et raisonnables principes.

Est-il vrai que la vie ne soit qu'un pèlerinage et un temps d'épreuve? Alors ceux qui n'y ont cherché que le plaisir se sont écartés des vues du ciel. De l'autre côté de la tombe, ils doivent nécessairement trouver le châtiment et la souffrance.

Pourquoi ne pas l'avouer? Je m'empressai de rompre avec une philosophie qui pouvait être le mensonge, et je me dépouillai des vieux haillons de mon système. Sans devenir bigote, je priai Dieu de me tenir compte, pour le pardon, de ce qu'il y avait eu de franchise et de loyauté dans mes erreurs.

Dès ce moment, je remplis avec scrupule mes devoirs religieux.

J'étais, pour le coup, bien décidément vieille. Il ne restait plus la moindre trace de cette beauté dont j'avais été si fière.

La vieillesse, chez l'homme, garde encore quelque chose d'imposant et de majestueux; mais nous, pauvres femmes.

nous sommes de tristes ruines! Si j'avais assisté au conseil du Créateur, quand il a formé la nature humaine, je l'aurais engagé à mettre les rides sous le talon.

XVII

Par suite du départ presque général de mes intimes pour l'autre monde, mon cercle devenait désert. Il ne me restait plus de ma société si nombreuse et si brillante que deux amies aussi vieilles que moi : la comtesse de Sandwick et Magdeleine de Scudéri.

Madame de Sandwick avait conservé un luxe de toilette fort curieux à son âge, et qu'elle excusait d'une manière aussi originale que piquante. Lui voyant, un jour, une robe de dessous garnie de dentelles, je m'écriai toute surprise :

— Eh quoi ! chère comtesse, une pareille coquetterie !... A quoi songez-vous donc?

— Ah ! fit-elle, qui sait?... on peut rencontrer un insolent !

Mes amies habitaient l'une et l'autre le faubourg Saint-Germain. Cela nous occasionnait de bien grandes courses, quand

nous désirions nous voir. J'étais seule de mon côté, tandis qu'elles étaient deux du leur : le sacrifice à notre rapprochement devait donc être fait par moi.

Sans attendre qu'elles m'en priassent, je vendis ma maison de la rue des Tournelles et j'allai prendre un logement sur le quai, en face des Tuileries.

Magdeleine logeait rue de Verneuil et la comtesse rue des Saints-Pères.

Nous étions alors tout à fait voisines. Tour à tour nous dînions ensemble, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. Sur quoi roulaient nos entretiens? on le devine aisément. Comme le vieillard d'Horace, nous vantions les jours passés; nous allions chercher le regret au fond du souvenir.

La plus philosophe de nous trois était encore Magdeleine.

N'ayant jamais été belle, nécessairement elle regrettait beaucoup moins que nous. On peut même dire qu'elle n'avait rien perdu, puisqu'elle conservait ce que la vieillesse ne peut enlever, les charmes de l'esprit et du caractère.

— Le temps est un lâche, nous disait-elle; méprisons-le. Ne jette-t-il pas les rides comme le Parthe lançait les traits, en fuyant?

— Encore s'il n'atteignait pas son but, dit la comtesse avec un soupir, on lui pardonnerait peut-être cette indigne manière de combattre.

— Oui, certes! m'écriai-je. Si les rides s'étaient écartées de mon visage, en faveur de cette maladresse je passerais au dieu Saturne sa lâcheté.

— Allons, allons, dit Magdeleine, oublions les jours qui ne sont plus!

J'avais réformé tout mon domestique en vendant la maison de la rue des Tournelles, et je n'avais conservé qu'une assez mauvaise cuisinière. Elle gâtait toutes les sauces et ne nous servait jamais un morceau cuit à point. Constamment j'étais obligée de la surveiller à la besogne ou même de lui venir en aide.

Un matin, de fort bonne heure, je trônais au milieu des casseroles pour soigner un salmis de perdreaux. La comtesse et Magdeleine devaient venir déjeuner chez moi et m'emmener ensuite à une grande solennité religieuse à Saint-Sulpice. La cérémonie commençait à neuf heures et ne devait finir qu'à cinq de relevée. Nous avions besoin, par conséquent, de réconforter d'avance notre dévotion.

Tout à coup je vis entrer dans ma cuisine un petit bonhomme de sept à huit ans, à l'œil vif, au sourire éveillé, qui m'ôta son bonnet et me dit le plus poliment du monde :

— Puisque vos fourneaux sont allumés, madame, donnez-moi donc un peu de braise, s'il vous plaît.

— De la braise, mon enfant... qu'en veux-tu faire?

— Notre servante a laissé, là-haut, le feu s'éteindre, et papa défend que j'aille au collége sans avoir mangé ma soupe.

— Quoi! mon ami, tu vas au collége si jeune?

— Oui, madame, j'étudie chez les Jésuites, et je vais entrer en sixième l'année prochaine.

— Comment t'appelles-tu? lui demandai-je.

— Je me nomme François-Marie Arouet de Voltaire.

— Et tu demeures dans la maison?

— Juste à l'étage au-dessus, répondit-il.

— Alors tu es le fils de M. de Voltaire, trésorier à la cour des comptes?

— Oui, madame. Veuillez, je vous prie, me donner de la braise, car l'heure de la classe approche; je serais grondé par mon professeur.

— Fort bien. Mais où la mettras-tu, cette braise? Tu n'as ni pelle ni vase.

— Ah! c'est vrai! que je suis étourdi!

Puis, se ravisant et se penchant sous les fourneaux:

— Je n'ai pas besoin de remonter, dit-il en prenant de la cendre, qu'il étendit dans le creux de sa main : posez-moi de la braise là-dessus.

Il riait et me regardait avec ses grands yeux pleins d'intelligence.

— Bravo! dis-je en lui frappant sur l'épaule, tu seras un garçon d'esprit.

Depuis ce jour, mon jeune collégien ne me rencontrait jamais sans me saluer et me sourire. Son père était noble, mais assez dépourvu de fortune. Quand je fis mon testament, je n'oubliai pas le petit bonhomme à la braise, et je lui léguai mille écus pour se commencer une bibliothèque.

Je menais une vie calme et très-heureuse, lorsqu'un soir, chez moi, notre pauvre Magdeleine eut une attaque si grave, qu'il fut impossible de la transporter à son domicile.

Nous la couchâmes sur mon lit, où bientôt elle fut à toute extrémité.

— Consolez-vous, séchez vos larmes, nous disait-elle d'une voix éteinte. Bientôt ce sera votre tour, et nous retrouverons

dans un monde meilleur nos jeunes années et nos vieux amis!

La comtesse avait entendu parler d'un empirique célèbre, qui possédait, disait-on, des secrets merveilleux pour guérir toutes sortes de maladies. Elle courut à sa recherche pendant que je restais auprès de Magdeleine.

MADEMOISELLE DE LENCLOS

A SAINT-ÉVREMOND

Paris, 9 avril 1701.

Ah! mon ami, quelle horrible frayeur j'ai eue! Vraiment, je n'en suis pas encore remise, et je frissonne de tous mes membres.

La cruelle chose que ces folies du passé qui reviennent, à de si longs intervalles, se placer sur votre route et empoisonner l'heure présente.

J'ai revu mon homme noir, comprenez-vous!... mon homme noir du bal du Louvre, l'homme aux tablettes rouges et aux douze flacons; le même qui m'est apparu il y a soixante-

dix ans!... Ou plutôt non, ce n'était pas lui, puisque je vis encore.

Mais quelle ressemblance, grand Dieu!

Il portait, comme le premier, l'habit de velours noir, la calotte, la canne d'ébène, et jusqu'à cette grande mouche sur le front!... il y avait de quoi mourir de saisissement.

Vous me croyez folle, je gage? mais ce n'est point le cas de rire. Attendez que je mette un peu d'ordre dans ma narration.

Magdeleine de Scudéri tombe malade chez moi.

Lorsqu'une femme a quatre-vingt-quatorze ans, il reste peu d'espoir de la sauver. Toutefois madame de Sandwick prend une voiture de place, et court chez un charlatan très en vogue, dont nous avions entendu vanter les cures admirables.

Au bout d'une heure, elle rentre avec cet homme.

Je lève la tête, je regarde, et je me renverse sur mon fauteuil, en criant avec épouvante :

— C'est lui!... c'est le diable!... O Seigneur! Seigneur!... protégez-moi!

Il se retourna vers la comtesse.

— Qu'y a-t-il donc? est-ce là votre malade? demanda-t-il.

— Grâce! m'écriai-je, en me précipitant à deux genoux. J'ai signé sur vos tablettes, sans doute; mais je n'ai pas entendu vendre mon âme!

— Ah! ah! fit-il, vous devez être mademoiselle de Lenclos?

— Oui, murmurai-je, atterrée.

— Vous regrettez d'avoir donné votre signature?

— Hélas!

— Tranquillisez-vous; je ne suis pas si diable que j'en ai l'air, et nous entrerons en arrangement.

Il s'approcha du lit de la malade. Mais, pendant ce débat, Magdeleine avait rendu le dernier soupir.

— Je ne l'aurais pas sauvée, dit l'homme noir. Passons dans une autre chambre, ajouta-t-il en revenant à moi, nous y terminerons notre affaire.

— Oh ! ma bonne comtesse, je vous en supplie, ne m'abandonnez pas ! m'écriai-je, soulevant vers madame de Sandwick mes mains frémissantes.

— Pardon ! ce que j'ai à vous dire ne doit être entendu de personne, mademoiselle : autrement il me serait impossible de résilier le marché, dit l'homme noir.

J'étais glacée de crainte, et je n'osais me confier aux assurances qu'il me donnait. Tout à coup, me rappelant que j'avais reçu, la veille, de mon confesseur un reliquaire contenant une parcelle de la vraie croix, j'allai le prendre dans mon armoire, et je le serrai précipitamment sous ma gorgerette.

— Soit, monsieur, lui dis-je, venez, je suis prête à vous entendre !

Nous entrâmes au salon.

Rendez-moi justice, mon ami. Vous ne m'avez jamais connue peureuse, je conserve encore toutes mes facultés : eh bien, je vous jure que pour rester là, seule avec un pareil interlocuteur, il me fallut rassembler tout ce que je possède d'énergie et de force d'âme.

Après avoir soigneusement fermé la porte, l'homme noir me dit :

— Mademoiselle, c'est un acte d'honnête homme que je

viens accomplir. Je ne vous demande pas le secret sur la révélation que je vais vous faire, et je vous crois trop d'honneur pour nuire à une personne dont le seul but est de vous être agréable.

Ce préambule était assez rassurant. Mais je me défiais du personnage, et je tenais fortement pressée contre ma poitrine la sainte relique, contre laquelle devaient échouer toutes les tentatives de l'esprit du mal. L'homme noir m'avança un fauteuil, et prit un pliant à côté de moi.

— Je ne suis pas le diable, mademoiselle, poursuivit-il; je ne suis pas même celui qui a eu jadis l'honneur de vous rendre visite.

Je tressaillis, et je le regardai avec un peu moins de terreur.

— Quoi! monsieur, vous n'êtes pas.....

— Non, dit-il, sans me laisser achever, c'était mon père.

— Votre père?

— Oui, un juif portugais, qui a fait sur l'art de guérir des études profondes. Je lui ressemble beaucoup, mademoiselle.

— C'est-à-dire que cela est effrayant, monsieur!

— D'autant plus, ajouta-t-il, que j'ai soin de porter les mêmes habits. Cette ressemblance est toute ma fortune. Nombre de personnes y ont été trompées comme vous; mais votre erreur pouvait avoir des conséquences plus graves, c'est pourquoi je vous désabuse.

Je commençais à respirer plus librement.

— Mais est-ce bien vrai, murmurai-je, ce que vous me dites là?

— Vous doutez encore, tant mieux! Si la femme la plus spi-

rituelle du siècle a cru à l'immortalité d'un homme, que sera-ce de l'opinion des autres? Je puis déjà, vous le savez mieux que personne, me donner quelque chose comme cent trente ans. Mon fils, dans un demi-siècle, pourra se donner le double. Je n'avais, moi, que des traditions verbales, il aura des traditions écrites; je lui léguerai bon nombre de secrets avec l'histoire des familles. Certes, il ne manquera pas de gens qui, m'ayant vu dans leur jeunesse, le prendront pour moi, comme vous m'avez pris pour mon père. Seulement, notre fortune s'étant accrue d'une façon considérable, je veux qu'il porte un titre : il s'appellera le comte de Saint-Germain.

— Je suis confondue de surprise, lui dis-je. Et à quoi bon cette ruse? pourquoi perpétuer de père en fils une aussi étrange ressemblance?

— Vous me le demandez! s'écria-t-il. Mais songez donc à tout ce que cela nous donne de prestige! Réfléchissez à l'aveugle confiance obtenue par l'homme qui a trouvé pour lui-même le secret de ne pas mourir! Ignorez-vous que la foi du malade est souvent la principale cause de sa guérison? Agissez fortement sur le moral, le physique en ressentira l'influence à coup sûr. Vous en êtes vous-même une preuve évidente.

— Moi?

— N'êtes-vous pas restée belle jusqu'à quatre-vingts ans?

— C'est vrai.

— Savez-vous ce que contenaient les douze flacons destinés à éterniser vos charmes? Ils contenaient de l'eau pure.

— Est-ce possible?

— Oui, mademoiselle, de l'eau pure, mélangée de quelques gouttes d'une substance chimique inoffensive, pour la rendre

incorruptible et la colorer légèrement. L'expérience a réussi. Mon père, toutefois, avait été trop loin en vous laissant croire à un pacte avec le diable. Tout à l'heure, en croyant me reconnaître, l'émotion pouvait vous donner un coup terrible. N'avait-il pas dit qu'à dater de l'heure où vous le reverriez vous n'auriez plus que trois jours d'existence?

— Il me l'avait dit, murmurai-je, frissonnant encore malgré moi.

— Quel âge avez-vous? me demanda l'empirique.

— Quatre-vingt-neuf ans.

— Votre bras, s'il vous plaît?

Je le lui tendis, il me tâta le pouls.

— Eh bien, dit-il, non-seulement vous ne mourrez pas dans trois jours, mais je vous garantis pour le moins cinq années encore, avant de songer à l'autre monde. Adieu, mademoiselle! Pour achever de vous tranquilliser l'esprit, je vais à l'instant même vous renvoyer la feuille des tablettes de mon père, sur laquelle vous avez donné votre signature.

Il tint parole. Moins d'une heure après, je reçus le maudit feuillet rouge, et je le brûlai avec une satisfaction extrême.

Ainsi, mon ami, voilà le dénoûment de mon histoire avec le diable.

Franchement, j'aime beaucoup mieux celui-là qu'un autre. Je suis du moins un peu rassurée au sujet de mon salut.

Une seule chose me tourmente, vous le dirai-je? c'est d'avoir cédé à votre désir et de vous avoir envoyé mes *Mémoires*. Je vous en conjure, que ces pages soient lues de vous seul; gardez-vous de livrer à la publicité mes folles aventures! C'est fini, vous ne recevrez plus rien. Hélas! je vois maintenant les choses



Eh bien, dit-il, non-seulement vous ne mourrez pas dans trois jours, mais je vous garantis pour le moins cinq années encore.

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD. IMPRIMÉ PAR SIMON RAÇON

à un tout autre point de vue, et l'éternité me parait bien à craindre.

Adieu, mon vieil ami.

Réfléchissez un peu vous-même; pesez bien le pour et le contre, et tâchons de ne pas être séparés là-haut!

NINON.

ÉPILOGUE

Saint-Évremond eut égard aux scrupules de mademoiselle de Lenclos. Il garda pour lui ces précieuses révélations écrites, que le hasard, après deux siècles, a jetées entre nos mains.

La famille anglaise chez laquelle le célèbre auteur termina sa longue carrière fit mettre sous enveloppe et sceller les manuscrits trouvés dans sa chambre, après son décès, pensant que les héritiers viendraient les réclamer un jour.

Mais toute la famille de Saint-Évremond était éteinte.

Dans un voyage que je fis à Londres, il y a deux ans, sir William Melburn, dernier descendant des hôtes qui avaient recueilli l'exilé français, me confia toute une énorme liasse de papiers, disant que je trouverais là quelques *historiettes de France*. Ce sont les expressions dont il se servit.

Le brave Anglais ne se doutait guère du trésor dont il était possesseur.

Ai-je commis un abus de confiance en transcrivant les *Mémoires authentiques de mademoiselle de Lenclos?* je ne le crois pas. Toutes ces pages appartenaient à mon pays, c'était un devoir pour moi de les lui rendre.

Et maintenant que j'ai fait part au public de ma découverte, il suffira de quelques mots pour compléter l'histoire de la femme célèbre qui s'est peinte elle-même avec tant de franchise.

Pendant les dernières années de sa vie, c'est-à-dire jusqu'en 1706, mademoiselle de Lenclos cultiva précieusement la société du petit nombre d'amis qui lui restaient encore, s'appliquant à se rendre chère à tous, et se privant quelquefois du nécessaire pour donner des aumônes plus abondantes ou pour laisser des legs plus riches à ceux qui devaient rester après elle. Voyant approcher la mort, elle ne perdit rien de la sérénité de son âme. Elle conserva jusqu'à la dernière minute sa liberté d'esprit et les grâces aimables de son entretien.

« Il est presque doux de mourir, disait-elle, puisque, là-haut, nous retrouverons ceux que nous avons aimés. »

Un instant avant de rendre le dernier souffle, entendant Fontenelle lui affirmer qu'elle en reviendrait, elle lui répondit par ce quatrain, resté comme un monument de sa force d'âme au milieu de l'agonie :

Qu'un vain espoir ne vienne pas s'offrir
Qui puisse ébranler mon courage ;
Je suis en âge de mourir,
Que ferais-je ici davantage?

Un vicaire de Saint-Sulpice entra pour lui administrer les derniers sacrements de l'Église. Ninon les reçut avec une grande dévotion ; puis elle s'écria tout à coup :

« Adieu, mes amis, adieu ! »

On s'approcha de son lit, elle était morte.

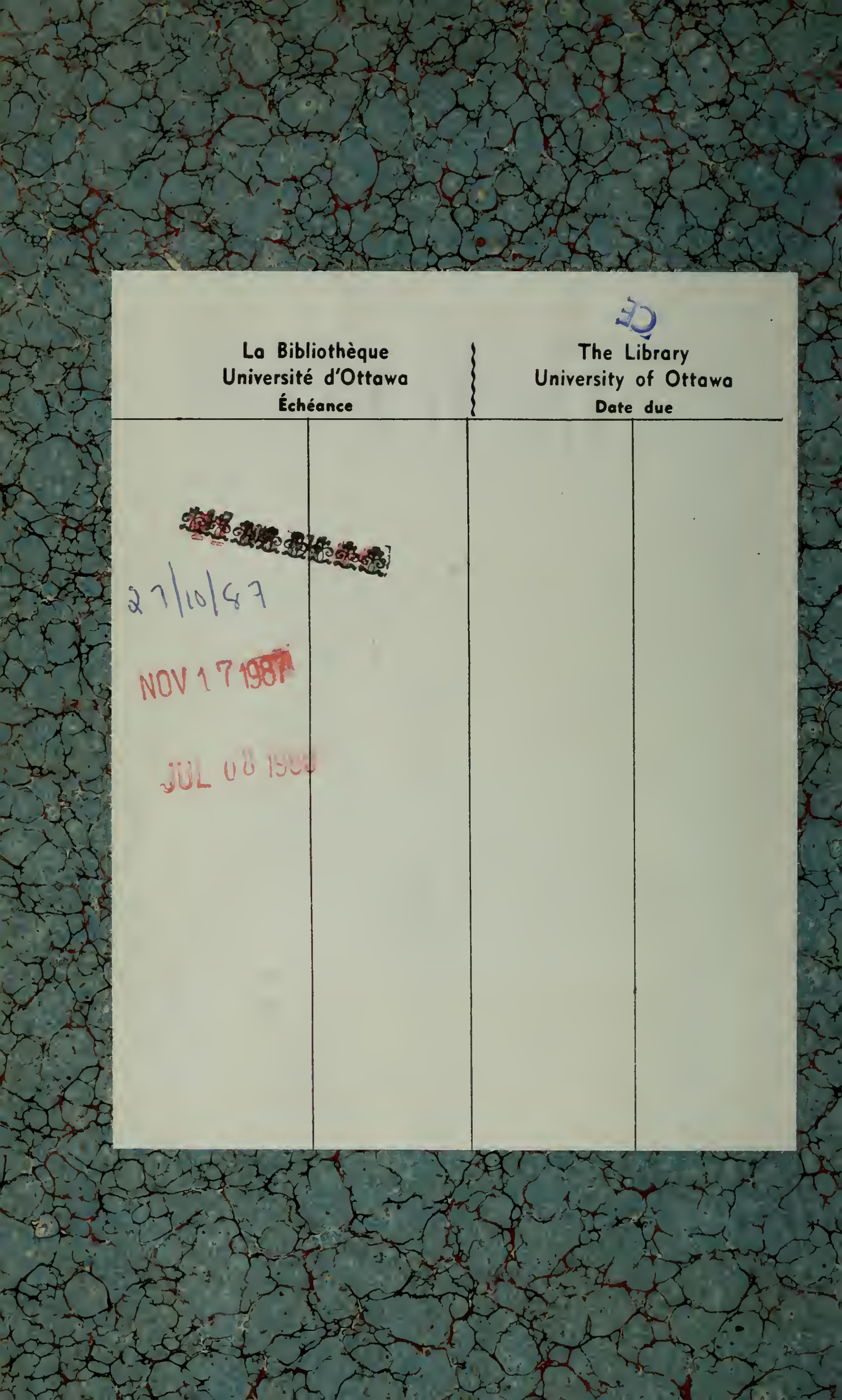
Mademoiselle de Lenclos a été bien certainement une des femmes les plus dignes et les plus estimables du dix-septième siècle. Si son goût pour le plaisir a quelque peu dépassé les bornes, elle a racheté ses erreurs par les qualités les plus précieuses et les plus rares. Il n'y eut pas d'esprit plus fin, plus délicat, de cœur plus noble et plus généreux. Ninon vit toute son époque à ses genoux, et le jour où elle cessa d'être belle, elle ne perdit ni un ami ni un admirateur. C'est le plus magnifique éloge qu'on puisse faire d'une femme.

Saint-Évremond l'a peinte admirablement dans ces quatre vers :

L'indulgente et sage nature
A formé l'âme de Ninon
De la volupté d'Épicure
Et de la vertu de Caton.

Il est certain que la postérité, toujours juste dans ses appréciations sur les personnes, n'aurait pas élevé mademoiselle de Lenclos sur un piédestal, si, à côté de sa vie d'amour, on n'eût pas trouvé l'énergie de caractère, un mérite supérieur, l'honnêteté, le jugement, l'esprit et tout ce qui distingue les grandes âmes.

FIN



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due
27/10/87
NOV 17 1987

